

strade

Recherches et
documents
■ Corse et
Méditerranée

Juillet 2009 ■ N° 17



Le feu

Hommage à Yvan Massiani



Strade
est publiée avec le soutien
de la Collectivité territoriale de Corse
et du Conseil général de la Haute-Corse

**Association pour le développement des études corses et méditerranéennes
(A.D.E.C.E.M.)**

BUREAU

Président : Georges Ravis-Giordani
Vice-présidents : Michel Casta, Nicolas Mattei, Jean-Paul Pellegrinetti
Trésorière : Beate Kiehn
Secrétaire : Sylvain Gregori

MEMBRES

Lucette Daniélou-Ceccaldi, Mathieu Ferrari, Jeannine Giudicelli, Gilles Guerrini,
Joseph Martinetti, Joëlle Padovania, Pierre Santoni, Sixte Ugolini, Alain Venturini

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Georges Ravis-Giordani

COURRIER ET ABONNEMENTS

ADECEM, Hameau de Pruno, 20238 MORSIGLIA

Bon de commande ou d'abonnement : voir en fin de numéro

EN COUVERTURE

« La fumée monte, le jour se lève », in Jonathan Robertson, *Tafanelli le charbonnier*,
Arthaud, 1980.

EN QUATRIÈME DE COUVERTURE

Simulation de la propagation d'un feu réel ayant eu lieu sur la
commune de Lançon de Provence en 2005 (le résultat, produit sur
Google Earth par le simulateur de l'équipe de Corte, a été validé
grâce aux contours de feu fournis par les pompiers).

ISSN : 1165-922X

Tous droits de publication, de traduction de reproduction réservés pour tous pays

© Albiana/ADECEM

<i>Georges Ravis-Giordani</i>	
Avant-propos	5

Hommage à Yvan Massiani

Trois textes d'Yvan Massiani et contributions de Simon Baccelli, Jean-Louis Devèze.	9
---	---

Le feu

<i>Simon Baccelli</i>	
« L'incendie du 27 août 1971 à Lama »	31
<i>Laurent-Jacques Costa</i>	
« Le feu dans la préhistoire ».....	37
<i>Georges Ravis-Giordani</i>	
« Travailler ou jouer avec le feu ? Le feu dans l'agriculture et le pastoralisme en Corse »	41
<i>Gilles Guerrini</i>	
« Pour une approche historique des incendies de forêts » ..	49
<i>Jackie Peri-Emmanuelli</i>	
« La symbolique du feu en Corse ».....	57
<i>Albert Simeoni</i>	
« Comprendre les feux de forêt pour mieux les gérer ».....	65
<i>Vanina Pasqualini, Magali Cannac, Lila Ferrat</i>	
« Les conséquences des brûlages dirigés de sous-bois sur les peuplements de Pin laricio en Corse ».....	77

Mélanges

<i>Maddalena Rodriguez-Antoniotti</i>	
« 1921 : l'entracte du voyage en Corse de Joseph Conrad »	85
<i>Pierre-Claude Giansily</i>	
« La création artistique corse des années 1940 à 1960 : entre valeurs traditionnelles et amorce d'un renouveau »...	93

Témoignages

Vincent Alfonsi, Michèle Chailley-Pompéi, François Chailley-Pompéi, Mathieu Ferrari, Mathée Giacomo-Marcellesi, Bella Giovannoni- Roiné, Jeannine Giudicelli, Jean Massoni, Anne-Marie et Jacqueline Quilichini, Didier Rey, Sixte Ugolini.	107
---	-----

Introuvables

<i>Henry Hantz et Robert Dupuch</i> (introduction : <i>Eugène Gherardi</i>). Petite histoire de la Corse	153
---	-----

AVANT-PROPOS

Georges RAVIS-GIORDANI

C E DIX-SEPTIÈME NUMÉRO de *Strade* reproduit, comme chaque année depuis cinq ans, les actes du colloque de Lama. Il se veut aussi, par là, un hommage à notre ami Yvan Massiani, qui a fondé et porté ce colloque depuis son origine. Yvan Massiani nous a quittés le 20 octobre dernier, au terme d'une lutte de deux années contre une maladie qu'il a affrontée jusqu'au bout avec courage et dignité. En août 2008, alors qu'il était déjà affaibli et fatigué par les traitements, il avait tenu à animer d'un bout à l'autre le colloque sur le feu que nous publions dans ce numéro. Il avait conçu ce thème comme les précédents, avec le souci de faire se rencontrer des spécialistes de différentes disciplines.

Scientifique de formation (il était professeur de chimie à l'université de Provence), il aurait pu, comme tant d'autres, se contenter d'investir son intelligence et son énergie dans ses activités de chercheur (il dirigeait un laboratoire CNRS) et de vice-président de l'université. Il en fallait un peu plus à cet homme avide de connaissances et d'action. Au-delà de ses activités professionnelles, Yvan Massiani était aussi un homme de culture, ouvert à la littérature, à la poésie, au cinéma, aux sciences humaines.

Issu d'une famille de militants ouvriers, il était, dans son milieu professionnel, un militant syndicaliste respecté et écouté ; dans cet univers universitaire généralement feutré, en tout cas prudent, il était resté lui, fils d'une famille de militants communistes, un homme aux convictions assumées ; et c'est cet homme-là que ses collègues avaient élu à la direction de l'université.

Il avait pour la Corse un amour exclusif et exigeant. C'est avec cette exigence morale et citoyenne qu'il allait au-devant de tous ceux qui partageaient ces valeurs, quel que soit par ailleurs leur engagement partisan, et les invitait à venir dans les colloques qu'il organisait ; ces journées dans le Stallò

de Lama étaient autant de lieux d'échanges libres, parfois vifs, mais qui, grâce à lui, restaient toujours dans les limites de la courtoisie et du respect de l'autre.

Il revenait aussi souvent que possible dans son village. Il souhaitait faire en sorte que Lama retrouve sa prospérité d'antan, se développe et rayonne. Tout ce qui se faisait au village l'intéressait et, enfin presque arrivé à l'âge de la retraite, il envisageait de s'engager davantage dans ces projets de développement. Cet intellectuel était aussi un homme d'action, de projet, d'initiative. Il mettait dans ce qu'il faisait pour Lama l'expérience, le savoir-faire, le sens de l'organisation qu'il avait acquis dans ses fonctions administratives à l'université.

Les textes de ses amis que nous publions ici donnent à voir ce que fut Yvan Massiani. Nous avons

voulu aussi, avec l'accord de sa famille, publier trois textes qu'il avait rédigés au début de l'année dernière. L'ADECCEM, dont il était membre, avait invité tous ceux de ses membres qui le souhaitaient, à écrire, sur la base de leurs souvenirs personnels, ou de leur mémoire familiale, des témoignages sur la Corse du siècle dernier. On trouvera quelques-uns de ces témoignages dans ce numéro.

Yvan Massiani m'avait, en mai 2008, envoyé ces trois textes dans lesquels il avait voulu fixer par l'écrit une mémoire familiale restée jusque-là orale. Dans ces textes, qui, par leur style, sont à son image, et par leur contenu sont élargis aux dimensions d'une famille et d'un peuple, il nous dit d'où il vient, et il passe le relais à ceux qui restent. Que j'écrive cette dernière phrase au présent prouve qu'Yvan est vivant parmi nous.

HOMMAGE À YVAN MASSIANI

Storia di i Ragadi

Yvan MASSIANI

VOICI QUELQUES ÉLÉMENTS récupérés, essentiellement auprès de Ziu Vitale, concernant i Ragadi. Le surnom proviendrait de la couleur de robe de certaines vaches (ragada = bariolée, je crois) dont le comportement, selon Ziu Vitale, serait très souvent agressif.

Antoniù Ragadu, le premier possesseur du surnom, est né en 1796, je crois. Il était marié avec une Rosalinda Franzini. Il eut plusieurs fils (quatre) dont Paul (et un autre prénommé Jean-Étienne), né en 1836, mort en 1920 et marié à Bigornu avec une Sammarcelli. Il eut aussi une fille, dont on reparlera, Zia Anna Maria.

Paul eut aussi quatre fils et trois filles : Rosalinda, Matea (la mère d'Antoine Costa) et Marie (la mère de Piti, Jeannette, Charles, Paul). Ces fils étaient :

- Antoine, lieutenant, mort en 1914,
- Ange-Toussaint (Ziu Zazantu),
- François Antoine, mon grand-père, mort en 1924 des suites de ses blessures,
- Vital, né en 1900 (sa mère est morte en le mettant au monde) et lui-même décédé dans les années 90.

Du point de vue de la mémoire orale, on peut souligner le côté assez exceptionnel de cette transmission orale, puisque Paul est mort à 84 ans, Vital, son fils, à 90 ans environ, et que Vital cultivait volontiers le recueil d'anecdotes, d'histoires. De plus, il avait plaisir à les transmettre. Ce qui explique que je peux relater des faits qui se sont déroulés dans les années 1850 (Paul avait alors 14 ans) et qui m'ont été transmis grâce à un seul intermédiaire : Ziu Vitale et/ou ma grand-mère qui vivait alors dans la maison de son beau-père.

L'expédition du Mexique de Paul Massiani

Paul était sous-officier de l'armée de Napoléon III. Il a fait l'expédition du Mexique. Un document conservé dans la maison des Ragadi en atteste. Il était parti, avec un détachement de l'armée impériale, s'embarquer pour l'Amérique, et avait dû pour cela rejoindre depuis Marseille La Rochelle à pied ! « Cent kilomètres à pied ça use, Cent kilomètres à pied ça use les souliers ».

Vital enfant de troupe

Paul avait le souci de l'avenir de sa progéniture, en particulier mâle. Antoine, l'aîné, était officier, sortant de l'école de Saint Maixent ; François Antoine sous-officier, Ziu Zazantu aura pour tâche la gestion du patrimoine familial, certes faible mais qui pouvait assurer la subsistance de un ou deux ménages mais pas de quatre. Restait Ziu Vitale, le fils cadet. En 1911 ou 1912, Paul, en lisant un journal local tombe sur un communiqué indiquant qu'une richissime personne, admiratrice de l'Empereur Napoléon III, offrait une partie de sa fortune pour venir en aide aux enfants des anciens officiers ou sous-officiers de sa Majesté Impériale. Ce don alimenterait un fonds de bourses d'étude pour une école d'enfants de troupe situé dans la région parisienne. Le sort de Vital était jeté. Paul fit sa demande par écrit et quelque temps plus tard, il reçut une réponse positive : Vital sera enfant de troupe. Ziu Vitale me raconta cet épisode très dur de sa vie, où à onze ans il s'embarqua pour Marseille, confié à un marin. À Marseille, un officier, attaché à l'école d'enfants de troupe, était venu l'attendre au bateau pour l'accompagner, en train, jusqu'à Paris. Vital dut attendre les vacances d'été, soit neuf mois, pour retourner à Lama. Sa tante Anna-Maria, qui l'avait élevé (rappelons que sa mère était morte en le mettant au monde), était désespérée car elle n'arrivait plus à communiquer avec son « fils ». Elle ne parlait que le corse, et le jeune enfant, après neuf mois d'immersion en langue française, avait perdu de la fluidité dans l'usage de sa langue maternelle.

L'habit d'apparat d'Antoine

Lorsque Antoine obtint le grade d'officier, ce fut une immense fierté dans la famille. Il fallait

cependant que les promus se paient leur habit d'apparat. Leur solde n'y pouvait suffire. C'est ainsi que Paul décida de vendre toute la récolte de l'année d'huile d'olive de la famille pour permettre au fils admiré de parader en bel uniforme d'officier de zouave de marche.

Antoniù Ragadu et le tueur à gage

Bien que cela se situe après la mort de Pascal Paoli, n'oublions pas que le Paolisme a survécu au Babbu di a patria.

Ainsi, la famille était Paoliste. Antoniù Ragadu, outre Paul, avait plusieurs enfants mâles (quatre je crois), il était donc craint. Il était de plus connu pour être impulsif, voire violent et brutal. Cela explique qu'on a pu payer un tueur à gages pour l'éliminer car mon ancêtre devait intervenir fortement dans des rapports de force électoraux. L'homme de main devait faire son coup, en attendant Ragadu au Villanaciu, lieu-dit où se trouvaient les propriétés de la famille. Ragadu devait y dormir, car il arrivait qu'au moment des travaux agricoles, les paysans, pour gagner du temps, dorment sur place. Ragadu était méfiant, de plus il avait un chien qui l'alerta d'une présence humaine. Dès lors, le tueur devint gibier. Car Ragadu, sur ses gardes, avait repéré l'intrus et cherchait par une manœuvre d'approche à l'avoir à portée de fusil. Celui-ci n'eut son salut que dans la fuite. L'histoire fut racontée, par le tueur à gages lui-même, à un ami lamais en qui il avait toute confiance. Il indiqua aussi qu'il renonçait désormais à remplir son contrat, en raison du risque encouru et des liens qui liaient Antoniù Ragadu et cet ami lamais auquel il s'était confié.

Antoniù Ragadu, et l'honneur fut sauf

Une fille de Ragadu devait se marier. Tout le village était au courant. Cependant, pour une raison que je ne connais plus (place sur le continent peut être ?), le futur gendre de Ragadu quitta le village pour s'embarquer pour le continent. La nouvelle, immédiatement apprise, plongea Ragadu dans une colère noire et la famille dans le déshonneur. Le fugitif n'avait que quelques heures d'avance : on pouvait donc le rattraper. Ragadu et ses fils (Paul en était, et l'a raconté à Ziu Vitale et à ma grand-mère) organisèrent la chasse.

Cependant, plusieurs bateaux devaient partir de plusieurs ports pour le continent. Il fallait donc se répartir la tâche. Ce fut Ragadu qui rejoignit, à Bastia, le fugitif. Il le braqua et le fit retourner à Lama en empruntant le chemin de la montagne (col de Bigornu ???). Vital m'expliqua, mais n'est-ce pas de l'exagération, que Ragadu était à cheval, « le futur gendre » à pied, et de plus lesté d'une barre de fer que Ragadu avait achetée aux portes de Bastia pour lui faire parcourir son « chemin de croix » jusqu'au

village. Le fugitif arriva au village épuisé et brisé moralement et physiquement et là, aux yeux de toute la communauté villageoise, la fille de Antoniu déclara qu'elle ne voulait pas d'un tel lâche pour mari. L'honneur était sauf et le prétendant fut libéré de sa promesse matrimoniale car répudié par la famille. Le contrat fut brisé mais pas par le prétendant, par la famille Ragadu.

(mai 2008)

Nos parents pendant les heures sombres de l'occupation

Yvan MASSIANI

*À mon père, à ma mère,
seule survivante de cette épopée,*

À ma grand-mère,

*À mes oncles, Nicolas,
Antoine et grand Vincent,
en souvenir, en reconnaissance et en
hommage respectueux et admiratif.*

Ces lignes n'ont d'autres prétentions que de laisser une trace écrite de ce que je sais de leur comportement pendant la Résistance au travers d'anecdotes. Ce n'est donc pas toute leur résistance qu'elle ait eu lieu, soit en milieu urbain, soit au maquis. Au moment où j'écris, seule ma mère vit encore et pourra me corriger. Les diverses anecdotes m'ont été racontées par ma mère, mon père et ma grand-mère. On pourra en douter, mais j'ai eu l'occasion de vérifier certains détails, ils étaient en cohérence totale avec l'histoire. Mon frère aîné, François, né le 25 novembre 1943, a entendu les mêmes récits, m'a corrigé et livré des détails que j'avais oubliés.

Une famille recomposée

Pour bien comprendre ces histoires, il faut d'abord rappeler que c'était une famille recomposée. Ma grand-mère née Tortora Joséphine (1898-1995) s'est remariée en secondes noces avec son beau-frère Marchetti Jean-Baptiste (1895-1963) époux en premières noces de sa sœur Tortora Jeanne (1892-1927), surnommée Nanuccia. Ma grand-mère était veuve de guerre de mon grand-père, François Antoine Massiani (1894-1924). Ma grand-mère avait deux fils de ce premier lit :

- Massiani Antoine (1918-2002) mon oncle germain ;
- Massiani Vincent (1921-2007), mon père.

Quant à Marchetti Jean-Baptiste, il était veuf de Tortora Jeanne décédée en 1927.

Ce couple a eu deux enfants :

- Vincent Marchetti (1920-1977) dit grand Vincent : on verra pourquoi ;
- Nicolas Marchetti (1924-2002).

Cette situation n'était pas exceptionnelle en Corse, après la Première Guerre mondiale. Ainsi dans la nouvelle famille (Marchetti-Massiani), il y avait deux fois deux frères de sang : Antoine et Vincent ainsi que Nicolas et grand Vincent. Cependant Vincent et Antoine étaient des cousins germains de Nicolas et grand Vincent. Ayant été élevés très jeunes, suite au décès de Nanuccia, leur mère, par ma grand-mère, en fait leur tante, ils se donnaient et se considéraient tous comme frères. Ma grand-mère étant affectivement leur mère à tous, ils l'appelaient tous maman. Pour distinguer les deux Vincent, l'un Marchetti, l'autre Massiani (mon père), on appelait mon père petit Vincent, et son frère affectif Vincent Marchetti en réalité son cousin germain, grand Vincent. Vous l'avez compris, leur taille les différenciait.

Cette famille recomposée, à cause de l'emploi de Jean-Baptiste Marchetti, leur père affectif, douanier, a très vite émigré sur le continent. La dernière affectation étant à Marseille, la famille vivait à la caserne des douanes, sise boulevard de Strasbourg.

La Gestapo perquisitionne à l'appartement de la caserne des douanes (février 44)

Je pense que c'est Marchetti Jean-Baptiste qui a converti sa femme, Joséphine, ainsi que toute la famille, à des degrés divers, à l'idéal communiste. Il faut savoir qu'à cette époque, parmi les douaniers, en France et surtout à Marseille, grâce au rayonnement de Jean Cristofol, douanier communiste et d'ailleurs premier maire de Marseille à la Libération, l'influence du PCF était grande. Mon père a adhéré et milité très jeune aux jeunesses communistes, en 1936. Ses autres frères étaient pour le moins des sympathisants. Tous ont participé à des actes, dangereux pour leur vie, de résistance urbaine : affichages et peintures nocturnes sur les murs, distributions de tracts, fabrication de faux papiers...

Seul mon père a pris le maquis et donc la clandestinité, il était dans le Lubéron. Il n'était pas plus courageux que les autres. Simplement, un peu avant la naissance de mon frère (25 novembre 1943) il a été réquisitionné par le Service du Travail Obligatoire. À la fois par conviction mais aussi parce qu'il savait qu'on n'en revenait pas forcément vivant, il a décidé de rejoindre le maquis. Chose assez facile à la

douane où les contacts étaient possibles. Il a dû seulement gagner quelques jours, le temps d'activer ces contacts : la méfiance était grande. Pour cela, il s'est provoqué un gros hématome à la cheville en la frappant à répétition avec une chaussette bourrée de gravier. Il a pu ainsi rejoindre un maquis FTPF où il est devenu recruteur et convoyeur FTPF entre le Lubéron et Marseille : transport de matériels de propagande, acheminement de jeunes recrues pour le maquis, voire de petites valises d'armes... Ses autres frères, non sans risque, faisaient de la résistance urbaine. Encore un détail amusant. Mon père quand il était au maquis communiquait avec ma mère de la manière suivante. Ma mère se rendait dans un bar, situé en haut des allées Léon Gambetta. Lorsque le garçon venait prendre la commande, ma mère disait : « pigeon ». S'il y avait un message, le garçon lui donnait un tube d'aspirine dans lequel était roulé le message écrit par mon père ou lui délivrait un très bref message oral. Pour lui faire parvenir un message, le procédé était identique : ma mère après s'être fait identifier par le mot de passe, remettait un message. C'est ainsi que mon père apprit que ma mère était enceinte ou encore qu'il a su, en novembre 1943, qu'elle avait accouché de François.

Début 44, sans doute en février, ma mère Ginette ne s'en souvient plus exactement (les repères fiables sont que mon frère était né et tétait encore), la Gestapo arrête sur dénonciation ou imprudence mon oncle Nicolas (20 ans au moment des faits) à la sortie du lycée Saint-Charles où celui-ci était en classe terminale. Un de ses amis, Mathieu Stilatti, qui sera tué par les PPF du sinistre Sabiani pendant les combats de la libération de Marseille, sachant que la phase suivante était de venir perquisitionner à la maison du suspect arrêté, précède la Gestapo qui, je pense, voulait obtenir au préalable de Nicolas des informations importantes. On apprendra ensuite que Nicolas avait été conduit à l'école d'électricité de Saint-Barnabé, servant de Kommandantur, pour y être torturé.

Mon père, ce jour-là, était descendu à Marseille pour récupérer des recrues pour le maquis. Il était sorti de l'appartement pour aller acheter, avec des tickets de rationnement, du pain pour la famille, profitant peut-être de prendre les contacts nécessaires dans le cadre de sa mission.

Mathieu Stilatti prévient donc, dans les 10-15 minutes qui suivent, le temps de faire, à la course,

le trajet lycée Saint-Charles – caserne des douanes, la famille. Ma grand-mère déclare « Nicolas va parler, il faut effacer toute trace ». Remarquez que son premier souci n'est pas « mon pauvre fils » mais la survie de la famille. Quelle femme, vous allez voir ! Il y avait à la maison : ma mère, mon frère âgé de quelques mois, et mémé. La résistance s'organise, ma mère s'active pour jeter dans les W-C les fausses cartes d'identité, déchirées en petits morceaux et fabriquées dans la nuit. Quant à mémé, elle prépare un gros paquet contenant des tracts, des faux tampons. Elle voit la Gestapo arrivant dans la cour de la douane, au moment où celle-ci pénètre dans le couloir, elle jette par la fenêtre le paquet qui atterrit dans le tas d'ordures entreposées au bas de l'immeuble. Ouf ! Restent encore un revolver caché derrière la corniche d'une armoire et des affichettes cachées parmi les langes de mon frère. Il y a aussi à la cave des mitraillettes Sten. Je vous en reparlerai. La Gestapo arrive ; elle est guidée par le commandant de la caserne des douanes, réquisitionné à cet effet, le capitaine Joly, elle est dirigée par un Allemand, il y a deux Sabianistes corses, sans doute des truands, elle est conduite par un officier allemand ; d'autres soldats allemands sont aussi présents ainsi qu'un policier français. La fouille des pièces commence : rien, tout ce qui est compromettant a été éliminé, sauf les affichettes et le revolver. Mémé imagine alors le stratagème suivant pour récupérer le matériel compromettant. Elle dit à ma mère : « Ginette faites téter le petit, il est l'heure », elle espère ainsi que par pudeur des membres de la perquisition sortiront de la pièce permettant alors d'éliminer les dernières traces. Ma mère qui ne comprend pas le message, répond : « Maman, le petit n'a pas faim. »

Mémé : « Oui, Ginette, je sais ce que je dis, j'ai eu des enfants avant vous. »

Ma mère : « Mais maman, François a déjà tété. »

Mémé sur un ton encore plus autoritaire : « Faites téter le petit, il a faim. »

Ma mère comprend enfin le message et s'apprête à sortir le sein. La Gestapo sort de la pièce et va s'occuper des autres pièces. Ma mère donne le sein à François, ouvre l'armoire et met rapidement les affichettes sur elle, mémé en fait de même avec le revolver : ouf ! Malheureusement, en ouvrant un tiroir dans une autre pièce, la Gestapo trouve une série de

photos d'identité qui devaient servir pour de futures fausses cartes d'identité. Interrogée, ma mère répond avec sang-froid que mon père, avant de partir au STO, était responsable d'un club de foot et devait s'occuper des licences, re-ouf ! Encore quelques questions menaçantes et visant à tester la cohérence de leur propos, la perquisition est finie. Ils demandent encore où est mon père. Ma mère répond systématiquement que depuis qu'il est parti au STO, elle n'a plus de nouvelle et se dit très inquiète. Devant le portrait de mon grand-père en tenue militaire, ils demandent : « qui est-ce ? » Ma grand-mère dans une attitude de colère, d'inconscience, ou de bravoure calculée s'adresse en corse, aux deux fripouilles Sabianistes : *Hè u babbu di quellu chi cercate : u mio figliolu, Vincent. Aiò un'avete vergogna di fà stu mistieru.* « C'est le père de celui que vous cherchez : mon fils Vincent. Allons, vous n'avez pas honte de faire ce métier. »

L'officier de la Gestapo demande au capitaine Joly s'il y a d'autres dépendances de l'appartement. Sans hésitation, il répond non. Heureusement, s'il signalait la cave, c'en était fini de ma mère, de mémé et sans doute de mon frère. Cette réponse courageuse a valu au capitaine Joly, grâce au témoignage d'honneur de ma grand-mère, de ne pas être accusé à la libération de collaboration. Nous verrons aussi l'immense courage de Nicolas. Au bas des escaliers, la perquisition croise mon père. Comprenant la situation, il choisit de ne pas fuir, salue Joly en le regardant droit dans les yeux, et monte sans s'arrêter, par prudence, à son étage. Joly, le sachant recherché, ne dit rien : nouvelle attitude patriotique du capitaine. Cela peut paraître étrange, un tel relâchement dans la vigilance des forces d'Occupation mais nous étions début 44. La capitulation des Allemands à Stalingrad avait eu lieu, le débarquement allié en Afrique du Nord aussi, la Corse était libérée depuis le 9 septembre 43, on savait le débarquement sur les côtes atlantiques imminent. L'occupant et les collabos avaient peur et faisaient moins de zèle, leurs tenailles étaient moins efficaces. C'est en quoi aussi, je dis plus haut à propos de mémé « attitude calculée », lorsqu'elle admoneste les voyous Sabianistes : tout ce beau monde sentait le vent tourner.

Le courage de Nicolas pendant son interrogatoire où encore je lui dois d'avoir eu droit à la vie ; son évasion

Pendant que se déroulait la perquisition, Nicolas était torturé par la Gestapo. Rappelons que Nicolas n'avait pas 20 ans, il est né le 24 juillet 1924. Par rapport à ses frères, il apparaissait comme moins bagarreur. On va mesurer en quelques lignes son courage. D'abord frappé à coups de nerf de bœuf et de poing américain, on lui a arraché les ongles des mains. Mais les méthodes sophistiquées de la Gestapo lui ont sans doute sauvé la vie : la Gestapo, pour éviter l'évanouissement ou le décès prématuré du torturé, laissait des périodes de « repos ». Ce qui psychologiquement fragilisait encore plus : la peur pour la victime que ça recommence. Mon oncle a été laissé, avant d'être « retraillé » par ses tortionnaires, dans un couloir, surveillé par une sentinelle placée au bout du couloir. Assis sur son banc, il y avait un autre résistant, plus âgé que lui et torturé lui aussi. Ce dernier, épuisé, lui chuchota : « Jeune, demande à aller pisser, tu es mince, tu dois pouvoir passer par la fenêtre et sauter, moi je ne peux pas, je suis cuit ! ». C'est ce que fit Nicolas. Il se laissa glisser le long de la gouttière ou sauta d'un premier étage. Il se retrouva dans la cour de la kommandantur, en slip, chemisette, déchaussé et ensanglanté. Il se faufila en se camouflant derrière les platanes de la cour et attendit le moment propice pour s'enfuir dans la rue. Son accoutrement n'échappa pas à un passant, sympathisant de la résistance qui le conduisit en lieu sûr. Puis ensuite, ce Français patriote activa les réseaux nécessaires : Nicolas fut transféré chez les Marchi qui avaient une villa à Allauch. M. Marchi était douanier, le couple était ami de la famille. Dès que possible et avec prudence, la famille fut prévenue de son évasion. Ma mère alla le voir à Allauch dès que possible. Elle fit pour cela une partie du trajet à pied.

Nicolas reviendra progressivement à la vie quasi normale au printemps 44, au moment où la libération était imminente.

Évidemment si Nicolas, qui savait tout, avait parlé, je ne serais pas là car ma mère ainsi que les autres membres de la famille auraient été déportés.

Je te dois la vie, tonton Nic, comme je t'appelais. Et toi, toujours modeste, tu ne disais rien, pas même à tes filles, mes cousines.

Affichages nocturnes : Ginette et Nicolas

Ma mère m'a raconté qu'il lui est arrivé souvent d'afficher de nuit avec Nicolas. C'étaient des affichettes pour faire vite. Un soir, au cours d'une de ces séances, ma mère et mon oncle voient les phares d'un fourgon de police balayer la rue : plus de temps à perdre. Nicolas cache le bidon de colle, ma mère met sur elle les affichettes, Nicolas met sur lui une affichette encollée, pour ne pas laisser de trace près d'eux. Ils se serrent l'un contre l'autre comme deux amoureux. La ronde se rapproche et là, ils entendent : « C'est rien, ce sont des amoureux qui fréquentent ». Ouf !

Retour à l'envoyeur : la gifle restituée au condé, à la Libération

D'autres affichages étaient effectués de façon plus virile ou plutôt plus en conformité avec les consignes de la Résistance : un qui affiche, un autre armé assurant la protection. Mon père participait à l'un d'eux, lui étant la protection. Les phares signalent la police qui arrive. Chacun s'enfuit de son côté, mon père jette au passage dans le marché couvert de Saint-Lazare, sous un bâti où les marchandes entreposaient leur banc mobile, son pistolet automatique. Il est coincé deux rues plus loin par la police qui lui demande des comptes. Mon père explique qu'il sort de la veillée chez son oncle Étienne qui habite à deux pas, rue Albran, et qu'il n'a pas vu passer l'heure du couvre-feu. D'ailleurs, c'est pour cela qu'il rentrait en courant chez lui. On le fouille rapidement : il n'a pas d'affichettes, pas de colle, pas de flingue. « Bon pour cette fois, lui dit un policier, mais en lui administrant une magistrale paire de gifles, ne recommence pas ». Mon père mémorise ce visage. Le lendemain de bonne heure, il va récupérer son flingue. Nous sommes maintenant en août 44. Marseille est libérée. Mon père sillonne la ville sur une camionnette avec l'ordre des FTPF de désarmer les « condés ». Il appelait ainsi la police. En passant rue du Docteur Léon Perrin devant la boulangerie « Bertrand », il repère dans la queue devant le magasin un condé armé,

précisément celui qui lui avait administré la paire de gifles. Il fait arrêter la camionnette, descend, braque le policier, lui demande de défaire son ceinturon et récupère son arme de service. Le policier proclame son adhésion aux valeurs républicaines et de la Résistance, dit qu'il ne comprend pas... Mon père lui dit : « tu ne te souviens pas de moi ? » Le condé ne se souvient pas. Mon père lui dit en lui envoyant une méga paire de gifles : « Et là, ça te revient ? » Je revois mon père me racontant la scène en la mimant. Dans la violence de ses gestes, je compris qu'il n'a pas rendu une caresse. Il faut savoir que mon père ne pouvait pas supporter l'humiliation et le déshonneur : il s'était enfin libéré de l'offense, tant pis pour les joues du condé.

Le bombardement du 27 mai 1944 ou en quoi mon frère doit la vie au courage d'Antoine.

Le 27 mai 44, les forteresses volantes américaines lâchent sur Marseille, quartier de la gare, Belle de mai, Saint-Lazare, le port, des tonnes de bombes. L'origine de ce bombardement est encore controversée. Mon propos n'est pas d'en débattre. Toujours est-il que les bombes ont essentiellement touché des civils : il y eut des milliers de morts. À l'alerte, ma grand-mère descend à l'abri avec mon frère : la cave de l'immeuble. Ma mère rencontre Antoine à l'extérieur de la caserne des douanes, qui l'emmène se réfugier avec lui dans la cave ; plus tard, ils sont rejoints par mon père. Toute la famille est là, sauf Nicolas, sorti de sa cache d'Allauch et qui se trouvant près du pont du Boulevard National gagne un abri. Il a eu le flair de ne pas s'abriter sous le pont. Ceux qui le firent ont été blessés ou tués par une bombe tombée en plein milieu du pont. Quant à grand Vincent, il était dans les Alpes en mission pour récupérer un parachutage d'armes. Son père J.-B. Marchetti, le mari de mémé, à la retraite des douanes depuis peu, était parti en Corse, dans son village où la vie était moins dure. Mon père, en mission à Marseille, était là, lui aussi. Revenons à la cave. Les bombes tombent très près : tout le monde a peur. Mon oncle Antoine couvre de son corps de sportif le carton dans lequel se trouve François. Une bombe tombe sur l'immeuble mitoyen qui s'écroule en obstruant l'escalier conduisant de la cave à la sortie. La bombe finit sa course à l'entrée de la cave, la porte est pulvérisée. Les éclats de bombe

arrosent l'intérieur de la cave, une femme est touchée mortellement. Toute la famille est blessée sauf mon frère protégé par Antoine qui prend les éclats d'obus dans le dos. Si mon oncle ne l'avait pas protégé de son corps, il aurait été tué. Ainsi Antoine, au comportement bourru, souvent agressif, avait aussi l'esprit de famille, un grand cœur pour elle, jusqu'au sacrifice. Antoine, tu mérites cet hommage posthume mais sincère. Tu m'as appris jusqu'à l'excès ce qu'est l'honneur, l'orgueil, la parole donnée pour un Corse. Avant que tes fils ne soient grands, j'étais pour toi, au-delà du neveu, comme un fils dont tu étais fier. Comme je travaillais bien à l'école, tout m'était dû : fric, honneur, congés, prêt de voiture et gare à qui me cherchait des ennuis... Dans la famille, les blessés sont les suivants :

– Mémé, la plus atteinte, criblée d'éclats d'obus au poignet gauche (fracture ouverte), dans les reins et dans les fesses. Elle saigne beaucoup. Mon père se faufile dans l'obscurité poussiéreuse de la cave pour lui faire un garrot, préparé par maman, au poignet ;

- Papa, fracture ouverte du sacrum ;
- Maman, éclats d'obus dans la cheville ;
- Antoine, éclats d'obus dans le dos ;

Toute la famille s'en sort. Dehors les sirènes des marins pompiers de Marseille, chargés de l'évacuation des blessés, hurlent. L'immeuble mitoyen s'étant écroulé sur la cave, l'évacuation se fait par les soupiraux, soit donnant dans la cour de la caserne, soit dans la rue de Crimée où les marins pompiers creusent comme une tranchée dans les décombres pour atteindre le soupirail de la cave. La famille est dispersée, mais saine et sauve, dans plusieurs hôpitaux de la ville. Elle mettra quelques jours à se retrouver : les premiers sortants faisant le tour des hôpitaux pour retrouver ceux qui étaient encore en soin et leur apporter affection et réconfort.

Heureusement que Pastor n'est pas sorti ce soir-là, Papa tu aurais sali ton honneur.

Il y a une quinzaine d'années environ, dans les années 90, dans la galerie marchande du Centre Bourse, je croise une table de littérature avec dédicace d'auteurs. Jacqueline Cristofol, femme de Jean, dédicace son livre « La bataille de Marseille ». Elle me reconnaît, me le dédicace et me recommande de le passer à mon père, qu'elle connaît. Pour faire court, ce livre raconte essentiellement la

période de la Libération et de la reconstruction à Marseille. Il n'est pas tendre à l'égard de G. Deferre, et du communiste F. Billoux. Au contraire, il montre l'immense rôle de son mari mais aussi de Lucien Molino. Je commence à le lire avec passion, l'emporte en Corse pour le finir où je vais passer, auprès de mes parents, les fêtes de fin d'année. Je décide de ne pas le montrer à mon père pour ne pas lui faire de peine car il est très dur à l'égard du parti et de certains de ses dirigeants dont François Billoux. Cependant mon père, attiré par le titre et l'auteur, me l'emprunte et le feuillette pendant quelques jours. Un matin, il me le rend, je m'attends à un commentaire stalinien du type « encore un communiste qui est tombé de la charrette ». Ce qui dans sa bouche signifiait est passé de l'autre côté ou encore a trahi. Pas du tout. Il me dit : « Tu sais, quand Jacqueline explique que le parti voulait éliminer Pastor, elle dit vrai, il habitait, je crois, Cours Devilliers (cela correspond bien au livre de J. Cristofol, qui parle de Pastor de la Plaine). Je faisais partie du commando. Mais il pleuvait alors il n'est pas sorti ». Ensuite, je suppose que le parti avait d'autres préoccupations, l'affaire s'est tassée et Pastor est mort quelques années plus tard dans son lit, après avoir été « titiste », et avoir fondé une coopérative ouvrière... En fait, Joseph Pastor était un instituteur communiste qui n'avait pas approuvé le pacte germano-soviétique et avait très vite monté son propre réseau de résistance. À cause de cela, il était accusé de trotskisme, de déviationnisme : il fallait l'éliminer. Généralement, la direction occulte du parti, afin de faire approuver leur condamnation à mort, les accusait aussi de dénoncer les communistes aux Allemands. Mon père, en lisant le livre comprit ce qu'était en réalité Pastor : un communiste non orthodoxe, pas un salaud. Et il apprit aussi qu'il y avait une liste noire de communistes à éliminer sur ordre de la direction, qu'il avait été manipulé. Nouveau coup dur pour un communiste sincère.

Pêle-mêle : souvenirs personnels en relation avec ces événements

Les chargeurs de Sten (1957)

Mémé avait déménagé depuis quelques années de l'appartement de la douane. Son mari étant à la retraite, elle n'y avait plus droit. Elle habitait 177,

rue de Crimée. Les déménageurs ou mon oncle Antoine avaient vidé la cave dans laquelle il y avait des traces de la Résistance. Les mitraillettes anglaises Sten avaient bien été rendues à la Libération, mais, sans doute oubliée dans un coin, il restait une caisse de chargeurs de Sten, garnis de leurs munitions, divers papiers... Cela avait été transporté au 177, rue de Crimée. Avec mon frère, j'avais dix ans et lui treize, quand mémé ne faisait pas attention à nous, nous éjections les cartouches des chargeurs et nous les regarnissions aussi vite que possible.

La liste des collabos (1957)

François m'a rappelé qu'il y avait aussi des listes de noms, des collabos selon lui. Je ne me souviens plus des noms, dommage, mais de l'existence de ces listes, oui.

Victor Mandrane, alias Vincent Massiani

À la même époque, je me souviens d'avoir vu la fausse carte d'identité de mon père, pendant la Résistance, au nom de Victor Mandrane. Il convenait, en effet, pour ne pas se trahir par des initiales sur une chevière, des chemises brodées avec les initiales, à la mode à l'époque, de garder les mêmes initiales : V, M pour mon père. J'ai également, signé de Charles Tillon et décerné par le Comité National Militaire, un diplôme attestant sa qualité de chef de détachement pendant la guerre de Libération nationale.

Mes retrouvailles avec grand Vincent (Mai 68)

En mai 68, je suis secrétaire de ville de l'Union des Étudiants Communistes. Dure tâche, tant le parti est traité de collabo par les gauchistes et les maoïstes, souvent conspué en assemblée générale. À l'issue d'une AG, au cours de laquelle le parti et ses dirigeants avaient été traînés dans la boue, un homme se présente à moi comme Vincent Marchetti. Comprenant que je ne l'identifiais pas, il rajoute grand Vincent, ton oncle. Plein de certitude, je lui dis : « nous ne sommes plus du même camp. Tu es devenu un ennemi du parti, un ennemi de la classe ouvrière ». Il me rétorque : « je vois qu'on t'a monté contre moi. Renseigne-toi, tu verras que tu n'as pas à rougir de ton oncle ». En fait, je savais qu'il y avait

des histoires de famille, assez éloignées de mes préoccupations de jeune. Mais surtout grand Vincent s'était éloigné du parti pour rejoindre le Parti Communiste Marxiste Léniniste Français, pro chinois qui n'avait pas admis la déstalinisation à partir de 1956. C'était dans la logique de l'homme, radical dans la Résistance au point d'avoir peut être vécu la restitution des armes à la Libération comme une trahison. En rentrant à la maison, je raconte mes retrouvailles à papa qui me dit : « C'était un grand bonhomme, gonflé, dommage ! » Et le voilà qui, me raconte un de ses faits d'armes. Il venait de voler, pour la Résistance, des centaines de cartes de rationnement. Celles-ci étaient destinées aux clandestins qui en raison de leur statut, ne pouvaient pas évidemment en réclamer. Il les avait placées dans son blouson et fuyait en vélo en remontant la Canebière. Devant le cinéma Odéon, un policier qui faisait la circulation l'oblige à freiner brutalement, un paquet de cartes tombe du blouson. Avant que l'agent ne réagisse, mon oncle lui met son automatique sur la tempe et lui dit : « Tu n'as rien vu, et s'enfuit à grand coup de pédales, en plein jour, en plein centre-ville. Tel était grand Vincent. Je ne l'ai revu ensuite que mort, à ses obsèques, où se côtoyaient dans une mixité insolite des membres du PCF, son ancien parti ainsi que celui de sa famille, et son nouveau parti : le PCMLF. Stupide !

**Mémé, un sacré caractère ou quel homme cette femme :
*hè cascatu seccu, seccu !***

Vous avez compris que mémé Joséphine avait le caractère bien trempé, voir en particulier l'épisode de la perquisition. À tel point que pour définir son comportement, je n'hésite pas à utiliser un célèbre oxymore : quel homme, cette femme !

Je tiens à l'éclairer par une anecdote savoureuse qu'elle m'a racontée. Un jour, mon père qui aimait bien se moquer d'elle gentiment, c'était d'ailleurs réciproque, me dit : « Tu sais que mémé n'a pas un casier judiciaire vierge, elle a même été condamnée à de la prison avec sursis ». Curieux, je demande à mémé. Elle confirme et m'explique. De temps en temps, elle allait de Lama, notre village, rendre visite à sa vieille mère habitant Muro en Balagne. Un jour, elle constate que son jardin potager, d'habitude vigoureux, dépérissait. Elle demande des explications. Sa mère lui dit qu'il n'est plus irri-

gué, depuis que le voisin, au prétexte que l'eau lui appartenait, ce qui était faux, l'a détournée à son profit. Mémé monte vers le haut du potager, constate le détournement, rencontre le voisin et lui en fait part avec véhémence. Ce dernier, fort de sa supériorité physique, la traite avec mépris et arrogance. Le ton monte, il se fait menaçant. Mémé, pas impressionnée du tout, ramasse un très gros galet et lui en assène un coup sur le crâne. Je dis à mémé : « et alors ? » Elle me répond en corse : « *hè cascatu seccu, seccu è un'ha piu ricommandiatu* ». « Il est tombé comme une masse et il n'a plus recommencé ». Voilà pourquoi elle fut condamnée et le voisin fit quelques jours d'hôpital. Bravo mémé ! Ta mère a eu à nouveau de beaux légumes. Un simple galet a réglé le problème, pas besoin d'engrais.

La libération, enfin !

La Libération arrive. C'est la joie, d'autant plus qu'il n'y a pas eu de casse dans la famille malgré les risques pris. Seul le bombardement du 27 mai 1944 a laissé des traces dans leur chair mais pas de déportés, de fusillés, de morts pendant les combats de la Libération.

— Nicolas pourra enfin terminer ses études, il deviendra par la suite cadre au quotidien *La Marseillaise*. Il restera toujours d'une discrétion absolue sur son héroïsme, son formidable courage, sous la torture.

— Mon père entrera dans la police. Cependant, elle n'a pas été épurée. De plus, le climat qui y règne préfigurant, déjà, la guerre froide le poussera rapidement dehors. Pour vivre, il fera divers boulots : livreur de charbons chez Esquirol, vendeur de légumes à la caserne des douanes où il aidait mémé qui tenait un banc, puis, possédant bien le métier, il acheta, en empruntant, une épicerie-marchand de légumes en perte de vitesse, rue Mathieu Stilatti, juste en face la caserne des douanes. Son sens du commerce, ses connaissances du quartier lui permirent de monter en quelques années une affaire florissante. Il la revendit et en tira un bon prix. Il aurait dû arrêter là son aventure commerciale. Malheureusement, il racheta une poissonnerie, toujours rue Mathieu Stilatti, un commerce pour lequel il n'avait aucune expérience : ce fut un rude échec. Il eut alors, l'opportunité d'obtenir une carte de docker professionnel, son dernier métier. Ma mère

se fit embaucher au Prisunic de la Belle de mai en tant que vendeuse, responsable du rayon des fromages. Je n'évoque pas plus son activité professionnelle, syndicale et politique chez les dockers où il donna le meilleur de lui-même, en esprit d'organisation, en générosité, en relations humaines. Vous connaissez cette période. La seule anecdote que je tiens à évoquer concerne son honnêteté exemplaire reconnue aussi par ses adversaires. Il est connu que certains dockers pratiquent le « tombé du camion » pour améliorer les fins de mois. Les aconiers savaient cela et de temps en temps, avec l'aide de la police, faisaient pratiquer aux sorties une grande fouille. Cela leur permettait de faire tomber de fortes têtes revendicatives. Lorsque mon père se présentait à la fouille, les forces de police déclaraient : « Celui-là, laissez-le passer, pas besoin de le fouiller, il n'a rien ! » Quel hommage, celui du vice à la vertu !

– Antoine qui était électricien de métier continua à l'exercer pendant l'Occupation. Il profitait d'ailleurs de déplacements professionnels dans les départements limitrophes pour approvisionner quelquefois en produits alimentaires rares (fromages de Banon, par exemple) la famille. Il est, lui aussi, entré dans la police ; en raison de son engagement, sa fidélité à la Résistance mais aussi de l'influence du PCF. Moins politisé que mon père, moins marqué comme communiste, il a pu y rester. Ceux qui ont connu Antoine, par la suite, seront sans doute surpris de cet engagement militant. Mais il en n'est pas moins réel. À ce sujet, son fils, mon cousin François, m'a indiqué un détail que j'ignorais : son nom de code dans la résistance, Prince.

– Grand Vincent qui travaillait pendant l'Occupation chez un imprimeur, ce qui a été utile à la Résistance, a commencé à naviguer, pas tout de suite, on comprendra pourquoi. Il deviendra rapidement un cadre reconnu du syndicat des marins de

Marseille. Je tiens encore à évoquer son inculpation à la Libération, son éviction de la police. Dans une lettre datée du 17 novembre 1944, mon père écrivant à Jean-Baptiste Marchetti, son père affectif : « Cher papa, ici le travail ne manque pas, l'épuration continue*. Je suis dans l'équipe de grand Vincent, je crois que nous serons nommés soit dans l'armée, soit dans la police. Nous attendons tous les jours. Puis mon père en marge de page rajoute : « Grand Vincent est nommé à partir du 1^{er} novembre inspecteur à la Sûreté nationale... Tu peux être fier de tes fils. Tu as dû apprendre par maman l'arrestation de Nicolas et son formidable courage... » Grand Vincent n'entrera jamais à la Sûreté nationale. Injustement accusé d'avoir participé à la liquidation sommaire de collabos, ce fut un prétexte pour écarter un cadre communiste de valeur. Il fut même arrêté puis très rapidement libéré et même réhabilité dans ses droits quelques années plus tard. C'est ainsi qu'il reporta son engagement militant authentique et sincère dans le syndicat CGT des marins.

Cousins, neveux, petits-neveux, parents, ces lignes visent simplement à laisser mon témoignage écrit du comportement de nos parents pendant les sombres heures de l'Occupation.

En espérant qu'il n'y ait plus de cœur troué mais des cœurs qui battent au contraire pour l'amour,

Qu'il n'y ait plus de cordes vocales étranglées mais qui vibrent pour chanter l'espoir et la liberté.

Écoutez le poète : « Un jour viendra, couleur d'orange.... » Soyez fiers, vos anciens, en restant debout, ont contribué à l'avènement de ce jour.

(Mars-avril 2008)

* Il faut entendre par épuration le remplacement des cadres et patrons vichyssois, sabotant la reconstruction nationale, par des citoyens issus de la Résistance et décidés à appliquer son programme novateur. Voir à ce sujet le livre de Jacqueline Cristofol, *La bataille de Marseille* et celui de Lucien Molino, *Ma vie et mes combats*.

Les missions,
avril-septembre 1943,
du groupe de Résistance
de Lama sous
l'occupation italienne

Yvan MASSIANI

D'APRÈS UN RAPPORT que m'a confié Pierre-Jean Costà. Rapport écrit par Zìù Vitale. Je l'ai recopié fidèlement. Le voici avec quelques notes personnelles en fin de document, pouvant aider certains (signalées par des chiffres dans le texte).

À Antoine Costa, dernier survivant de cette courageuse épopée.

Hommage respectueux et remerciements

Yvan Massiani, 9 mai 2008

Urtaca, le 10.9.1983

Massiani Vital, Urtaca-Lama

Responsable groupe de Résistance de Lama.

Avril-Septembre 1943

Lorsque les événements se dessinèrent en notre faveur sur le front égypto-lybien, en mars-avril 1943, j'ai pensé qu'il se pourrait que l'Africa-Corps soit appelé à essayer de se soustraire aux troupes anglaises et alliées pour éviter sa destruction et pour cela sortir par la Tunisie, la Sardaigne et la Corse (1).

J'ai pensé aussitôt qu'il se pourrait que nous ayons notre mot à dire et à cet effet, j'ai contacté une dizaine de mes concitoyens et amis jeunes, de préférence célibataires et donc aptes physiquement et moralement à porter les armes (1). C'est ainsi que le groupe de combat fut constitué, mois avril 1943.

Il y avait à Lama une (2) juge de paix et rapidement, je lui fis part de la constitution de ce groupe de Résistance.

Il (2) opina dans mon sens et nous convînmes de la plus grande réserve, la population n'était pas mûre à cette idée, à l'époque. Début mai, le juge nous demanda de nous tenir prêts à marcher et quelques jours plus tard, comme convenu, il me fit donner

l'ordre de nous engager, par un agent à cheval de la commune de Santo Pietro.

Nous ignorions bien sûr la mission, mais nous apprîmes qu'il s'agissait de transport d'armes débarquées d'un sous-marin (3) sur les côtes du désert des Agriates. À cet effet, un groupe de 3 jeunes quittèrent Lama avec 3 mulets bâtés et cordés et se rendirent nuitamment et à l'ordre se regroupèrent à une bergerie dite « Calamicornu », site dominant les cantons de Lama et de Santo Pietro di Tenda. Ils prirent là contact avec d'autres résistants et c'est ainsi que se réalisèrent pendant 3 mois les transports d'armes destinées à armer les résistants de la région. Travail pénible de nuit, de la mer à la montagne. Nous n'eûmes à déplorer aucun incident, sauf à la mi-août lorsque 2 résistants, Vincetti (4) et Galetti furent pris à partie de jour par un détachement ennemi. Le brave Vincetti fut tué sur le coup à Casta sur la route après une vive résistance, alors que Galetti put s'enfoncer dans le maquis et échapper à la mort. À partir de ce moment et à la suite de renseignements, l'ennemi avec des effectifs importants ratissait toute la région et parvint à découvrir le dépôt important des armes à « Calamicornu » et s'en saisit. Toute résistance devenait donc impossible et « l'OVRA » (5) entra en action pour la découverte des résistants. C'est ainsi que le village de Lama se réveilla le (17/08/1943) au matin avec une sentinelle italienne devant la porte de chaque maison ; les habitants subirent avec les membres du groupe de résistants des interrogatoires serrés toute la journée avec, bien entendu, interdiction de quitter la commune. À signaler, après la tuerie de Casta (6) le lendemain 16 Août 1943, 4 membres du groupe, Costa Antoine, Campana Antoine Toussaint, Massiani Simon et Massiani Vital parcoururent la montagne occupée par l'ennemi pour dissuader et empêcher les patriotes s'acheminant vers le dépôt de Calamicornu pour se ravitailler en armes, ce dernier dépôt étant occupé par l'ennemi. Au cours de cette sortie, nous fûmes pris sous le feu violent d'armes automatiques et obligés de décrocher, heureusement sans perte, jusqu'à hors de portée. Je pense que tout l'effectif du groupe résistance est titulaire de la carte de combattant volontaire, sauf moi. Le magistrat juge (Vallecale Louis) a été cité à l'ordre. Voilà très succinctement des opérations de guerre auxquelles ont participé mes jeunes camarades dont voici la liste. Nous sommes tous titulaires d'un document délivré par l'autorité militaire compétente et contresigné par les responsables civils

de la résistance, à savoir le capitaine de gendarmerie Paul Colonna d'Istria (Cesari) (7) et les responsables régionaux. Dont voici la liste nominative par ordre alphabétique, leur âge à l'époque et leur profession (8) : BERTOLA Antoine, étudiant, 21 ans, décédé ; BIADELLI Philippe, instituteur, 43 ans ; CAMPANA Antoine Toussaint, traminot, 32 ans, décédé ; COSTA Antoine, agriculteur, 21 ans ; MASSIANI Simon, ouvrier, 32 ans, décédé ; MASSIANI Vital, retraité, 43 ans ; CERLI Désiré, fonctionnaire, 32 ans ; VALLECALE Louis, magistrat, 33 ans, décédé ; MASSIANI Lisandrinu, berger, 28 ans ; MASSIANI Pierre, étudiant, 21 ans.

Propriétaires ayant mis leur mulet à la disposition du groupe de résistance (9) : BERTOLA Fabien, MASSIANI Lazare, MASSIANI Vital, MASSIANI Jean-Laurent.

Notes personnelles de Yvan Massiani :

(1) On reconnaît à la façon très militaire dont s'exprime Zìu Vitale, l'ancien adjudant-chef.

(2) « une » juge puis à plusieurs reprises, « il ». Finalement, plus loin dans le texte, il devient clair que c'est « il ». Il s'appelait : Vallecale Louis. Par contre, Zìu Vitale en savait, *a priori*, un peu plus sur ce juge et ses contacts avec la direction de la Résistance, sinon pourquoi lui parler de son groupe. Mais, il n'en parle pas dans ce rapport.

(3) Tout le monde aura reconnu le célèbre sous-marin Casabianca, sous les ordres du commandant l'Herminier. La tourelle de ce sous-marin est exposée à l'entrée du port de Bastia, juste après le parking.

(4) Une plaque, fleurie chaque année, est apposée à l'endroit où est tombé Dominique Vincetti, près de Casta, à main gauche sur la route en allant vers Saint-Florent. Il est tombé le 19 août 1943.

(5) L'Organizzazione di Vigilanza e Repressione dell'Antifascismo était la police secrète du régime fasciste italien. Elle fut créée en 1927, elle traquait les opposants au régime qui étaient ensuite déférés devant des tribunaux spéciaux. Ces tribunaux n'appliquaient que trois peines (la condamnation à mort, la prison et le bagne). Une sorte de Gestapo.

(6) Si c'est bien le lendemain de la tuerie de Casta, il y a erreur de date, c'est le 20 août 1943 voir (4) et non le 16 août 1943. 40 ans après, on peut se tromper de 4 jours !

(7) En mars 1943, Paulin Colonna d'Istria, alias Cesari, se met en rapport avec le commandant Lejeune, officier de liaison entre le cabinet du général Giraud et le SOE britannique, et forme avec lui une seconde équipe avec mission d'unifier et de coordonner les mouvements de Résistance en Corse.

(8) et pour ceux qui ne connaissent pas : Bertola Antoine : père de Palma ; Campana Antoine

Toussaint : oncle de Jean-Louis Devèze ; Massiani Simon : oncle de Jojo et Mathieu ; Cerli Désiré : père de Jean « Vlingue » ; Massiani Lisandrinu : frère de Jean Laurent ; Massiani Pierre : frère de Benoit.

(9) et pour ceux qui ne connaissent pas : Bertola Fabien : u sgiò Fabianu, grand-père de Palma ; Massiani Lazare : le père de Ange.

Une question peut se poser, que je laisse ouverte. Ce prêt, était-ce de l'opportunisme à peu de risque, préservant l'avenir, ou bien un acte authentique de Résistance ?

Hommage à Lama (24 octobre 2008)

Simon BACCELLI



La mort s'est adressée à lui, un matin qu'il courait sur le Prado, par un délicieux goût d'orange au fond de la bouche ; Ivan nous a quittés. On savait qu'il se battait contre un terrible mal. On le savait depuis longtemps. L'espoir était infime, le combat perdu d'avance. Et pourtant, quand ça arrive, quand ça arrive... le vide est là, terrible, insupportable.

Un soir, au téléphone, je l'ai entendu me dire d'une voix que je ne reconnaissais presque plus : *« E prossime campane in Lama seranu per me »*.

J'ai voulu lui parler, je n'ai pas pu. J'ai entendu un bruit. Peut-être avait-il laissé tomber le téléphone ?

Ivan nous a quittés. Avant-hier, à Marseille, par un temps maussade, sous la pluie battante, il y avait du monde, beaucoup de monde, pour rendre hommage à l'ami, au professeur, au chercheur, au vice-président de l'université de Provence.

Sa fonction dépassait même largement le cadre de l'enseignement universitaire puisqu'il était également impliqué dans certains grands projets de la ville de Marseille : Marseille 2013, Marseille capitale de la culture. Il m'en parlait souvent de sa ville, avec une perception très aiguë des grands problèmes, de la place que cette métropole devait tenir en Méditerranée, des enjeux et du rôle de l'Université.

Je garderai longtemps le souvenir de cette foule remontant sous la pluie, derrière son cercueil, les allées du cimetière Saint-Pierre. Longue marche silencieuse d'une tristesse infinie. Et puis, au crématorium, les deux pans du grand rideau qui se sont fermés pour cacher le cercueil et qui se sont ouverts à nouveau. Plus rien devant nous. Plus rien.

La mémoire d'Ivan est ici aujourd'hui, à Lama, le village de sa famille, de ses ancêtres, son village auquel il était viscéralement attaché. Tout Corse, où qu'il soit, est relié à son village par un invisible cordon ombilical. Ivan était relié à Lama.

Il y venait souvent pour retrouver ses parents et ses racines, les amis, la chasse, que sais-je encore ?, mais pas pour perdre son âme et son latin à se mêler des choses bien compliquées et stériles des petits villages qui vivent en vase clos. Jusqu'au jour où, l'âge de la retraite approchant, et parce que des perspectives intéressantes semblent s'ouvrir pour Lama, il va enfin s'impliquer, et avec quelle passion et avec quel talent.

Mathieu, le Président du festival, lui propose d'organiser le colloque de Lama. Sous l'impulsion d'Ivan accompagné de Jean-Louis Devèze, ce colloque annuel va prendre immédiatement une dimension nouvelle. Il est aujourd'hui unanimement reconnu et frappé d'un label de qualité. Les actes du colloque sont transcrits intégralement sur la revue *Strade* qui est une référence scientifique en Corse.

Je revois encore Ivan, ici même où je me trouve, le micro à la main, animant, orientant les débats avec passion et rigueur à la fois.

Lors du dernier colloque consacré au feu, le 29 juillet dernier, Ivan, malgré sa maladie, a été égal à lui-même. Il a géré son affaire d'une main de maître. Ivan est sorti le dernier sur la placette où l'on buvait un verre. Je suis allé vers lui et je lui ai dit : « Bravo Ivan ». Il m'a dit : « *Sò stancu* ». Il n'est pas resté avec nous. Il est monté se reposer à la maison. Plus tard, là-haut au restaurant, son ami, le professeur Georges Ravis-Giordani me faisait part de son inquiétude à propos de la santé d'Ivan.

Quand Ivan arrivait à Lama, dans l'heure qui suivait il m'appelait au téléphone. Ça voulait dire qu'on devait tous les deux trouver un moment pour faire une promenade et discuter.

Comment pourrais-je les oublier ces promenades sur le chemin du Four à Chaux ? Nous parlions de tout, de choses sérieuses et de choses légères, et même plus que légères. C'était chez lui un art de vivre et une grande preuve d'intelligence de ne jamais se prendre au sérieux. Quand la conversation s'éternisait justement dans le très sérieux, le doctoral, dans la sentence, d'un seul coup il vous sortait un truc rigolo de derrière les fagots. Pour aérer la discussion. Et, effectivement, ça ne sert à rien de refaire en permanence le monde. Quelques mètres plus loin la conversation reprenait normalement

C'est au cours de ces promenades que je lui parlais de notre projet de territoire : l'olivier, recréer à Lama une production d'huile d'olive. Cela le passionnait. Il fallait d'abord démontrer que nous avions un terroir spécifique. Il commanda des revues, entra en contact avec le département de recherche en génétique végétale de l'Université de Montpellier. Son idée était de créer un Institut de recherche sur l'olivier à Lama, où viendraient travailler, à l'occasion de séminaires, des spécialistes de tous les pays.

Il avait évoqué avec moi d'autres projets, mais je vais arrêter là. Je voulais simplement vous dire qu'une personnalité aussi forte et aussi compétente que celle d'Ivan allait être d'une grande utilité, d'une grande richesse pour notre village et allait ouvrir d'autres belles perspectives. Le sort en a voulu autrement. Que faire ?

Un jour, en fouillant dans le grenier de sa maison à Lama, Ivan avait retrouvé dans une malle un vieil uniforme militaire datant de la guerre 14-18. C'était l'uniforme du lieutenant Antoine Massiani, tué au front dès les débuts de la Grande guerre. Ce jeune et brillant officier, mort prématurément, est resté le personnage emblématique, la référence de la famille d'Ivan, de la famille des Ragadi. Ivan me disait : « Tu sais, notre ancêtre, Antoine le lieutenant, moi je l'avais toujours imaginé grand, très grand. Eh bien, j'ai essayé la veste de son uniforme trouvé au grenier. Elle m'allait. Il avait ma taille. ».

Cher Ivan, mon cher Ivan, ta famille va désormais en avoir une autre de référence. L'autre référence, ce sera toi. Déjà, à Marseille, au retour du cimetière, ton frère François me disait : « Ivan, c'était un personnage ». L'autre référence, Ivan, ce sera toi. Tu vas grandir, grandir dans un impérissable souvenir.

J'adresse à Ginette, sa maman, à Cathy, à Anne, à François, à Jean-Stéphane et Yannick, à Frédérique, à vous tous les parents et amis d'Ivan l'expression de toute mon affection et de ma grande peine. Je vous exprime aussi l'affection et la grande peine de tout un village qui ressent profondément, douloureusement, sa disparition.

Yvan

Jean-Louis DEVÈZE

EST-IL BESOIN D’AFFIRMER qu’Yvan demeurera toujours dans notre souvenir...

Aurais-je pu imaginer, il y a deux ans que j’écirais avec infiniment de tristesse ces lignes ?

Se souvenir, c’est refuser d’être attiré toujours plus profondément dans la spirale de ce quotidien qui efface tout.

Se souvenir, c’est aussi faire partager tout ce qui nous a réunis pendant plus d’un demi-siècle, ces moments d’amitié où nous vivions le présent et imaginions le futur.

Nous avons eu la chance de partager la belle aventure du Festival du Film de Lama.

Tenter de revitaliser un village corse de l’intérieur et apporter à ses habitants le merveilleux outil culturel qu’est le cinéma ont été deux des principes fondateurs du Festival du Film de Lama, l’ouverture et l’enracinement imaginés par Mathieu Carta.

Bientôt a germé l’idée d’y organiser un Colloque, prolongement logique de ce Festival, bien loin de sa définition première de rassemblement de spécialistes ou d’idéologues. Yvan en a été l’inlassable coordinateur en créant un espace de rencontre, de convivialité, d’ouverture, favorisant dans un même lieu des dialogues quelquefois insolites, par exemple entre un berger poète et un universitaire helléniste, moments passionnants et enrichissants.

Son amour pour son Île et son charisme ont suscité la collaboration enthousiaste de la part d’hommes et de femmes de grande qualité, venus d’horizons divers que nous n’aurions, sans cela, peut-être jamais rencontrés.

Yvan a dirigé ces rassemblements et ces discussions avec maîtrise et gentillesse, dans un esprit de convivialité et de conciliation, évitant toujours la dérive vers des idées fondées sur les doctrines et sachant ménager avec art les susceptibilités si souvent

aiguës sous nos latitudes. Malgré les progrès de sa maladie, il fit en sorte que le Colloque de l'été 2008 soit un des plus beaux sinon le plus beau. Ceux qui y ont assisté ont clairement constaté son courage pour le clôturer effectivement en beauté.

Les Actes publiés dans ce numéro en seront donc encore plus estimables. Nous ne ménagerons pas nos efforts pour que cette œuvre soit poursuivie, comme il l'avait désiré.

ACTES DU COLLOQUE DE LAMA :
« LE FEU »

L'incendie du 27 août 1971

Simon BACCELLI

LORSQUE JE SUIS ARRIVÉ gamin au village, en 1947, c'est-à-dire quand mon père a pris sa retraite, l'oliveraie était déjà à l'abandon. La plupart des moulins ne tournaient plus. Ceux qui le pouvaient partaient se faire une situation sur le continent. Ils revenaient l'été voir leur famille. Ils sortaient dans le village toujours bien peignés, bien rasés et parfumés, la chemise blanche et le pantalon bien repassés, avec la chevalière en or. Ils payaient généreusement à boire à leurs copains d'enfance et leur disaient : « *Chì faci quì ? Veni cù mè in Parigi. Viderai, culà hè altru ch'è u paese. È po ti trovu un impiecu* » (Que fais-tu ici ? Viens avec moi à Paris. Tu verras, là-bas c'est autre chose que le village. Et puis, je te trouve un emploi).

J'ai lu dans le superbe livre de l'olivier de Marie-Claire Amouretti et Georges Comet un poème beau et émouvant par sa simplicité qui évoque la Provence abandonnée des années 70 et qui pourrait parfaitement évoquer Lama à cette époque :

*Provence bleue de l'olivier
Et des lavandes vives
Provence où vient s'égratigner un vent à la
dérive
La terre meurt
Les jeunes partent pour longtemps
La terre meurt
Là-bas la ville les attend
Des hommes y traînent un cœur pesant
La terre meurt.*

Lama va se vider progressivement, devient un village aux volets clos. En bas, dans la vallée désertée, la végétation sauvage noie les oliviers. Cet état d'abandon a son corollaire : l'incendie. Notre oliveraie, je ne l'ai pas vue vivre, je ne l'ai pas entendue chanter, mais je l'ai vue mourir, en quelques heures

à peine, instants atroces inscrits à jamais dans notre mémoire collective, je l'ai vue mourir dans l'après-midi du 27 août 1971.

Ce drame dont je fus le témoin m'a bouleversé. Aujourd'hui encore, quand je le raconte, les larmes troublent mes yeux et je crains que mes auditeurs prennent cela pour de la sensiblerie.

Un immense incendie, parti des environs de l'Île-Rousse et présentant un front de plusieurs kilomètres, arrive au matin du 27 août sur les crêtes qui dominent notre vallée en direction de la mer. Les habitants regardent avec anxiété cette gigantesque barrière de fumée qui, en l'absence de vent, monte verticalement et bouche l'horizon. Mon Dieu, faites que le vent ne se lève pas. Sans vent, les flammes ne pourront pas basculer de l'autre côté et si on arrive à la nuit... le feu n'avance plus la nuit et, avec la fraîcheur, peut-être va-t-il s'éteindre.

Sur le coup de deux heures, deux heures trente de l'après-midi, un vent violent se lève. Le feu, à une vitesse incroyable, remonte la vallée, descend les pentes, traverse l'oliveraie dans un terrifiant grondement, monte à l'assaut du village et l'encercler. Quels instants terribles ! Des tourbillons de fumée noire s'engouffrent sous les voûtes du vieux village mêlés à des objets incandescents emportés par la force du vent. Les femmes ont sorti la statue de Saint-Laurent sur le parvis de l'église et l'implorant à genoux. On maintient par la force dans les maisons celles et ceux qui, pris de panique, veulent fuir l'agglomération au risque de tomber dans le piège des flammes qui avancent par bonds à une vitesse vertigineuse.

Les hommes valides, un mouchoir mouillé tenu plaqué sur le nez pour éviter la suffocation, courent dans la fumée épaisse vers les quartiers les plus menacés où plusieurs maisons brûlent.

Je revois encore Hubert, un ami de Marseille qui passe ses congés au village, remonter du Suttanacciu (le quartier bas) où une persienne de sa maison s'est enflammée. Torse nu, la chemise jetée sur l'épaule, pâle comme un linge, il me tient des propos résignés, désespérés :

— C'est fini, c'est fini, on ne peut plus se sauver, on va tous mourir, le pire c'est pour nos enfants.

Il pleure. Et toujours cet immense grondement qui semble venir du fond de l'enfer et qui remplit tout l'espace.

Des chaînes s'organisent pour faire passer les seaux d'eau. Les villageois, livrés à eux-mêmes, sans le moindre secours extérieur, avec des pelles, des branchages, avec le peu d'eau qui coule aux robinets en cette fin d'été, se battent bec et ongles pour sauver leurs habitations.

Le *Nice-Matin* du 29 août transcrit le récit que donne un habitant, Dominique Massiani : « C'était hallucinant... C'était l'enfer, et nous avons bien failli ne pas en sortir. À l'approche du feu, toutes les femmes, tous les enfants s'étaient massés sur la place du village. Nous nous sommes tous efforcés de barrer la route au sinistre en employant des moyens de fortune : les uns combattaient les flammes à l'aide de branchages, les autres en improvisant une chaîne de porteurs de seaux d'eau. C'est alors que mon épouse est venue m'alerter : une maison inhabitée, contiguë à la nôtre, avait pris feu. En compagnie de quelques jeunes gens, je me suis précipité sur les lieux. La charpente était déjà la proie des flammes. Nous avons enlevé toutes les tuiles du toit pour tenter de réduire la portée du sinistre. Puis je me suis rendu à la cuisine qui brûlait également. Au moment où je faisais irruption, une déflagration m'a couché au sol. Une flamme m'a touché au visage. La bouteille de gaz de la cuisinière venait d'exploser. Je ressentis immédiatement des picotements aux yeux. Comme vous pouvez le constater, ils sont à présent boursoufflés par des cloques et je ne vois pratiquement plus de l'œil droit. Deux autres habitants du village ont été brûlés, eux aussi. Mais nous sommes heureux que l'on n'ait pas eu à déplorer de mort. »

Le feu n'aura même pas épargné notre cimetière. Quelques tombes ont comme explosé sous l'effet de la chaleur. Dans le film tourné sur le vif par M. Napoleoni, on voit une personne penchée sur un tombeau dont la dalle s'est effondrée. Avec un seau, elle verse de l'eau sur le cercueil qui brûle.

Le feu est passé. Les dernières flammes meurent là-haut sur les pentes rocheuses, près des sommets où la végétation est pauvre. Le jour décline, les dernières bourrasques chassent les dernières fumées... et les dernières peurs.

Il fait maintenant noir. Toute la population est dehors. Les gens se regardent sans rien dire. Que dire ? Du rocher des Ceccaldi, de la Croix, on regarde la vallée sur laquelle la nuit est tombée. Le spectacle est irréel, féérique. Tous les gros troncs d'arbres,

toutes les souches qui se consomment, tous les foyers qui trouvent encore à s'alimenter sont des milliers et des milliers de points lumineux. On restera longtemps ébahi, émerveillé à regarder ce fabuleux scintillement qui remplit la nuit. C'est comme une grande ville qui s'étend dans la vallée jusqu'à la mer, c'est comme le reflet des étoiles.

La nuit, en fait, avait travesti le désastre. Le 28 août 1971, le jour se lève sur un autre monde. Du côté de la mer, l'aube d'étain bave sur les nuages de plomb. Et sous cette lumière de cendre, la vallée est toute noire. Si les troupeaux qui étaient encore à l'estive en montagne ont été épargnés, l'oliveraie, cette mer de feuillage vert argent qui couvrait la vallée et les premiers coteaux, l'oliveraie, fierté et richesse du village, a presque entièrement disparu pour laisser la

place à un paysage d'apocalypse. Plus de 35 000 oliviers ont brûlé. Nombre de pressoirs, de paillers sont réduits à l'état de ruines. Ceux qui ont eu le courage de descendre ont été impressionnés par le silence. La vallée est devenue muette, elle ne chante plus. Les Lamais n'en croient pas leurs yeux. Ils ne reconnaissent plus leur vallée. Ils sont perdus, désorientés, étrangers au milieu de ces vastes étendues de cendre habitées seulement par les squelettes des arbres calcinés. Ils pleurent. Trois jours consécutifs, l'oncle Antoine a cherché vainement Stellina, la petite ânesse grise de la famille.

Conséquence logique de la déstructuration rurale, de l'abandon des terres, ou fracture de l'histoire locale ? On ne sait trop.¹ Un monde, en quelques heures à peine, semblait avoir basculé.

1. Auparavant, quelques feux de moindre importance avaient rongé la périphérie de l'oliveraie. L'incendie de 1971, ce fut le coup de grâce donné juste au moment où l'on assistait à une reprise, modeste certes mais vouée à se développer grâce aux filets, de l'activité oléicole. Appâtées par une prime au litre d'huile, les familles se remettaient à ramasser les olives. Ainsi, deux ans auparavant, en 1968, le seul moulin en activité, le moulin Ceccaldi, pressa pour 26 806 litres dont 14 480 litres pour les seuls Lamais. Les autres venaient d'Urtaca (4 270 litres), Novella (3 246 litres), Moltifao (2 953 litres), Pietralba (616 litres), Bastia (490 litres), L'Île-Rousse (469 litres), Canavaggia (282 litres). Voici la liste de la production lamaise. On constatera que presque toutes les familles du village étaient concernées.

NOMS	Kilos d'olives	Litres d'huile
Ceccaldi Attilius	2 233	379
Grasselli Paul	2 239	435
Mari Antoinette	5 645	1 184
Massiani Jean-Baptiste	2 726	588
Massiani Joséphine	1 168	216
Massiani Hyacinthe	3 461	810
Costa Antoine	895	168
Costa Paul	8 045	1 785
Cerli Laurent	3 428	716
Baccelli Antoine	1 284	259
Sauli Jean	2 814	627
Tortora François	2 719	624
Massiani Ange	991	216
Massiani Noël	3 565	799
Leonetti Ange	5 962	1 307
Massiani Charles	5 132	1 040
Franzini André	4 813	1 073
Saturnini Eve	756	162
Massiani Jean-Laurent	1 772	317
Sammarcelli Etienne	1 156	215
Massiani Catherine	400	78
Beveraggi Louis	483	93
Massiani Paul	581	152
Geronimi Joseph	287	84
Massiani Jean	1 505	511
Campana Antoine Toussaint	2 683	642
TOTAUX	73 838	14 480

Ces chiffres sont extraits du registre du moulinier, Ceccaldi Attilius, tenu à jour pour les déclarations servant à l'attribution des primes au litre d'huile.

Je dois à la vérité de dire que j'ai entendu moi-même, le lendemain de l'incendie, des paroles terribles, injustifiables au regard de l'étendue du désastre. Certains, peu nombreux, se réjouirent d'assister à la destruction de l'instrument de richesse et de pouvoir des gros propriétaires. *Avà, simu tutti listessi* (Maintenant, nous sommes tous pareils) : était-ce l'expression du vieil esprit égalitariste des communautés paysannes, ou celle de toutes les frustrations et rancœurs accumulées ? On se posera toujours la question.

L'incendie du 27 août, considéré comme un des plus grands et des plus dévastateurs que la Corse ait connus, fera les gros titres de la presse locale pendant plusieurs jours. Les Lamais apprennent que c'est un territoire immense s'étendant sur treize communes qui a été ravagé. Beaucoup de ces villages ont été encerclés par les flammes. Partout les populations ont vécu une situation analogue à celle de Lama. Partout elles ont combattu courageusement le feu, sans aide extérieure car toutes les voies d'accès étaient coupées et les canadais cloués au sol par la tempête. Et partout le bilan est terriblement lourd. Dans le malheur se manifeste une grande solidarité intercommunale.

À la mairie, les réunions publiques, très animées, se succèdent. Déjà on réclame des indemnités, des subventions, des primes au reboisement. On crée un comité de défense des sinistrés de Lama qui adhère à un comité intercommunal de lutte contre les incendies. Le conseil municipal délibère le 29 août :

« Le Président et l'assemblée commencent par déplorer l'indifférence des pouvoirs publics, la carence des services spécialisés, l'absence totale de tout secours en des heures aussi tragiques, et se font les porte-paroles du mécontentement et de l'irritation de toute la population de Lama. Ils demandent à Monsieur le Préfet de la région corse de déclarer la commune de Lama zone sinistrée et de prendre toutes les mesures possibles pour venir en aide à une population totalement ruinée et à un village menacé d'asphyxie ».

Comme toujours dans des situations analogues, la population trouve des responsables fictifs. On accuse tout le monde, les bergers, les pompiers, les gendarmes, le Préfet, le Député, le Directeur Départemental de l'Agriculture, les élus locaux, d'autres encore.

Pour montrer à tout le monde l'étendue de la catastrophe, on met en place des barrages sur la route nationale, à Petra Muneta et à l'embranchement de Volparone, afin d'obliger les automobilistes à emprunter les chemins secondaires qui traversent les secteurs ravagés par le feu. Sur ces barrages routiers, des distributions de tracts, des banderoles sur lesquelles on peut lire : « Visitez les oliveraies du canton de Lama : souches fumantes » ou « Ci-gît une plaine jadis prospère » ou « Charbon gratuit. Servez-vous » ou « La Corse ou la lune ? » ou encore « Notre vallée veut vivre ».

François Bourgin, Préfet de la région corse, dont la présence est exigée aux deux chefs-lieux de canton, à Belgodere et à Lama, pour que cesse tout débordement, arrive enfin, accompagné du Député, des conseillers généraux et d'une kyrielle de fonctionnaires.

À Belgodere, il est accueilli par des sifflets, des quolibets, des invectives. Pour entrer dans la maison communale où l'attendent les maires avec leur écharpe tricolore, il lui faut passer, avec une assurance feinte, entre deux haies de squelettes d'arbres fruitiers calcinés tenus par les villageois. Une banderole indique : « Belgodere, rôti et brûlé, vous souhaite la bienvenue ». Pendant toute la durée de sa présence, *e campane à murtoriu* (les cloches qui sonnent le glas) égrènent leurs notes lugubres sur le village. Devant la mairie, les manifestants portent tous des brassards de deuil.

À Lama, les esprits semblent plus calmes. On joue sur un registre plus attendrissant, celui de la jeunesse porteuse d'avenir et d'espérance : ce sont les enfants que l'on place à l'avant-scène pour accueillir le représentant de l'État. On les regroupe devant l'entrée de la *casa cumuna* (mairie) sous une banderole proclamant : « La Corse ne sera pas un désert ». Et quand le Préfet et sa suite arrivent, au geste d'un adulte metteur en scène, les enfants agitent mécaniquement la banderole, comme des pantins télécommandés.

Toute cette agitation, cette fébrilité, ces contradictions, tout ce désordre des esprits expriment en fait le désarroi d'une population qui, progressivement, prend pleinement conscience de l'ampleur et de l'irréversibilité du drame qui vient de se jouer.

Le Préfet tient des propos lénifiants, dit avec beaucoup d'à-propos : « J'ai mesuré l'ampleur de ce sinistre » et annonce qu'il a classé en zone sinistrée les treize communes, à savoir Lama, Urtaca, Pietralba, Belgodere, Palasca, Costa, Novella, Occhiatana, Ville di Paraso, Olmi Capella, Castifao, Santo Pietro di Tenda et San Gavino di Tenda . Il quitte la mairie de Lama laissant des interlocuteurs momentanément satisfaits, rejoint Pietralba par la route traversant le « désert de cendre et la vallée du désastre » avant de s'envoler en hélicoptère pour Ajaccio.

Le Secours catholique donnera à la mesure de ce qu'il pouvait donner : 10 000 francs aux sinistrés de Lama et d'Urtaca, la somme se répartissant ainsi : 5 000 francs aux propriétaires d'immeubles sinistrés, 4 000 francs pour l'achat de fourrages et 1 000 francs pour l'acquisition d'arbres fruitiers. Et les services de l'agriculture livreront aux mairies, pour remplacer les grands oliviers centenaires disparus, des milliers de minuscules pins poussés en pépinière, totalement inadaptés à un éventuel reboisement.

Les jours, les mois et les saisons vont reprendre leur cours. Mais, depuis la disparition en nombre des grands oliviers, Lama se décrit autrement : la fatalité de la mort pèse sur les êtres et sur les choses.

Dans la vallée, sur les coteaux, ce grand manteau noir jeté par l'incendie du 27 août 1971 va progressivement disparaître. De-ci, de-là, des vestiges de la richesse passée : quelques groupements de vieux oliviers rescapés, branchus, desséchés, en manque de sève, émergent du maquis. Quelques ruines de pressoirs, d'anciens bâtiments agricoles envahis par les ronces et les figuiers sauvages servent de refuge aux bovins errants qui s'y mettent à l'ombre pour échapper aux nuées de mouches et aux piqûres des taons. Quelques vieux murs... Les chemins, les sentes ne se retrouvent plus. La végétation sauvage a réinvesti l'espace et vous agresse comme si vous étiez indésirable. Elle pique, vous érafle, vous fait des estafilades sur les bras et les jambes, vous tend des pièges au ras du sol pour vous faire tomber. Il faut batailler ferme, se débattre pour échapper à cette étreinte végétale.

Parfois, l'odeur puissante, douceâtre, écœurante d'un cadavre de bovin en décomposition vous retourne les boyaux. L'odeur de la mort. Cet espace n'est plus fait pour les vivants.

Un jour... C'est vers midi, un jour de la fin juillet. Le soleil immobile et perpendiculaire, juste au-dessus de ma tête, brûle. Le silence est absolu. Je remonte le lit du ruisseau asséché à la recherche des perdreaux. En grattant le sable sous les ronciers et les figuiers sauvages, ils trouvent là un peu de fraîcheur.

Je vais arriver sous la vigne de l'Ernaghju quand, soudain, mon chien Gildo devant moi se met à l'arrêt. Des perdreaux ? Non, il a le poil dressé. J'avance et me retrouve devant un vieux béliet solitaire, squelettique, couvert de grosses mouches qui parcourent son corps. La puanteur est insupportable. Me voyant approcher, le pauvre animal s'est redressé, a fiché ses quatre pattes dans le sable entre les gros galets et, dans cette position de fragile équilibre, il m'attend, ses grandes cornes annelées fièrement levées. Ses yeux de verre me regardent fixement. Il n'a plus de queue. À la place, une grande blessure noire, profonde, couverte de mouches. Les renards sans doute qui viennent lâchement le dévorer par derrière. Et cette épouvantable puanteur de charogne.

À quelques mètres de là, je ne sais par quel mystère de la psychologie animale, mon chien s'est aplati sur le sol et, le museau entre ses pattes, il tremble, il tremble de tout son corps, il me regarde et il tremble.

Je n'ai pas eu le courage d'abrégier la vie de ce pauvre béliet. Un ou deux mois plus tard, à l'endroit exact où je l'avais laissé, j'ai retrouvé un tas d'os qui émergeaient d'une peau desséchée et puante, puante encore. Et j'ai retrouvé le même paysage. Un paysage sans rachat.

Là-haut reste le village. À l'une des nombreuses fenêtres de ce château de pierre, un vieillard décharné, raide et fier comme un aristocrate, regarde sa vallée nue qui s'est fardée de couleurs vulgaires. C'est fini, même les souvenirs s'en vont, le passé s'éteint, et demain s'éteindra la vie. Là-haut, c'est pour bientôt. Là-haut, l'hiver, le bruit du vent est comme un râle.

Le feu dans la préhistoire, comme élément d'hominisation, de civilisation

Laurent-Jacques COSTA

DEPUIS QUE L'HOMME a appris qu'il descendait d'un ancêtre commun aux grands singes, qu'il appartenait indéniablement à l'ordre des primates, s'est posée la question de ce qui le différenciait des autres animaux, et surtout, à quel moment de l'évolution avait-il réellement basculé du côté des humains ? Parmi les éléments d'hominisation, la maîtrise du feu, propre aux seuls humains, est apparu l'un des plus probants pour marquer l'émancipation de l'Homme sur le monde animal ; plus encore que certains comportements sociaux ou la fabrication d'outils, car ceux-ci ne semblent pas être l'apanage des seuls humains. La domestication du feu serait donc le moment clé de l'évolution humaine, signant presque la naissance de l'Homme, le moment où il a surpassé son animalité.

Quand cela se serait-il produit, comment et pourquoi sont alors des questions fondamentales pour comprendre la genèse de cette longue aventure humaine. Mais lorsque l'on tente de répondre à ces questions, on se heurte d'emblé aux vastes problèmes des sources en archéologie et de leur interprétation. En effet, toute démarche raisonnée en préhistoire nécessite que l'on distingue clairement : premièrement, la réalité préhistorique, c'est-à-dire la totalité des faits qui ont caractérisé le groupe préhistorique de son vivant ; deuxièmement, les vestiges archéologiques qui ne constituent qu'une image déformée et réduite de cette réalité préhistorique ; troisièmement, les moyens qui sont utilisés pour retrouver cette réalité préhistorique à partir de l'examen des vestiges archéologiques (Gallay, 1986). Comme nous allons le constater tout au long de cet article, le sujet – peut-être du fait de son importance idéologique – a suscité bien des théories, le plus souvent fondées sur des intuitions ou des impressions et une conception très « évolutionniste » du développement des comportements humains.

Les premières étapes de la domestication du feu : un problème de lisibilité archéologique

Au cours des dernières décennies, la lignée des hominidés a considérablement été rallongée par la découverte de fossiles toujours plus vieux. Entre la découverte de Lucy en 1973 et celle de Toumaï en 2000, ces racines humaines ont plus que doublé de longueur pour aujourd'hui situer la séparation entre primates et hominidés au-delà de 7 ou 8 millions d'années (Coppens 2008). Toutefois, la naissance du genre *Homo*, auquel nous appartenons, reste datée d'environ 2,5 millions d'années, avec l'apparition de l'*Homo habilis*. C'est une donnée importante car, quoi qu'on en dise, les hominidés précédant le genre *Homo* n'ont jamais produit le moindre outillage en pierre taillée, ni allumé le moindre feu. Il s'agissait de primates à locomotion bipède, mais dont les capacités cognitives – certes difficiles à évaluer – ne paraissent pas à l'examen des boîtes crâniennes et autres vestiges dépasser de manière notable celles des grands singes actuels.

Nous ne connaissons pas grand-chose de ce petit bonhomme d'1,20 m, premier représentant du genre *Homo*, qui a vécu en Afrique entre 2 et 1,8 millions d'années, si ce n'est qu'il possédait une capacité crânienne de 550 à 650 cm³ et fabriquait des outils en pierre. C'est toutefois à ses successeurs, les *Homo erectus*, que l'on attribue la découverte du feu. Les espèces *erectus* – il y en a eu plusieurs – ont vécu en Afrique, en Eurasie et en Europe entre 1,8 millions d'années et 35 000 ans, inventant bien des techniques aujourd'hui utilisées par l'homme moderne. Ainsi *Homo erectus* maîtrise le feu, savait le produire et l'utiliser dans différentes applications. Quand les *Homo erectus* ont-ils commencé à utiliser le feu ? La question reste délicate car si les preuves ne manquent pas, elles n'attestent que de l'usage répandu du feu et non de l'apprentissage de cet usage : la genèse des pratiques est souvent une chose difficile à percevoir en archéologie !

En effet, la preuve la plus ancienne de l'utilisation du feu vient du site de Lehringen (Bavière, Allemagne), daté vers 450 000 ans. Elle nous est livrée par la découverte d'un pieu en bois d'if, dont la pointe avait été durcie au feu, fiché dans le corps d'un éléphant (Sickenberg 1969 ; Weber 2000). Une telle trouvaille ne peut être qu'exceptionnelle puisqu'elle

nécessite la bonne conservation d'éléments putrescibles. Dans le cas présent, ils ont été conservés parce que la carcasse de l'éléphant avait été engloutie par un marais et était ainsi restée en milieu clos et sans oxygène jusqu'à sa découverte. Il s'agit toutefois d'un exemple d'utilisation du feu comme outil de transformation, utilisation forcément postérieure à la découverte première du feu. D'autres preuves de domestication du feu ont été identifiées, comme des traces de foyers, mais elles sont plus récentes. Il faut bien avouer que lorsque l'on est en présence de simples traces de feu, sans foyer aménagé, il n'est pas possible de conclure à un feu volontairement entretenu par des humains. Il existe ainsi des couches cendreuses trouvées au contact d'assemblages archéologiques datés entre 500 000 et 1 millions d'années, mais nul ne peut affirmer que ces cendres ont une origine anthropique et que leur présence au contact d'autres vestiges n'est pas liée à un problème taphonomique, tel un palimpseste par exemple. Une chose est sûre, il y a 450 000 ans *Homo erectus* maîtrisait pleinement le feu.

Comment l'homme a-t-il domestiqué le feu ?

Tout le monde a lu des romans ou vu des images évoquant les premiers hommes découvrant le feu à la suite d'un éclair de foudre ou d'une éruption volcanique. Je ne compte plus les récits imaginant même ces hommes récupérant quelques branches enflammées au risque de leur vie, dans des forêts en feu ou des coulées de laves incandescentes. Pourtant, ces inventions de romanciers n'ont non seulement aucun fondement scientifique mais surtout, manquent totalement de crédibilité.

En effet, le premier représentant du genre *Homo*, s'il ne maîtrisait pas le feu, taillait déjà des pierres pour fabriquer des outils tranchants. Ces premiers outillages témoignent indéniablement d'une compréhension des principes élémentaires de la fracturation des roches et de leurs diverses aptitudes à la taille, suivant leur composition minéralogique. Cette connaissance a été acquise en multipliant les essais sur différents matériaux. De récentes études sur ces premières industries ont démontré que, dès cette époque, les hommes avaient su tirer parti des caractéristiques des matériaux lithiques, réservant même certains à des productions particulières, en



fonction de leur pouvoir tranchant, de leur résistance aux chocs, etc. (Picq et Roche 2004). *Homo erectus*, « l'inventeur du feu », a perfectionné ces industries en développant de nouvelles techniques et méthodes de taille. Certaines de ses productions, par exemple les bifaces, témoignent même de compétences techniques très élevées. Or, le feu est aisé à produire, puisqu'il suffit de détacher quelques infimes fragments de roches métallifères (marcassite ou autre) par percussion à l'aide d'une pierre dure (silex ou autre), pour que ces morceaux de métal, échauffés par le choc, embrasent toute matière inflammable sur laquelle ils échouent, par exemple de l'herbe sèche. Autrement dit, tout homme essayant de tailler ces roches métallifères, fréquentes dans la nature, a une chance importante de mettre le feu à la végétation qui l'entoure. Au regard des connaissances acquises dans la taille des pierres par les premiers hommes, il est quasi-certain qu'ils aient compris comment produire du feu bien avant d'en éprouver le besoin, juste en testant les différentes propriétés des roches qu'ils rencontraient. La vraie question n'est pas de savoir comment ils ont appris à produire du feu, mais bien pourquoi ont-ils mis si longtemps à utiliser le feu ?

Pourquoi domestiquer le feu ?

Puisque le feu impressionne tous les animaux, à l'exception de l'homme, alors ce dernier a domestiqué le feu pour tirer avantage de la situation et éloigner les bêtes féroces. Cette proposition est sans conteste celle qui a le plus marqué des générations de lecteurs ou de spectateurs. Elle est pourtant totalement délirante, puisqu'elle suppose que l'homme



a dû résister, sans feu, aux assauts des « monstres » préhistoriques pendant des centaines de milliers d'années !

En fait, lorsque l'on s'interroge sur les raisons qui ont pu pousser l'homme à utiliser le feu, on se trouve confronté à un problème de taille : distinguer les motivations initiales des applications ultérieures. Les utilisations du feu sont en effet nombreuses et diverses, mais si l'usage répété peut rapidement entraîner le besoin, ce n'est pas l'emploi qui est à l'origine de l'envie, mais bien l'inverse. Il convient donc d'explorer les différents secteurs d'activités liés au feu et d'essayer d'isoler un changement fondamental, qui puisse être une cause et non une conséquence de l'utilisation du feu.

Alors, quelles sont les propriétés du feu ?

Le feu permet de cuire les aliments. Il paraît toutefois difficile d'imaginer des hommes se réveillant un matin en se disant qu'il serait mieux désormais de cuire ses aliments, renonçant ainsi à des traditions alimentaires millénaires. La cuisson est une application du feu, mais certainement pas la cause de sa domestication.

Le feu permet de se chauffer. Faut-il alors lier son contrôle à un épisode particulièrement froid, incitant les hommes à recourir à d'autres solutions que

celles habituellement adoptées ? La proposition ne semble guère plausible !

Force est de constater que la seule caractéristique intrinsèque au feu qui offre réellement un changement immédiat demeure son pouvoir d'éclairage : le feu permet de voir la nuit ou dans des endroits obscurs. Cet atout du feu est indéniable et reconnaissable d'emblée par tous. Il peut s'agir d'une motivation première pour apprendre à le contrôler, bien plus en tout cas que la chaleur ou la cuisson, qui nécessitent une modification comportementale préalable (Perlès 1977).

Notons à cet égard que si l'intention première de la domestication du feu a bien été la lumière, alors l'homme a pu utiliser le feu pendant des millénaires, sans que les préhistoriens n'en trouvent jamais trace : comment pourrait-on faire le lien entre le vestige d'un bout de bois enflammé et une action humaine préhistorique ? Ce que nous pouvons percevoir est la multiplication des usages du feu et notamment leurs extensions à des domaines d'application où le feu est un outil de transformation de la matière. Or, ces extensions d'usage ne dépendent pas que d'une évolution des techniques, elles dépendent aussi et surtout d'une modification globale de ces communautés humaines, au sein desquelles ces avancées technologiques prennent sens. Le feu a peut-être été domestiqué par les premiers *Homo*, mais le développement des utilisations du feu est probablement plus récent.

Le Néolithique : la civilisation du feu ?

C'est incontestablement au cours du Néolithique que le feu est devenu un élément clé de la société, dépassant le cadre de l'outil. Les populations néolithiques, avec leur nouveau mode de vie fondé sur la sédentarisation et la production des aliments, ont en effet largement employé le feu, dans des secteurs d'activités de plus en plus variés, lui conférant ainsi des pouvoirs nouveaux.

Les utilisations de l'outil feu (outil de transformation de la matière) ont été multipliées : le feu permettant de transformer le bois en bois dur, mais aussi l'argile en terre cuite, la roche métallifère en métal. Le feu est devenu un moyen de conquête des territoires, d'appropriation de la terre, un moyen de transformer les forêts et autres paysages en de véri-

tables terroirs propres aux activités agropastorales. Le feu alors est apparu tel un élément de vie, un fertilisant, un allié des semences et des récoltes. Mais le feu est aussi une arme dévastatrice, une arme de guerre. Le feu est enfin un agent purificateur, abondamment utilisé à partir de l'âge du bronze dans les rites funéraires des premières sociétés métallurgistes méditerranéennes, pour la crémation ou l'incinération des corps.

Feu bienveillant et protecteur, feu des forces obscures, feu rituel ou feu outil, cette multiplication des usages du feu, tant matériels que symboliques, lui confère aujourd'hui une place privilégiée dans nos sociétés post-néolithiques, au même rang que la terre, l'eau et l'air !

**(Laboratoire de Préhistoire et Technologie,
UMR 7055 du CNRS, Paris X – Nanterre)**

Références bibliographiques :

- COPPENS Y., 2008, *Histoire de l'homme, 20 ans d'après au collège de France*, Éditions Odile Jacob, Paris.
- GALLAY A., 1986, *L'Archéologie demain*, Belfond / Sciences, Paris.
- PERLÈS C., 1977, *Préhistoire du feu*, Édition Masson, Paris.
- PICQ P.G. et ROCHE H., 2004, *Les premiers outils – Les origines de la culture*, Éditions Le Pommier, Cité des Sciences, Paris.
- SICKENBERG O., 1969, « Die Säugetierfauna der Kalkmergel von Lehringen (Krs. Verden / Aller) im Rahmen der eemzeitlichen Faunen Nordwestdeutschlands », *Geologisches Jahrbuch* 87, p. 551-564
- WEBER T., 2000, « The Eemian *Elephas antiquus* finds with Artefacts from Lehringen and Gröbern : Are they really Killing Sites ? », *Anthropologie et préhistoire* 111, p. 177-185.

Illustrations :

FIG. 1 : Dessin d'A. Chéret tiré de la célèbre bande dessinée « Rahan », Album *Rahan* n° 7, 1973.

FIG. 2 : Couverture de l'ouvrage *La Guerre du Feu*, de J.-H. Rosny, paru en 1922, aux éditions Pierre Lafitte (collection Idéal Bibliothèque).

Travailler ou jouer avec le feu ?

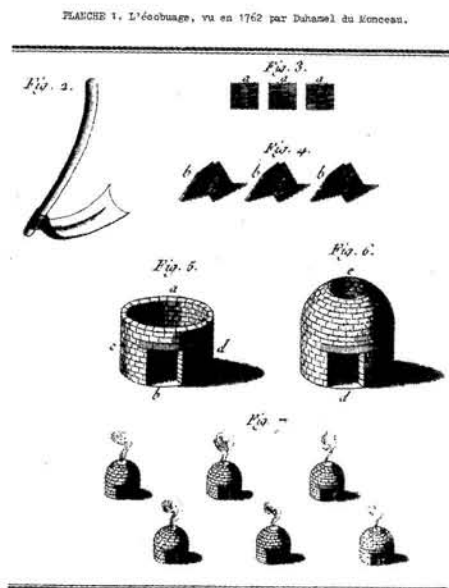
Georges RAVIS-GIORDANI

L'UTILISATION DU FEU comme moyen de défrichement et d'amendement des sols est une technique universellement connue et pratiquée, notamment par les populations forestières d'Asie du Sud-Est, d'Amérique du Sud et d'Afrique. Ainsi les Mnong Gar des hauts plateaux du Vietnam pratiquent une riziculture sèche (c'est-à-dire pluviale pour la distinguer de la riziculture irriguée) sur des parcelles de forêt qu'ils ont défrichées par le feu. Ils lèvent généralement une récolte puis passent à une autre zone de défrichement. Les cultures et avec elles les villages se déplacent ainsi selon un itinéraire fixe qui les ramène au même point tous les dix ou vingt ans¹. Sur le continent américain, il en est de même pour les Jivaro Achuar du bassin amazonien², ou, en Afrique noire, pour les Fang du Gabon. Dans ce type de technique, qui porte le nom d'essartage, on commence par couper les arbres et arbustes que l'on brûle ensuite afin de dégager un espace libre de toute végétation sur lequel on répand les cendres avant de semer ou de planter ; le feu a une double fonction : une fonction principale qui est de détruire la végétation spontanée, et une fonction secondaire qui est d'apporter au sol quelques éléments fertilisants, essentiellement du phosphore et de la potasse.

Mais l'utilisation du feu n'est pas limitée aux agricultures forestières. Les sociétés rurales européennes connaissent également l'essartage (bon nombre de toponymes, Les Essarts, Les Issarts et en Corse les toponymes « Diceppu » en témoignent). Elles ont également utilisé le feu comme une technique agraire mais dans un contexte écologique sensiblement différent, celui des grandes plaines humides du nord et du centre de l'Eurasie. La technique ici employée est celle de l'écobuage terme qu'on a

-
1. Georges Condominas, *Nous avons mangé la forêt*, Mercure de France, 1957.
 2. Philippe Descola, *La Nature domestique*, Éd. de la MSH, 1986.

ensuite utilisé à tort et à travers pour désigner des pratiques tout à fait différentes ; elle consiste à couper, sur une profondeur de 8 à 10 cm, de larges tranches de gazon avec la terre qui les porte et à construire selon une technique comparable à la construction d'une meule de charbon de bois, des « fourneaux » de 1 mètre de haut environ auxquels on met le feu. Les cendres en sont ensuite répandues sur le sol pour le fertiliser. François Sigaut³ parle dans ce cas d'une « agriculture du gazon ». L'agriculture forestière, explique-t-il, est caractérisée par « la quasi absence de travail du sol : l'outil fondamental de l'essarteur est la hache ou l'herminette, non la houe ; et on ne remue la terre que le strict minimum nécessaire à l'enfouissement des semences. » L'agriculture du gazon, au contraire est caractérisée par un maximum de travail du sol puisqu'il s'agit de soulever et couper la surface du sol sur une profondeur importante ; ce travail se prolonge par un travail à la charrue.



Dessin reproduit d'après la Planche 1, volume 1, des
Éléments d'agriculture (5).

Cette pratique était-elle connue en Corse ? Je n'en ai trouvé aucune trace dans la littérature agronomique et pas davantage dans les récits de voyageurs ; en revanche, nous avons pour le XIX^e siècle, et sans doute jusqu'à la guerre de 1914-1918, des témoi-

gnages précis sur des pratiques proches de l'essartage pour lesquelles nous avons deux mots différents : « *diceppu* » et « *debbiu* ». Ces termes désignent l'ensemble de l'opération, coupe ou arrachage et dessouchage de la végétation suivie de la mise à feu pour laquelle on a en corse un mot spécial : « *affucinà* », ou « *afficulà*⁴ ».

La description la plus précise que nous ayons de ces pratiques est due à un agronome continental, Grégoire Paléologue, qui vint, en 1828, à Ajaccio, diriger le domaine du comte Pozzo di Borgo. Il écrit à un de ses amis sur le Continent :

« L'assolement triennal suivi dans une grande partie du continent, c'est-à-dire 1^{re} année, jachère, 2^e année, blé, 3^e année, orge, n'est point connu ici ; mais on en suit un autre plus mauvais. On tire impitoyablement de la terre superficiellement labourée, et sans jamais recevoir la moindre fumure, quatre à sept récoltes successives en céréales, et on l'abandonne ensuite pendant un égal laps de temps pour se recouvrir de maquis, qui est composé, en grande partie de divers *cistus* et *gnafalium*⁵, d'arbrisseaux et de bruyères, etc. Ces broussailles sont coupées à la fin de l'été du repos, et brûlées sur place, pour amender la terre avec la cendre qui en provient. Ce faible engrais, que le vent emporte si une pluie ne survient pas pour le dissoudre et l'entraîner dans le sein de la terre est l'unique fumure de ce pays. Après cette opération, quand les pluies le permettent au cultivateur, il rompt les champs brûlés : les racines de *cistus*, qui sont petites, ne résistent guère au soc ; mais il n'ose pas toucher celles de la bruyère et des arbousiers, dont le feuillage recouvre la terre pendant toute la rotation. C'est chose rare de voir les cultivateurs les plus aisés faire défricher leurs champs ; et c'est encore par des ouvriers étrangers, car le Corse met rarement la main à de pareils ouvrages. »

La pratique que décrit ici Paléologue entre dans la catégorie de l'essartage, un essartage qui s'applique au maquis et non à la forêt. Il distingue toutefois une opération de coupe de la végétation suivie de brûlis qui semble assez commune, et une autre, plus rare, confiée par des cultivateurs aisés et avertis à des brigades d'ouvriers italiens. La première opération, qui respecte les souches les plus résistantes corres-

3. François Sigaut, *L'agriculture et le feu*, Éd. Mouton, 1975

4. Il est probable que le nom de lieu « Focolare », dans la région de Galeria, vient de là.

5. Autre nom de l'immortelle (*Helichrysum stoechas*).

pond à ce qu'on entend généralement en Corse par le mot de « *debbiu* » ; la seconde, qui commence par un dessouchement complet est, au sens strict le « *diceppu* ».

Quelle est la logique technique de cette pratique ? Si nous la comparons à l'écobuage, tel que nous l'avons défini en commençant, on saisit aisément la différence des deux techniques. Ici en effet l'objectif n'est pas de réduire en cendre une masse importante de terre gazonnée qu'on a découpée et rassemblée en « fourneaux », et de fabriquer au sol une fumure abondante et de qualité. Il s'agit simplement de détruire, le plus rapidement possible, et avec un minimum de travail une végétation exubérante, à croissance rapide. L'amendement du sol est secondaire, et Grégoire Paléologue le dit clairement : « c'est un faible engrais que le vent emporte aisément. » Qu'est-ce qui, dans ce cas, assure la fertilité de la terre ? « C'est la jachère longue : de quatre à sept ans » dit Paléologue ; en fait, elle est souvent plus longue encore : dix, quinze, voire dix-huit ans. Est-ce irrationnel, comme le pense Paléologue ? Ce n'est pas si sûr et il est possible que les paysans méditerranéens aient depuis des siècles mis au point une gestion des sols plus efficace qu'il n'y paraît.

En réalité, on est ici dans une tout autre logique que celle de l'agriculture dominante élaborée pour les terres riches de l'Europe du Nord, dans laquelle G. Paléologue avait été formé ; une logique que les agronomes et les dirigeants de la FAO sont en train de redécouvrir, depuis une trentaine d'années, sous le nom d'« agriculture de conservation ». Ce type de gestion des sols repose sur l'idée que, notamment dans les sols légers et pauvres des régions méditerranéennes ou de la zone subsaharienne, les labours sont d'autant plus néfastes qu'ils sont profonds et répétés ; ils sont néfastes en ce qu'ils détruisent la structure du sol, accélèrent l'érosion, enfouissent l'humus superficiel. Il n'est pas jusqu'au maintien d'une couverture végétale pendant la période de jachère longue qui n'apparaisse aujourd'hui comme une solution bénéfique

pour les sols : la couverture végétale protège de l'ardeur du soleil et de l'impact de l'eau sur le sol en cas de pluie violente ; elle limite donc l'érosion des sols et l'évaporation des ressources hydriques.

Si on accepte cette analyse, on pourrait dire que les paysans corses et plus largement les paysans méditerranéens ne travaillent pas la terre au sens strict du terme ; ils l'exploitent, l'épuisent momentanément puis la laissent se régénérer dans les meilleures conditions pour pouvoir recommencer.

Bien entendu, ce qui est dit là ne s'applique qu'aux cultures extensives, cultures des céréales et des légumineuses de plein champ. À côté de cette activité agricole, il en est une autre qui caractérise tout autant le paysan méditerranéen : c'est l'horticulture irriguée qui, elle, ne repose pas sur la maîtrise du feu mais sur celle de l'eau. C'est sans doute la coexistence dans le même système cultural et culturel des deux éléments, l'eau et le feu, qui fait la spécificité de l'agriculture méditerranéenne.

Venons-en maintenant au feu pastoral pour lequel on a, en Corse, le terme d'« *asciate* » ou encore d'« *usciatu* »⁶. L'utilisation du feu n'a pas ici la même finalité ; il s'agit ici de provoquer l'apparition de l'herbe naturelle, c'est-à-dire du gazon. C'est pourquoi de tous les termes utilisés pour définir cette pratique, celui d'écobuage est le moins approprié, puisque l'écobuage c'est la suppression du gazon pour permettre l'instauration d'une culture. Le feu pastoral est en réalité un brûlis à feu courant, déclenché avant les pluies d'automne (alors que l'écobuage a lieu au printemps) sans aucune coupe d'arbuste ; il est destiné simplement à éliminer la végétation du maquis afin de laisser place à la pousse de l'herbe.

En un certain sens, la démarche est comparable à celle que nous avons vue dans le cas de l'essartage agricole : nettoyer le sol de sa végétation spontanée pour faire place à la végétation que l'on veut privilégier. On pourrait dire, en prolongeant une classification proposée dans un article pionnier d'André-Georges Haudricourt⁷, qu'il s'agit ici d'une

6. « *Uschià* » s'emploie pour dire l'opération de roussir, de flamber (un poulet), et inclut donc l'idée d'une flamme qui passe rapidement. C'est bien ce que fait le brûlis à feu courant.

7. A.-G. Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 2, (1) 1962, p. 40-50. Dans cet article suggestif, A.-G. Haudricourt dégage, à travers le rapprochement de formes de comportement apparemment très éloignées les unes des autres (la culture des plantes, la domestication des animaux, le gouvernement des hommes) deux logiques opposées : celle de l'« action indirecte et négative » qui consiste à laisser se développer les meilleures dispositions des plantes, des animaux ou des hommes, pris comme autant d'individus singuliers, en se contentant de les protéger de tout ce qui pourrait leur nuire ; et l'« action directe et positive » qui consiste au contraire à traiter par grandes masses (champs de céréales, troupeaux, peuples), en les contraignant, en les entravant, en les modelant à la forme qu'on veut leur donner. Entre autres exemples, A.-G. Haudricourt évoque l'opposition entre d'une part l'horticulteur mélanésien qui entoure de soins chaque pied d'igname ou de taro et reproduit son jardin par clonage à partir des meilleurs individus et d'autre part le

action directe négative : directe parce qu'il y a intervention brutale sur le milieu naturel ; négative parce qu'elle se borne à supprimer, à faire le vide pour laisser apparaître quelque chose d'autre.

En un autre sens toutefois, le feu pastoral est une pratique plus complexe et quelque peu contradictoire ; car, tous les agronomes le soulignent, et les bergers corses le savent bien, le maquis est aussi un pâturage et même un pâturage en hauteur. À ce propos, Denise Viale⁸ note avec pertinence que le maquis, par le caractère pérenne de son feuillage (arbousier, bruyère arborescente, myrte) constitue une ressource précieuse dans les périodes de soudure ; de plus, il fournit beaucoup de baies (arbouses, mûres) dont les chèvres notamment sont friandes. Quant aux chênes, ils fournissent des glands dont se nourrissent les porcs. Par sa position altitudinale, le maquis est traversé à deux reprises au moment des transhumances. Elle note aussi qu'après les incendies du maquis, le passage des chèvres à la saison suivante permet de réduire la prolifération des ronces à mûres et contribue donc à la rééquilibration du manteau végétal.

En détruisant par le feu ce manteau végétal, on privilégie une pousse d'herbe rapide mais éphémère, et le prix à payer pour ce bénéfice immédiat c'est la destruction d'une ressource qui, pour se reconstituer, prendra des années et sera de moindre intérêt puisque, après le passage du feu, les arbustes qui prennent le dessus sont les espèces xérophiles qui ne sont pas forcément les meilleures pour les animaux.

Cette pratique du feu pastoral est-elle une tradition ancienne ? Interrogé sur ce point, le lieutenant-colonel Jean-Baptiste Casanova, dont on connaît la compétence en la matière, déclarait que « le recours au feu pour "ouvrir" le milieu n'est devenu une technique couramment utilisée par les pasteurs cueilleurs que depuis une cinquantaine d'années⁹. »

Pour ce qui est de la Corse, je n'ai pas trouvé mention de ce type de pratique chez les agronomes et les voyageurs qui écrivent sur la Corse au XIX^e siècle. Toutefois, j'ai trouvé sous la plume de Regulus Carlotti, dans un article du *Journal de la Corse* du

15 février 1853, une allusion précise à ces feux pastoraux :

« Tous les ans, des incendies éclatent sur divers points de la superficie boisée, et selon toutes probabilités, c'est aux bergers qui ne se rendent pas bien compte du mal qu'ils occasionnent et du crime qu'ils commettent, qu'on doit les attribuer. Ils le font dans l'intention d'obtenir de la terre que le feu a parcourue un plus abondant pâturage. Cependant les auteurs de ces méfaits restent toujours inconnus. »

Autre mention, celle de Ravel, un ingénieur agronome qui fut, au début du XX^e siècle, le régisseur du domaine de Casabianda. Dans son livre *La Corse, ressources de son sol et de son climat*, paru en 1911, il écrit :

« Dans un maquis incendié, il ne reste plus que quelques troncs de bruyère ou d'arbousiers à moitié carbonisés. Toutes les feuilles qui recouvraient le sol et la matière organique provenant de leur décomposition sont réduites en cendres. Ce sont des réserves d'azote considérables complètement perdues. Il n'est pas douteux que le feu ne se déclare pas spontanément ; il est toujours l'œuvre de mains criminelles qu'on ne découvre jamais. On sait seulement que l'incendie d'un maquis profite aux bergers qui y trouvent, pour leurs troupeaux, une herbe abondante pendant les deux ou trois années qui suivent le passage du feu, tandis qu'il était presque impénétrable avant l'incendie. »

En fait, il semble que cette pratique du feu pastoral est connue, bien au-delà des limites de la Corse et de la Méditerranée, depuis longtemps. Ainsi, dans la région de l'Anjou, nous trouvons sous la plume d'un grand propriétaire foncier, le marquis de Menon de Turbilly, connu pour un *Mémoire sur les défrichements*, paru en 1760¹⁰, une indication sur le brûlis fait par les bergers : il évoque en effet « la dangereuse coutume qu'ont les pâtres dans la plupart des endroits, de mettre communément le feu dans les landes et bruyères au printemps sous prétexte de faire venir de l'herbe pour leurs bestiaux ». Il ajoute qu'elle est contradictoire avec l'écobuage bien

8. D. Viale, « Essai d'appréciation des potentialités alimentaires du maquis », *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, n° 625, 1977, pp. 57-74.

9. Entretien donné à la revue *Info DFCI*, *Bulletin du Centre de documentation* « Forêt méditerranéenne et incendie », n° 52, juin 2004.

10. Arthur Young connaissait bien et admirait les ouvrages et les expériences de Menon de Turbilly ; au cours d'un de ses voyages en France il se rendit sur les terres du marquis et les visita attentivement. Voir Arthur Young, *Voyages en France*, 1787, 1788, 1789, tomes I et III.

conduit « qu'elle retarde et empêche même quelquefois tout à fait, lorsque ces incendies sont trop fréquents. Ce n'est pas là le seul mauvais effet de ce pernicieux usage des pâtres, qui devrait être aboli depuis longtemps. Il en produit souvent de bien plus fâcheux : l'on prendra les mesures convenables pour en préserver son terrain. »

On est donc fondés à penser que la pratique du feu pastoral est ancienne. Le problème qui se pose alors est de savoir pourquoi elle a laissé si peu de traces. On peut mettre en avant plusieurs raisons : une première explication se trouve dans la transformation du paysage rural de la Corse. Nous sommes habitués à voir, au moins depuis un demi-siècle et même en remontant jusqu'à la guerre de 14-18, les villages corses enfouis dans le maquis qui les cerne de toutes parts ; mais quand on regarde des cartes postales ou des photos anciennes, on s'aperçoit qu'autrefois, les villages étaient entourés d'un glacis important de jardins, de vergers, et même de champs cultivés qui repoussait au loin le maquis et qui les protégeait efficacement en cas d'incendie. L'abandon des cultures a entraîné l'extension du maquis ; on le voit clairement dans l'analyse de l'évolution du terroir de Poggio di Venaco, telle que l'ont reconstituée deux agronomes, J.-P. Barry et R. Manière¹¹. De 1843 à 1913, l'utilisation du sol se transforme, au bénéfice des terres cultivées qui gagnent sur la châtaigneraie, puis, entre 1913 et 1953, le maquis gagne du terrain, occupant presque tout l'espace dévolu jusque-là aux cultures. Reprenant, en 1980, pour la même commune, les données de ce travail, J.-B. Casanova et R. Joffre¹² notent que de la fin du XVIII^e siècle (Plan terrier) à 1953, la surface cultivée (essentiellement en céréales, blé, seigle, orge) est passée de 1397 ha à 287 ha. La surface toujours en herbe couvre 278 ha. Le reste est occupé par le maquis. Ils constatent également que, sur la période 1957-1969, « l'ensemble du territoire a brûlé au moins une fois en douze ans et que cette

fréquence peut atteindre, selon les parcelles, six fois en 12 ans ».

On comprend donc comment on pouvait déplorer, au nom d'une certaine rationalité agronomique, comme le font R. Carlotti ou L. Ravel, les feux pastoraux, mais, dans les conditions écologiques et dans le cadre de l'aménagement de l'espace de leur époque, ceux-ci constituaient rarement une menace pour les villages. Qu'ils aient laissé peu de traces dans les écrits ne doit donc pas nous étonner.

La seconde raison c'est la transformation de la composition interne du cheptel insulaire : avec l'arrivée de Roquefort en Corse, le rapport entre le cheptel caprin et le cheptel ovin se modifie, au bénéfice de ce dernier. Or, si les chèvres trouvent assez largement leur nourriture dans le maquis, à condition qu'il ne soit pas impénétrable, comme le souligne L. Ravel, il n'en va pas de même pour les brebis. Avec l'accroissement du cheptel ovin, le besoin des feux pastoraux augmente.

Il s'accroît encore quand, après la Seconde Guerre mondiale, se développe un élevage bovin extensif dont nous ne sommes pas encore sortis et qui a sans doute contribué à la multiplication des incendies avec les ravages que l'on connaît. Avec cet élevage bovin, grand consommateur d'herbe et donc de maquis brûlé¹³ s'amorce une troisième phase de cette histoire qu'on aurait tort de croire répétitive et quasi immobile.

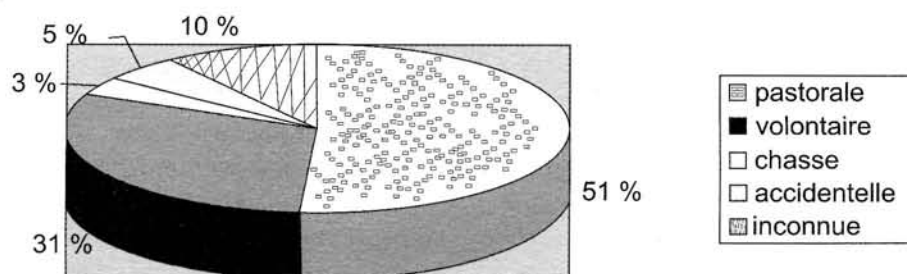
La cartographie minutieuse des zones incendiées conduite par les services de lutte contre les incendies au cours des vingt dernières années a montré que les feux d'origine pastorale représentent à peu près la moitié des mises à feu, mais ce sont les plus « efficaces » puisqu'elles représentent les trois quarts des surfaces incendiées.

Conscients de leur impuissance à enrayer la multiplication des feux pastoraux, les pouvoirs publics ont essayé d'encadrer les mises à feu. Une circulaire préfectorale de 1978, adressée à tous les maires de la Haute-Corse les incitait à organiser

11. J.-P. Barry et R. Manière, « Approche de la phytodynamique méditerranéenne d'après la végétation d'une commune de la Corse : Poggio di Venaco », *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, n° 627-628, 1978, p. 51-67.

12. J.-B. Casanova et R. Joffre, « Une expérience concluante d'amélioration pastorale et de lutte contre l'incendie à Poggio di Venaco », *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, n° 644, 1983, p. 9-69.

13. Une étude conduite, entre 1997 et 2002, par quatre chercheurs de l'INRA de Corse sur 6 élevages pratiquant le brûlis à feu courant montre que les éleveurs qui ont eu le plus souvent recours à cette pratique sont les deux éleveurs qui avaient des bovins. (M. Peredeau, P. Santucci, J.-C. Paoli, R. Bouche, « Elevage pastoral et feu agricole en Corse : vers la maîtrise de la tradition », *Options méditerranéennes*, série A, n° 78, 2008, pp. 139-142).



Pourcentage des mises à feu par origine supposée

Source : ODARC, 2004.

une « écobuage » contrôlé. Le préfet de la Haute-Corse, Yves-Jean Bentejeac, déclarait en effet :

« J'ai déjà dit, écrit, que le feu dans nos maquis, nos landes » est un mal nécessaire. Notre économie pastorale, pour une large part, en dépend. Mais je stigmatise ces mises à feu sauvage, qui ravagent inutilement, par jour de grand vent, des surfaces bien supérieures aux besoins réels et menacent les vies et les biens. Je condamne ces méthodes suicidaires qui attentent au régime hydrologique de l'île en accélérant l'érosion naturelle des terres. Je sais que les bergers ont été acculés à cette extrémité par une politique de lutte contre les incendies insuffisamment sélective. Mais j'affirme que l'intransigeance passée fait partie d'une époque révolue. Il apparaît bien maintenant aux yeux de tous que l'élevage doit normalement prospérer et donc que les pâturages doivent être régulièrement préparés d'une façon ou d'une autre. Tant que les méthodes nouvelles par gyrobroyage ne seront pas mieux établies, connues et pratiquées, l'écobuage restera le seul moyen de tirer quelque parti du maquis. Il vous appartient de faire connaître aux éleveurs cette optique nouvelle. Dites bien qu'avec leur aide et leur confiance, nous ferons en sorte que le feu, fléau du jour, redevienne l'outil de travail qu'il aurait dû rester¹⁴. »

On est en droit de se demander pourquoi une circulaire si libérale n'a pas donné lieu à application. La raison est essentiellement sociologique et psychologique. En effet, pour un maire d'une commune rurale, organiser un brûlis contrôlé c'était prendre le risque que le feu parcoure des parcelles appartenant à des propriétaires, donc à des électeurs, qui, avec ou

sans raison, auraient pu le lui reprocher, dans le seul but de l'embarrasser. Que ces parcelles de maquis n'aient plus aucune utilité depuis longtemps ne changeait rien à l'affaire. Mieux valait donc ne rien faire.

Si j'en juge par ce qu'on pouvait observer dans certains villages du Cap Corse, et sans doute ailleurs en Corse, les éleveurs avaient, eux, un moyen bien plus efficace de parvenir à leurs fins ; des éleveurs, soucieux d'asseoir leur emprise sur les maires offraient à des gens du village l'opportunité d'acheter des génisses dont ils assuraient le suivi : le croît était partagé par moitié entre le propriétaire de la vache et l'éleveur « gestionnaire ». Le premier trouvait là, sans aucun souci, une forme de placement plus lucratif que ce que pouvait proposer la Caisse d'Épargne. Le second s'assurait un appui de plus dans la commune. Cette forme d'« intéressement » à l'activité pastorale avait en effet pour conséquence que tous ces rentiers de la vache constituaient, autour des éleveurs, une protection électorale redoutable car ils avaient intérêt à ce que le système se perpétue. Si le maire avait essayé de faire respecter les interdictions de pacage sur les terrains brûlés ou s'il avait essayé de contrecarrer ces pratiques, il aurait eu du mal à se faire réélire.

Une anecdote révèle de façon caricaturale l'ampleur de ce système : dans les années 70, les habitants de la pointe du Cap Corse (canton de Capobianco), excédés par les incendies à répétition qui, chaque année, ravageaient leurs communes décident, un jour d'été, d'organiser une caravane automobile de protestation pacifique à travers toutes les communes du canton. Que se passa-t-il ? Le maire

14. Bentejeac, Y.-J., « L'écobuage contrôlé, moyen de lutte préventive contre les incendies du maquis », *Bulletin de la SOMIVAC*, n° 90, avril 1979, p. 29-31.

d'une de ces communes, sous la pression des éleveurs, prit un arrêté pour interdire le passage sur la commune de cette caravane, au motif qu'elle risquait de troubler l'ordre public !

À quelles conclusions nous conduit ce rapide parcours ethnohistorique ? Elles sont de deux sortes. D'abord, derrière l'apparent archaïsme des pratiques de feu dirigé, qu'il s'agisse du feu agricole ou du feu pastoral, il semble bien qu'on puisse dégager un noyau de rationalité technique qui légitime ces

pratiques dans leur forme originale. Ensuite, ce sont les mutations écologiques, économiques et sociales qui ont entraîné les dérives désastreuses que l'on déplore depuis un bon demi-siècle. Celles-ci sont le résultat de l'abandon des cultures et de la dégradation du couvert végétal, marqué par l'extension progressive du maquis arboré ; mais aussi, comme on l'a vu en terminant, c'est la désagrégation et la dislocation du tissu social. En ce sens, on peut dire que les incendies d'aujourd'hui éclairent l'évolution de la société corse au cours du dernier siècle.

Pour une approche historique des incendies de forêts

Gilles GUERRINI

CETTE INTERVENTION PORTE sur le feu destructeur, non pas le feu domestiqué, maîtrisé, outil pour l'homme dans la mise en valeur agricole : mais celui qui, incontrôlable, ravage les forêts.

Les incendies de forêt peuvent-ils être un objet de l'histoire ? C'est-à-dire un sujet d'étude pour l'historien. L'ancienneté du phénomène est avérée mais cela ne peut suffire pour faire du feu de forêt un objet d'étude historique. Pour ce faire, il faut que le phénomène ait des causes et des conséquences insérées dans la société où il se déroule. Aussi, étudier les conséquences d'un incendie lié à la foudre sur un peuplement forestier ressort de la biogéographie historique, interroger les relations entre l'incendie et les hommes revient à l'historien. Les travaux historiques sur les incendies sont rares. Henri Amouric a mené une étude sur la Provence qui a mis fin à l'idée d'un âge d'or des relations entre les paysans et la forêt et a montré l'importance du phénomène dans le passé¹. Un autre historien, Yves Rinaudo a lui défini pour le Var quatre époques où, à la faveur des changements de la société rurale, le feu a évolué².

L'incendie est « un trait structurel de la forêt corse³ », à un tel point que la Corse est surnommée « l'île de feu » par François Cerutti, directeur régional de l'ONF en 1990⁴. Pourtant, le feu de forêts est un domaine de recherche quasi-vierge dans le champ de l'Histoire. Cet article se veut une contribution pour

-
1. Amouric H. *Le feu à l'épreuve du temps*, Éditions Narrations, 1992.
 2. Rinaudo Y. « La forêt méditerranéenne d'hier à aujourd'hui : le cas de la Provence », *Forêt Méditerranéenne*, Tome X, n° 1, 1988, pp. 20-25.
 3. Rotam P., Cancellieri J.-A., *De la nature à l'histoire, les forêts de la Corse*, Piazzola, Ajaccio, 2001.
 4. Cerutti F., « La Corse, île de feu », *Revue Forestière Française, numéro spécial, « Espaces forestiers et incendies »*, 1990, pp. 46-56.

faire de l'incendie un objet historique, tout en ayant à l'esprit qu'une étude sur l'incendie est souvent une étude des discours sur les incendies : que toute la presse du XX^e siècle écrive que les bergers sont les incendiaires n'en fait pas une vérité intangible. En fait, interroger le passé sur les incendies revient à répondre à une série de questions.

Les forêts de Corse brûlent-elles plus aujourd'hui que par le passé ?

Les incendies semblent moins dévastateurs actuellement qu'au XIX^e siècle. Pourtant le feu reste une composante majeure des représentations de la forêt corse, et plus généralement de la forêt méditerranéenne. En 1991, 86 % des Français déclaraient à un institut de sondages que pour eux, la forêt française était menacée. « Nombres de sondés allaient sans doute en vacances dans le Midi ou en Corse, là où les incendies sont spectaculaires⁵ », écrit un forestier pour expliquer ce résultat. C'est une idée toujours bien admise que les incendies soient plus importants aujourd'hui que par le passé.

Pourtant selon Bourcet, ancien directeur de l'ONF, auteur d'un article d'histoire forestière de la Corse de 1876 à 1895, 1 508 hectares de forêts soumises au régime forestier sont parcourus par les flammes annuellement⁶. De 1974 à 1993, ce sont 1 241 ha qui sont parcourus annuellement. Ce qui donne en pourcentage pour les deux périodes : 1,24 % de la surface soumise parcourue par les flammes durant le premier intervalle et 0,83 % pour le second.

Il faut néanmoins indiquer qu'une certaine imprécision dans le calcul des surfaces parcourues existe parfois dans les procès-verbaux du service forestier au XIX^e siècle.

François Cerutti distingue le feu dans l'espace rural et dans l'espace forestier. Selon lui, l'incendie dans les forêts est rare et très peu souvent volontaire. Les données du site Internet Prométhée indiquent

que depuis 1991, les surfaces totales parcourues ont été inférieures à la moyenne annuelle des trente dernières années (1973-2006)⁷. Il faut excepter l'année 2003 suite à une canicule exceptionnelle.

Pourquoi la forêt brûle-t-elle moins qu'au siècle dernier ? Les moyens de lutte sont une raison essentielle de cette diminution, mais elle n'est pas la seule. Par exemple, dans le Filosorma, les derniers feux de bergers dans les forêts domaniales et communales remontent au début des années 90. Cette région, parmi les plus concernées par ces feux, les a vu disparaître à la faveur d'une diminution du nombre de bergers, mais aussi parce qu'une nouvelle génération plus réticente à l'usage du feu succède aux anciens. Les feux catastrophiques restent malheureusement possibles en cas de situation climatique exceptionnelle : en 2003, trois forêts, Tolla, Vero et Tartagine, ont été ravagées. Dans cette dernière, 1 492 hectares ont brûlé soit 54 % de la superficie totale de la forêt⁸. C'est le pire incendie enregistré dans les archives (le second étant celui de 1952 avec 650 hectares).

Il est difficile de faire une cartographie fine des zones incendiées et de leur évolution sur une période plus ou moins longue. Les documents sont souvent lacunaires. D'une manière générale, ce sont le plus souvent les versants Sud, exposés au vent d'Ouest des vallées et marqués par la présence du pin maritime qui brûlent. Ainsi, dans la forêt communale d'Asco durant le XX^e siècle, les incendies ont toujours concerné les mêmes parcelles⁹. Le feu est donc prévisible en certains points, mais il serait faux de croire les autres parties de la forêt à l'abri : les forêts présentent des traces d'incendie y compris dans les versants Nord, favorables au pin laricio.

Pourquoi la Corse brûlait-elle ?

Les causes mises en avant pour expliquer pourquoi l'île est particulièrement sensible aux incendies sont le plus souvent les mêmes depuis le siècle dernier : que ce soit les causes climatiques (le vent, la sécheresse) ou les causes humaines

5. Lanier L., « La forêt par le professionnel gestionnaire » in *La Forêt : perceptions et représentations*, 1997.

6. Bourcet J., « Aperçu sur deux siècles d'Histoire Forestière en Corse », *Revue Forestière Française*, n° 6, 1996, pp. 563-579.

7. www.promethee.com

8. ONF CORTE. Dossier Tartagine.

9. ONF BASTIA : Dossier Asco.

(la faible densité de peuplement, l'imprudence, la malveillance).

Voici ce qu'écrivait en 1886, l'inspecteur général des Eaux et Forêts, Leconte, chargé d'un rapport sur le service forestier en Corse : « Les incendies sont un des fléaux des forêts de la Corse. De toutes les préoccupations qui assiegent le service forestier, il n'en est pas de plus vives et de plus graves. L'incendie n'est pas comme sur le continent, un accident se reproduisant à intervalles éloignés. En Corse, l'incendie se manifeste un grand nombre de fois chaque année... Les causes de ce fléau sont multiples et difficiles à saisir. » D'abord, certaines circonstances sont favorables au feu, une « chaleur torride » en été, l'« impuissance des secours » face à un relief « exceptionnellement tourmenté ». D'autant que les « débris d'exploitation anciens ou récents, qui jonchent le sol de toutes parts » accélèrent la propagation de l'incendie, qui « presque toujours s'arrête de lui-même, faute d'aliments une fois son œuvre accomplie ».

Pour les raisons humaines, l'inspecteur relève que la « malveillance joue un grand rôle... par suite de l'impunité à peu près assurée à leurs auteurs grâce à la faiblesse de la population (32 habitants par km²)¹⁰ ». Mais il dénonce également les pratiques culturelles en « beaucoup de points de la Corse » qui préparent les terrains à ensemercer à l'automne par des feux de maquis. Or, « bien peu de précautions sont prises pour régler, diriger, contenir le feu ». En cas de « vent violent », le feu échappe au contrôle.

Qui étaient les incendiaires ?

La réponse à cette question évolue durant la période étudiée. Au début du XIX^e siècle, pour l'administration, les incendiaires sont « les bergers [qui] conduisent leur troupeau dans les bois en mettant le feu à l'herbe desséchée, pour procurer aux bestiaux dans l'arrière-saison, une nourriture plus abondante ». Mais aussi les laboureurs qui brûlent « les maquis voisins des forêts, pour mettre ces terres en culture l'année suivante¹¹ ».

Mais à partir de la fin des années 1830, l'incendie de forêt apparaît aux yeux des autorités comme un moyen de pression de la part des communautés locales, dans leur conflit contre l'État pour la propriété des forêts. En 1836, le préfet s'indigne du comportement « répréhensible » du maire et des habitants de Serraggio, suite à un incendie dans une partie de la forêt de Cervello, dont la propriété est contestée entre cette commune et l'État : « Le feu a été mis par les habitants en masse et d'après la détermination arrêtée par le conseil municipal. Le maire aurait exprimé le regret de ne pas avoir pu aller prendre part à l'incendie¹² ». De même pour le conservateur des Eaux et Forêts, les trois incendies qui ont éclaté dans la forêt de Calenzana durant l'été 1838, font partie d'un « système de violence et d'agression, avec lequel cette commune dispute à l'État, la propriété de la forêt ». Le conservateur demande que le préfet fasse connaître aux communes que leur droit de parcours sera retiré dans les parties incendiées mais aussi dans toute la forêt. Tout en estimant « qu'il faudrait d'autres mesures de répression : car tant (...) que la responsabilité de la commune ne sera pas engagée, [les habitants] répondront à toutes les restrictions qu'on leur imposera par de nouvelles tentatives de destruction¹³ ».

Au début de l'été 1850, le conservateur des Eaux et Forêts écrit à ses subordonnés de suspendre toutes opérations de soumission au régime forestier jusqu'au 15 septembre de l'année en cours. Il demande également de reconduire toutes les tolérances de 1849 pour le pâturage et le pacage dans les forêts communales soumises. L'objectif recherché est de « ne pas augmenter l'irritation des populations riveraines des forêts, et pour éviter tout ce qui peut leur servir de prétexte pour allumer des incendies¹⁴ ». Néanmoins, cette tentative de trêve le temps d'un été semble avoir peu de portée. L'été suivant, le conservateur déplore que « malgré la tolérance la plus large » et « les dispositions bienveillantes », des feux ont éclaté dans les bois domaniaux de l'Ospedale, d'Aitone et de Forca (Corte). De plus, les populations ont refusé de venir aider à les éteindre. Il demande au préfet d'interdire le pacage « dans les cantons où on a

10. Archives nationales (AN) F10/7029.

11. Archives départementales de Corse du Sud (ADCS) 1M 430 : Circulaire préfectorale du 21-06-1823.

12. Idem : Lettre au sous-préfet de Corte du 30-11-1836.

13. Idem : Lettre du conservateur des Eaux et Forêts du 12-09-1838.

14. Idem : Circulaire du 30-06-1850.

bien voulu le tolérer jusqu'à ce jour ». La lettre se termine par une menace vis-à-vis des communautés villageoises récalcitrantes : « On n'oubliera pas leur conduite quand ils réclameront la bienveillance de l'autorité¹⁵. »

Après les Transactions Blondel qui règlent en 1852 le conflit de propriété pour les forêts entre l'État et les communes, les bergers se retrouvent interdits de parcours dans les forêts domaniales. Dès lors, pour les autorités, les feux apparaissent comme une réaction des bergers pour se venger de cet état de fait, bien qu'il ait existé une tolérance de pacage pour les surplus dénudés de ces forêts. Le rapport Leconte, déjà cité, dénombre six forêts domaniales ravagées par le feu entre 1867 et 1882. François Cerrutti avance une autre hypothèse pour les incendies de cette période, celle des exploitants forestiers qui incendiaient les coupes qu'ils avaient achetées « afin que le martelage des bois brûlés augmente de façon conséquente le volume exploité¹⁶ ».

Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, le berger est toujours le coupable désigné, comme dans cet article du *Petit Bastiais* : « De tous les côtés, comme à un signal donné, les incendies ont éclaté. Nos bergers travaillaient de bon cœur comme si une récompense les attendait. On aurait dit que le prix d'honneur allait être décerné à celui d'entre eux qui aurait le plus incendié¹⁷ ». Parfois, une voix originale peut se faire entendre comme celle de l'abbé Bartoli qui dans son *Histoire de la Corse*, de 1898, voit comme cause première des incendies l'attitude de l'État. Il y dénonce « la rigueur » qui « anéantit l'élevage » avec des conséquences « à la fois ruineuses pour les familles qui, faute de bétail, tombent dans l'indigence, et désastreuses pour les forêts qu'incendie à chaque instant une main criminelle qui pense de la sorte se venger ». Il propose que l'on « consente donc aux éleveurs, aux bergers, le libre parcours des forêts domaniales (...) on mettrait fin à ces incendies qui, chaque année, ravagent nos montagnes et qui sont l'œuvre de vengeances particulières¹⁸ ». Second exemple, cet article du *Sillon de la Corse* en 1911 :

« Nous ne croyons pas à la culpabilité des bergers (...) Cherchez ailleurs. Vous trouverez les moissonneurs de champignons, heureux de se procurer des ressources à bon compte. Vous trouverez les chevaliers du bois mort lesquels au lendemain des incendies s'en vont par troupes couper les échaldas incendiés¹⁹ ».

Mais ces deux exemples sont vraiment exceptionnels dans le concert d'accusation contre les bergers à partir des dernières années du XIX^e siècle.

Comment prévenait-on les incendies ?

Les mesures de prévention sont d'abord administratives. Les préfets multiplient les circulaires aux sous-préfets ou aux maires pour demander à ces derniers de prendre toutes les dispositions contre d'éventuelles mises à feu. Le ton peut parfois se faire menaçant : « Les autorités municipales, les fonctionnaires et agents préposés à la surveillance des bois et forêts, et des propriétés rurales, seront responsables, en ce qui de droit, des incendies qu'on pourrait attribuer à leur négligence²⁰ ».

L'administration a parfois cherché à impliquer les bergers eux-mêmes dans la surveillance et la prévention des incendies. Ainsi, dans le Ghjunsanni en 1819, un contrat est signé entre le garde forestier et plusieurs bergers dont les bergeries sont dans les forêts de Tartagine et Melaja. Ils peuvent y rester, mais ils devront payer vingt mille francs en cas d'incendie. Ils s'engagent également à dénoncer « qualunque altra persona chi volesse comettere delle altre contravvenzione²¹ ». Ces accords ne sont plus possibles après la promulgation du code forestier de 1827 qui interdit le pacage en forêt.

Tout au long du XIX^e siècle, des actes administratifs visent à encadrer la pratique des écobuages. En 1891, le conservateur des Eaux et Forêts propose un projet d'affiche à placarder dans toutes les communes pour rappeler « les défenses de la loi²² » par rapport à cette pratique. La publication de l'avis « a produit un

15. ADCS 1M 430 : 28-07-1851.

16. Cerrutti F., *op. cit.*, p. 48.

17. *Le Petit Bastiais*, « Les incendies de forêt », 4 septembre 1890.

18. Bartoli A. F., *Histoire de la Corse*, 1898, p. 100-101.

19. *Le Sillon de la Corse*, 24 septembre 1911.

20. ADCS 1M 430 : Circulaire préfectorale du 21-06-1823.

21. Idem : Engagement des bergers du Ghjunsanni du 30-08-1819.

22. ADCS 7M 428 : Lettre du conservateur des Eaux et Forêts du 20-07-1891.

heureux effet et les incendies ont été moins nombreux que les années précédentes²³ ». Mais le problème majeur reste celui des bergers. Aussi les interdictions de pacage sur les terrains incendiés sont périodiquement rappelées.

La prévention ne se résume pas uniquement à des mesures administratives, il faut également tenir compte des aménagements forestiers contre l'incendie. Un certain retard existe cependant sur ce plan : l'inspecteur Leconte écrit que « les agents de la Corse sont entrés dans la voie des mesures préventives », à l'instar du massif des Maures où « des travaux de défense (...) ont donné de très bons résultats ». Coupe-feu en crêtes, débroussailllements, création de chemins d'accès, brigades ambulantes pendant l'été sont donc seulement mis en place dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Ainsi, Leconte précise que trois mille francs sont affectés à une brigade spéciale d'auxiliaires pour la surveillance pendant l'été²⁴.

Malgré la prévention, les sinistres restent nombreux. La question de la recherche et de la poursuite en justice des auteurs d'actes de malveillance se pose alors : la répression joue un rôle pour éviter de nouveaux feux dans le futur.

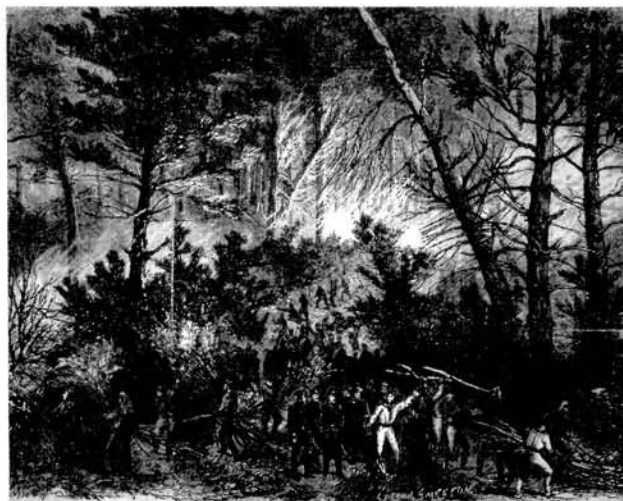
Les autorités préfectorales cherchent toujours à mobiliser les forces de maintien de l'ordre.

En 1836, le préfet demande aux gendarmes et aux voltigeurs de patrouiller là où il y a des bergers afin de les avertir « qu'ils usent de précaution à l'avenir ». Il demande également qu'en cas d'incendie, voltigeurs et gendarmes fassent « les démarches les plus actives pour en découvrir les auteurs²⁵ ». La justice se mobilise également et les procureurs des tribunaux de l'île ouvrent des informations en cas d'incendie : « Je n'ai pas négligé de faire rechercher les auteurs des incendies qui ont éclaté dans la forêt de Vallemala²⁶. Je me suis transporté sur le théâtre du sinistre... et j'ai immédiatement requis une information qui se poursuit encore en ce moment, et dont j'aurai l'honneur de vous faire connaître le résultat » écrit le procureur de Sartène en 1849²⁷. Néanmoins,

les élucidations de ces actes sont rares, même si les enquêtes sont menées avec sérieux. En 1935, suite à un incendie de faible importance, la gendarmerie de Guagno interroge six témoins²⁸. L'un d'entre eux attire particulièrement l'attention. Il s'agit d'un des trois bergers dont les lieux d'estive sont à proximité du départ d'incendie : il est connu pour de petits délits, et selon le témoignage d'un villageois, il était présent sur les lieux dès la veille de l'incendie. Ce berger est interrogé mais faute de preuves, l'enquête finit par conclure que l'incendie a été causé par la « simple imprudence d'un passant ». Cet exemple montre les difficultés de confondre les auteurs de mises à feu, seul le flagrant délit le permet. Les archives judiciaires en recensent certains, mais en faible nombre, et les colonnes de la presse insulaire durant tous le XIX^e et le XX^e siècles dénoncent la faiblesse de la répression.

Comment luttait-on contre les flammes ?

Quand un sinistre éclate, il faut lutter contre sa propagation et essayer de l'éteindre. À l'époque, les moyens utilisés pour stopper la progression des flammes étaient la construction de pare-feu et le



23. Idem : Lettre du conservateur des Eaux et Forêts du 09-08-1892.

24. AN F10/7029. Déjà cité.

25. ADCS 1M 430 : Ordre du jour aux gendarmes et voltigeurs de Corse du 4-09-1836.

26. Communes de Moca-Croce, Santa Maria di Figaniella, Aullene.

27. ADCS 1M 430 : Lettre du procureur de Sartène du 24-09-1849.

28. ADCS 7M 429. Procès-verbal du 24-07-1935.

contre-feu, ici illustrés par une gravure publiée en 1867 dans *L'illustration universelle*.

En l'absence de services de secours, les autorités font appel aux populations pour combattre les flammes. En 1824, la circulaire préfectorale rappelle les articles du code pénal sur les réquisitions pour lutter contre les incendies²⁹. Mais, les populations refusent souvent d'intervenir dans la lutte contre les incendies. Ainsi en 1832 à Calenzana, bien que le maire « s'empressât d'inviter le peuple de sa commune à donner assistance pour éteindre l'incendie ; personne ne s'est présenté : le feu a duré 5 jours... il n'y a pas eu un seul individu qui ait porté du secours³⁰ ». Il est vrai que les villageois ont des difficultés à se sentir concernés si leurs propriétés ne sont pas en danger. Comme à Bastelica en 1836, « les habitants ayant vu que leurs propriétés n'étaient pas en danger, se sont retirés chez eux, laissant la gendarmerie et le garde forestier qui, seuls, ont arrêté les progrès de cet incendie³¹ ». De plus, nous avons vu précédemment que parfois la mauvaise volonté est liée à des contestations sur la propriété des forêts.

La résolution de la question de la propriété des forêts entraîne un changement de comportement. En décembre 1877, le préfet écrit à seize maires pour les féliciter de leur attitude lors des incendies de l'été³². Il est aussi probable que l'élection du maire au suffrage universel ait joué un rôle : les partisans du maire se rangeant plus facilement sous son autorité. C'est l'impression que donne l'exemple suivant qui décrit la lutte contre un incendie en 1890 à Manso : « M. le maire de Manso, malgré son âge avancé, se mit à la tête de la petite population de la commune, et tout le monde suivant l'exemple de M. le maire se dirigea sur les lieux de l'incendie. En moins d'une heure, plus de trente personnes armées de serpes travaillaient avec courage pour sauver la forêt et les châtaigniers. Notre excellent maire, lui aussi, non content d'encourager les autres, donnait l'exemple se dévouant pour arrêter la marche du feu³³ ». À l'in-

verse, nous pouvons supposer que certains opposants continuaient à refuser leur aide.

Quand les populations font défaut, pour diverses raisons, les autorités font appel aux troupes militaires présentes dans l'île. Il s'agit des gendarmes, présents sur tous les incendies, comme celui du 16 août 1838 dans la forêt royale de Cerbello. Le sous-préfet a écrit aux lieutenants de gendarmerie de Corte pour demander la mise à disposition des gendarmes de Serraggio et Gatti di Vivario. L'incendie est éteint le 20. Mais le lieutenant général sollicite alors auprès des autorités une indemnité en faveur des gendarmes qui ont eu « des effets d'habillements brûlés, perdus ou déchirés³⁴ ».

Mais les gendarmes ne sont pas les seuls militaires auxquels il est fait appel pour combattre les flammes. Les exemples sont très nombreux surtout pour les forêts proches des lieux de cantonnement, notamment Ajaccio. La forêt de Vero, frappée par plusieurs incendies au XIX^e siècle, voit souvent l'intervention des soldats : en 1853, le conservateur des Eaux et Forêts demande au préfet le secours de l'armée car « toute la population est actuellement occupée aux moissons ». Une centaine d'hommes avec pioches et pelles est mise à sa disposition, après que le préfet a averti le général. Deux jours plus tard, le feu s'étant rallumé, le conservateur demande de nouveaux renforts et il précise que « le pays n'offrant aucune ressource, il serait nécessaire que ce détachement emportât des vivres pour 24h au moins³⁵ ».

Parfois, ce sont des troupes de passage qui se trouvent mobilisées. En septembre 1867, un contingent de chacun des bâtiments d'une escadre au mouillage à Ajaccio est envoyé pour éteindre un sinistre dans les forêts de Vero et de Bocognano. L'intervention de l'armée est courante aux côtés de populations jusqu'à la création du Service Départemental de Défense et de Secours contre l'Incendie³⁶.

29. ADCS 1M 430 : Circulaire de décembre 1824.

30. Idem : Lettre du conservateur des Eaux et Forêts au préfet du 14-11-1832.

31. Idem : Rapport gendarmerie du 18-08-1836 : Incendie de Bastelica.

32. ADCS 1M 444 : Lettre du 12-12-1877. Maires ou adjoint de Gatti di Vivario, Venaco, Vero, Bastelica, Zonza, Conca, Olmi-Capella, Pioggola, Mausoleo, Ota, Evisa, Fozzano, Arbellara, Moca-Croce, Petreto-Bicchisano, Ghisoni,

33. *Le Petit Bastiais*, « Les incendies de forêt », 4 septembre 1890, déjà cité.

34. ADCS 1M 430 : Lettre du 23-08-1838.

35. Idem : Lettre du 29-07-1853.

36. Source : www.sdis2b.fr. Arrêté préfectoral du 26 janvier 1948. Des corps communaux de sapeurs-pompiers existaient déjà, notamment à Ajaccio, Bastia ou Corte.

Conclusion : Incendie et mémoire

Dans cette interrogation du passé, nous pouvons ajouter la place qu'occupe l'incendie dans les mémoires de certaines communautés villageoises. Dans les mémoires collectives de village, il y a très souvent des références à un ou des incendies marquants. Les exemples sont nombreux. Dans le Fium'Orbu, le souvenir d'un feu en 1945 est encore très vivace. Il fut causé par un bivouac mal éteint du pèlerinage de la Saint Antoine de Palneca dans la forêt de Verde. Le feu franchit la crête et descend dans les vallées du Fium'Orbu, il arrive cinq jours plus tard jusqu'à la mer en ayant fait des victimes.

Par l'ampleur des incendies, certaines années sont exceptionnelles : c'est le cas en 1877³⁷ ou encore en 1927. Cette année-là « les nombreux incendies qui se sont déclarés dans le courant de l'été dernier dans

le département de la Corse ont ravagé de nombreuses régions, notamment sur le versant oriental et Sud de l'île... la violence et la rapidité de l'incendie ont entraîné des morts de personnes, et détruit, non seulement des forêts domaniales, communales et des champs cultivés, mais encore de nombreuses maisons de campagne, voire même des habitations³⁸ ». Plus proches de nous, 1985, 1992 et comme nous l'avons vu précédemment 2003, ont été des années terribles.

Mais parfois, un incendie peut prendre une place particulière dans la mémoire, voire la mythologie d'un village : la catastrophe vécue d'abord comme un cataclysme, provoque une réponse de la société qui l'oblige à rechercher de nouvelles voies de développement³⁹.

Le feu de Lama en 1971 est souvent présenté comme tel, la disparition de l'oliveraie traditionnelle ayant amené le choix de miser sur le tourisme rural.

37. ADCS IM 444.

38. ADCS IM 430 : Notice des Ponts et Chaussées du 26-10-1927.

39. BETHEMONT J., « Sur la nature des événements extrêmes : catastrophe et cataclysme ». *Géocarrefour*, vol. 66, n° 3, 1991, p. 139-142.

Une Corse traditionnelle.

Notes à propos de la symbolique du feu

Jackie Peri-Emmanuelli

« *Francati di ceppu, di l'arrostu
è di u fume¹ !* »

S'interroger sur le feu pose la question de la répartition des rôles et des tâches entre hommes et femmes, des relations sociales, familiales, publiques ou privées de la société corse traditionnelle mais aussi celle des rapports qu'entretiennent les insulaires avec la destinée, la vie, la mort et l'Au-delà.

Feu utilitaire et domestique : masculin ou féminin ?

À la question posée lors d'enquêtes de terrain à un panel d'insulaires âgés de 60 à 99 ans, « *u focu, di quale hè² ?* », il est frappant de constater que les modalités de réponses varient selon l'âge et le sexe des personnes interrogées.

Les « plus jeunes » répondent immédiatement, faisant le choix de se référer à leur propre identité sexuelle. Les hommes abordent d'emblée le cas de la cheminée et du bois de chauffage avec *a faccenda di e legne*. Les femmes préfèrent évoquer une réalité pourtant disparue : le feu « *di a bucata o di u fornu* ».

Les plus âgés (hommes et femmes confondus) répondent majoritairement par :

« *Ma di chi focu parli ?!* ».

U focu : notion trop vaste et trop vague pour être abordée de façon simpliste à leurs yeux. Le besoin de précision est impératif, significatif et signifié.

Une partition de la gestion du feu utilitaire semble très présente chez les paysans et d'une façon plus générale dans le monde rural, mais tous s'accordent sur ce modèle de répartition usuelle entre les hommes et les femmes :

-
1. « Garde-toi de la bûche, du fumet et de la fumée ».
 2. « Le feu, à qui est-il ? » pour « qui s'en occupe, qui le gère ? ».

Femme	Le four, la cuisson des aliments, <i>i carchi</i> ³ , <i>a carne</i> ⁴
Homme	La pipe, le tabac, <i>u spetu</i> ⁵ , <i>a stazzona</i> ⁶ , la distillerie, <i>e legne</i> ⁷ , <i>u grataghju</i> ⁸ , <i>a caldara</i> ⁹
Mixte	La lessive, les travaux des champs, <i>u fucone</i> ¹⁰

Le feu utilitaire ou domestique apparaît comme une pratique de couple et l'on retrouve le clivage classique dans lequel l'homme tend à gérer la charge de travail la plus physique (bois de chauffage et de cuisson, forge) et la plus marquée sexuellement (tabac, chasse). Il laisse à la femme la tâche répétitive bien plus ingrate : le ramassage, la gestion et le transport des lourds fagots de bois d'allumage tant pour le feu domestique que pour l'hebdomadaire cuisson du pain. Signalons tout de même l'interdiction faite aux hommes de puiser dans les réserves féminines pour la mise en route de l'alambic, de *a caldara* ou de la forge : les enfants étaient alors chargés de pourvoir au petit bois quand eux-mêmes ne pouvaient y consacrer du temps.

La *bucata*¹¹ est l'activité féminine de *campagna*. Les femmes ne pouvant décemment, parcourir cet espace seules, un élément masculin (un jeune homme ou un ancien) est là pour les protéger et permettre le retour plus rapide vers les habitations et l'espace féminin. Il est donc en charge de feu temporaire sis dans un secteur masculin de la contrée.

Si la cuisine est le domaine des femmes, les hommes revendiquent *u spetu* tant à la maison que lors des repas pris dans les champs, de même ont-ils le contrôle du grilloir à châtaignes ou *fasgiulaghja*.

Du privé au public : les feux des solstices

Les fêtes solsticiales renvoient au symbolisme romain de Janus (de *janua* qui signifie porte), le dieu aux deux visages et, plus tardivement, aux fêtes chrétiennes de la Saint Jean d'hiver (Jean l'Évangéliste, fêté le 27 décembre) et de la Saint Jean d'été (Jean le Baptiste, fêté le 24 juin).

Il est à noter que le Baptiste est le seul saint (avec Jésus) dont on célèbre la naissance au lieu de la mort.

La fête de la Saint Jean, associée au solstice d'été et aux anciennes fêtes païennes en l'honneur du soleil, est célébrée depuis des siècles avec des feux collectifs. Un grand nombre de villages insulaires ont abandonné cet usage à la Deuxième Guerre mondiale, certains néanmoins poursuivent la tradition jusqu'aux années 60. Le bûcher de saint Jean à cette époque ne consiste pas en un amoncellement inorganisé de branches auquel on met le feu même si les combustibles utilisés varient selon les *pieve*¹². Fagots de petit bois, bûches, vieilles souches, et diverses herbes à forte capacité odoriférante entrent dans sa composition. Ce sont généralement les jeunes gens et les enfants qui se chargent de les rassembler, quêtant de porte en porte pour obtenir du matériau, et essuyant régulièrement un refus, mais surtout parcourant la campagne pour amasser le plus de bois possible.

Le *castellu*¹³ est édifié autour d'un mât au pied duquel on entasse le fruit de la collecte intravillageoise mais aussi celui du ramassage aux abords du village de tout le bois mort qui risque d'alimenter des feux incontrôlés et très dommageables à l'ap-

3. Les fagots de bois d'allumage pour le four et le foyer familial.

4. La viande, en fait le fumage de la viande à des fins de conservation.

5. Broche à rôtir.

6. La forge.

7. Le bois, les bûches : de la coupe à la mise en place dans la cheminée ou le foyer tant pour le chauffage que pour la cuisson.

8. Le séchoir à châtaignes (en Orezza par exemple). Quand les fruits sont disposés sur *a grate*, le *fucone* sert principalement à cet usage. La femme devra veiller à ce que « sa cuisine » n'interfère pas de façon préjudiciable.

9. *Caldara* : en Valle Rustie, chaudron, récipient dans lequel chauffe l'eau destinée à la *tumbera* (tuaison du cochon) dont la femme ne s'occupe pas. Elle ne récupérera l'usage de ce récipient qu'après *a squattera* (dépeçage).

10. Âtre ouvert dans *a salla*. Voir note ci-dessus.

11. La lessive hebdomadaire avait très souvent lieu assez loin du village : au bord d'un ruisseau ou près des *baschini*. Les points d'eau proches des habitations étant réservés en principe à l'alimentation et aux usages quotidiens.

12. Le bûcher est élaboré, conçu et construit pour qu'il brûle. Il doit prendre, brûler et disparaître en cendres et fumées, sans incident de combustion. Par ailleurs, certaines plantes dites « magiques » (*e sanghjuvannine* ou les herbes de saint Jean) entrent de droit dans sa composition alors que cela semble être le fruit d'une collecte spontanée et peu maîtrisée.

13. *Castellu* : château, ici avec le sens de bûcher.

proche de la fenaison et des moissons. On y ajoute une grande quantité d'immortelle facilement inflammable, et qu'il vaut mieux éliminer des *curtaline*. Elle confère au feu de joie son odeur caractéristique. En son sommet, on dispose parfois une couronne tressée avec des herbes protectrices.

Quand la structure du village est éclatée en *poghju*¹⁴, il arrive que chaque hameau organise son feu. Les groupes de jeunes rivalisent alors d'ardeur pour construire le plus grand et le plus spectaculaire *castellu* de tous !

À Figari, autrefois, le feu de la Saint Jean était allumé trois fois consécutives. Des deux côtés du village, on voulait avoir le plus beau *castellu*. On entassait des branchages verts en forme de cône. Tous se mobilisaient pour obtenir le plus haut, le plus imposant. Et lorsque le bûcher s'embrasait, la ronde autour du feu chantait : « *U Castellu di Caravone é u cheffu di lu cantonu* » ou « *U Castellu di Tivareddu passa sottu à una banchitetta*¹⁵ ». À quoi les habitants de Tivareddu répondaient joyeusement : « *U Castellu di Caravonu hé tamante un buvonu*¹⁶ ».

« À Arbellara, les jeunes gens se réunissent sur la principale place du village et, avec l'assentiment des vieux, décident fréquemment qu'on dressera un "mai". Alors, un beau peuplier est abattu et, du bord du fleuve, transporté à dos d'hommes et planté près de l'église. La veille de la fête, au soir, les enfants apportent au pied du mai des fagots, souvent dérobés aux tas ou approvisionnements des parents et voisins. Dès que la nuit arrive, on met le feu, puis l'on chante en dansant en rond autour du bûcher¹⁷. »

Ce bûcher, construit collectivement, est à l'image de la société villageoise ou du quartier qui en assume la réalisation. Réminiscence des feux solsticiaux des anciens en l'honneur du soleil, le feu de la Saint-Jean est aussi le symbole de l'interdépendance et de la cohésion communautaire.

Les bergers, en estive à cette époque de l'année, allumaient de grands feux visibles de loin en loin sur les crêtes pour être en communion avec le village

d'origine que la saisonnalité de leur métier leur fait quitter momentanément. Il est important de participer, même de loin, à tout événement collectif et de renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe, un clan, une faction, une société (*Ghjunsanni, Niolu, ...*). Ces mêmes crêtes sont le théâtre des combats symboliques que se livrent les *mazzeri* armés de bâtons d'asphodèles¹⁸ pour garantir au village une mortalité « la plus basse possible ». La luminosité de ces feux est pensée parfois comme une aide apportée au *mazzeru* qui peut y puiser force et clairvoyance.

Dans les villes, les feux sont des points de rencontre (et parfois de conflit ou de lutte) entre les quartiers. Ils sont aussi sources de préoccupations pour les autorités qui craignent les débordements et leur propagation éventuelle surtout dans les quartiers populaires à en croire la presse. À Bastia, les bûchers sont dressés parfois sur des radeaux de fortune et enflammés au milieu du vieux port.

Dès l'Angélus, chaque famille (y compris celles en deuil et donc excusées de fait pour toute manifestation joyeuse) place une lampe devant sa fenêtre en signe de participation, d'adhésion et attend la fin du jour. *U focu* ne peut démarrer qu'à la tombée de la nuit. La mise à feu est toujours très encadrée par les anciens. Ce serait très mauvais présage s'il ne prenait pas, ou mal. Cela vaut tant pour la personne en charge du *mazzulu*¹⁹ que pour les récoltes et moissons à venir que pour l'ensemble de la communauté (souvent il s'agit d'un jeune homme, très rarement d'un couple de jeunes désignés). Il est essentiel que ce feu « prenne bien » pour la jeunesse rassemblée autour de lui afin d'assurer la pérennité de la cohésion communautaire mais aussi pour le renouvellement des moyens de subsistance. Le devenir du feu est intimement lié au devenir des forces vives du village mais aussi symboliquement au devenir des fruits de la terre nourricière et à leur préservation.

La semaine qui précède, *i zitellacci*²⁰ avaient pour mission de ramasser de grandes brassées d'as-

14. *Poghju* : dans le sens commun de hameau.

15. « Le *castellu* de Caravone est le chef du canton » ou « le *castellu* de Tivarello passe sous le petit banc (est très petit) ».

16. « Le *castellu* de Caravone a la taille d'un bousier ».

17. *Coutumes, traditions, superstitions de la Corse - Village d'Arbellara* (1897), J. Agostini.

18. Appelés *anime* (âmes) en Aspriccia (région d'Ascu) qui continue à estimer la mortalité villageoise de l'année à venir selon la prolifération ou non de ces âmes dans les champs de tel ou tel propriétaire.

19. *Mazzulu* : bouquet, fagot de mise à feu (*Valle Rustie, Niolu, Aspriccia*).

20. Adolescents, jeunes garçons.

phodèles, les fameux *arbucci*²¹. Ils sont destinés à devenir les munitions des plus jeunes. Les bulbes²², après avoir été exposés au soleil, chauffés dans le feu en les tenant par la tige, étaient violemment battus sur une pierre. Ils produisaient alors un claquement sec, amusant les enfants et surtout favorisant les tractations des futurs *cumpà* et *cummà*. Elles peuvent ainsi se dérouler loin des oreilles attentives des mères, distraites par les pétarades et par l'obligation de surveiller cette agitation potentiellement dangereuse pour les plus petits.

Vient alors le temps des compérages.

Les jeunes gens sont les seuls concernés. Le pacte est scellé par une répétition de sauts par-dessus les braises du feu mollissant. Au-delà de l'amitié profonde qu'il augure, ce rituel du compérage crée une véritable « parenté de feu » entre les deux partenaires. Dès lors, ils affirment devant la communauté rassemblée les mêmes devoirs que des parents de sang, ce qui les empêchera ou préservera de toute union par mariage plus tard. Le choix du compère et de la commère est d'importance. Il s'agit de procurer, sa vie durant, assistance en toutes circonstances à celui ou celle que l'on choisit à la lumière dansante d'un feu de joie, (faisant parfois fi de son propre intérêt). Mieux vaut tenter de cerner, avant le pacte, le caractère et le devenir de la personne élue²³. Des hommes se retrouvèrent parfois engagés dans une *vendetta* par une *cummare* victime d'un époux violent ou qui voulait préserver son propre lignage²⁴.

Les formules de compérage varient d'une région à l'autre mais l'élément symbole du passage

d'un état à l'autre est toujours très intime et personnel. Dans la majorité des cas, il s'agit d'un cheveu de la jeune fille que l'on jette dans le braisier à la fin de la formule rituelle. Toucher la chevelure d'une fille équivalait autrefois à la déshonorer et l'outrage ne pouvait être réparé que par le mariage ou la mort. Or à la Saint Jean, le garçon prélève un cheveu de la tresse de la jeune fille, puis ils prononcent conjointement un serment d'amitié éternelle et concluent une union symbolique en jetant le cheveu dans les braises. Ce geste et l'énonciation à voix haute de la formule interdisent toute union réelle entre cet homme et cette femme en devenir. Le compérage fut précieux à de jeunes veuves qui avaient pris la précaution de conclure une telle alliance avec le frère puiné ou le cousin du garçon qu'elles désiraient pour époux. Elles ne pouvaient être contraintes à l'épouser en cas de veuvage précoce, préservées des pressions et des sollicitations de la belle-famille par leur statut de *cummà*²⁵. Elles avaient par ce biais un moyen de contrôle sur l'avenir et pouvaient recouvrer une liberté d'engagement en se soustrayant à la règle du « mariage de lignage²⁶ ».

C'est ce que l'on peut comprendre de façon très simple dans la formule de Zalana comme le note Dieudonné Dergny en 1888 :

G – *Pace cummare!*

F – *Pace cumpare!*

G – *Per san Petru di li chiavi!*

F – *Per san Paulu u buon omu!*

G – *Ci mantenganu lu nostru nome!*

F – *Cume radica di leccia.*

G – *Vi mantenganu la vostra treccia!*

21. Désignation à San Lurenzu de l'asphodèle, généralement appelé *talavellu* ou *taraveddu*.

22. « ...i battivamu nantu una petra è tandu schiattava. Faccianu u rimore è era per noi i zitelli, chi i più maiò tandu avianu altri intricci à fà ! » : on les battait sur une pierre et ils éclataient. Ils faisaient du bruit et c'était pour nous les enfants, car les plus grands avaient à ce moment-là d'autres tractations à mener ! Enquête de terrain, San Lurenzu, 1992.

23. « Ci vulia à sceglie bè, ma certe volte sceglie i cumpari aiutava per a vita. Sai, cume quandu c'era un affaracciù o una disgrazia », « Il fallait bien choisir, mais parfois choisir (avec le sens de trier, d'éliminer) les compères, cela aidait dans la vie. Tu sais, comme quand il y avait une sale affaire ou un malheur » (Moltifau).

24. Les *cumpari* évoqués dans quelques *voceri* ou *lamenti* font référence aux compères de saint Jean et non comme les traductions le laissent croire parfois aux parrains des épouses ou filles éplorées. Ils sont parfois désignés comme devant assumer le devoir de vengeance alors que des frères ou fils sont présents. Cette substitution (du frère de feu) offre un avenir au frère de sang (ou fils) en charge d'assurer la continuité de la famille.

25. Il ne s'agit pas de l'appellatif. Dans les conversations familiales, on distinguait *cummare*, marraine ou commère de baptême (marraine d'un des enfants du locuteur ou mère du baptisé selon le cas) de *cummà* (commère de saint Jean) avec une économie manifeste de prénom.

26. Il s'agissait en présence d'enfants de ne pas laisser un étranger influencer sur la destinée du *sterpughjinu* (lignée) et de préserver la fratrie d'enfants de « second lit » engendrés par un beau-père. Une marâtre n'avait pas la responsabilité ni l'autorité morale sur les enfants, cela n'engendrait donc aucun conflit d'intérêts pour la descendance. Les implications du choix du jeune compère sont donc autres : il lui faut trouver un appui auprès de la gent féminine pour favoriser ses amours futures. Il pourra discuter librement avec sa commère. Elle servira souvent d'intermédiaire pour les échanges de messages amoureux et sera la confidente des préparatifs des *scappaticci*.

(– Paix, commère ! – Paix, compère ! – Par saint Pierre des clefs ! – Par saint Paul le brave homme ! – Nous conservent notre nom ! – Comme racine de chêne. – Qu’ils conservent votre tresse !)

Autrement dit : « que nous n’échangions jamais nos noms et que vous soyez toujours jeune fille à mes yeux²⁷ ».

Notons que le serment se fonde là sur un échange de jets de salive. S’agit-il d’un baiser symbolique, d’une intimité qui jamais ne pourra se matérialiser autrement ou de l’utilisation ordinaire d’un juré-craché ? Difficile à dire : il semble qu’entre personnes de sexe opposé, cela se soit peu pratiqué. Cela apparaît comme vulgaire dans certaines régions.

L’élément révélateur du serment du compérage réside principalement dans le renoncement au tutoiement de façon quasi uniforme dans l’île.

– *Cumpare è cummà*

– *Pa’a fede in san Ghjuvà*

– *Cari eramu prima*

– *Ma piu saremu avà.*

– *Quande no’ truvarèmu què* (on jette le cheveu dans le brasier),

– *Ci chjamaremu tu è te!*

(Compère et commère, par la foi en saint Jean, nous étions proches avant, mais plus encore maintenant, quand nous trouverons ceci, nous nous tutoierons.)

Et cet engagement était scrupuleusement tenu jusqu’à leur mort. Celles et ceux qui l’avaient pris s’interpellaient toujours par un « *O Cumma !* » ou « *O Cumpà !* ».

Mais ce rituel est très mal vu de la bourgeoisie et des lettrés : on trouve de nombreuses descriptions tant dans la presse que dans la littérature et toutes le décrivent comme étant des prémices à des mœurs peu scrupuleuses ou supposées telles laissant percevoir leur manque de réalité dans des milieux plus aisés.

Le lendemain matin, jour de la Saint Jean, chaque famille revient chercher dans le tas de cendres les tisons restants parfois même la cendre. Conservés

dans les maisons, ces tisons de la Saint-Jean ont des vertus protectrices importantes. Autrefois, lors du dépiquage après la moisson, on enfouissait l’un de ces tisons dans le tas de céréales qui étaient ainsi préservées à l’abri du vol et des sorciers. On ne négligeait jamais cette protection des ressources mais aussi des récoltes à venir²⁸. À Serra di Scopamena, les herbes de la couronne placée au sommet du *maghju* sont réputées comme pouvant éloigner les serpents des maisons. Elles sont précautionneusement recueillies si elles ne se sont pas entièrement consumées (on tentait parfois de la placer judicieusement afin qu’il en reste toujours une partie intacte). Mais les vertus de ces reliquats de feux concernent également les êtres humains, nous y reviendront plus loin.

La Saint Jean d’été est donc une fête populaire se déroulant à l’extérieur et célébrée dans la liesse générale. Saint Jean d’hiver, confondue souvent avec la Nativité, est une fête plus intimiste, plus intérieure, centrée sur la famille et son devenir. Ce qui n’exclut pas une expression publique d’unité villageoise dans l’appel général des *catarochji*²⁹ du *focu di Natale* souvent dressé sur la place de l’église. L’organisation et la collecte du combustible fondent la gestion collective de ce bûcher. Chaque famille **doit donner** et **donne** sa quote-part. Nul ne rechigne alors que nous sommes en hiver et que le bois est, en cette saison, plus précieux encore. De même, chaque famille a prévu et anticipé la part rituelle pour son propre feu domestique. Certains utilisent alors la grande bûche de chêne³⁰, symbole de la lignée. Elle devra brûler ou du moins participer au feu du 24 décembre au soir (avant la messe de la Nativité) au 1^{er} janvier et faire la jonction, le passage de l’année qui s’éteint à celle qui débute. D’autres placent dans l’âtre autant (au moins) de bûches de toutes tailles que la famille compte de membres (les absents compris). Tout oubli sera interprété comme signe de décès dudit membre dans l’année à venir.

U focu di Natale est tourné vers la famille. Elle s’inscrit dans la vie de la communauté en alimentant le bûcher de façon ostensible et équitable en regard de

27. La tresse est le symbole de la jeune fille.

28. Mérimée, Notes de voyage en Corse : « Voici enfin une dernière superstition dont j’ai été témoin. Une femme enfonce, en ma présence, un tison éteint dans un tas de maïs placé sur l’aire. J’en demandai la raison, et elle me dit, après s’être un peu fait prier, et d’un air tout honteux, que cela empêchait les *streghe*, les sorcières, d’enlever le grain ».

29. Bûches, bois de chauffage... que les jeunes collectent auprès de tous les villageois (sans que personne ne déroge à l’appel contrairement à la Saint-Jean où l’on peut refuser de donner de quoi alimenter le bûcher).

30. *U ceppu, u rochju natalescu, u testimone...*

ses moyens. Mais en mêlant les braises incandescentes, récoltées au sortir de la messe³¹ à celles de l'âtre familial, elle accepte aussi que la communauté participe à son intimité et à son identité. Un excès de précautions ne nuit pas ! Si le « devenir » des miens est hypothéqué par une erreur dans le calcul des bûches ou un incident soit de feu, soit dans la combustion des tisons (tout doit être transformé en cendres « fines et claires » pour que les augures soient favorables), il est possible de peser sur lui en inscrivant le village ou le quartier dans l'âtre familial.

« *U focu di Natale hè un focu imprestatu*³² ». Les personnes âgées ou impotentes qui ne participent plus à la messe ne sont pas exclues de ce partage de braises bienfaisantes : les voisins y pourvoient et le déficit de bois offert à la communauté est comblé par cet apport déversé dans la cheminée ou le *fucone*. Le bois consacré à la communauté est rendu doublement par celle-ci. Concrètement sous forme de braises mais aussi de façon plus immatérielle. La croyance dans les vertus protectrices de ce feu collectif est très forte.

Si les implications sociales sont évidentes pour les feux solsticiaux, le caractère magique qu'on leur confère et les répercussions que cela entraîne au niveau de l'intime participent sans doute à leur survivance si tardive.

Feu protecteur, feu magique et feu intime

Le passage au-dessus du *focu di San Ghjuvâ*, à travers la fumée, a aussi des vertus purificatrices et fécondantes dont on a peut-être aujourd'hui un peu oublié le sens.

Les femmes en mal d'enfant³³ sont, selon les *piève*, soit encouragées à sauter sept fois par-dessus les braises rougeoyantes mais toujours après les compérages, soit au contraire priées de se tenir loin du feu qui pourrait favoriser une fécondation non humaine (survivance d'une croyance païenne de fécondation par l'esprit de la forêt, de la terre ou peur de la matérialisation d'une âme en errance attirée par les flammes ?).

Ajoutons simplement que dans la majorité des villages, les femmes enceintes sont tenues à l'écart du

feu de la Saint Jean et au contraire installées très proches de celui de la Nativité.

Par ailleurs, d'une façon générale, les tisons, brandons et les cendres de ces feux collectifs sont récoltés et conservés. Leur usage varie. La Saint Jean est dévolue à la protection de récoltes mais les amulettes, scapulaires, et autres *orazione* confectionnés cette nuit-là protègent du feu sous toutes ses formes : feu de la guerre, feu des balles de la vendetta, incendies, supplices du feu amoureux.

Si, les prières incantatoires sont transmises à la lueur de l'âtre, la nuit du 24 décembre et parfois les sept nuits suivantes, l'incantation réputée la plus efficace de « la brûlure » se transmet la nuit du 23 juin. Notons aussi que si les incantations valent pour la vie de l'initée (à condition qu'elle respecte les préceptes), il existe parfois un « pouvoir transitoire » conféré par Jean le Baptiste. Il ne vaut, dans certains villages (Bisinchi, Lentu), que pour une année. Il est subordonné à l'absorption de certains fruits (noix, amandes, noisettes) cueillis au sortir de la messe et ingérés donc à jeun après la communion le matin du 24 juin.

Pour préciser l'importance du « feu » dans les *orazione* destinées à prémunir les hommes d'une mort violente par arme à feu, il convient de signaler que deux feux ne suffisent pas. Pour que le charme puisse agir et que l'amulette soit opérante, le feu sacré de Pâques doit les soutenir. La réunion des trois feux est alors considérée comme la base de la fonction protectrice. Citons l'exemple de cette jeune femme du Nebbiu qui confectionna une amulette pour son frère qui partait à la guerre de 1914. Elle y plaça un morceau de charbon de la Noël, un reste de fleurs de Saint Jean et un peu de cire du cierge pascal, le reste étant composé de céréales (symbole de renaissance) et de sel purificateur.

Mais le feu peut revêtir une image négative dans certaines circonstances. Ainsi les braises du forgeron ou du chaudronnier sont considérées comme impures et ne doivent jamais se mélanger à « un feu vivant ». Les échanges de braises sont très codifiés. On partage entre voisines les braises terminales des fours après la cuisson du pain (y compris avec celles qui n'auraient pas participé à la chauffe du four). On ne gaspille ni feu ni braises et on met à profit de façon

31. Un ustensile en fer est pris avec soi en allant à la messe. Les braises que l'on y place sont intégrées au retour dans le foyer familial.

32. « Le feu de la Noël est un feu *prété* ». Santu Petru di Tenda, enquête de terrain, 1994.

33. Qu'elles ne puissent concevoir ou qu'elles ne puissent mener à terme les grossesses.

équitable au sein du quartier ou du hameau tout reliquat de combustion. Mais tout charbon issu de la forge est exclu de façon formelle de la maison et de son âtre. Il n'était pas rare de voir l'épouse du forgeron demander un prêt³⁴ de braises à sa voisine pour ranimer un feu délaissé le temps d'une lessive alors que son mari forgeait dans la cour.

Qui gouverne le feu ? Les vivants ou les morts ? L'échange et le prêt de braises semblent participer, avec le sang et pain, à cette gestion non formulée de l'Au-delà.

Ainsi en cas de décès, la famille devait autrefois éteindre le foyer, (uniquement aux beaux jours dans les villages de montagne), ne pas cuisiner une semaine durant et respecter un délai pour la mise en route du four en vue de la fabrication du pain³⁵. Les voisins suppléaient et fournissaient alors nourriture (*cunfortu*) et *faccitoghja* (fournée). Cela se conçoit comme un arrêt de la manifestation de la vie. « *U mortu cummanda u fucone è u fornu*³⁶ ! ».

À Moltifau, jusque dans les années 60, le four communautaire du quartier demeurait éteint et l'on demandait aux femmes des autres quartiers de se charger de la cuisson du pain et autres plats à enfourner si un décès intervenait et concernait une famille qui aurait pu prétendre à utiliser ce four.

La gestion du cuit ne peut être menée que par les personnes non affectées de façon immédiate par une mort. La délégation de cuisson est fédératrice car elle conforte les liens autres que familiaux et veut croire à une bonne entente équivalente dans le monde des trépassés.

Ce lien avec l'Au-delà trouve également un écho dans l'usage qui est fait des charbons du feu communautaire de la Noël. Précieusement ramassés, équitablement partagés par les femmes le matin du 25 décembre, ils sont placés sous les matelas (au niveau de la tête, mais pas sous les oreillers) des personnes tourmentées par les esprits, cauchemardeuses ou somnambules³⁷.

On en place aussi dans les vasques des fontaines, dans les seilles afin de préserver l'eau de toute contamination et de tout sortilège. « *A sechja, a sera, si mettia à u serenu. Tandù era megliu di garantila. Un c'hè che u focu di Natale per parà cio chi accade di notte tempu*³⁸ ». L'eau exposée à la nuit est le siège de réunion d'âmes, de revenants, parfois de la Mort elle-même. Le sort jeté par eux est autrement craint. On prend donc les mesures pour éloigner le danger. C'est une charge à la fois personnelle et communautaire. Le choix du charbon de la Nativité est donc une évidence pour des hommes et des femmes que l'Au-delà terrifie et qu'ils pensent dans une proximité spatiotemporelle.

Le feu purifie l'eau. Il purifie aussi le fiel du porc. À la *tumbera*, il est jeté dans le feu de la *caldara* pour ne pas contaminer la Terre. Il purifie également la famille lors du *focu di Pasqua*.

Le Samedi Saint, dans les villages, chaque famille allume à l'extérieur de la maison un feu. Elle y jette tout ce qui doit être débarrassé, ce qui est cassé, abîmé ou tout élément de protection qui est arrivé au terme de sa capacité³⁹. Ce feu est ressenti comme intime, personnel et familial. Personne n'a le droit de le corrompre, de le pervertir. On ne le partage pas. Un feu de *Pasqua* dans lequel par inadvertance ou par négligence, une jeune épousée se débarrassa d'un ruban béni ayant appartenu à sa défunte belle-mère fut la cause d'une brouille et d'une inimitié qui dura plus de cinquante ans entre deux voisines d'un hameau de Moltifau. La jeune femme fut accusée d'avoir perverti sciemment les cendres qui ne purent dès lors être dispersées ni dans l'étable ni dans le poulailler afin d'y assurer la protection des animaux et d'être elles-mêmes protégées des influences extérieures. Cette brouille ne prit fin qu'à la mort des protagonistes, dit-on. L'usage de ce feu a aujourd'hui totalement disparu. Les reliques et autres amulettes sont à présent détruites dans le feu de la Noël.

34. « *A rusta, a ci imprestavamu sempre. Oghje à tè, dumane à mè, ... ùn si sà mai cù u focu...* ». (« La braise, on se la prêtait. Aujourd'hui à moi, demain à toi... on ne sait jamais avec le feu... »).

35. Les pâtisseries bien évidemment étaient exclues pour une année au moins y compris celles de Pâques.

36. San Lurenzu, ibidem. « Le défunt commande l'âtre et le four ».

37. Les cauchemars ou le somnambulisme sont le fruit des mauvais esprits ou des morts en errance qui fuient les enfers et cherchent refuge dans l'inconscient des mal-baptisés dans beaucoup de *pieve* (Valle Rustie, Ghjunsanni, Ghjuvullina, Caccia, Rogna, Sevi, Sorru...).

38. « La seille, le soir, on la plaçait dehors (à la fraîcheur). Alors, mieux valait la protéger. Il n'y a que le feu de la Noël qui puisse empêcher ce qui peut se passer la nuit. », *Ascu*, 1994.

39. L'œuf ou l'herbe de l'Ascension, les rameaux bénis des années précédentes, les reliques de pèlerinages anciens (fleurs, rubans) remplacés par de plus récents, orazione et scapulaires n'ayant plus de destinataires...

Le champ d'investigation est loin d'être clos par ces quelques propos. Beaucoup de choses posent question et demandent à être explorées. Ainsi, que dire des imprécations : « *Che tu veghi a pece à bolle !* » ou encore « *Che tu sia toccu di focu*⁴⁰ » ?

Que conclure de la différenciation marquée à propos d'un don de nourriture selon qu'elle soit cuite ou crue ? « *Duie ove, cotte è leste !*⁴¹ » semble avoir plus de valeur que « *una ghjallina da spiummassi*⁴² ».

40. « Que tu connaisses la douleur de la poix en ébullition », « Que tu sois touché (marqué) par le feu ».

41. « Deux œufs cuits et prêts à être dégustés ». Sous-entendu avec une économie de bois, de travail, de dépense d'énergie et le partage de mon propre repas (pour celui qui offre).

42. « Une poule non plumée » outre la charge de travail que cela suppose, le destinataire ne peut apprécier la qualité du don immédiatement. Les plumes masquent la viande et peuvent dissimuler des marques suspectes (renard, maladie...).

Comprendre les feux de forêt pour mieux les gérer

Albert Simeoni

Le contexte de la recherche sur les feux de forêt

Depuis un demi-siècle, le phénomène des feux de forêt a pris de l'ampleur dans les régions méditerranéennes. C'est d'ailleurs le risque majeur le plus répandu dans tout le Sud de l'Europe. En effet, la conjonction de la désertification des zones rurales qui entraîne une diminution des zones cultivées, de la forte fréquentation des sites naturels et boisés à cause des activités touristiques et des sécheresses pendant les périodes estivales ont rendu ce phénomène plus fréquent et ses conséquences plus catastrophiques.

En France et en Europe, le terme feux de forêt est pris dans le sens large des feux de végétation non cultivée (mais qui peut être plantée), c'est-à-dire de la forêt au sens de l'écosystème, mais aussi du maquis, de la garrigue et même parfois des herbiers denses.

Les cas de figure les plus difficiles pour les services chargés de la prévention et de la lutte sont ceux des feux situés au contact des zones habitées ou des grands feux se propageant dans des sites naturels, souvent exceptionnels. Le premier type de feux pose des problèmes de gestion des populations exposées au risque et de la sauvegarde de leurs biens. La zone de contact entre la forêt et les habitations ou infrastructures humaines est appelée l'interface feu/habitat. Pour la Corse, on peut citer les feux se propageant dans les zones peri-urbaines de Bastia et d'Ajaccio. En Europe, on peut évoquer les feux ayant touché la périphérie de Coimbra (troisième ville du Portugal) en 2005 et ceux qui ont ravagé la zone d'Athènes et le Péloponnèse en 2007. D'autres zones dans le monde se situent dans le même contexte que la forêt méditerranéenne de par leur configuration, leur climat et leur végétation. Citons par exemple la Californie qui a des zones pentues, une végétation appelée « chapparal » (qui peut se comparer grossièrement à un maquis avec une dominance

d'épineux) et un climat méditerranéen. Deux facteurs viennent aggraver le problème des feux en Californie : le « chapparal » peut atteindre des taux d'humidité aussi bas que 3 % de masse en eau et les habitations sont très sensibles au feu (particulièrement aux brandons) car le bois est très utilisé comme matériau de construction. Ceci explique les feux immenses qui se développent régulièrement et leur impact sur les habitations (Plus de 1 000 maisons ont brûlé et plus de d'un demi-million de personnes ont été évacuées en 2007 pour un seul incendie de la région de San Diego). Un autre exemple est celui du sud de l'Australie. Au moment d'écrire ces lignes (février 2009), il subit les pires incendies de son histoire récente avec un bilan provisoire d'environ 200 morts et 500 blessés, de plus de 1 000 maisons détruites et de 365 000 hectares brûlés en trois jours (la Corse fait 860 000 hectares), le tout sous des températures allant jusqu'à 37°C et des vents violents.

Le second type de feux qui pose des problèmes importants est celui des feux qui ont lieu dans les espaces naturels remarquables. Ceci est dû à la grande valeur patrimoniale et environnementale de la forêt méditerranéenne qui inclut de nombreux sites naturels protégés. Pour la Corse par exemple, en septembre 2000, un seul feu a ravagé une grande partie de la forêt de la Restonica au milieu d'un des plus beaux sites classés de notre île pour une superficie de 2 500 hectares (en parallèle, un feu ravageait la forêt de Vizzavona sur 4 500 hectares). D'autres aspects, plus localisés, sont aussi à noter comme l'aspect touristique avec une fréquentation élevée de nombreux massifs (pour la Corse, citons les forêts de Bavella et de Bunifatu) ou les aspects économiques : perte de fréquentation touristique, bien sûr, mais aussi, pour le Portugal, pertes d'emplois liées à la destruction de forêts plantées ; ce fut le cas des feux de l'été 2005 qui ont induit de nombreuses pertes dans le secteur de la pâte à papier. Un des exemples économiques directs en Corse est le risque de perte des plantations de pins et d'eucalyptus, dans la région de Casabianda en Plaine Orientale qui servent à alimenter en combustible les chaudières à biomasse de la SEM « Corse Bois Energie ». Le cas des forêts plantées est bien sûr plus courant en Amérique du Sud (Brésil) que dans la zone méditerranéenne.

D'un point de vue scientifique, l'approche peut être fondamentale, c'est-à-dire que l'on peut chercher à comprendre le phénomène des feux, ou appliquée, c'est le cas où l'on vise à apporter des solutions

concrètes aux gestionnaires de terrain. Pour l'aspect fondamental, il est certain que le feu est un phénomène d'une grande complexité. Il suffit de penser à tous les paramètres qui peuvent influencer sur sa propagation, comme la végétation, la pente ou le vent. Les phénomènes physiques (transferts de chaleur), chimiques (combustion, dégradation thermique) et écologiques (réponse au feu et résilience des écosystèmes) mis en jeu sont aussi très nombreux, très complexes et très interdépendants. Dans cet article, nous nous limiterons à une description simple de la physico-chimie des feux de forêt et de leur propagation. Nous n'évoquerons ni les aspects écologiques, ni les aspects économiques, juridiques, sociologiques et anthropologiques de la question.

Pour les aspects appliqués, on peut chercher à développer des outils scientifiques d'aide aux décideurs sous deux angles : lutte et prévention. En ce qui concerne la lutte, les procédures des sapeurs-pompiers (ou, selon les pays, des forestiers) sont bien rodées et efficaces. Dans des conditions « normales » de propagation, leur savoir-faire leur permet d'éteindre rapidement la grande majorité des feux. Par contre, dans le cas de conditions extrêmes telles que les grandes sécheresses, les vents violents ou des départs de feux multiples, les intervenants doivent faire des choix cruciaux, par exemple en ce qui concerne les départs de feu à traiter en priorité ou le positionnement des moyens en protection des habitations. Il serait donc très intéressant pour eux de posséder des outils d'aide à la décision qui leur fourniraient des prédictions rapides et assez précises. D'autre part, la prévention concerne principalement les gestionnaires forestiers et les collectivités en charge de l'aménagement du territoire. Ils ont à leur charge la réalisation d'ouvrages tels que les coupures de combustibles ou encore l'appréciation des distances de sécurité dans le débroussaillage autour des habitations ou infrastructures, lorsque la distance imposée par la loi semble insuffisante à dire d'expert. Ce « dire d'expert » engage leur responsabilité et, même si leur expérience est grande et que leurs choix sont judicieux, ils ne se retrouvent pas dans une position des plus confortables. C'est pourquoi, des outils scientifiques les aidant à prendre leurs décisions apparaissent comme souhaitables et nécessaires.

Dans la suite de cet article, nous allons présenter les mécanismes physico-chimiques de base entrant en jeu dans la propagation d'un feu. Puis, nous allons nous atteler à décrire les approches de modélisation

développées par la communauté scientifique. Nous évoquerons ensuite les différentes activités expérimentales nécessaires au développement de ces modèles et à la compréhension des phénomènes. Enfin, nous présenterons succinctement quelques cas extrêmes de comportement du feu.

Mécanismes de base de la propagation du feu

Le comportement d'un feu va dépendre des paramètres qui lui sont propres, que nous appellerons paramètres intrinsèques, et des paramètres qui lui sont extérieurs que nous appellerons paramètres extrinsèques.

Paramètres intrinsèques

Considérons un morceau de végétation imbrûlée au voisinage d'un feu (portion entourée en blanc et zoomée dans la figure 1.a.). Ce morceau, que nous appellerons particule car nous allons raisonner sur de petites tailles par rapport au front de feu, est soumis aux transferts de chaleur en provenance du front de feu qui s'approche. On appelle front de feu la partie de la végétation en combustion qui produit des flammes. On confond donc classiquement front de feu et front de flammes.

Les transferts de chaleur sont essentiellement de deux sortes : radiatifs et convectifs. Le transfert radiatif est un transfert de chaleur par onde électromagnétique, c'est-à-dire qu'il n'a pas besoin de matière pour le transporter. C'est le cas du rayonnement solaire qui chauffe la terre après avoir traversé le vide intersidéral. Les zones du front de feu qui créent ce rayonnement sont la flamme (et plus particulièrement les particules de suie en son sein) et les braises. Les transferts convectifs sont eux liés à la masse dans le sens où ils sont créés par le mouvement des gaz chauds qui vont « lécher » la végétation imbrûlée et la réchauffer. Ces transferts se manifestent généralement sur une distance plus courte que pour le rayonnement car les gaz chauds ont tendance à monter (et, de ce fait, à s'éloigner de la végétation). Il faut de plus des vents intenses pour coucher les flammes et ainsi augmenter la distance d'action de la convection.

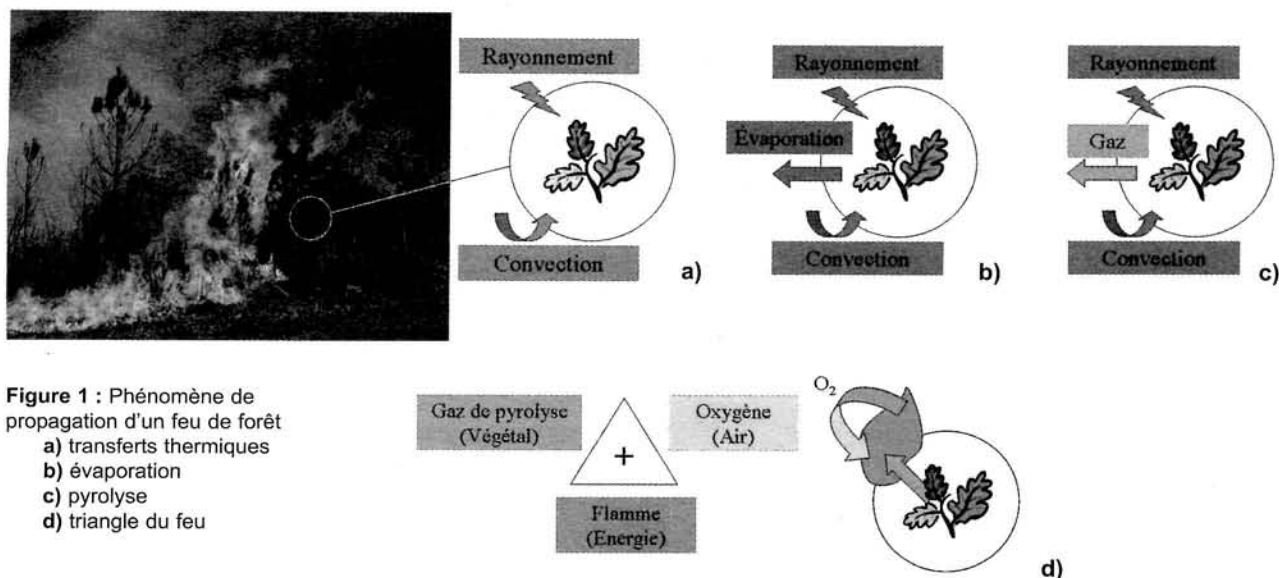
Quand la particule de végétation est soumise à ces transferts thermiques, elle monte d'abord en température. Une fois que sa température est suffi-

samment élevée (proche de 100°C), elle commence à se déshydrater, c'est-à-dire à perdre son eau (cf. figure 1.b). La quantité d'eau contenue dans la végétation joue un rôle important car elle absorbe la chaleur en provenance du feu en s'évaporant et crée ainsi un effet tampon qui retarde l'ignition de la végétation. Dans les cas d'une forte humidité, elle peut même absorber suffisamment d'énergie pour que le feu ne puisse pas se propager.

Une fois que la particule de végétation est sèche, elle commence à se dégrader (cf. figure 1.c). C'est-à-dire que, sous l'effet des transferts thermiques provenant du front de feu, elle se volatilise. On appelle cette transformation la « pyrolyse ». Une grande partie des gaz émis est inflammable et se mélange à l'oxygène contenu dans l'air. Quand le feu est assez proche pour chauffer la végétation de sorte à ce que le mélange gazeux s'enflamme, le feu s'est propagé. Il se propage ainsi par la suite de proche en proche. Dans un premier temps, le feu a lieu en phase gazeuse. Tout le monde peut observer ce phénomène dans une cheminée. À l'endroit où les flammes sont produites, il y a souvent un espace entre le bois et la flamme, correspondant à l'émission des gaz de dégradation qui vont brûler dans l'air. Les braises apparaissent quand le végétal a fini d'émettre des gaz et s'est complètement transformé en charbon. L'oxygène contenu dans l'air n'est plus consommé par la flamme et il peut alors atteindre la surface du combustible. La combustion n'a plus lieu dans le gaz, mais sur la surface de la particule, ce qui fait augmenter dramatiquement sa température et la fait rougeoier. Les braises dégagent une grande quantité de chaleur par rayonnement (un feu de cheminée est bien chaud quand il a produit beaucoup de braises) mais elles brûlent très lentement. Enfin, lorsque les braises ont brûlé, il ne reste que la partie minérale du combustible, c'est-à-dire les cendres.

Il convient de noter que cette description a été faite au niveau d'une seule particule et que des phases de flamme et de braises peuvent coexister dans un même front de feu, comme elles coexistent dans une cheminée. Les étapes citées précédemment sont aussi très rapides et souvent impossibles à séparer à l'œil nu.

On peut donc dire qu'un feu se propage grâce à la conjonction de trois facteurs : la présence de gaz inflammables, la présence d'oxygène (dans l'air) et la présence d'une source de chaleur assez intense pour enflammer le mélange. C'est ce que les pompiers



appellent le « triangle du feu » et qui est représenté sur la figure 1.d. Si on supprime une des trois causes, le feu ne peut plus se propager.

On voit donc que pour comprendre et décrire la propagation d'un feu, il faut connaître et décrire les transferts de chaleur (rayonnement et convection), les étapes de déshydratation et de pyrolyse de la végétation et la combustion des flammes, mais aussi des braises. Chacun de ces phénomènes sont d'une très grande complexité de par eux-mêmes et sont intimement liés.

Paramètres extrinsèques

Les paramètres extrinsèques les plus évidents sont la distribution de la végétation, le vent et la pente. Ces paramètres se situent à une échelle plus grande que celle du front de feu. La distribution spatiale de la végétation influe directement sur la propagation du feu. Citons l'exemple trivial de l'absence de végétation qui empêche le feu de se propager ou des différences de taille et de densité de végétation qui impliquent des feux d'intensité plus ou moins grande. D'autres effets sont plus subtils. Par exemple, certaines structures d'une même plante participent plus à la propagation du feu que d'autres. Il s'agit des structures fines comme les feuilles ou aiguilles et les brindilles car, même si dans certains cas, les grosses branches et les troncs finissent par brûler, cela arrive quand le front de feu est déjà loin. Certains végétaux sont aussi plus combustibles que d'autres ; citons comme exemples la bruyère par rapport à l'arbousier

ou les résineux de manière générale par opposition aux feuillus.

De son côté, le vent a un effet évident de « coucher » les flammes (cf. la figure 2.a par rapport à la figure 1.a). Comme il apporte aussi de l'air frais, il attise le feu en accélérant la combustion, ce qui allonge les flammes. Celles-ci étant plus longues et plus penchées, les transferts thermiques sont plus importants : la source de rayonnement est plus grande et s'est rapprochée de la végétation imbrûlée et une plus grande quantité de gaz chauds « lèche » la végétation. Ce changement de comportement peut induire des accélérations importantes du front de feu. Un des autres effets du vent est de rendre le front de feu plus profond car le feu parcourt une grande distance avant que la végétation ne s'éteigne. Un feu qui « court » plus vite a donc tendance à être plus intense et plus difficile à combattre. Mais il peut avoir un impact plus faible sur la végétation car il la chauffe pendant moins de temps, l'arrière du feu étant refroidi par le vent.

Le dernier effet décrit ici est l'effet du terrain. Les feux se propageant en pente ascendante ont souvent un comportement semblable à celui du vent. En effet, la végétation face à la pente se retrouve plus proche des flammes et l'aspiration d'air se fait plus facilement par le bas que par le haut, ce qui a tendance à coucher les flammes dans le sens de la pente. Un effet particulier de la pente est de créer une propagation en pointe. En effet, les flammes étant penchées dans le sens de la pente, une particule de végétation imbrûlée faisant face au feu va se

retrouver soumise à un rayonnement plus intense que ses voisines qui sont situées sur les flancs du feu. La tête va donc se propager plus vite que les flancs, créant ainsi une géométrie du front de feu en V inversé (cf. la figure 2.b.). Le vent, au contraire, en soufflant dans une direction donnée, a tendance à faire pencher toutes les flammes dans cette même direction et l'effet de V est beaucoup moins prononcé.

Une des difficultés liées à la zone méditerranéenne par rapport aux grandes forêts canadiennes, américaines et russes de l'hémisphère Nord ou au « bush » australien est la grande variabilité des paramètres extrinsèques. En effet, sa géographie fait que la détermination de la végétation et du vent dans des configurations chaotiques est très difficile et très complexe. La géographie tourmentée de la Corse en fait un exemple emblématique de ce type de difficultés.

En conclusion de cette section, nous pouvons affirmer que la compréhension et la prévision du comportement du feu nécessitent la connaissance et la description de facteurs intrinsèques et extrinsèques qui sont très difficiles à caractériser. Le fait qu'ils soient liés (ne dit-on pas que le feu crée son propre vent ?) rajoute à la complexité du phénomène.

Face à la difficulté de la tâche, les scientifiques ne désespèrent pas et nous allons voir par la suite comment ils peuvent essayer d'apporter des éléments de réponse à une telle problématique.

Les modèles de propagation des feux

Les études sur la compréhension des mécanismes régissant les feux de forêt ont commencé aux États-Unis, au Canada et en Australie il y a presque un siècle. L'Europe s'y consacre depuis une quinzaine d'années avec en France l'INRA d'Avignon et le CEMAGREF pour les aspects forestiers, le CEREN (laboratoire de recherche appliquée des pompiers) pour la lutte et le CNRS pour les aspects fondamentaux avec notamment le laboratoire SPE de l'université de Corse, mais aussi le LEMTA de Nancy et l'IUSTI de Marseille. En dépit des nombreux travaux de par le monde, la compréhension des mécanismes gouvernant les feux de forêt constitue encore aujourd'hui un défi scientifique. Un des atouts majeurs aux mains des scientifiques pour améliorer cette compréhension est la modélisation.

Il convient de définir ce que l'on entend par modèle. Un modèle est une représentation idéale et simplifiée de la réalité, elle-même par nature infiniment complexe, sous la forme d'équations mathématiques. Selon la complexité croissante des modèles, on peut les résoudre de manière exacte (ce qui est très rare), on parle alors de modèles analytiques, ou les résoudre de manière approchée à l'aide d'ordinateurs, on parle alors de modèles numériques. Les modèles varient suivant les aspects de la réalité qu'ils visent à représenter. Par exemple, un modèle de propagation du feu cherchera à décrire la position du front de flammes et sa vitesse en fonction des paramètres



Figure 2 : Mécanismes environnementaux des feux de forêt

- a) effets du feu
- b) effets de la pente

décrits dans la section précédente alors qu'un modèle écologique cherchera à décrire la réponse des écosystèmes au feu.

Les différentes approches de modélisation de la propagation d'un feu sont habituellement classées selon les trois types suivants : les modèles empiriques, les modèles phénoménologiques et les modèles physiques.

Les modèles empiriques

Ces modèles ne prennent pas en compte les mécanismes physiques et chimiques. Ils correspondent juste à la description de la propagation du feu pour un combustible donné dans une configuration donnée. Ils donnent donc une très bonne description des feux se déroulant dans des conditions similaires (McArthur, 1966). Mais ils sont à utiliser avec précaution en dehors de ces conditions car ils peuvent donner des résultats complètement erronés. Ce type de modèles est encore beaucoup utilisé en Australie, notamment pour les feux d'herbe (les herbes de la savane australienne font plusieurs mètres de haut).

Les modèles phénoménologiques

Ce sont les modèles basés sur le principe de la conservation de l'énergie, mais qui ne différencient pas les modes de transfert de chaleur. Par conservation de l'énergie, on entend que l'énergie produite par le feu est soit transférée au combustible imbrûlé pour entretenir le feu, soit perdue dans le milieu ambiant (il n'y a pas de « disparition » d'énergie). Ils utilisent une équation globale de conservation d'énergie et prennent la forme générale suivante :

$$Q = ph_i V$$

Avec :

Q : énergie nette transportée à travers la surface d'ignition par unité de surface.

p : masse volumique du combustible.

h_i : enthalpie (énergie) par unité de masse nécessaire à l'ignition du combustible.

V : vitesse de propagation de l'incendie.

L'énergie Q n'est pas déterminée physiquement, mais empiriquement à l'aide de nombreuses expériences réalisées dans les configurations les plus diverses de combustible (charge, humidité, etc.) et d'environnement du feu (pente, vent, etc.).

Le modèle le plus connu de ce type d'approche est le modèle de Rothermel (1972). Le nombre colossal d'expériences conduites dans les configurations les plus diverses pour obtenir la valeur de Q permet au modèle de représenter correctement la vitesse de propagation du feu pour une large gamme de conditions. Si ces modèles donnent de bons résultats dans des écosystèmes aux propriétés relativement constantes (c'est par exemple le cas des grandes forêts d'Amérique du Nord), ils sont facilement mis à défaut quand ces propriétés varient fortement dans le temps et dans l'espace, comme dans la zone méditerranéenne. De nombreux outils de prédiction de propagation des feux à l'échelle du terrain intègrent ce type de modèles (Finney, 1998) et sont utilisés principalement aux États-Unis.

Les modèles physiques

Ce sont les modèles qui différencient les modes de transfert de chaleur (convection et rayonnement) et qui tentent de prédire la propagation en utilisant des moyens physiques et mathématiques fondamentaux. Il y a deux catégories principales de modèles qui sont particulièrement différentes : les modèles à une équation d'énergie (équation du type de celle de la section précédente, mais qui inclut explicitement les transferts d'énergie) et les modèles d'écoulement (ou de transport). Le premier type d'approche suppose que le végétal est homogène et possède des propriétés connues, tout comme les réactions de combustion sont supposées connues. Le problème se résume donc à un calcul de transfert d'énergie (Albini, 1986). Ces modèles ont permis les premiers d'obtenir une description physique de la propagation du feu et ils ont donné de bons résultats pour des pentes et des vents faibles et des végétations simples comme les litières d'aiguilles de pin.

Le deuxième type d'approche englobe les modèles d'écoulement qui mettent en œuvre les équations de transport dans un milieu réactif et radiatif (Grishin *et al.*, 1997). Ils sont d'une expression mathématique très complexe avec des dizaines d'équations représentant les quantités transportées pendant le feu (masse, composants chimiques, vitesse et énergie) ; nous épargnerons donc au lecteur leur formulation. Ils demandent de mettre en œuvre des moyens informatiques de calcul très lourds pour être résolus. Par ailleurs, ce type de modèles nécessite le développement d'un nombre important de sous-modèles, servant à décrire l'ensemble des phéno-

mènes physico-chimiques entrant en jeu dans la propagation du feu (réactions de combustion, turbulence des gaz, rayonnement des flammes, etc.). Ces sous-modèles doivent être déterminés à l'aide d'expériences dédiées qui sont spécifiques à chaque végétation différente. De ce point de vue, ces modèles ressemblent au modèle phénoménologique de Rothermel (1972). Beaucoup de ces sous-modèles sont difficiles à exprimer de manière détaillée (comme la combustion en phase gazeuse ou la dégradation du combustible) car on connaît peu de choses sur les phénomènes qui leur sont liés. Ces modèles sont pourtant d'un grand intérêt fondamental car ils contiennent l'ensemble des connaissances accumulées dans le domaine. On peut dire ainsi qu'à chaque fois qu'on les améliore, on améliore notre connaissance fondamentale des feux.

Dans un souci plus opérationnel, des approches simplifiées ont été proposées. Elles répondent au vieil adage scientifique qui veut que plus les phénomènes sont compliqués, plus il faut les représenter simplement. Il s'agit donc de ne représenter dans les modèles que les propriétés dominantes du feu qui jouent le plus sur leur propagation, c'est-à-dire d'extraire des connaissances accumulées la « substantifique moelle » qui permettra de représenter de manière simple, mais toujours générale, la propagation du feu. On peut développer des modèles déduits d'une simplification des modèles d'écoulement (Simeoni *et al.*, 2003), c'est l'approche de simplification descendante. On peut aussi développer des modèles simplifiés directement à partir de la connaissance empirique (mais

physique) du phénomène et les compliquer à chaque fois que nécessaire, c'est-à-dire à chaque fois que le modèle est défaillant dans sa représentation du comportement du feu. C'est l'approche ascendante (Balbi *et al.*, 2007). La figure 4 montre les résultats obtenus par différents modèles.

Les modèles d'écoulement permettent d'obtenir la distribution de toutes les variables d'état du modèle de feu : température et vitesse des gaz (représentées sur la figure 3.a), mais aussi les concentrations en espèces chimiques en chaque point, l'énergie dégagée par les réactions chimiques, les transferts radiatifs et convectifs dans le gaz et à l'intérieur de la végétation, pour n'en citer que quelques uns. Cependant, vu leur difficultés de mise en œuvre, ils ne peuvent simuler le feu que sur des petits domaines (quelques dizaines de mètres) et sont difficiles à valider.

Le modèle dont les résultats sont présentés dans la figure 3.b ne prend en compte que les principales caractéristiques du phénomène (comme des expressions simplifiées du rayonnement et de la combustion ou seulement la quantité et l'humidité de la végétation) pour donner, par le biais de formules assez simples, la vitesse de chaque point du front de feu. Ce modèle a été inséré dans un simulateur de manière à le rendre opérationnel et le cas présenté dans la figure 3.b est une validation des résultats du modèle sur un feu ayant eu lieu à Lançon de Provence en juillet 2005 (cf. <http://lemta.ensem.inpl-nancy.fr/gdr2864.html> pour les résultats de cette validation). Le modèle a donné des résultats très proche de la réalité, mais il reste encore à améliorer

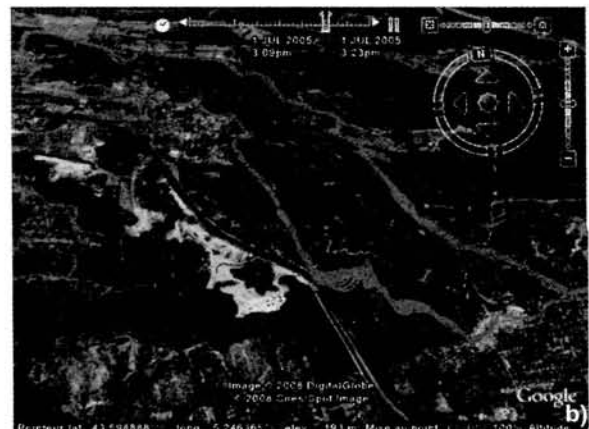
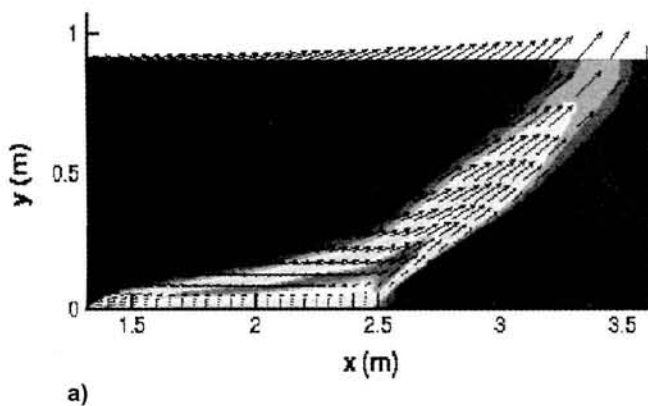


Figure 3 : Simulation d'un front de feu avec
a) le modèle multiphasique de l'IUSTI (Porterie *et al.*, 2000)
b) le modèle simplifié du SPE (Balbi *et al.*, 2007).

notamment pour qu'il prenne mieux en compte les effets de la végétation.

La connaissance d'un phénomène aussi complexe et le développement de modèles doivent s'accompagner par le développement d'activités expérimentales fortes car beaucoup de phénomènes restent non observables à l'œil nu, peu connus et difficilement quantifiables.

Les activités expérimentales

Des expériences sont nécessaires à toutes les échelles car le phénomène a lieu à des échelles très variées, allant du millimètre pour la combustion au mètre (ou plus) pour les transferts thermiques. Les expériences de petite échelle se font en laboratoire et celles à grande échelle sur le terrain. L'exposé qui suit n'a pas la prétention d'être exhaustif, mais il cherchera à mettre en évidence l'intérêt des activités expérimentales pour la compréhension et la prévision du comportement des feux.

L'expérimental de laboratoire

Ces activités sont dédiées à la compréhension des mécanismes de base intervenant dans les feux de forêt. L'avantage de l'expérimental de laboratoire réside dans la réalisation de feux dans des conditions extrêmement bien contrôlées et bien caractérisées, que l'on ne peut pas retrouver dans les conditions du terrain où de nombreux paramètres ne sont pas maîtrisables (comme le vent ou l'humidité de la végétation par exemple).

Les premières activités de ce type ont été liées à la description de la propagation d'un feu dans des litières d'aiguilles de pin (Dupuy, 1995). Les quantités mesurées ont été les vitesses de propagation du feu en fonction du combustible, du vent (soufflerie) et de la pente (Mendes-Lopes *et al.*, 1998). D'autres caractéristiques ont aussi été étudiées telles que les effets de transition verticale du feu (Marcelli *et al.*, 2005). Ces études ont permis de comprendre l'influence de nombreux paramètres sur la propagation du feu.

Dans un second temps, des séries d'expériences plus précises ont visé à mieux comprendre et décrire les paramètres les plus fins entrant en jeu dans les feux. On peut citer notamment les transferts thermiques (Morandini *et al.*, 2005) et la combustion (Schemel *et al.*, 2008 ; Tihay *et al.*,

2009). Cette fois-ci, le but était d'augmenter la connaissance fondamentale du feu. Ces aspects de l'étude des feux sont très importants car ils constituent le socle de compréhension du phénomène sur lequel tout modèle va être basé. De nouvelles expériences demandent d'ailleurs à être développées à chaque fois qu'un phénomène est mal représenté ou qu'un modèle est mis en défaut dans une configuration donnée de paramètres.

L'expérimental de terrain

La compréhension du comportement global du feu ne peut s'obtenir qu'au niveau où les phénomènes extrinsèques interviennent, c'est-à-dire au niveau du terrain. En effet, de nombreux phénomènes, comme le vent et la turbulence, ont des comportements totalement différents entre le terrain et le laboratoire.

Une expérience de propagation du feu a donc été conduite à Sainte Lucie de Porti Vechju, en juillet 2004, sur une parcelle de maquis d'environ 30 mètres sur 80 mètres, (cf. figure 4.a.). Ce brûlage a eu pour objectif de permettre la mesure des propriétés géométriques et physiques du front de flamme durant sa progression. Cet aspect est particulièrement novateur car même si plusieurs expériences de terrain ont eu lieu auparavant de par le monde (Viegas *et al.*, 2006 ; Cheney *et al.*, 1993), elles visaient surtout à comprendre le comportement global du feu en se focalisant sur la vitesse de propagation et la forme du front. Peu d'autres expériences ont eu lieu visant à mesurer des grandeurs physiques utiles à la modélisation ; citons quand même l'« International Crown Fire Modelling Experiment » aux États-Unis qui visait à caractériser les feux de cimes (Alexander *et al.*, 1998).

Différents relevés ont été réalisés à partir de divers instruments d'observation et de mesure disposés sur le haut de la parcelle (cf. figure 4.b.). La température dans les flammes a été obtenue grâce à des sondes de température (sur les grands mâts noirs à l'intérieur de la végétation) ; 36 fluxmètres ont été disposés sur la zone débroussaillée (sur les neuf mâts blancs) pour quantifier les transferts de chaleur convectifs et radiatifs ; des anémomètres soniques ont servi à relever le vent autour de la parcelle (on voit un anémomètre derrière la personne dans la figure 4.c.) ; une station météorologique a donné en plus du vent, la température et l'humidité de l'air ; des films ont été réalisés pour avoir la forme du front

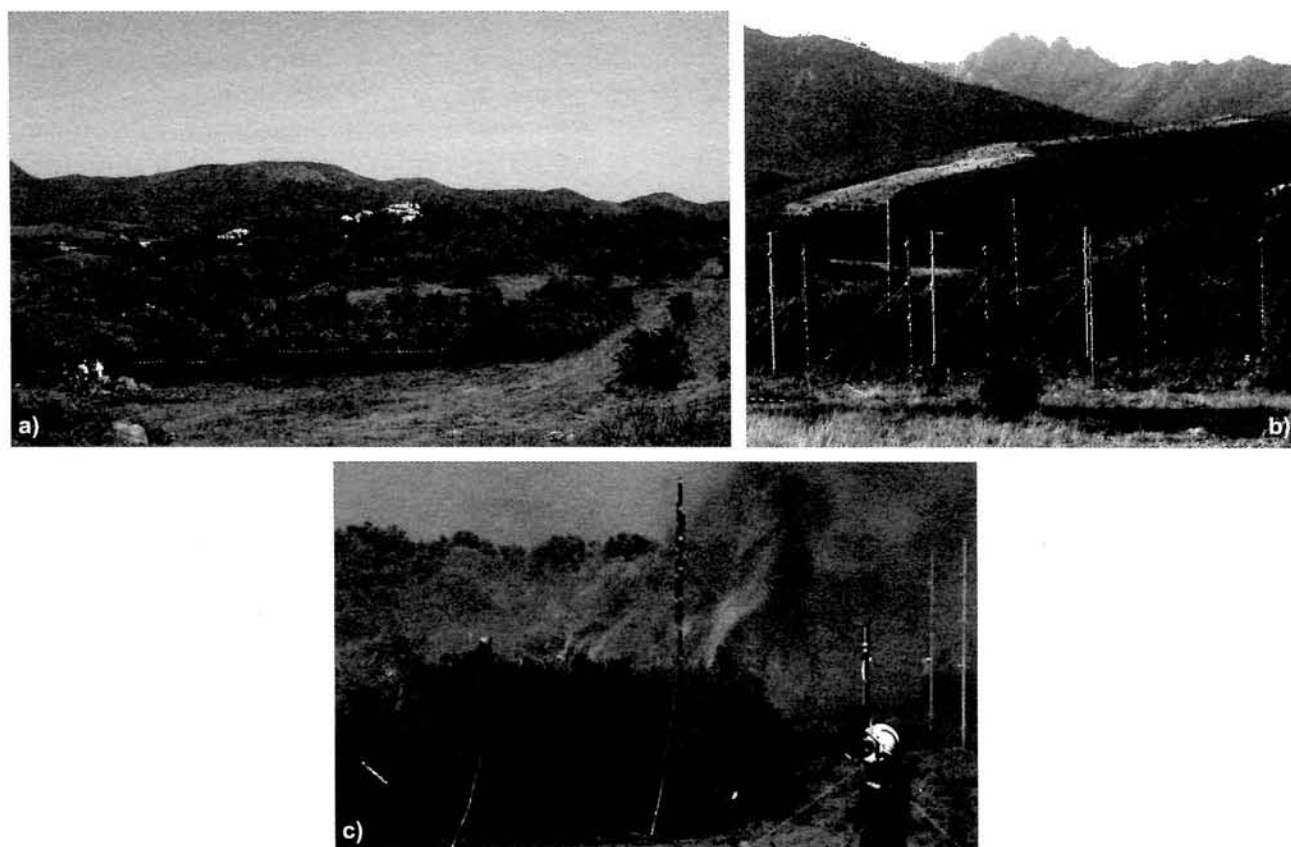


Figure 4 : Expérience de terrain à Sainte Lucie de Porti Vechju

- a) vue générale de la parcelle
- b) vue des instruments positionnés en haut de la parcelle
- c) vue de l'arrivée du feu sur le haut de la parcelle

de feu et la hauteur et l'inclinaison des flammes (la figure 4.c. est extraite d'un film enregistré par une des caméras de flanc) ; une caméra infrarouge a servi à caractériser le front de feu à son arrivée en haut de la parcelle (elle permet de visualiser les flammes à travers la fumée).

En tout, 113 capteurs nous ont été disposés sur l'expérience et ils ont tous fonctionné. Les résultats obtenus ont permis de caractériser l'impact d'un feu sur une zone débroussaillée et de quantifier les transferts de chaleur par rapport aux normes acceptées par des pompiers en tenue de feu. Ils ont aussi permis de mieux comprendre les différences de comportement du feu entre le laboratoire et le terrain (Santoni *et al.*, 2006) et l'influence du vent sur le feu à l'échelle du terrain (Morandini *et al.*, 2006). Un film a été réalisé sur cette expérience par le « CNRS Images » et a été diffusé à la Cité des Sciences et de l'Industrie de la Villette à Paris (Collectif équipe « Feux », 2004).

Les phénomènes extrêmes

Le feu, parfois ne suit pas le comportement prévisible que nous lui prêtons, mais adopte des comportements extrêmes. Même s'il existe de nombreux cas, nous n'en citerons que deux qui sont liés à nos travaux : les feux éruptifs et les feux couvants.

Les feux éruptifs

Les éruptions de feux consistent en une augmentation dramatique de la vitesse de propagation du feu dans des zones encaissées (canyons et vallons). Sous des conditions particulières de pente, de vent et de végétation, un feu se propageant à une vitesse classique (et déjà élevée) de 3 km/h peut « entrer en éruption » et atteindre des vitesses de propagation de 15 à 30 km/h.

Quand des sapeurs-pompiers se trouvent sur le passage d'une éruption de feu, ils sont très souvent gravement brûlés, malgré leur matériel de

protection (même s'ils sont dans leurs véhicules), et beaucoup payent leur engagement de leur vie. Citons à titre d'exemple les accidents de Cornillon-Confoux en Provence (2000, 2 morts), Palasca en Corse (2000, 2 morts et 5 brûlés graves), Mortágua au Portugal (2005, 4 morts) Guadalaraja en Espagne (2005, 11 morts) et Kornat en Croatie (2007, 12 morts).

Plusieurs phénomènes physiques et chimiques peuvent potentiellement causer ce genre d'événements (vent, topographie, végétation, accumulation de gaz combustibles, sécheresse, etc.). Des expériences menées au Portugal depuis plusieurs années ont permis de reproduire des éruptions à l'échelle du laboratoire (Viegas, 2006). Cependant, les connaissances accumulées ne permettent pas de séparer clairement les phénomènes précités, pas plus qu'elles ne permettent de savoir lequel d'entre eux est dominant dans des conditions données. L'enjeu scientifique est d'amener des éléments de compréhension des mécanismes de base à l'origine des feux éruptifs afin d'augmenter la sécurité des sapeurs-pompiers face à ces événements extrêmes.

Les feux couvants

Ce sont des cas extrêmes, non dans le sens du phénomène, mais dans le sens où ils apparaissent lorsque les conditions propices à la propagation du feu sont extrêmes (vagues de chaleur et grandes sécheresses) et dans le sens où leurs conséquences sont soit de grande ampleur, soit génératrices de catastrophes. Les feux couvants sont des feux sans flamme, se propageant lentement, sur ou sous le sol, sous la forme de braises. Deux types de feux couvants sont caractéristiques des feux de nature : les feux de tourbe et les feux d'humus.

Les feux de tourbe ont lieu essentiellement au Canada, en Russie et au Royaume-Uni. Dans une moindre mesure, il existe de la tourbe dans les régions tropicales. Chaque année des feux de tourbe ont lieu, le plus souvent allumés par des feux de surface qui se transmettent au sol. La tourbe est normalement une matière humide, mais dans des conditions de sécheresse intense, c'est un très bon combustible. Comme son épaisseur peut varier de 50 centimètres à 12 mètres, il peut être très difficile d'éteindre les feux car ils peuvent se propager sous le sol en dégageant peu de fumée, mais en consommant lentement des grandes quantités de carbone. Comme ces feux sont en sous-sol, l'eau est souvent

inefficace car il en faudrait des quantités démesurées afin de noyer un feu qui est lui-même très difficile à détecter. Les moyens de lutte sont souvent démunis pour les traiter, la méthode la plus efficace restant de creuser des tranchées pour contenir la propagation du feu. Sachant de plus que le carbone stocké dans la tourbe représente autant de carbone que celui présent dans l'atmosphère et plus que celui stocké dans les forêts, on peut anticiper l'impact de ces feux dans le cadre des changements climatiques. L'exemple le plus marquant de feux de tourbe est celui des feux apparus suite aux incendies de forêt ayant eu lieu en Indonésie en 1997 lors de l'épisode climatique « El Niño ». Ils ont représenté environ 40 % des émissions globales de CO₂ de l'année (Page *et al.*, 2002) et certains brûlent encore aujourd'hui.

Le deuxième type de feu, les feux d'humus, peut être rencontré plus au Sud. Certes, les couches d'humus sont plus fines que celle de tourbe (de 5 à quelques dizaines de centimètres), mais ces feux peuvent quand même avoir lieu sous le sol et être très difficiles à détecter. L'impact sur les émissions est bien sûr négligeable et les conséquences écologiques sont moindres (bien qu'ils puissent stériliser complètement les sols). Cependant, comme ils durent longtemps, ils peuvent représenter un risque important de départ de nouveaux feux de forêt. Là encore, ce risque est plutôt faible dans le cadre de conditions météorologiques normales, mais il peut augmenter dramatiquement lors d'épisodes de fortes sécheresses. Dans le cas du feu de Santa Maria di Lota en 2003, un premier feu classique avait été allumé par la foudre en crête et avait brûlé plusieurs hectares (ce qui est plutôt rare dans des conditions normales). Une fois le feu de surface traité, le feu d'humus a couvé pendant neuf jours et n'a pas été éteint malgré l'action des pompiers. Le neuvième jour, des vents violents se sont levés et le feu s'est retransformé en feu de forêt avec les conséquences dramatiques que l'on sait (un mort et un blessé grave dans la population) et une superficie brûlée de 4 600 hectares. Là aussi, les changements climatiques tracent des perspectives plutôt inquiétantes pour la zone méditerranéenne.

Les études scientifiques sur les feux couvants visent actuellement à comprendre les conditions de sécheresse propices à la propagation de tels feux dans la tourbe et l'humus (Simeoni *et al.*, 2009) et leurs émissions dans l'atmosphère (Rein *et al.*,

2009). L'idée étant de mieux connaître les risques de développement de tels feux et d'en comprendre les mécanismes afin de proposer des méthodes de traitement adaptées.

Conclusion

Cet article a présenté le contexte de la recherche sur les feux, leurs mécanismes de propagation et les études scientifiques qui sont liées à la compréhension des phénomènes physico-chimiques mis en œuvre.

Ce domaine est encore jeune et le problème est d'une grande complexité. L'investissement en connaissances fondamentales doit donc rester important car il permettra de continuer à alimenter la recherche appliquée, qui vise elle à fournir des solutions aux opérationnels de terrain, acteurs de la lutte et de la prévention.

Certains outils ont été développés, mais le chemin reste encore long. Toutefois, il est passionnant et très motivant pour les scientifiques. Ceci est particulièrement vrai pour notre jeune université située au centre de la Corse, qui est une des régions méditerranéennes les plus touchées par les incendies de forêt.

Bibliographie :

ALBINI F.A., « Wildland fire spread by radiation – A model including fuel cooling by natural convection » in *Combustion Science and Technology*, vol. 45, n° 1-2, 1986, p. 101-113.

ALEXANDER M.E., Stocks B.J., Wotton B.M., Lanoville R.A., « An example of multi-faceted wildland fire research : the International Crown Fire Modelling Experiment » in *III International Conference on Fire Research*, Luso, Portugal, 1998, p. 83-112.

BALBI J.H., ROSSI J.L., MARCELLI T., SANTONI P.A., « A 3D Physical Real-time Model of Surface Fires Across Fuel Beds » in *Combustion Science and Technology*, 2007, 179(12) : 2511-2537.

CHENEY N.P., Gould J.S., Catchpole W.R., « The influence of fuel, weather and fire shape variables on fire spread in grasslands » in *International Journal of Wildland Fire*, vol. 3, n° 1, 1993, p. 31-44.

Collectif équipe « Feux », SPE de Corte, « La marche du feu », documentaire audiovisuel de 30 min, Cité des Sciences et de l'Industrie & CNRS image, 2005.

DUPUY J.L., « Slope and fuel load effects on fire behaviour : Laboratory experiments in pine needles fuel beds » in *International Journal of Wildland Fire*, vol. 5, n° 3, 1995, p. 153-164.

FINNEY M.A., *FARSITE : Fire area simulator – model development and evaluation*, Res. Pap. RMRS-RP-4, Ogden, Utah : USDA, Forest Service, Rocky Mountains Research Station, 1998.

GRISHIN A.M., *Mathematical modeling of forest fires and new methods of fighting them*, In Albin (Ed.), Publishing house of the Tomsk State University, 1997, 210 p.

MARCELLI T., Santoni P.A., Simeoni A., Leoni E., Porterie B., « Fire spread across pine needle fuel beds : characterisation of temperature and velocity distributions within the fire plume » in *International Journal of Wildland Fire*, vol. 13, 2004, p. 37-48.

MCCARTHER A.G., « Weather and grassland fire behaviour » in *Australian Forest and Timber Bureau Leaflet*, n° 100, 1966.

MENDES-LOPES J.M., VENTURA J.M., AMARAL J.M., « Rate of spread and flame characteristics in a bed of pine needles » in *III International Conference on Fire Research*, Luso, Portugal, 1998, p. 497-511.

MORANDINI F., SIMEONI A., SANTONI P.A., BALBI J.H., « A model for the spread of fire across a fuel bed incorporating the effects of wind and slope » in *Combustion Science and Technology*, 2005, 177(7) : 1381-1418.

MORANDINI F., SILVANI X., ROSSI L., SANTONI P.A., SIMEONI A., BALBI J.H., ROSSI J.L., MARCELLI T., « Fire spread experiment across Mediterranean shrub: Influence of wind on flame front properties » in *Fire Safety Journal*, 2006, 41(3), p. 229-235.

PAGE S.E., SIEGERT F., RIELEY J.O., BOEHM H.D.V., JAYA A., LIMIN S., « The amount of carbon released from peat and forest fires in Indonesia during 1997 » in *Nature*, 2002, p. 61-63.

PORTERIE B., MORVAN D., LORAUD J. C., LARINI M., « Firespread through fuel beds : Modeling of wind-aided fires and induced hydrodynamics »

- in *Physics of Fluids*, vol. 12, n° 7, 2000, p. 1762-1781.
- REIN G., COHEN S., SIMEONI A., « Carbon emissions from smouldering peat in shallow and strong reaction fronts » in *Proceedings of the Combustion Institute*, vol. 32, n° 2, 2009, p. 2489-2496.
- ROTHERMEL R.C., *A mathematical model for predicting fire spread in wildland fuels*, United States Department of Agriculture, Forest Service Research INT-115, 1972.
- SCHEMEL C., SIMEONI A., BITEAU H., RIVIERA J., TORERO J.L., « A calorimetric study of wildland fuels » in *Experimental Thermal and Fluid Science*, vol. 32, n° 7, 2008, p. 1381-1389.
- SANTONI P.A., SIMEONI A., ROSSI J.L., BOSSEUR F., MORANDINI F., SILVANI X., BALBI J.H., CANCELIERI D., ROSSI L., « Instrumentation of wildland fire: Characterisation of a fire spreading through a Mediterranean shrub » in *Fire Safety Journal*, vol. 41, n° 3, 2006, p. 171-184.
- SIMEONI A., SANTONI P.A., LARINI M., BALBI J.H., « Reduction of a multiphase formulation to include a simplified flow in a semi-physical model of fire spread across a fuel bed » in *International Journal of Thermal Science*, n° 42, 2003, p. 95-105.
- SIMEONI A., GARCIA J., REIN G., « Description of subsurface fires and some experimental considerations on their dynamics » in *Russian Physics Journal*, 2009, à paraître.
- TIHAY V., SIMEONI A., SANTONI P.A., GARO J.P., VANTELON J.P., « A global model for the combustion of gas mixtures released from forest fuels » in *Proceedings of the Combustion Institute*, vol. 32, n° 2, 2009, p. 2575-2582.
- VIEGAS D.X., « Parametric study of an eruptive fire behaviour model » in *International Journal of Wildland Fire*, vol. 15, n° 2, 2006, p. 169-177.
- VIEGAS D.X., PALHEIRO P.M., PITA L.P., RIBEIRO L.M., CRUZ M.G., OLLERO A., ARRUE B., DIOS R.M., « Analysis of Fire Behaviour in Mediterranean Shrubs : The Gestosa Fire Experiments » in *V International Conference on Forest Fire Research*, Figueira da Foz, Portugal, 2006.

Quelles sont
les conséquences
des brûlages dirigés
de sous-bois sur
les peuplements de
pin laricio en Corse ?
Contribution de
l'Université de Corse

Vanina PASQUALINI,
Magali CANNAC,
Lila FERRAT

Introduction

Le contexte de l'étude

La région méditerranéenne subit en moyenne 50 000 incendies par an, qui brûlent une superficie forestière de l'ordre de 600 000 ha (Quézel & Médail, 2003). Ces incendies constituent des perturbations majeures des écosystèmes méditerranéens, notamment des forêts de pins (Leone & Lovreglio, 2004). Les formations à conifères sont les plus vulnérables puisqu'elles constituent les deux tiers des forêts brûlées (Quézel & Médail, 2003).

Face à cette menace, les gestionnaires utilisent plusieurs techniques, telles que le brûlage dirigé. Le brûlage dirigé est l'utilisation du feu dans une zone précise pour réaliser des objectifs prédéterminés de gestion forestière ou d'autres aménagements du territoire. Dans les peuplements de conifères, le brûlage dirigé est considéré comme le meilleur outil pour diminuer le combustible.

Du fait de sa vulnérabilité face aux feux de forêts, la Corse est une des régions méditerranéennes où le brûlage dirigé est de plus en plus développé depuis ces dernières années. Depuis peu, l'Office National des Forêts (ONF ; unité spécialisée de DFCI) et les sapeurs forestiers de la région corse emploient le brûlage dirigé sous *Pinus nigra* Arn. ssp. *laricio* (Poir.) Maire var. *corsicana* (*Pinus laricio* ; Figure 1).

Le Pin laricio

Pinus nigra laricio var. *corsicana* est une espèce endémique de Corse, en raison de la présence d'aires naturelles inféodées à cette région. Les forêts corses abritent 45 096 ha de résineux dont 25 164 ha de futaies de *Pinus laricio* (Inventaire Forestier National, 2006). *Pinus laricio* constitue la troisième essence de reboisement continentale, après le douglas et le pin maritime (Schabaver, 2001). En effet, son

bois, blanc rosé, apprécié pour la production de feuilles de placage, sert également en menuiserie, pour les charpentes et pour la fabrication de lamellé collé.

Les forêts de *Pinus laricio* caractérisent les montagnes corses aux étages supraméditerranéen et montagnard (900 à 1 800 m), où elles règnent sur les versants ensoleillés (Gamisans & Marzocchi, 1996). Clés de voûte d'un écosystème complexe constitué autour d'elles, leur existence garantit la destinée de très nombreuses espèces animales et végétales. Leur valeur patrimoniale est exceptionnelle. L'habitat naturel du *Pinus laricio* de Corse, très peu représenté à l'échelle européenne, a été classé prioritaire dans le cadre de la Directive « Habitats » (Leone & Lovreglio, 2004). Il abrite des espèces d'intérêt communautaire telles que la sitelle (Moneglia, 2003). En tant qu'espèce, *Pinus laricio* n'est pas menacé et les peuplements sont en bon état de conservation ; seuls les incendies constituent une menace certaine.



Figure 1 : Brûlage dirigé sous les forêts de Pin laricio.

Les mesures du développement et de la vitalité de *Pinus laricio* après brûlage dirigé : le métabolisme primaire et le métabolisme secondaire

Les gestionnaires des forêts sont particulièrement demandeurs d'informations sur le développement et la vitalité de *Pinus laricio* après brûlage dirigé. Leurs interrogations s'orientent notamment sur les effets du brûlage dirigé sur les arbres :

- au cours du temps,
- en fonction de la saison, des brûlages dirigés,
- en fonction du nombre de répétitions possibles et de leur fréquence.

Pour évaluer les effets des brûlages dirigés sur les arbres, les paramètres physiologiques sont particulièrement intéressants à étudier puisqu'ils sont impliqués dans les réponses des arbres à des stress, quelle qu'en soit l'origine. Différentes molécules chimiques sont produites au niveau des plantes. On distingue :

- i) les métabolites primaires, qui sont des molécules essentielles à la vie de la plante, et
- ii) les métabolites secondaires, qui sont des molécules qui participent à la défense de la plante contre des contraintes environnementales (par exemple défense contre l'attaque des insectes ou encore réponse à un stress environnemental).

Ces molécules sont généralement utilisées comme bioindicateurs de la vitalité des végétaux, c'est-à-dire que leur mesure fournit des informations fiables et rapides sur l'état de santé de ces végétaux.

De nombreux travaux de recherche sont réalisés sur l'impact des brûlages dirigés sur la strate arborée. Toutefois, les résultats de ces études sont souvent controversés notamment au niveau du métabolisme primaire, puisque ces réponses dépendent largement des conditions environnementales (e.g. site, espèces, saison, répétition, intensité). Les effets d'un stress thermique sont peu étudiés au niveau du métabolisme secondaire.

L'objectif de l'étude

Afin d'orienter les gestionnaires forestiers dans la pratique du brûlage dirigé, l'Université de Corse a entamé des travaux de recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat intitulée : Quelles sont les réponses de *Pinus laricio* soumis aux brûlages dirigés ? Contribution à la gestion des forêts (Cannac, 2008). Cette thèse a débuté en janvier 2006 et a été soutenue en séance publique le 9 décembre 2008 à l'Université de Corse. Ces travaux ont porté sur l'étude des brûlages dirigés de sous-bois :

- sur le métabolisme primaire (par exemple le suivi de la production de pigments chlorophylliens ou encore l'assimilation de l'azote) et
- sur le métabolisme secondaire (par exemple le suivi de la production de molécules spécifiques comme les composés phénoliques, les flavonoïdes ou encore les terpénoïdes), au cours du temps, en fonction de la saison d'investigation des brûlages dirigés et de la répétition des brûlages dirigés sur un même site.

L'utilisation de ces composés comme bioindicateurs d'un stress thermique a été évaluée dans l'optique d'amener des recommandations pour la gestion des écosystèmes forestiers au travers d'une pratique durable du brûlage dirigé.

Expérimentation réalisée

Deux sites d'étude ont été choisis en Corse.

Le premier site d'étude se situe dans la forêt du Valdu Niellu (42°17'03 N, 8°55'22 E) au Nord-Est de la Corse. Les travaux sont conduits dans un peuplement régénéré naturellement de *Pinus laricio* de 2 ha. La moyenne d'âge de ces arbres est comprise entre 10 et 12 ans. Trois stations, de 0,2 ha chacune, ont été sélectionnées. Ces stations sont similaires tant au niveau de la composition du sol et de la végétation de sous-bois, qu'au niveau des peuplements de *Pinus laricio*. Le site du Valdu Niellu a été choisi pour connaître les effets de la saison (printemps et automne) des brûlages dirigés sur *Pinus laricio* ainsi que leurs effets à court terme (moins de 2 ans). Durant la saison estivale, les brûlages dirigés sont interdits et pendant la saison hivernale, peu de brûlages sont réalisés puisque les forêts de *Pinus laricio* sont en grande majorité sous la neige. L'ONF a ainsi réalisé deux brûlages dirigés :

- le premier en avril 2006 sur la station 1 ;
- le deuxième en octobre 2006 sur la station 2.

La station 3 a servi de témoin pour nos expériences sur ce site. Des prélèvements d'aiguilles ont été réalisés sur *Pinus laricio* à différentes dates

régulières entre mars 2006 et octobre 2007 sur les trois stations. Les analyses des différents composés chimiques présents dans les aiguilles sont ensuite réalisées au laboratoire de l'Université de Corse.

Le deuxième site d'étude se situe dans la forêt de l'Ospedale (41°41'37 N, 9°12'36 E) au Sud-Ouest de la Corse. Les travaux sont conduits dans une plantation de *Pinus laricio* de 5 ha, datant de 1985. Les arbres sont âgés de 24 ans. Six stations, de 0,05 ha chacune, ont été sélectionnées. Ces stations sont similaires tant au niveau de la composition du sol et de la végétation de sous-bois, qu'au niveau des peuplements de *Pinus laricio*. Le site de l'Ospedale a été choisi pour connaître les effets de la répétition des brûlages dirigés à moyen terme (moins de 5 ans) sur *Pinus laricio*. L'ONF a ainsi réalisé différents brûlages dirigés :

- les premiers en avril 2003 sur les stations 1 et 2 ;
- les deuxièmes en avril 2006 sur la station 2 (afin d'obtenir une répétition de brûlage avec un intervalle de trois ans) et sur la station 3 ;
- le quatrième en avril 2007 sur la station 4.

Les deux dernières stations (stations 5 et 6) ont servi de témoin pour nos expériences sur ce site. Des prélèvements d'aiguilles ont été réalisés sur *Pinus laricio* à différentes dates régulières entre mars 2006 et octobre 2007 sur l'ensemble des stations.

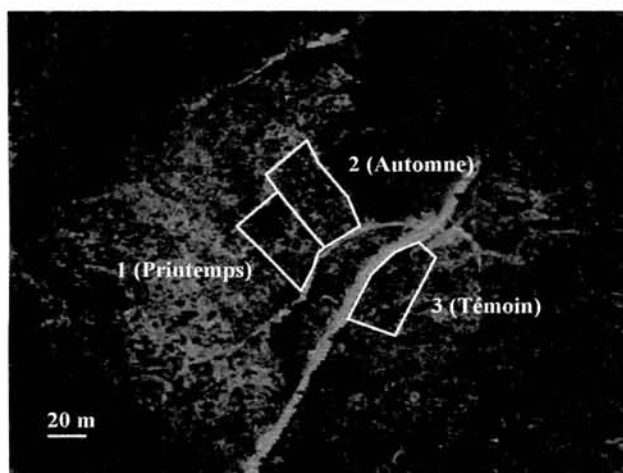


Figure 2 : Localisation des 3 stations au Valdu Niellu (Photographie aérienne IGN ®).

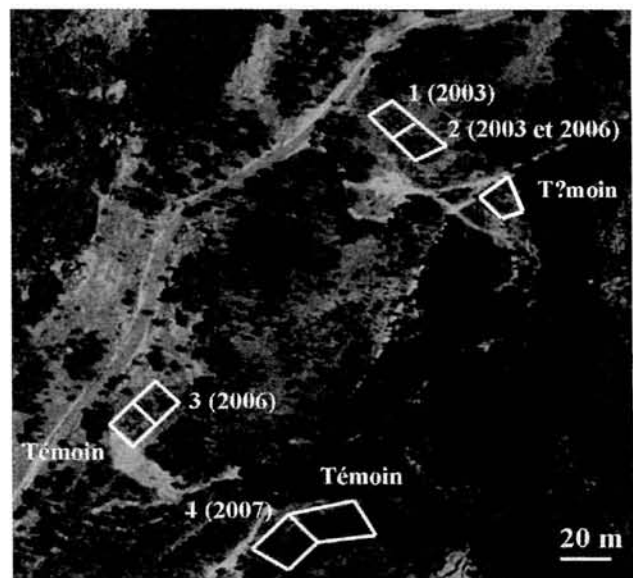


Figure 3 : Localisation des 6 stations à l'Ospedale (Photographie aérienne IGN ®).



Figure 4 :
Mesure de
l'intensité et de
la sévérité du
brûlage dirigé.

Les analyses des différents composés chimiques présent dans les aiguilles sont ensuite réalisées au laboratoire de l'Université de Corse.

Lors des brûlages dirigés, des mesures d'intensité de brûlages dirigés ont été réalisées à partir de thermocouples situés de -2 cm de profondeur à +3 m de hauteur, afin de quantifier et d'évaluer l'intensité et la sévérité des brûlages dirigés (Figure 4).

Principaux résultats obtenus et propositions pour les gestionnaires

Effets des brûlages dirigés sur le métabolisme de *Pinus laricio* à court et moyen terme

Les brûlages dirigés de faibles intensités ont un impact sur *Pinus laricio* qui varie en fonction du temps. Nos expérimentations, conduites en milieu naturel ou aménagé, montrent que les brûlages dirigés impliquent un stress au niveau de *Pinus laricio*, avec une augmentation de la production des molécules de défense (métabolites secondaires) durant plus d'une année après les brûlages dirigés.

Les brûlages dirigés, conduits sur un peuplement régénéré naturellement, paraissent avoir un impact positif la première année sur *Pinus laricio*, en particulier avec une augmentation de l'azote foliaire.

Les pigments, les composés phénoliques et le flux de résine permettent de connaître les effets des brûlages dirigés sur *Pinus laricio*, quel que soit le peuplement, aménagé ou régénéré naturellement.

Cette étude met aussi en évidence qu'après 3 ans, *Pinus laricio* ne montre plus de variations au niveau du métabolisme primaire et secondaire.

Effets de la saison des brûlages dirigés sur le métabolisme de *Pinus laricio*

Nos résultats font apparaître que le stress subi par *Pinus laricio* lors du brûlage de printemps est plus important que celui d'automne. Le printemps est une période où l'activité photosynthétique est plus élevée qu'en automne et la plante serait donc plus sensible à un stress thermique pendant cette période. Il serait donc préférable d'utiliser les brûlages dirigés de faibles intensités en automne, pour que la strate arborée soit moins stressée. Certains composés phénoliques varient au-delà d'1 an et pourraient être utilisés comme bioindicateurs d'un stress thermique pour révéler les effets des brûlages dirigés à plus long terme.

Effets de la répétition des brûlages dirigés sur le métabolisme de *Pinus laricio*

Le métabolisme primaire et secondaire est affecté par la répétition des brûlages dirigés sur une même parcelle en particulier les premiers mois. Une augmentation du flux de résine est observée jusqu'à environ 2 ans après un stress thermique sur *Pinus laricio*, avec une production de résine multipliée par 2. *Pinus laricio* montre aussi une synthèse des molécules de défense beaucoup plus importantes suite à deux brûlages dirigés. Cependant, ces premiers résultats mettent en évidence que les réactions de *Pinus laricio* sont similaires suite à un ou deux brûlages conduits avec un intervalle de 3 ans au niveau du métabolisme primaire et secondaire.

Dans l'état actuel des connaissances, nous déconseillons d'utiliser les brûlages dirigés chaque année, voire tous les 2 ans. Un intervalle de 3 ans semble être un laps de temps raisonnable pour la répétition de brûlages dirigés de faibles intensités afin de permettre aux forestiers d'utiliser cette technique sans trop stresser le fonctionnement des arbres.

Perspectives de l'étude

L'évaluation des effets des brûlages dirigés de faibles intensités sur le fonctionnement de *Pinus laricio* apparaît comme une étude fondamentale afin de contribuer à une meilleure gestion des forêts. Un certain nombre d'axes d'études reste encore à confirmer et à explorer pour bien évaluer les effets des brûlages dirigés sur l'écosystème.

D'autres compartiments de cet écosystème pourraient être étudiés pour mieux évaluer ces effets comme par exemple, la dynamique du couvert végétale, les nutriments au niveau du sol ainsi que la pédofaune, mais aussi la reproduction et la nidification de l'avifaune.

Remerciements

Les auteurs tiennent à remercier l'ONF (unité DFCI) pour la réalisation des brûlages dirigés, les physiciens de l'Université de Corse pour leur collaboration dans la mesure de l'intensité et la sévérité des brûlages dirigés et les chimistes de l'Université de Corse pour leur implication dans les analyses chimiques réalisées.

Ces travaux ont été cofinancés (i) par la Collectivité Territoriale de Corse par l'intermédiaire d'une bourse régionale de doctorat et par son soutien financier dans le cadre de l'ARPR, (ii) par l'Agence National de la Recherche dans le cadre d'un programme intitulé « Modélisation de la propagation et de la lutte contre les feux de forêts » et (iii) par le ministère de l'Agriculture et de la Pêche (GIS Incendie) grâce au programme intitulé « Conséquences des brûlages dirigés sur le métabolisme primaire et secondaire de deux pins méditerranéens et leurs relations avec les potentialités d'inflammation ».

(Université de Corse, UMR CNRS 6134,
Sciences Pour l'Environnement,
BP 52, 20250 Corte, France)

Références bibliographiques :

- CANNAC, MAGALI, *Quelles sont les réponses de Pinus laricio soumis aux brûlages dirigés ? Contribution à la gestion des forêts*, 2008. Thèse de doctorat, Université de Corse, 165 p.
- GAMISANS, JACQUES, MARZOCCHI, JEAN-FRANÇOIS, *La flore endémique de la Corse*. Éd. Edisud, Aix-en-Provence, 1996, 208 p.
- INVENTAIRE FORESTIER NATIONAL, *Inventaire forestier Départemental : Haute-Corse (2004) et Corse-du-Sud (2003) 3^e inventaire*, 2006. Éd. Inventaire Forestier National : 362 p.
- LEONE, VITTORIO, LOVREGGIO, RAFFAELLA, « Conservation of Mediterranean pine woodlands: scenarios and legislative tools ». *Plant Ecology*, n° 171, 2004 : 221-235.
- MONEGLIA, Pasquale, 2003. *Étude sur la fructification du Pin laricio (Pinus nigra laricio) comme ressource alimentaire hivernale de la sitelle corse (Sitta whiteheadi)*. Mémoire DEA Université de Corse, 25 p.
- QUÉZEL, PIERRE, MÉDAIL, FRÉDÉRIC, *Écologie et biogéographie des forêts du bassin méditerranéen*, 2003. Éd. Elsevier, Lavoisier Publ., 572 p.
- SCHABAUVER, HÉLÈNE, *Le pin laricio de Corse dans son aire naturelle Pinus nigra subsp. laricio var. corsicana*, 2001. Centre National de Formation Forestière Section des Techniciens Supérieurs Forestiers, Éd. Office National des Forêts, 25 p.

MÉLANGES

1921 : L'entracte du voyage en Corse de Joseph Conrad

Maddalena RODRIGUEZ-
ANTONIOTTI

C'EST À 63 ANS, AU FAÎTE de la renommée, que l'écrivain de langue anglaise Joseph Conrad (de son vrai nom Téo­dor Józef Konrad Korzeniovski) décide de séjourner en Corse. C'est un vieux rêve. Une obsession même, selon sa femme Jessie. Elle relate qu'en 1896, lors de leur voyage de noces en Bretagne, il lui avait déjà fait part de cette intention et qu'il lui avait alors donné deux livres à lire qui se rapportaient à l'île. Mon propos n'est pas d'examiner aujourd'hui pour quelles raisons complexes Conrad entreprend cette expédition (car, dans sa vieille Cadillac depuis l'Angleterre, on peut estimer que cela en fut une) mais, au travers de son regard, d'approcher peu ou prou la Corse de ces années-là.

Bien entendu, il s'agit d'un regard subjectif. Et dès lors, il n'est pas inintéressant de préciser que Joseph Conrad séjourne en Corse trois ans avant sa mort (une mort que lui-même, du reste, pressent prochaine). S'il n'a jamais mis les pieds dans l'île, il s'en est approché par nombre de lectures d'écrivains français qu'il affectionne et qui y avaient voyagé. Au-delà, il s'y est attaché par la densité de son vécu durant ses années de jeunesse à Marseille. C'est en effet sur la rive méditerranéenne que le Polonais de 17 ans est né à lui-même et a été initié à la mer par Dominique Cervoni, un marin du Cap Corse. Par conséquent, l'auteur de *Du Goût des voyages* va découvrir notre île à travers le prisme de ses archives intérieures. Il en réalise, en quelque sorte, une mise à jour. Avec la langue française pour alliée substantielle (une langue qu'il parle couramment), il ne regarde donc pas le pays *uniquement* en touriste. Parfait nomade et un rien ethnologue (jusque dans la construction de lui-même), c'est *aussi* en romancier qu'il l'aborde. Œil-pensée-mot : quoi de plus socialement invisible qu'une activité d'écrivain ?

Dès lors, de quelles traces disposais-je pour évaluer ce regard conradien ? Au tout premier chef,

il y a les quelques lettres issues d'une volumineuse correspondance, qu'elle fut en langue anglaise ou française et le livre qu'après sa mort, sa femme lui a consacré et dont une bonne quinzaine de pages évoquent ce voyage (il coïncide, du reste, avec leurs noces d'argent). S'y ajoutent les quelques souvenirs de témoins du séjour. C'est donc *avec des riens* que j'ai travaillé. Mais c'est à partir des plots d'authenticité que constituent ses œuvres que j'ai pu, par déduction, combler *les blancs*. Les œuvres d'un homme issu d'une nation agricole et émettant paradoxalement une philosophie de la mer. Les récits d'une conscience fidèle à un souvenir et sortant de l'anonymat une figure de Corse jusqu'à lui faire, en somme, une *déclaration publique* d'amitié. D'un contre-jour, émerge ainsi un homme du peuple, libre penseur, animé d'une puissante détermination et d'une fraternité tout homérique. Une figure atypique quand on sait qu'une vie individuelle et indépendante est alors généralement inconnue en Corse. Par conséquent, dans les enchevêtrements du possible, sommée de puiser dans l'imagination (à distinguer, là, de l'invention), j'ai reconstitué ce qui était de l'ordre du *probable*. Il m'a semblé essentiel de poser ce bref préliminaire du *comment j'ai procédé*. D'annoncer, en quelque sorte, la couleur¹.

Ainsi, depuis sa maison du Kent, dans une lettre à sa grande amie Marguerite Poradowska², écrite comme à l'accoutumée en français et datée du 30 décembre 1920, Joseph Conrad annonce : « Nous partirons pour la Corse vers le 24 du mois prochain pour y passer deux mois³. On m'assure que le climat d'Ajaccio est excellent. Je veux débarrasser Jessie de sa bronchite qui menace de devenir chronique. Après deux ans de souffrances, trois opérations (sans compter trois entaillures), elle commence à marcher avec des béquilles. Naturellement, tout mouvement lui est encore un peu difficile et voilà pourquoi j'ai décidé de ne pas nous arrêter à Paris. Nous ferons toute la route en auto par Havre-Rouen-Orléans-Lyon à Marseille. Serez-vous là cet hiver ? Je n'ose

l'espérer – mais ce serait une grande joie de pouvoir Vous embrasser en passant. ». L'écrivain et sa femme partent donc à « la recherche du climat », obéissant d'une certaine manière à ce *désir de rivage* dont parle Alain Corbin, à cette invention du bord de mer et de la station climatique lancée très tôt (XVII^e siècle) par l'aristocratie anglaise pour soigner les individus de la mélancolie et des maux de la ville. Un désir de rivage qui, au XIX^e siècle, se déplace de l'océan vers la Méditerranée et gagne la bourgeoisie. C'est dans la deuxième moitié de ce XIX^e siècle qu'Ajaccio devient ainsi à la mode. Toutefois, la ville ne sera déclarée officiellement station climatique qu'en 1912.

Le couple, accompagné du chauffeur et de la nurse dont Jessie Conrad a besoin, arrive à Marseille le 30 janvier 1921. Ils passent pratiquement trois journées dans la cité phocéenne et ils embarquent pour la Corse au soir du troisième jour. Après un examen des mouvements de navires dans le port (alors publiés par le quotidien *Le Sémaphore de Marseille*), il ne fait pas de doute qu'ils quittent Marseille pour Ajaccio le 3 février 1921, à midi, à bord de l'*Iberia*, un bateau à vapeur de la Compagnie Fraissinet, commandé par le capitaine Gibert⁴. « Madame C. », comme la désigne volontiers Joseph Conrad, souligne que la traversée est des plus inconfortables : « La cabine était minuscule et malodorante ; il n'y avait pas suffisamment d'oreillers et mon infirmière qui avait le mal de mer s'estimait fort à plaindre et gémissait tout haut. Joseph Conrad envoya chercher un peu de champagne mais la seule demi-bouteille qu'il y ait eu à bord avait déjà été vidée⁵ ». Sans autre commentaire, ils débarquent à l'aube dans la cité impériale où les chambres au Grand Hôtel d'Ajaccio et Continental avaient été retenues, par correspondance, depuis l'Angleterre. En parvenant à l'hôtel, ils s'aperçoivent qu'on leur a menti : pas d'ascenseur. Jessie Conrad se souvient : « Les propriétaires suisses de cet hôtel nous firent mille excuses et firent certainement tout ce qui était en

1. Maddalena Rodriguez-Antoniotti, *Bleu Conrad ou Le Destin méditerranéen de Joseph Conrad*, Éd. Albiana, Ajaccio, 2007.

2. Marguerite, née Gachet, appartient à la famille du Dr Gachet, ami de Van Gogh.

3. Une lettre de Conrad à Robert Curle du 22 janvier 1921 montre qu'en réalité, il quitte le Kent le 23 janvier.

4. Tout à la fois cargo et courrier postal, l'*Iberia* a été construit en 1904 à Nantes pour le compte de la Compagnie Française de navigation. Après trois ans d'exploitation, les résultats sont décevants et le navire est vendu à Fraissinet qui détient le monopole d'exploitation des lignes vers la Corse. L'*Iberia* aura même perdu une de ses deux cheminées lorsque Conrad fera la traversée. Après avoir atteint Ajaccio, le 4 février 1921, ledit cargo cabotera vers Propriano et Bonifacio.

5. Jessie Conrad, *Joseph Conrad*, Gallimard, coll. « Les Écrivains vus de près », Paris, 1939, p. 224.

leur pouvoir pour réparer leur "erreur" comme ils tenaient à appeler leur mensonge caractérisé⁶. » Ils occuperont donc l'appartement du rez-de-chaussée « fort complet : deux chambres séparées par un salon et une salle de bains à l'extrémité d'un corridor sur lequel donnait aussi chacune des deux chambres. »

Avant que de poursuivre, il n'est pas vain de rappeler que toute tentative d'élucidation du réel est affaire d'ouverture focale et d'angle de vision. Affaire de point de vue. Dominant, dominé. Homme, femme. Dedans, dehors. Il en est d'autres, bien entendu. Mais, toujours, avec l'illusion d'optique qui guette. Or l'épisode corse de Joseph Conrad débute (ironiquement) dans le quartier des Étrangers dont le Grand Hôtel d'Ajaccio est la figure de proue⁷. Un quartier résidentiel à l'abri des vents, face au Midi, construit à partir du Second Empire à l'Ouest de la vieille ville, avec la volonté d'égaliser la Côte d'Azur ou la fameuse Riviera. Un Sud pour les riches. Ainsi, le Grand Hôtel est une demeure luxueuse et monumentale, au cœur d'un parc immense, fréquenté par une clientèle aristocratique. Un espace en disjonction avec le réel. Du dehors, Joseph Conrad ne se distingue en rien des rentiers oisifs (souvent accompagnés de leurs domestiques) qui séjournent dans cet établissement. Si sa femme Jessie, anglaise d'origine (une dactylo de quinze ans sa cadette, fille d'un *book seller* c'est-à-dire d'un libraire) se complaît dans cette atmosphère, Joseph Conrad (issu d'une noblesse polonaise, terrienne et lettrée), en revanche, s'en désolidarise. Dès son arrivée, il manifeste de la déception : « Il fait mauvais, il n'y a pas à dire. Froid, humide », écrit-il à Éric Pinker, le fils de son agent littéraire qui le rejoindra par la suite au Grand Hôtel. Il surenchérit, le 23 février, avec son ami et traducteur Georges Jean-Aubry. « Pardonnez-moi le long silence. Cette expédition n'est pas tout à fait le succès que nous espérions... Je suis nerveux, exaspéré, ennuyé – et ainsi de suite. La famiglia del Signor Pinker est ici. Miss Hallowes va arriver dans sept jours. Nous n'avons pas fait d'excursions. Il fait assez froid dans l'après-midi⁸. » Ajoutant : « L'hôtel est détestable. » Un jugement confirmé ultérieurement : « Quantité de gens distingués dans cet insup-

portable hôtel. Entre autres le colonel Hunter, l'éminent joueur de polo avec sa frêle femme et deux jeunes filles chics, dont l'une est sa belle-fille. Également le capitaine Abercrombie, la grande autorité sur la Corse dont il connaît, paraît-il, mieux que personne au monde, l'histoire, la topographie, les us et les coutumes, la chasse, la pêche, les ascensions, et tout ce que vous pouvez imaginer. Je ne l'ai pas encore mis sur la sellette. Il y a aussi quelques femmes d'âge mûr et une petite proportion de vieilles toupies du meilleur monde. Une atmosphère intense de bonnes manières envahit l'endroit. Voix basses, sourires polis, questions aimables, petits groupes⁹. » À première vue, les Conrad ne s'absentent donc pas vraiment d'Angleterre et le Grand Hôtel d'Ajaccio semble encore, en 1921, le quartier général d'une véritable colonie anglaise. Ainsi, « Madame C. » énumère une Miss Dulcie Jones (amie de son cher chirurgien), la nièce d'une autre de ses relations ainsi qu'une connaissance « faite bien des années auparavant à un déjeuner donné à Londres par Hugh Clifford ». Avant que d'ajouter : « Presque les premières personnes que nous rencontrâmes le jour de notre arrivée furent Sir Maurice et sa femme Lady Cameron qui, avec une artiste irlandaise, étaient arrivés à l'hôtel quelques semaines avant nous ».

Rien d'étonnant à ce que, depuis le quartier des Étrangers, depuis cette ville dans la ville, la *corsicamania* qui a fait fureur au XIX^e siècle reste plus que jamais à l'œuvre : la Corse est très belle et... c'est le pays des bandits et de la *vendetta*. Une image de l'île qui se cantonne déjà à la rubrique des faits divers et aux dépliants touristiques. Ce qui retient d'emblée l'attention de Jessie Conrad se situe bien du côté de l'exaltation exotique : « la Corse est un pays assez romanesque pour satisfaire les plus exigeants et nous nous divertissions à observer les efforts de quelques demoiselles – d'âge incertain – dont le rêve était d'être enlevées par des bandits¹⁰. » Autre indice : peu importe de savoir s'il s'agit de vérité ou de mensonge édifiant mais elle rapporte avec force détails, à deux reprises, la rencontre (rien moins qu'inattendue) de Joseph Conrad avec le

6. Jessie Conrad, *op. cit.*, p. 224-225.

7. Cet hôtel est devenu l'actuel siège de la Collectivité territoriale de Corse.

8. Joseph Conrad, *Lettres françaises*, Éd. Gallimard, Paris, 1929, p. 163-164.

9. Lettre citée par Georges Jean-Aubry, dans sa *Vie de Conrad*, Éd. Gallimard, Paris, 1947, p. 264.

10. Jessie Conrad, *op. cit.*, p. 227.

bandit Nonce Romanetti (celui-là même qui avait récemment tué, en ville, l'inspecteur Nougarioli). Une première fois, alors que Romanetti surgit dans un bar où l'écrivain est justement attablé en compagnie d'un marin ajaccien. Jessie Conrad (sur les dires de son mari ?) observe au passage que « le propriétaire sait parfaitement *qui* il sert et il sait aussi quelles seront les conséquences si l'un de ses clients manque d'esprit au point de quitter son établissement avant que ce "bel inconnu" ne soit parti depuis plus d'un quart d'heure¹¹. » Une seconde fois, alors qu'elle se trouve aux côtés de son mari, en rase campagne, le chauffeur occupé à changer une roue de la Cadillac. Sa description du rapport de force est éloquent : « Nous distinguons la silhouette d'un cavalier qui galopait dans notre direction dans un halo de poussière [...]. Nous tournâmes la tête et fûmes frappé de stupeur en voyant la route pleine de gendarmes, leurs fusils pointés, prêts à tirer. Ils sortaient silencieusement de cet estaminet qui nous avait semblé vide et sans plus de bruit, ils disparaissaient dans les profondeurs du fossé où ils étaient dissimulés par les touffes épaisses du maquis [...]. Une autre fraction de seconde et de nulle part à ce qu'il semblait, un nombre certainement double de Corses parut sur la route, toutes les silhouettes bleu gris des gendarmes s'évanouirent prudemment car toutes les chances étaient contre eux¹². »

Au-delà d'une légende qui a donc la vie dure, les Conrad, malgré leur septicisme, vont tout autant vérifier que la *vendetta* est encore chose courante dans l'île. Du moins, c'est ce que prétend « Madame C. » : « même en notre siècle de progrès, nous devons nous trouver à portée des tragiques et illégales conséquences d'une *vendetta*, un combat à mort entre trois hommes d'un côté et cinq de l'autre [...] Une atroce dispute à propos de la propriété d'une terre. On dansait à l'hôtel ce soir-là et ma garde attendait impatiemment son danseur, qui était le docteur de l'hôtel. Quand il apparut enfin [...], sa figure habituellement pâle avait ce soir-là un regard figé par l'horreur et il était visiblement sous le coup de la scène atroce qu'il venait de quitter. Les hommes s'étaient battus à mort au couteau [...]. » Et de poursuivre : « Cela fit un effet étrange sur la

plupart d'entre nous d'entendre les Corses soutenir la *vendetta* et déclarer que le gouvernement français ne viendrait jamais à l'empêcher¹³. » Un constat battu en brèche, au même moment, ne serait-ce que par la presse locale : « La nouvelle de Mérimée *Colomba* a été mise au cinéma. A été filmée également l'œuvre d'Alexandre Dumas *Les Deux frères corses*. Une nouvelle plus récente *La Force de la vie* d'un auteur parisien, portant aussi sur les mœurs corses, a été présentée sur les divers écrans de Marseille, ces jours-ci. [...] » Des réalisations qui « ont pour but de montrer des scènes de bandits et de *vendetta*. Les sujets, féroces, évoluent avec de grands gestes, des fusils, des poignards, et la mort, rien que des cris de mort dans la bouche. [...] Nous n'avons rien à gagner à ces erreurs, à cette publicité de mauvais goût, de mœurs qui ne sont pas les nôtres¹⁴. » Confronté au même spectacle, les gros plans de Joseph Conrad en offrent une version inusitée. Bien entendu, comme tout un chacun, il observe que : « Ajaccio est très bien et la Corse est belle, et je l'ai admirée pendant trois mois pendant trois mois d'affilée, ce qui est un hommage suffisant, je pense ». Mais, avec sa manie de tout exagérer, il assure dans cette même lettre avoir « été accablé, suffoqué, étouffé, par les mimosas, enfoui sous eux, par les mimosas jetés dans la voiture par un cocher, par beaucoup de cochers. C'est une habitude chez eux. Ils sont tous fous, vous savez. Un jour, l'un d'entre eux a laissé ses chevaux attelés à un cabriolet (sur lequel ma femme et moi étions installés) à une dizaine de centimètres du bord d'un précipice affreux, afin de grimper sur un mimosa. Il resta perché sur l'arbre une heure je pense, comme une sorte d'oiseau prédateur, déversant sur le sol des tas de branches brisées. Ni mes prières, ni mes menaces ne purent l'inciter à revenir à ses chevaux. Je finis par lui proposer tout l'argent que j'avais en poche, ma montre et la somme d'argent, quelle qu'elle fût, que moi, étranger, pourrais emprunter en Corse (qui est un pays pauvre). Il fit la sourde oreille. Il a dû penser que cette offre n'était pas assez intéressante, je suppose. Le mimosa s'agitait et craquait de façon très émouvante. Les chevaux faisaient la sieste. Le précipice était béant (les précipices sont toujours

11. Jessie Conrad, *Ibid.*, p. 229.

12. Jessie Conrad, *Ibid.*, p. 229-230.

13. Jessie Conrad, *Ibid.*, p. 228.

14. « Films de mœurs et paysages corses », *La Corse*, 1^{er} mars 1921, *Stampa nostra*, tome III, Éd. Albiana, Ajaccio, 1989, p. 1131.

béants) et j'admirais le paysage corse [...]. Oui, la Corse est une belle île, mais elle est dangereuse, à cause de ses cochers, qui sont des ennemis publics et donc pire que les vendettas, qui, elles, sont des affaires privées¹⁵. »

Il faut souligner que Joseph Conrad était coutumier de nos « couleurs locales », pour avoir, dans sa jeunesse, dès ses tout premiers embarquements, frayé avec bien des insulaires (outre Dominique Cervoni, un Jean-Jules Mariani, un Antoine Giorgi, un Georges Blasini, un Sosthène Luchetti, un Toussaint et un César Cervoni). Son meilleur ami même, Victor Chodzko, n'a-t-il pas été contraint d'épouser à Hyères, en 1876, Marie Baldassari, native de Canari et avec laquelle il venait d'avoir un enfant ? Et Conrad n'assiste-t-il pas précisément au mariage et à la fête¹⁶ ? Il n'ignore donc rien d'une « différence » insulaire érigée en contrat social : une âme hospitalière et des réseaux de parenté qui, au-delà de l'amitié (de cette *philia* chère à Aristote), irriguent l'ensemble des liens sociaux. Tout en les contrôlant. Fondé sur ces solidarités inconditionnelles, il n'ignore pas davantage ce qui engendre un véritable métabolisme de la vengeance. Dans le « *Tremolino* », un des récits-souvenirs du recueil *Le Miroir de la mer* qu'il a publié en 1906 (donc bien avant son séjour en Corse), Joseph Conrad raconte ainsi que Dominique Cervoni lui présente un jour des excuses pour avoir amené à bord un de ses neveux : « Que faire ? Sa mère est morte et mon frère a pris le maquis. » Et l'écrivain de poursuivre : « C'est ainsi que j'apprends que notre Dominique avait un frère. Quant à "prendre le maquis", cela signifie seulement qu'un homme a accompli son devoir avec succès en poursuivant une *vendetta* héréditaire. La querelle de sang entre les familles Cervoni et Brunaschi était si vieille qu'elle semblait enfin s'être éteinte. Un soir, Pietro Brunaschi, après une journée de labeur parmi ses oliviers, s'assit sur une chaise contre le mur de sa maison, un bol de bouillon sur les genoux et un quignon de pain à la main. Le frère de Dominique, rentrant chez lui, le fusil sur l'épaule, considéra comme une soudaine offense cette image de contentement et de détente si manifestement propre à éveiller des sentiments de haine et de vengeance. Lui

et Pietro n'avaient jamais eu aucune querelle personnelle ; mais, comme l'expliqua Dominique "tous nos morts criaient après lui". Il hurla de derrière un mur de pierres : "Oh ! Pietro ! Regarde ce qui arrive !" et comme l'autre levait innocemment la tête, il visa le front et régla le compte de la vieille *vendetta* si proprement que, selon Dominique, le mort resta assis, le bol de bouillon sur les genoux et le quignon de pain à la main. C'est pourquoi – en Corse, vos morts ne vous laissent pas en repos – le frère de Dominique fut obligé de prendre le maquis au flanc sauvage de la montagne [...]. » Peu importe, là encore, la véracité des faits. Ce qu'éclaire le récit, c'est le fardeau terriblement masculin de l'honneur, du « faire son devoir ». Ce sont les pièges d'un code pouvant, à la longue, s'avérer des plus équivoques tant le comportement d'un individu qui affiche un avantage, un don particulier, un signe de supériorité, est compris par un autre (ou par la communauté) comme un signe de défi. Un défi secrètement aiguilloné par l'*invidia* (l'envie). Une dérive impitoyable car, s'il est question de mourir, ce ne peut être de honte. En contrepoint, il n'est pas inutile de remarquer que Joseph Conrad (entraîné par une « esthétique » du récit ?) éprouve la nécessité d'affubler un marin corse (natif de Luri) d'une histoire de *vendetta* alors même que le Cap Corse en fut globalement épargné.

Si Joseph Conrad et sa femme séjournent à Ajaccio pour se « refaire une santé », il est néanmoins une autre (apparente) raison à ce voyage. L'écrivain envisage en effet d'écrire une aventure politico-militaire. Ce que confirme une lettre d'août 1919 à son ami André Gide : « Je vais me mettre à l'œuvre pour traiter de l'influence de Napoléon sur le bassin Ouest de la Méditerranée : 2 volumes avec notes, appendices et tables statistiques. Et cela sera un roman. J'ai idée que je ne finirai jamais cela. Cette pensée ne m'est pas désagréable. Il se trouvera toujours des imbéciles pour dire : il a voulu faire tellement grand qu'il en a crevé. Belle épitaphe¹⁷. » Lui qui a eu deux officiers de l'Empereur parmi ses ancêtres éprouve à son égard, depuis l'enfance, une sorte de fascination. « Il est certes étrange, observe sa femme, qu'un intérêt aussi intense ait duré tant d'années sans être soutenu ni par la sympathie, ni par

15. Georges Jean-Aubry, *Joseph Conrad, Life and Letters*, Doubleday, New York, 1927, vol. II, p. 300.

16. Au retour de Corse, il fera d'ailleurs une halte à Toulon pour y retrouver le couple Chodzko, retiré désormais rue d'Alger.

17. Joseph Conrad, *op. cit.*, p. 147.

l'admiration. Jusqu'au bout, il resta uniquement critique et il s'accompagnait d'un certain ressentiment¹⁸. » Il me faut le répéter : mon propos, dans le cadre de cet article, n'est pas d'examiner le pourquoi d'une posture conradienne. En revanche, le fait qu'il ait mis cet ouvrage en chantier motive certaines de ses échappées solitaires dans *l'autre ville* : les longues heures passées dans la maison natale de Napoléon, proche de la Citadelle, ainsi que les allées et venues à la bibliothèque municipale, située dans l'aile gauche du palais Fesch¹⁹. Ayant nomadisé d'une culture à l'autre (au point de parler l'anglais avec l'accent de la Canebière), Joseph Conrad ne sait que trop qu'il suffit de faire un pas de côté pour que tout soit changé. À condition de déposer le regard comme on dépose les armes et de ne rien refuser d'entendre. Ainsi, au moment même où Ajaccio se prépare à commémorer le centenaire de la mort de l'Empereur, dans l'ombre massive de la gloire impériale, aux antipodes du luxe du quartier des Étrangers, il retrouve la foule des petites gens qui naît et meurt, « protégée » par la classe au pouvoir. C'est ainsi qu'il assure à Georges Jean-Aubry : « Les Corses sont charmants (je veux dire le peuple). » La parenthèse a son importance.

Par ailleurs, Jessie Conrad et Henri-René Lenormand (alors de passage à Ajaccio) attestent tous deux que l'écrivain pousse volontiers jusqu'au port où il a noué connaissance avec un *skipper*, propriétaire d'une goélette amarrée près de la plage Saint-François²⁰. Si Joseph Conrad confie que « ce qui l'attache lorsqu'il découvre une terre étrangère, et la rend vivante à ses yeux, c'est aussi la spécificité des bateaux, aussi modestes soient-ils », il est dès lors aisé d'imaginer qu'il se soit intéressé, par extension, aux chantiers navals des familles Bastiani et Nobili qui subsistaient encore à Ajaccio en ces années-là. « J'ai une photo de ces deux dévots de la mer à bord avec J-B. Pinker. La grande voile fait une belle toile de fond à leurs silhouettes. J'ai aussi la photographie de ces deux amis assis à la terrasse



J. Conrad sur le port d'Ajaccio entre son agent littéraire J.-B. Pinker (à gauche) et son ami le skipper ajaccien (à droite)
© Yale collection, Beinecke rare book and manuscript Library /DR.

d'un café », écrit « Madame C. ». Conrad (qui, ne l'oublions pas, parle couramment le français) a en effet de fréquentes conversations avec cet ami de fraîche date. En chapeau melon, comme lui, sur les photos. C'est bien avec le marin ajaccien qu'il a l'occasion de croiser Romanetti. C'est encore dans cette atmosphère bruyante et enfumée de café (qu'il affectionne) qu'aux côtés de ce même marin, il est témoin des discussions de ténors de la vie politique aussi bien que d'anonymes joueurs de cartes. Bien souvent, il ne fait rien d'autre que d'être assis et de regarder. Un mois après son arrivée à Ajaccio, il confie à Edward Garnett : « je ne suis ni mieux ni plus mal d'être ici – au point de vue santé. J'aurais peut-être fait quelque travail si j'étais resté chez moi : mais qui sait ? J'ai la tête vide ! » Il n'empêche que, si rien n'affleure dans sa correspondance de ce qu'il voit au jour le jour, ce spectacle ne peut le laisser indifférent tant, de manière plus générale et

18. Jessie Conrad, *op. cit.*, p. 218.

19. Si Joseph Conrad retrouve à la bibliothèque municipale le *Napoléon, roi de l'Île d'Elbe* de Paul Gruyer, abordé à Montpellier, il emprunte aussi *Paris sous Napoléon* de Léon de Lanzac de Laborie, les *Mémoires du général Rapp, aide de camp de Napoléon* ou encore *Napoléon à l'Île d'Elbe, mélanges historiques* de Marcelin Pellet. Mais aussi *Sainte Hélène, journal inédit de 1815 à 1818* du général Gaspard Gourgaud, partie prenante de la petite colonie déportée avec l'Empereur.

20. À noter qu'il a été impossible de retrouver trace du capitaine de la goélette. À l'égard des registres maritimes dans leur ensemble, les archives départementales de la Corse-du-Sud sont extrêmement lacunaires. Et il n'existe aucun service de documentation ou d'archives du côté de la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Ajaccio.

jusque dans ses œuvres, il se préoccupe des affaires publiques²¹. Au point de s'être étonné, à maintes reprises, qu'on le considère uniquement comme un *écrivain de la mer*. « En dessous de ce concert de louanges, écrit-il, je peux entendre comme un murmure : "Tenez-vous au large. N'abordez pas !" Ils veulent m'exiler au milieu de l'océan. C'est flatteur. Ils n'ont fait cela qu'à Napoléon ! Ils seront bien attrapés. Je viens de finir un roman où il n'y a pas une goutte d'eau – excepté de la pluie, ce qui est bien naturel puisque tout se passe à Londres²². »

Même si Conrad dit les exécrer, sa femme parle des promenades qu'ils font ensemble, à plusieurs reprises, en véhicule de louage, au château de la Punta. Henri-René Lenormand, de son côté, rapporte que l'écrivain va « parfois goûter à ce pavillon de l'Ariana qu'une haie de figuiers sépare de la mer » ou bien, qu'on peut l'apercevoir « dans les champs d'asphodèles qui bordent la route de la Parata²³ ». Si Conrad en vient à estimer que « l'exploration de la Corse ne sera pas une petite affaire [...] et que « cette satanée île est plus grande qu'on ne pense et plus sauvage aussi », il décide pourtant de la traverser jusqu'à Bastia. Outre sa femme, le chauffeur et l'infirmière font encore partie de « l'expédition ». Elle précède (ironiquement) le Grand Prix organisé, le 21 avril 1921, par le comité du Circuit automobile de Corse. Alors que *La Corse Libre*, par exemple, souligne le mauvais état des routes et l'impossibilité où l'on se trouve de les réparer à temps pour organiser un *grand circuit*, « Madame C. » déclare qu'elles sont tout bonnement « merveilleuses », ajoutant qu'elles « ont toutes été faites par des prisonniers allemands pendant la guerre ». Le point de vue de Conrad, lui, est tout autre : « les montagnes me donnent sur les nerfs avec leurs chemins qui tournent, tournent en corniche indéfiniment. On a envie de hurler ». La voiture, de toute évidence, interprète le paysage (au-delà le territoire) tout différemment de la marche à pied ou du vélo. Si besoin était, les regrets de Jessie Conrad en attestent : « je crains de n'avoir vu que ce que peuvent visiter la plupart des touristes car, ne

pouvant marcher, je n'ai pu explorer le pays comme j'aurais tant aimé le faire ». Mais, en dépit de propos convenus (« l'air est exquis et la population aimable et très intéressante »), l'encre de Jessie Conrad laisse perler un *écart différentiel*, à la mesure de sa difficulté à comprendre un ensemble impossible. Le lien est bien sûr anecdotique lorsque, sur les hauteurs de La Punta, elle interroge : « Mais quelle sorte de satisfaction le Duc Pozzo di Borgo a-t-il pu trouver à faire bâtir ce château avec les ruines d'un palais de France, c'est une chose difficile à comprendre pour qui n'est pas corse ». En revanche, quand elle affirme : « Je crois que cette île délicieuse doit être un des pays les plus exclusifs qui soit. Aucun étranger n'y est le bienvenu sauf en touriste, et personne ne reçoit le moindre encouragement à s'y installer. Les indigènes connaissent les moyens de rendre la chose particulièrement difficile. Les touristes sont bien accueillis, on les approuve d'y dépenser leur argent, mais voilà tout²⁴ » puis, deux pages plus loin : « On a certainement l'impression avant d'y avoir passé longtemps qu'il vaut mieux borner son intérêt aux paysages, et toute tentative pour acheter une terre en Corse est rendue très compliquée sinon tout à fait impossible », le constat exogène vient symptomatiquement éclairer la situation insulaire. Sur fond indifférencié (à diaphragme ouvert, donc sans profondeur de champ), le propos s'avère volontiers ethnicisé (« les indigènes » ou « les Corses ») comme lorsqu'elle évoque les « soirs à bougies » au Grand Hôtel d'Ajaccio : « il y eut une bonne dose de gaîté et en même temps un peu d'agacement une fois que la lumière électrique vint à manquer à l'hôtel. De la gaîté parce que nous n'avions pas de véritable bougeoir et les longues bougies devaient être forcément enfoncées dans le goulot de bouteilles vides. De l'agacement parce que nous savions tous que cette panne était due à l'habitude qu'ont les Corses d'arrêter l'électricité exprès pour montrer leur capacité d'être désagréables lorsqu'ils le souhaitent²⁵. » Si l'on accorde quelque intérêt à ces observations, il convient de se demander ce qui, en amont, les alimente. Car, contrairement à

21. Pour ne citer qu'eux, signalons *Un avant-poste du progrès* (1897) ou *Au Cœur des ténèbres* (1899), deux récits qui dénoncent les mœurs prédatrices d'une Europe, alors, en pleine volonté de puissance (« le désir de piller plus ou moins dissimulé derrière de grands mots »).

22. Joseph Conrad, *op. cit.*, p. 78. La lettre date de 1906.

23. Henri-René Lenormand, « Note sur un séjour de Conrad en Corse », in *Hommage à Joseph Conrad*, NRF, 1924, p. 24.

24. Jessie Conrad, *op. cit.*, p. 228.

25. Jessie Conrad, *Ibid.*, p. 225.

son époux (La Corse est « un pays pauvre », écrit celui-ci), Jessie Conrad ne fait jamais allusion à l'état de sous-développement inquiétant de l'île. Serait-ce « la question corse », déjà à l'ordre du jour, qui résonnerait, pour elle, de manière maximale ? Avec, notamment, les déclarations du bulletin régionaliste *A Muvra* (faisant suite au manifeste nationaliste de *A Cispria* en 1914) : « Nous voulons que la Corse soit considérée non seulement comme un département français mais aussi comme une nation ayant son histoire, sa langue, ses traditions et son avenir propres²⁶ » ?

Quoi qu'il en soit, le couple s'installe à l'Hôtel Cynos, un vrai palace inauguré dix ans plus tôt au bas de la place Saint-Nicolas, regardant le nouveau port et la mer²⁷. Depuis sa chambre, Joseph Conrad contemple l'Île d'Elbe, incrédule devant « cette miette de terre » qui a été le refuge du plus grand ennemi de l'Angleterre. Si l'on sait que le romancier roule jusqu'à Nonza, rien n'est moins attesté qu'il ait poursuivi sa route jusqu'au cimetière de Luri pour se recueillir sur la tombe de son ami Dominique Cervoni²⁸. Du reste, il n'a pas tenté d'avertir de son arrivée la famille proche du marin capcorsin²⁹. Il n'a pas davantage contacté César (également dénommé Cervoni) qui, à quelques semaines près, a le même âge que lui et qui, en sa compagnie, au cours de l'année 1876, a navigué durant plusieurs mois en tant que novice sur le brick-goélette le *Saint-Antoine* (dont Dominique était le second). César ignore tout de ce que « le Polonais » (comme il désignait Conrad) est devenu et du rôle qu'il lui assigne dans le *Miroir de la mer*. Lorsqu'il répondra, en 1926, à un questionnaire que lui adresse Georges

Jean-Aubry (qui préparait sa *Vie de Conrad*), César Cervoni ne mentionnera nullement l'avoir revu³⁰.

L'écrivain considérable quittera Bastia pour Ajaccio sans avoir davantage mis les pieds sur l'Île d'Elbe. Et, plus tôt que prévu selon Jessie Conrad, le couple rejoindra l'Angleterre. Par Nice cette fois. Ils seront de retour chez eux le 10 avril. À la fin d'une lettre d'août 1921 à André Gide, Conrad résume : « le voyage en Corse a été très agréable. J'ai eu depuis un fort accès de goutte qui m'a laissé déprimé et maussade. » Pourtant, le long travelling opéré pendant le séjour et la traversée de l'île autorise à penser qu'il se soit accordé à son humeur crépusculaire. Tant, depuis la route, l'intérieur des terres semble inhabité, inculte, livré aux herbes et aux troupeaux de chèvres et de brebis³¹. Visiblement (ne serait-ce qu'à l'épreuve du paysage) les habitants d'un même pays ne sont pas tous contemporains les uns des autres, même s'ils vivent au même moment. Et dès lors, coexistent différents systèmes de représentation du monde, de l'autre et de soi. Une combinaison de temporalités chère notamment à Fernand Braudel (la prison de longue durée, le cycle et l'événement) à laquelle la Corse n'échappe pas. Mais, en définitive, c'est par l'entremise sensible de son œuvre (désormais patrimoine littéraire), qu'à l'aune de la stature d'un marin (dont il fait un Ulysse, « de Corse non d'Ithaque »), Conrad bouleverse un miroir univoque et reverse incidemment à une insularité perçue comme ensouchée dans les montagnes, une géographie plus amplement méditerranéenne et nomade. Ce qui inciterait à ajouter avec Predrag Matvejevič : quoi de plus naturel que la mer, quoi de plus politique aussi.

26. « Ce que nous voulons », *A Muvra*, 1^{er} février 1921, *Stampa...*, op. cit., p. 1130.

27. Le Cynos Palace est, à présent, l'Hôtel de Ville de Bastia.

28. Né le 22 mai 1834 à Campo, un hameau de Luri (et non le 28 août comme l'indique par erreur la plaque qui a été scellée sur sa maison), Dominique Cervoni y meurt le 27 juillet 1890. Sans en rien savoir, Conrad note, ce jour-là, dans son *Journal du Congo* : « Triste journée ».

29. Le fils de Dominique Cervoni, Charles-Antoine dit Carlinu, devenu marin à son tour, est mort en 1917 lors du torpillage de l'*Athos* à bord duquel il servait. Laissant une veuve et un orphelin âgé alors de deux ans. À noter qu'en ce tout début de printemps de 1921, Toussaint Cervoni, fils de la sœur aînée de Dominique, vit également retiré à Luri.

30. César Cervoni est né le 18 janvier 1858 à Luri. Il y décèdera le 16 mai 1936. Petit parent de Dominique, il est, en 1921, canonnier à la retraite.

31. Entre 1881 et 1921, le cheptel ovin de l'île est multiplié par dix, bon nombre de bergers apportant le lait aux laiteries-fromageries installées en Corse par la société Roquefort.

La création artistique corse des années 1940 à 1960 : entre valeurs traditionnelles et amorce d'un renouveau

Pierre-Claude GIANILY

L'ACTIVITÉ ET LA CRÉATION ARTISTIQUES corses des années quarante et cinquante sont des sujets peu connus et peu explorés jusqu'à ce jour¹. Années de transition, au cours d'une période mouvementée et de réadaptation dans les secteurs économique et culturel, l'activité artistique a pourtant été dense et diversifiée à maints égards. Période également au cours de laquelle l'évolution de la société corse était radicale, annonçant le proche passage à une modernité dominée par la consommation et la perte de nombreuses valeurs. La création artistique corse présente plusieurs aspects avec la disparition ou la fin de l'activité d'une génération d'artistes de premier plan, la prise de conscience d'une nouvelle ère, l'émergence de nouveaux artistes et de nouveaux genres ; enfin la diversité croissante des lieux d'exposition caractérise cette période. Cette approche manquait et on aperçoit très vite la complexité du sujet qui concerne, sur une période de vingt ans, de nombreux artistes, dont certains de grande renommée.

Les années 1940-1949

Les contextes de la création artistique au cours des années quarante sont très variés et complexes. Sur le plan international, les cinq années de guerre voient l'exil de nombreux artistes de premier plan vers les États-Unis d'Amérique. Au cours de la décennie, certaines grandes figures de l'art disparaissent : Klee (1940), Delaunay (1941), Kandinsky et Mondrian (1944), Bonnard (1947). Cette période

1. On mentionnera le remarquable mémoire de maîtrise d'histoire de l'art présenté par Michel Griscelli, *L'île de Corse et la création contemporaine : quarante années d'activités artistiques. Isolement, sursauts, transition (1945-1985)*, à l'université Aix-Marseille I, en 1993.

voit l'émergence de mouvements artistiques plus « radicaux » mais aussi plus « rationnels » comme le groupe COBRA en 1948 regroupant des artistes belges, hollandais et danois. En même temps, apparaissent, dans différents pays, des artistes d'avant-garde : à Paris : Bazaine, Dubuffet, Mathieu, Vasarely, Wols ; à New-York : Gorky, Pollock, Rothko, ... À la fin des années quarante, on entre dans l'art de la deuxième moitié du siècle, également très fécond en artistes et mouvements.

En Corse, l'activité artistique n'est pas réduite à rien : à Ajaccio et à Bastia les artistes réagissent contre une situation très défavorable. Ainsi on constate dans la cité ajaccienne, un fort attachement et la poursuite de certains modes de représentation picturale, fondés notamment sur le figuratif. Les nouveaux artistes ont pu s'inspirer du travail et des conseils de leurs aînés décédés dans les années trente : Jean-Baptiste Bassoul (1875-1934) et Jacques Martin Capponi (1865-1936), et dans les années quarante, de Jean Canavaggio (1884-1941) ou François Corbellini (1863-1943). Les artistes sont nombreux à Ajaccio : parmi eux, sans doute le plus remarquable : **Dominique Frassati**² (1896-1947), rentré en Corse en 1934, a produit en une dizaine d'années autant que d'autres peintres en bien plus de temps. En mars 1941, Frassati crée, avec François Bassoul, le Groupement Artistique Ajaccien³, atelier aux activités diversifiées qui fonctionne pendant deux ans avec une trentaine d'élèves assidus ce qui était considérable à cette époque et dans de telles circonstances ; les difficultés de l'après-guerre ont arrêté cette initiative qui n'a pas été renouvelée. Les **Corizzi** : Santa (1895-1966), ses frères Mathieu (1891-1976) et Paul, tous adeptes de l'aquarelle poursuivent leur chemin. **Paul Corizzi** (1883-1953), une figure du monde artistique et culturel ajaccien, est remarqué pour son action en faveur de l'animation de la ville pendant plus d'une vingtaine d'années⁴ ; il est un des meilleurs représentants du mode de vie et du monde des

artistes de l'Ajaccio de l'entre-deux-guerres et pendant les années quarante, il est coupé de son public « étranger » mais poursuit son activité pour son public ajaccien. De son côté, **Emile Brod** (1882-1974), fait partie de ce groupe d'artistes, solidaires, qui a œuvré pour la promotion de la peinture et d'un art corse. Brod occupe une place importante car il a été, par ses écrits et par la durée de sa carrière, le continuateur de cet esprit d'appartenance à une communauté artistique marquante des années vingt-trente. Au cours de sa longue carrière, il a gardé un registre précis avec les paysages d'Ajaccio, types corses, portraits et connu les nouvelles générations d'artistes assurant ainsi la transition d'une certaine représentation figurative. **Henri da Passano**, actif dans les années 1940, expose à la Galerie Bassoul en mai 1950 et parmi quelques figures ajacciennes, on se doit d'évoquer deux personnalités qui ont exercé des métiers autres que la peinture et qui y ont pourtant consacré une grande partie de leur énergie aux cours des années quarante et des décades suivantes : Jean Silvy et Dominique Antonioli. **Jean Silvy** (1910-1983), est surtout connu pour son activité d'architecte qu'il exerça pour l'essentiel à Ajaccio, effectuant nombre de réalisations aux qualités unanimement reconnues. Modeste et discret sur cette activité, il réalise sa première exposition, à la Galerie Bassoul en novembre 1945. De son côté, **Dominique Antonioli** (né en 1914 à Ajaccio), fera carrière dans l'administration des Ponts et Chaussées. Il expose à la Galerie Bassoul en 1949, puis à Paris en 1954 et plus tard encore à Ajaccio. **Raymond Riffard**, (décédé en 1981), « Rif », est présent à Ajaccio dès le milieu des années vingt ; il a connu Bassoul, Corbellini, Brod, Frassati et poursuivi une certaine approche réaliste de la peinture, adaptée à son temps. Comme on le voit, les artistes ajacciens, sont quasiment tous orientés sur une peinture de la « sensibilité ». Généralement paysagistes, ils tracent leur voie,

2. Cf. *La peinture à Ajaccio : 1890-1950 : Bassoul, Canavaggio, Frassati*, par Pierre Claude, Giansily, Association Le lazaret Ollandini, diffusion Colonna édition, Ajaccio, décembre 2008.

3. Association « loi de 1901 », dont le but est de « créer pour les jeunes un mouvement artistique, encourager et développer leurs dispositions naturelles pour le dessin, la peinture et la décoration ». Plusieurs grandes salles lumineuses sous les combles du musée Fesch servent pour enseigner le dessin, la décoration, le modelage avec un atelier pour les céramistes.

4. Dans sa ville d'Ajaccio, qu'il ne quitta pour ainsi dire pas, Corizzi est très connu et sollicité par de nombreuses activités. Comme Corbellini, il a joué un rôle important dans les années vingt-trente qui voient le début du tourisme de masse en Corse amorcé par la société PLM (Paris-Lyon-Méditerranée). L'abondante production iconographique de Corizzi (et de Corbellini) a fait qu'une certaine « image d'Ajaccio » a été largement répandue en France et en Europe.



Louis de Casabianca
Cargèse, Cagherra, 1949 – Huile sur toile, 31,5 x 61 cm

prêtant très peu de cas à l'évolution picturale qui se déroule ailleurs.

Les lieux d'exposition ont une place très importante dans la vie artistique car ils sont les révélateurs de la vigueur de l'art dans une ville et dans sa région. Après 1943, la vie reprend très progressivement son cours normal. Les relations avec les artistes bastiais et parisiens sont moins soutenues qu'au cours des années trente mais dès que l'occasion se présente, des manifestations regroupent les artistes et attirent le public. Sous l'impulsion de François Bassoul⁵, la galerie du cours Grandval prend dès l'automne 1945 une nouvelle ampleur enchaînant les expositions pour montrer le talent des peintres corses des années passées et présenter de nouveaux talents. En

octobre 1945 se déroule la première exposition : « C'est un petit événement qui vient de se produire. Après de longs mois de fermeture, la galerie Bassoul a réouvert ses portes. Une pieuse pensée a placé en tête de la longue série d'expositions, le souvenir du maître J.-B. Bassoul, trop tôt disparu, mais dont l'œuvre fut féconde et la valeur inégalable⁶... ». Fin décembre 1946, la galerie présente une rétrospective de l'œuvre de Corbellini, chaleureusement saluée par toute la presse insulaire⁷. La galerie présente en décembre 1945 **Marc Bardon** ; les expositions s'enchaînent, organisées à présent de façon professionnelle. Parmi quelques-unes de ces manifestations : en mars 1946, **Rifflard**, en janvier 1947, **André Aillaud** ; pour cet artiste,

5. François Bassoul (1913- 2001), étudiant à l'école des arts décoratifs de Tours, il interrompt ses études en 1934 à la mort de son père Jean-Baptiste Bassoul et reprend, avec son frère Philippe, l'entreprise et la galerie. Par son action en faveur de la peinture en Corse sur une période de plus de soixante ans, François Bassoul a tenu une place particulière dans la vie culturelle corse.

6. Ces initiatives de François Bassoul sont rapportées à Canniccioni qui lui écrit de Courbevoie où il réside, le 21 janvier 1946 : « j'ai appris par une lettre de votre oncle, que vous faisiez des expositions cours Grandval, je souhaite que ces tentatives soient couronnées de succès et qu'elles se renouvellent souvent, notre malheureux pays n'est guère favorisé à ce point de vue, et si vous pouviez réveiller un peu le goût des choses de l'art chez nos compatriotes, votre mérite serait plus grand. Malheureusement le monde des arts subit en ce moment une crise terrible, sous l'assaut des puissances d'argent. Le goût du public est faussé et on voit mettre au pinacle de véritables ordures, des balbutiements ou des œuvres de détraqués. On en arrive à se demander ce qu'est devenu le goût français, ce goût de la mesure qui nous avait valu au siècle dernier la première place dans le monde. »

7. La presse locale consacre de nombreux articles pour valoriser cette nouvelle activité de la galerie et bénéficie à présent de la plume de Carulu Giovoni qui apprécie l'art corse dont il était un des promoteurs ou commentateurs à Marseille depuis les années vingt.

d'autres expositions suivront dans les années 1950. **Marcel Poggioli** (1882-1969) y figure en novembre 1947, puis quasiment chaque année jusqu'à la fin des années 1950. En mars 1948, une exposition rétrospective de **Frassati** ravit le public ajaccien et trouve un bel écho dans la presse. En janvier 1949 (puis en janvier 1950), exposition **Jean-Marie Dominici**. En janvier 1949, **Marc Decam**, professeur de dessin au lycée Fesch expose ; puis on retrouve **Jeanne Cimiterra-Fratoni**, femme peintre amateur qui expose régulièrement des paysages, bouquets de fleurs, natures mortes. En juin 1949, exposition **Pierre Bach**⁸ (1906-1971), paysagiste très attachant qui a une production abondante pendant une longue période d'activité. François Bassoul organise aussi des concours de peinture avec un jury composé de bastiais comme **Louis de Casabianca**⁹ (1904-1976) qui expose à la galerie Bassoul, en février 1950 et fait le lien entre les artistes des deux grandes villes de Corse, facilitant les échanges et les expositions.

À Bastia, les artistes sont également en nombre ; certains confirmés comme Cresci, Filippi, Gillio, et Bach. **Fernand Cresci** (1909-1996), qui malgré le contexte politique est parti pour Rome en 1928, dans le cadre du legs Sisco ; rentré à Bastia 1938, avant sa mobilisation en 1939, il est nommé professeur de dessin au collège de Bastia, puis au lycée où il succède à Jean Pekle. En 1938, il fonde avec **Hector Filippi**, (1893-1965), autre ancien lauréat du legs Sisco, la première « Académie de peinture » de la Corse qui ouvrira ses portes en avril 1939. **Albert Gillio** (1892-1964), pensionnaire du legs Sisco, fort connu à Bastia pour ses peintures

représentant le vieux port, expose régulièrement chez Catani ses peintures rendues avec une grande sensibilité et une palette très colorée¹⁰. Des manifestations regroupant des peintres et sculpteurs de tous niveaux, montrent que malgré les temps difficiles, une vie artistique a sa place à Bastia. **Joseph Flach**¹¹ (1881-1960), est dans les années 1930-1940, très actif dans le monde culturel Bastiais ; peintre de paysages, natures mortes et portraits, il expose régulièrement à l'occasion de manifestations de groupe. En 1955, on le retrouve salle Mattei en compagnie d'Hector Filippi et du sculpteur Yves Borghesi. **Paul-Louis Marchetti** (originaire de Taglio Isolaccio), homme de lettres et journaliste, résidant à Bourges, est aussi peintre et aquarelliste ; il expose en novembre 1941, à Bastia, au « Salon d'Automne » organisé au Florida ; l'année suivante, il expose avec la Société artistique corse à la brasserie Bonnin. **Jean Vincenti** (né en 1902), fait ses études artistiques à Paris où il fréquente Canniccioni puis accomplira une carrière de professeur de dessin au lycée de Bastia. Ses œuvres, paysages, personnages, témoignent d'une technique sûre et d'une composition bien équilibrée. Il expose régulièrement avec les artistes bastiais dans les années quarante et ultérieurement, tout comme **Françoise Castellini**¹², **Rocchesani**, et **Hortense Rocchi**. Autre artiste de qualité : **Georges Cinquini**¹³ (né à Bastia en 1922), qui expose dès 1940 à Bastia à la brasserie Bonnin et au café Napoléon, en janvier 1949¹⁴. Il évoluera ensuite vers un style plus en harmonie avec les nouvelles tendances de l'art.

Les lieux d'exposition sont rares et assez peu adaptés aux souhaits et besoins des artistes à Bastia alors même que les amateurs d'art sont nombreux.

-
8. Artiste arrivé à Bastia en 1929 pour passer quinze jours de vacances en Corse, il y restera définitivement et s'installera à Erbalunga ; il se lie d'amitié avec le photographe J. Moretti qui lui fera découvrir la Corse.
 9. Celui-ci est appelé en Corse au moment de la guerre et poursuit, à la libération, sa carrière d'architecte se voyant confier d'importantes responsabilités en matière d'urbanisme et d'architecture au titre du Ministère de la reconstruction. Il dresse le plan de reconstruction de Bastia en 1946, qui anticipe les évolutions futures. Il mène de front son activité d'architecte en préservant une partie de son temps libre à la peinture, sa première passion.
 10. Il expose à Bastia en mars 1948 chez le photographe Tennstedt des paysages et scènes de genres exécutés dans un style très réaliste où la couleur prime sur le dessin.
 11. Diplomate, Joseph-Paul Flach a été consul de France et ministre plénipotentiaire. Il est peintre et talentueux musicien.
 12. Mentionnée au Bénézit comme étant née à Bastia, exposant des Artistes français en 1933 et 1934.
 13. Cinquini a bénéficié à Bastia de l'enseignement du sculpteur Jean Pekle. En 1938, il commence des études à l'École des Beaux-Arts de Marseille, qui seront interrompues par la guerre. En 1946, il reprend ses études aux Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de xylographie de Galanis. Il est ensuite, en 1950-1951, pensionnaire de l'Institut Velasquez de Madrid. Peintre et graveur, il est surtout connu pour ses gravures sur bois.
 14. Son métier peut être également apprécié dans sa peinture, figurative qu'il expose encore plus tardivement : en janvier 1990 au théâtre à Bastia et en juin 1990 à Paris, Galerie Delaunay.

En l'absence de galerie, le photographe Catani continue de présenter dans ses vitrines du boulevard Paoli les artistes bastiais qui peuvent également être accueillis à la brasserie Bonnin ou au Café Napoléon. Les salons du Florida sont également les bienvenus pour les salons artistiques annuels qui connaissent du succès. L'Hôtel Impérial accueille les réceptions officielles, galas, concerts, bals, conférences et expositions d'art (il est détruit lors des bombardements de 1943). À Bastia, où la vie littéraire et artistique est bien organisée depuis la fin du XIX^e siècle, on soulignera le rôle joué par la Société artistique corse qui organise des expositions comme celle de juillet 1942, à la brasserie Bonin qui regroupe de très nombreux artistes : vingt-cinq peintres, sculpteurs et architectes de tous niveaux¹⁵ prouvant que malgré les temps difficiles, une vie artistique a toute sa place en

Corse et, plus précisément à Bastia. Cette manifestation est largement couverte par la presse et rencontre un très grand succès.

Les artistes corses à Paris

Paris a accueilli dans les années trente d'importantes manifestations dont la culture corse était le sujet principal, permettant de montrer la créativité des artistes corses et amis de la Corse. Au cours des années quarante, les artistes sont dispersés et il n'est plus possible d'organiser de tels événements pour lesquels il manque également des promoteurs et un public. La création artistique est néanmoins très vivante à Paris et présente plusieurs aspects avec de très nombreuses individualités, des artistes quasiment en fin de carrière, des artistes déjà confirmés



Lucien Peri

Still Waters, 1948 (eaux dormantes) – Chromolithographie, 46,5 x 62,5 cm

15. On peut y voir aussi des œuvres de Corbellini (4) et de Frassati (5 œuvres). Il s'agit sans doute, pour ces deux artistes, d'œuvres appartenant à des amateurs d'art bastiais.

qui poursuivent leur propre voie et des artistes qui débute leur scolarité ou leur carrière. Les artistes corses installés en France continentale qui ne sont pas mobilisés en raison de leur âge continuent, en règle générale, leur activité¹⁶. Les artistes nés entre 1880 et 1916 poursuivent une carrière déjà bien orientée. Quelques-uns d'entre eux ont été attirés par Paris et les possibilités d'un succès ou d'une reconnaissance difficile à obtenir chez soi. Lorsqu'éclate le conflit, ce sont des artistes confirmés : chacun a son genre, son style, sa personnalité ; ils poursuivent leur carrière sur un schéma personnel ; carrière parisienne ou nationale parfois avec une résonance internationale ; ils n'ont pas toujours des relations suivies avec la Corse et d'autres artistes corses et ne sont souvent que des références plutôt que des modèles pour les jeunes artistes corses. Parmi eux, **Léon Charles Canniccioni** (1879-1957), qui est un des rares peintres corses des années 1900-1950 qui surent puiser dans leur terre natale cette matière et cette inspiration particulières qui donnent une forte sensibilité à son œuvre peint. Son travail est marqué par des références permanentes à un académisme fort et par des rappels fréquents aux modes de la peinture d'histoire qui lui ont été enseignés. En raison de sa mauvaise santé, sa production diminue et à la fin des années quarante il a des activités artistiques très réduites¹⁷ et, dans les années qui précèdent sa mort, il est quasiment oublié. **Lucien Peri** (1880-1948), installé à Paris en 1928 est le seul peintre corse de son époque à voyager de façon régulière dans les régions comme la Bretagne, la Bourgogne ou la Sologne. Avec son

style si particulier, par la longévité de sa carrière et sa place au sein de la Société Nationale des Beaux-Arts, Lucien Peri a eu incontestablement une influence sur l'art de son époque. Sa disparition en 1948 intervient à une période où la peinture qu'il pratiquait est vivement concurrencée par les nouvelles modes. Cette même année, son éditeur anglo-saxon « Frost & Reed » installé à Bristol, Londres et New York publie deux œuvres qui illustrent bien son style si particulier.

On citera également **Antoine Ferracci** (1890-1983), né à Bonifacio, présent sur une très longue période sur la scène parisienne, qui réalise de nombreux envois aux Salons¹⁸. Il acquiert une certaine notoriété comme portraitiste ; ainsi l'Etat lui a acheté de nombreux tableaux entre 1911 et 1942 ; il a mené une belle carrière, à l'écart des mouvements artistiques et gardé des relations avec la Corse mais il s'est peu manifesté lors des expositions de groupe ; il tient une place à part au sein des artistes corses de Paris. **Robert Falcucci**¹⁹ (1900-1989), peintre, illustrateur, décorateur et affichiste, poursuit une carrière très personnalisée tout en gardant des relations avec la Corse et les artistes corses. Après 1950, il diversifie son style, toujours réaliste, pour adopter ensuite un répertoire orienté vers l'art sacré. Le bastiais **François Favale** (1900-1981), décide à 35 ans de quitter les affaires qu'il a à Marseille et à Bastia pour s'installer à Paris et entamer une carrière de peintre. Il expose régulièrement à Paris, essentiellement des paysages de Corse et des provinces françaises²⁰. **Pierre Dionisi**²¹ (1904-1976), peintre et sculpteur, présente des sculptures en 1937 à l'exposi-

16. Lucien Peri se déplace en plusieurs endroits du territoire entre 1940 et 1943, continuant d'adresser des œuvres au Salon ; en 1939, le sculpteur Patriarche (1872-1955) quitte Paris et va vivre à Saint-Césaire-les-Nîmes où réside sa belle-famille ; Canniccioni reste à Courbevoie où il est le conservateur du musée Roybet-Fould.

17. Comme il l'écrit à François Bassoul en janvier 1952, « Les années qui viennent de s'écouler ont vidé mon atelier et je ne produis plus autant qu'avant » cité dans *Léon Charles Canniccioni, peintre des types et coutumes de la Corse*, « Association Le lazaret Ollandini », diffusion, Colonna édition, Ajaccio, décembre 2006, par Pierre Claude Giansily, p. 17.

18. Ferracci est présent au Salon d'automne, en 1919 (rubrique « exposition d'œuvres d'artistes combattants ») avec *L'hiver*, personnage, puis aux Artistes français de 1920 à 1952. Il adresse en 1944, *Portrait de Mme Eva Petit* ; en 1946, *Le pont-neuf - Chrysanthèmes* ; en 1947, *Vieille place à Bonifacio* ; en 1948, *Lilas - L'étang* ; en 1949, *Le mendiant* ; en 1951, *Portrait d'un magistrat* ; en 1952, *Montmartre - Vitraux à Saint-Séverin*.

19. Originaire de Verdèse, il fait les Beaux-Arts de Paris puis les Arts Décoratifs. Nombreux envois aux Salons. Ses peintures peuvent être vues à Bastia dès le milieu des années 1930. Comme affichiste il travaille pour Renault, Peugeot, Lincoln, Fiat, Energol, Air France, SNCF, Porto Cruz, Byrrh, Gaz de France ; réalise des annonces dans l'Illustration, Fémina, Vogue. Auteur des illustrations de *Gygnemer, héros légendaire* de R. Hervouin, *Flèches Ouvrantes* de Paul Ribers, *Colomba* de Prosper Mérimée.

20. Francis Carco, lors de l'exposition Favale de mai-juin 1947, à la Galerie Cambacérès, rue de la Boétie à Paris, écrit : « Favale est Corse, j'ai donc la certitude qu'après avoir cédé à la violence de son tempérament, il le disciplinera. Faisons-lui confiance et retenons son nom ».

21. Né à Paris où il passe son enfance et son adolescence, il obtient en 1923 le Premier Grand Prix de Rome et en janvier 1924, il entame sa scolarité à Rome. Au début des années 1930 il décide d'élargir son champ d'activité se consacrant plus spécialement à la sculpture et à la décoration monumentale.

tion des *Artistes de ce temps* au Petit Palais et en 1946, à Paris, avec le groupe des *Sculpteurs actuels*. Au Quartier latin, il côtoie les poètes et écrivains comme Henriette Hermelin, Violette Rieder, Philippe Chabaneix... et réalise, pour certains d'entre eux, de nombreuses illustrations. Dionisi a exécuté les fresques de l'église Saint-Ferdinand des Ternes en 1944 à Paris (sur 150 m²), le fronton de l'Hôtel de Ville de Neuilly en 1944. À partir de 1946 c'est la Provence qui inspire largement son œuvre picturale. Il réalise le buste placé sur le monument du général pilote aviateur Jean-Toussaint Fieschi à Petreto-Bichisano, inauguré le 11 août 1957. Vivant à Paris, puis à partir de 1946, une partie de l'année, dans le Var, Dionisi garde des liens avec les artistes corses et la Corse, notamment en sa qualité de correspondant de presse de Nice-Matin Corse pendant une longue période. Il est sans doute, des artistes corses de Paris des années cinquante, le plus connu en Corse. D'origine corse par ses grands-parents, **Max Agostini**²² (1914-1997), est à Bastia à la fin des années 1930, où il peint des paysages de la Corse, et se fixe ensuite dans le Midi tout en faisant de nombreux séjours à Paris ; il garde des liens avec la Corse et mène, après la guerre une carrière à l'international où il est connu comme un des chefs de file de l'impressionnisme contemporain. Natif de Bonifacio, **Nicolas Carréga** (1914-1993), passe sa prime jeunesse en Corse puis au Havre où son père est officier de garnison. En 1939, il est à Paris où il continue ses études, tout en suivant les cours de dessin de la ville de Paris. Il fréquente ensuite divers ateliers libres de Montmartre et commence à exposer en 1942 faisant un envoi aux Indépendants²³. Son style évolue ensuite et sa peinture prend un aspect plus grave, comme le montrent les titres de ses œuvres où la Corse est parfois présente : *Idylle corse* ; *Le calvaire*. Carréga obtient en 1948 le prix « Corsica » de peinture à Marseille. À la fin des années cinquante, son style se fluidifie ; il change de technique et sa peinture devient moins figurative²⁴.

Sa carrière est exemplaire, marquée par une recherche permanente de styles permettant une expression artistique originale. **Tony Agostini** (1916-1990), natif de Bastia, vient tardivement à la peinture, après avoir connu Gen Paul en 1944. Il expose dans les principaux Salons parisiens et effectue quelques expositions avant 1940 ; son succès, à Paris notamment, interviendra à partir des années 1950²⁵. Ses relations avec la Corse sont à partir de cette période assez peu fréquentes. Parmi d'autres artistes on peut citer **Georges Cesari**, professeur de dessin à Pino en 1942, il réalise jusqu'en 1947 des décors religieux pour les couvents et églises de Cargèse, Pioggiola et Pino ; **Pierre Marchi** (né à Perelli d'Alesani en 1923), entré à l'Académie de la Grande Chaumière, à Paris en 1946, qui expose au Salon d'Automne en 1948 une peinture qui adopte le « cubisme elliptique ». **Yves Venturini** (installé à Vincennes), adresse au Salon des Indépendants de 1948 deux peintures intitulées *Assomption* et *Après le bain*. **Enzo Seri**, installé à Paris avec son épouse Jeannine Mattei, originaire de Sartène (elle-même peintre), adresse au Salon des Indépendants de 1951 une peinture intitulée *Sartène (Corse)* et, en 1952, *Paysage corse (Sartène)*.

Les amis de la Corse exposent dans les Salons parisiens (regroupés au Palais de Tokyo), mais l'île y est bien moins représentée que dans les années trente. On citera **Henri Plisson** qui adresse au Salon des Indépendants de 1940 *Fontaine à Corte* et l'année suivante un triptyque *Souvenir de Corse* ; **Louis Parrens** fait l'envoi aux Indépendants de 1942 d'*Un coin de Barbicaja (Corse)* et, en 1945, d'un *Paysage corse*. **Edmond Morel**, adresse aux Indépendants en 1940 *Calanques de Piana (Corse)*, en 1943, *paysage corse (Piana)* et *Vue sur Ajaccio*, en 1947, *Paysage : Corse* ; **Tony Van Moegaerden** adresse aux Indépendants de 1943 un *Paysage Corse* ; **Victor Schlienger**, adresse aux Indépendants de 1947 *Nonza et Ajaccio* et **Camille Pascau-Vignal**,

22. Il étudie à l'École des Beaux-Arts de Marseille au début des années 1930 puis aux Beaux-Arts de Paris ; ensuite il est mobilisé pour la durée de la guerre.

23. Carréga participera à de nombreux Salons et expositions nationales et à l'étranger. Son art figuratif, de tendance expressionniste a d'abord été inspiré par le monde de la mer. Plus tard, sa peinture évolua vers l'abstraction, utilisant de grands aplats aux arrière-plans transparents. Carréga est peintre, sculpteur, lithographe et graveur, on lui doit de nombreux travaux d'illustration et de décoration réalisés dans les années 1950-1960.

24. La peinture de Carréga peut être appréciée par les œuvres dont sa veuve a fait don à la ville de Bonifacio en 1995 qui se trouvent dans la salle Carréga à l'hôtel de ville. Voir également le catalogue de la rétrospective *Carrega à la Monnaie de Paris*, Avril-juillet 1983.

25. Il expose à la galerie Visconti en 1948 (Mouvements de foules), en 1949 (Paris nocturne) en 1951 et 1952 (paysages) ; en 1957, il est à la galerie Charpentier, puis son succès grandissant il expose régulièrement à l'étranger.

présente aux Artistes français, en 1939, *Le Port de Bastia et Les barques* ; en 1949, *Pont de Corte*. On constate aussi une baisse brutale de la présence de la Corse aux Salons qui s'explique certes par les circonstances de la guerre mais aussi par l'évolution de la peinture qui compte moins d'artistes purement figuratifs ne représentant que des paysages. Avec l'évolution des genres et l'arrivée d'artistes qui ne cherchent pas obligatoirement la consécration officielle des Salons, la Corse attire moins les peintres. Ce changement signifie également une perte de contact avec des référents extérieurs pour les peintres locaux, habitués à fréquenter des artistes venant d'ailleurs et à échanger avec eux dans les domaines des idées et de la technique.

Les artistes corses à Marseille et en Afrique du Nord

La place importante des peintres corses à Marseille est toujours d'actualité au cours des années quarante. Certes, il n'y a plus de grandes manifestations comme au cours des années vingt-trente : elles sont organisées différemment, comme en 1948 où le prix « Corsica » de peinture est attribué à Carréga. Le peintre le plus réputé est toujours **Marcel Poggioli** (1882-1969), qui dès 1948, s'organise pour passer quatre mois en Corse et exposer régulièrement à la galerie Bassoul présentant régulièrement ses œuvres au public ajaccien qui apprécie sa peinture²⁶. Poggioli est un des peintres le plus représentatifs de l'école corse de peinture de la première moitié du XX^e siècle fondée sur le traitement du paysage comme sujet principal. Les peintres de l'Afrique du Nord comme **Louis Ferdinand Antoni** (1872-1940), ou **Ignace d'Antony** (1868- ?), poursuivent leur voie à Alger et Oran ; **Olympe Madrigali** (1887-1955 ?) continue son activité partagée entre la Corse et l'Algérie ; dans les années cinquante, il expose en Corse, où il vient régulièrement, sur la Côte d'Azur et à Oran.

Les années 1950-1959

Le contexte de la création artistique évolue à une vitesse folle. La décennie est marquée avant tout par l'arrivée sur la scène artistique des États-Unis avec De Kooning, Pollock, Rothko... pendant que de grandes figures de l'art disparaissent : Matisse (1954), Brancusi (1957), Rouault (1958) et le panorama de l'art continue de se transformer. En France, les mouvements s'affrontent : on voit les tenants d'un certain réalisme d'un côté autour de Bissière et de nouvelles tendances de l'autre, comme avec Mathieu et la libération des signes. Les années cinquante apparaissent ainsi comme la période de la rupture définitive d'une grande partie des jeunes artistes avec la tradition paysagiste. Pour les artistes corses, cette rupture est longue à se dessiner et aboutira seulement au début des années soixante. Il s'agit là certes d'une autre aventure mais c'est bien au cours de ces années cinquante que les mutations s'amorcent. Le public, quant à lui, refuse la peinture d'avant-garde, peinture sans repères, car il est toujours attaché au paysage.

Même si une partie des artistes de la génération antérieure n'est plus sur le devant de la scène, l'activité artistique elle-même n'est pas réduite à rien, en Corse : les artistes cherchent de nouvelles marques et peinent à trouver leur public. Cette activité est relativement difficile à apprécier tant à Ajaccio et Bastia qu'à Paris, Marseille... car les artistes travaillent de façon cloisonnée et les possibilités d'échanges sont peu nombreuses. Force est de constater que pendant une longue période, on parle plus des peintres du passé que des artistes du présent²⁷. Entre 1945 et 1959, peu d'artistes figurent sur la scène corse et nationale. Dionisi sculpteur est régulièrement cité ainsi que Poggioli, Riffard ou Cardella. Des jeunes artistes, et c'est souvent le cas, on en parle avec précaution, attendant bien évidemment qu'ils fassent leurs preuves. On a donc une vision contrastée de la créativité artistique de cette période dont on verra justement plus tard qu'elle a été tout aussi féconde que celle de la période précédente. Il est vrai que la société

26. Il a exécuté en 1960, des toiles décoratives pour la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Ajaccio-Sartène figurant les principales villes : Ajaccio, Porto-Vecchio, Propriano et Sartène.

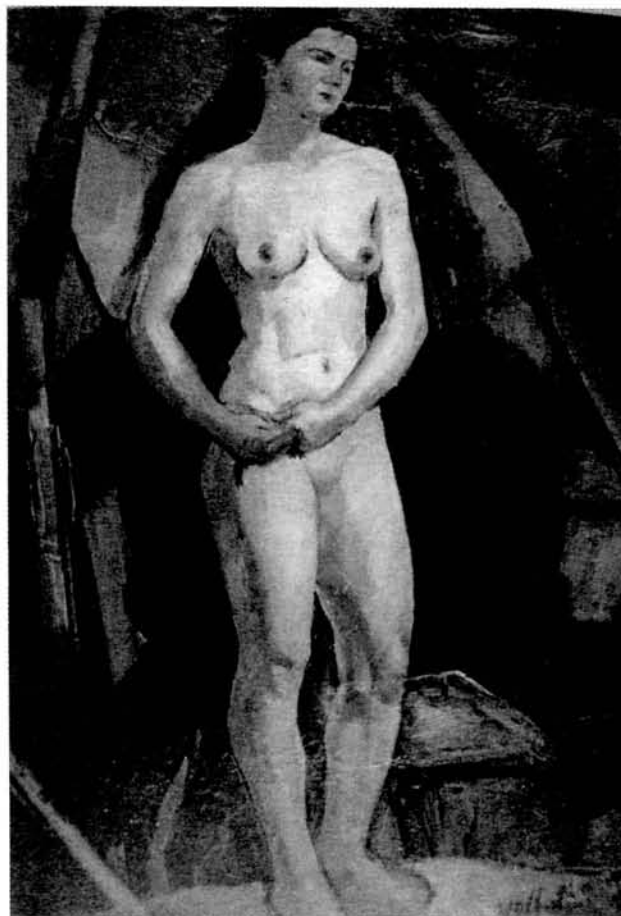
27. Avec, par exemple, « La Corse touristique et hôtelière », organe mensuel de la fédération départementale des syndicats hôteliers, dont le directeur-rédacteur en chef est Martin Baretti (1897-1990), président de la fédération du tourisme et de l'hôtellerie de la Corse.

corse est trop occupée par ses mutations économiques et sociales pour donner aux arts une place majeure...

À Ajaccio, les peintres sont relativement discrets : Mathieu Corizzi profite de sa retraite pour peindre son Ajaccio dans un style naïf, son frère Paul produit peu (sans doute faute de débouché), Brod poursuit, peignant pour ses amis ; marque de son ancienneté parmi les peintres d'Ajaccio, il sera ensuite le doyen de l'Association des peintres corses d'aujourd'hui²⁸. Au même moment, quelques artistes font leurs premiers pas comme **Pierre Vellutini** (1921-2008), qui tiendra une place importante parmi les artistes corses. Après la guerre, il entame des études aux Beaux-Arts de Paris ; installé au « bateau-lavoir », il commence à exposer dès cette période. Ses œuvres peuvent être vues, pour la première fois à Ajaccio, en 1952 à la Galerie Bassoul, avec des nus... une grande première à l'époque !

Toujours seule galerie d'art en Corse, la galerie Bassoul a ses peintres attirés : Poggioli, Rif... et elle continue à présenter des peintres de passage comme **Jean Dorville** (1901-1986), en juin 1954. À Bastia, les artistes comme Bach, Bardon, Cresci, Filippi, Albert Gillio poursuivent leurs activités professionnelles et artistiques. Le public apprécie toujours autant leur peinture car, par leur action régulière et l'amitié qui les lie, ils entretiennent avec vigueur une belle animation dans leur ville. Ils font figure, d'une certaine manière de peintres traditionnels alors qu'autour d'eux, de nouveaux artistes puisent leur inspiration à Paris ou ailleurs.

Les artistes corses de Paris comme Dionisi, Falcucci, Carréga poursuivent leur voie tout en maintenant une relation avec la Corse. Max Agostini et Tony Agostini ont également choisi leur voie ; la Corse est moins présente dans leur production. Paradoxalement, il y a beaucoup d'artistes mais on en parle très peu alors, un peu comme si l'activité créatrice était un sujet de peu d'importance. Pour les peintres installés à Paris, il faut attendre la reconnaissance unanime pour qu'on en parle au niveau local. Il y a trop d'individualités qui ne fréquentent pas les mêmes sphères et ne se fréquentent pas entre eux. Il n'y a plus les grandes manifestations organisées avec



Pierre Vellutini

Le modèle, 1949 – Huile sur toile, 80 x 59 cm

cette volonté de montrer une Corse « inconnue » ou « pittoresque », la Corse de Colomba et des bandits... elles sont différentes, relevant plus fréquemment de l'initiative individuelle (expositions personnelles d'artistes). On voit aux Salons parisiens des œuvres de Corse par **Rosamonde Plisson-Aubrey**, qui adresse au Salon des Indépendants de 1950 *Paysage de Corse* ; **Paul Théodore Poirier** présente aux Indépendants de 1952 *Le Golo à Albertacce* ; **Valentine Schlotter** adresse aux Indépendants de 1952 *Jeune femme corse* ; **Boris Taslitzky**, présente aux Indépendants, en 1952, le *Portrait de Mme Perini* et un *Paysage de Corse* ; en 1954, un *Portrait du Professeur Desanti* ; **Jean Vasen**, adresse au Salon des Indépendants de 1957, *Composition sur le Golfe de Porto (Corse)* ; **Lucien Zilio** a effectué entre 1938 et 1950 de nombreux

28. Association dont le président fondateur fut Pierre-Louis Nardi.

envois d'aquarelles et de peintures représentant la Corse. Sont également présents en Corse, **Mario Garcia**, qui y séjourne en 1952²⁹ ; **Roger Garcia**, peintre installé à Paris, fait don, en 1956 d'une œuvre intitulée *L'Ariadne (Ajaccio)* au musée Fesch d'Ajaccio ; **Louis Granata**³⁰ (1901-1964), est en Corse au cours de l'été 1957 et présente ses œuvres quelques mois plus tard à la Galerie du Crédit municipal d'Alger.

Parmi les artistes corses de Marseille et de la Côte d'Azur, outre Poggioli évoqué précédemment, **Pierre Ambrogiani** (1907-1985), passe toute sa vie à Marseille ; peintre autodidacte, de renommée internationale, il a surtout peint des paysages de Marseille et de Provence, des personnages du marché et du port et des compositions en larges aplats de couleur pure. Il fait partie des peintres (dont de nombreux corses) qui fréquentent le bar « Le Péano³¹ ». **Antoine Gianelli**³² (1896-1983), qui fut aussi paysagiste et peignit la Corse avec laquelle il avait gardé des attaches, **Jules Tristani** (1913-1993) né à Toulon qui après une expérience parisienne s'installe à Marseille ; Tristani a également peint la Corse, surtout des ports. Autre artiste singulier, **Tony Cardella**³³ (1898-1976), parti en Corse en 1936 où il restera neuf ans ne quittant l'île qu'au moment de ses expositions. Il parcourt la Corse qu'il peint avec beaucoup de sensibilité : Montmaggioro, L'Île-Rousse, Ajaccio, Erbalunga, Bastia... puis s'installe à Saint-Raphaël. Il représente les artistes dont on parle régulièrement, qui ont du succès et dont le style, légèrement dépouillé, marque une évolution par rapport aux peintres précédents. **Jean-Louis Mari**, peintre et dessinateur, installé à Saint Laurent du Var, avec son épouse **Anne Mari-Roustan**, corse par sa mère, vivant sur la Côte d'Azur, elle commence à exposer à la fin des années 1940 puis présente alternativement à Ajaccio et à

Bastia des paysages de Corse, des natures mortes et des fleurs. Certaines initiatives méritent d'être soulignées, preuve de la diversité des projets d'organisation des artistes. En janvier 1952, est créé à Nice, par **Jean-Paul Mari** et **Robert Rovini** le « Club des jeunes » qui regroupe **Henri Maccheroni**, **Ange Falchi**, **Pierre Lanteri** et le poète Paul Vincensini ; certains artistes locaux comme Armand, Ben... participent aux réunions.



Art Galtique, Le voyageur
Pierre et bois, vers 1958
Hauteur, environ 25 cm

29. « Mario Garcia, peintre tachiste, manie le pinceau sans savoir ce qui sortira de sa toile », par Marthe Renucci, in Nice-Matin Corse du 29 juin 1957.
30. Peintre « orientaliste » né en Italie, qui possède un atelier à Alger et peint dans le sud algérien des scènes typiques : personnages, paysages de Bou-Saada, de Kabylie, des marines.
31. Voir à ce sujet « Les années de gloire des peintres du Péano, de 1940 à 1970, les bohèmes de la couleur », texte de Jean-Baptiste Nicolai, Fondation Regards de Provence-Autre temps, Marseille, juin 2000.
32. Né à Marseille, boursier de l'État en 1924, Gianelli voyage au Congo puis aux Antilles. Il a peint jusqu'à plus de 85 ans des bouquets sensuels, des nus épanouis, des portraits enlevés magnifiant la femme.
33. Originaire par son père de Bastia et par sa mère d'Erbalunga, il fait ses études au lycée français du Caire. Il suit les cours de peinture sous la direction de F. Bonnaud. En 1917 il part pour le front. En 1921, il est à Nice et l'année suivante à Paris où il se consacre à la peinture et à la gravure. Il fait de fréquents voyages à Saint-Tropez où il s'installe peu après et où sa réputation s'affirme dès la fin des années 1920. Il fait de nombreuses expositions dans la France entière.

L'émergence d'une nouvelle génération d'artistes corses :

Il s'agit essentiellement de personnalités qui commencent leur apprentissage ou leur activité artistique ou qui militent pour de nouvelles formes d'expression artistique. On citera à ce titre et parmi d'autres, **José Fabrikant (dit Fabri-Canti)**³⁴ (1916-1994), qui passe une partie de sa jeunesse à Bastia et s'adonne à la peinture, exécutant portraits et paysages. En 1946-1947, à Bastia, il fréquente les artistes en vogue comme Bardon, Cresci, Gillio et bien d'autres ; c'est un artiste partagé entre la Corse et la France continentale où il trouve une clientèle et de meilleures conditions de travail³⁵. Dans les années 1960, il œuvre pour le développement des arts en Corse dans le cadre de *Cyrne Arte*, structure dont il participe activement à la création en 1959. **Joseph Sicurani** (né en 1928), entre aux Beaux-Arts de Paris en 1948 ; il expose à Bruxelles en 1951 et obtient une médaille d'argent. Il réalise sa première exposition chez Bassoul en 1953 avec un nombre important (60) de toiles ; le titre : « Du figuratif à l'abstrait », montre la volonté de l'artiste de mettre en avant le besoin de changement qu'il ressent alors. On citera aussi **Piero Graziani** (né en 1932), qui commence à peindre en 1953 et réalise dès 1954 sa première exposition à la *Galerie 8*, à Paris : « La beauté de l'air ronge l'ennui » (avec une préface du poète surréaliste roumain Trost), montrant le désir de rupture qui anime les nouveaux créateurs corses. **Toni Casalonga** (né en 1938), acquiert une formation solide à Paris, à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts. En 1957, il crée à Pigna, « L'Atelier de la Pléiade » avec Michel et Jacotte Chandy. En 1959, il intègre L'Atelier 17³⁶, et reçoit l'enseignement de Hayter. Il accomplira par

la suite une belle carrière de plasticien : peintre, graveur et sculpteur. À signaler également, l'action du **Père Jean-Marie**, Dominicain de Corbara, créateur de l'Art galtique³⁷ au moment où apparaît le désir d'un renouveau artisanal. Outre Corbara, des ateliers sont créés successivement à Sermano, Corte, Erbalunga, Porto-Vecchio. L'Art galtique n'est considéré par ses promoteurs que comme la première étape d'une mise en œuvre beaucoup plus vaste, ayant pour but la résurrection des principales formes traditionnelles de l'artisanat. Parmi les artistes qui l'ont pratiqué, M. et J. Chandy, Bernard Schall... : premières expositions en 1955 à l'Île-Rousse (hôtel Bonaparte) et Calvi (Grand hôtel).

Conclusion et perspectives de la création artistique corse

En France, le Nouveau Réalisme va s'inscrire, de la fin des années cinquante au milieu des années soixante, dans un mouvement général de renouvellement des langages plastiques et des thèmes (Néo-Dada, Pop Art, Fluxus, groupe Zéro...) face à l'émergence d'une société industrielle et de consommation, en rupture avec l'immédiat après-guerre. En Corse, la peinture franchit une nouvelle étape car il se produit une prise de conscience du fait que le domaine des arts n'est ni considéré ni soutenu. Ce malaise est formulé sans doute de façon passéiste car les artistes s'interrogent sur leurs références, leur avenir, leur perception par un public qu'ils ne rencontrent pas, et par le peu d'écho donné à leur travail. C'est à cette période qu'un important élan est insufflé dans le domaine des arts plastiques et des arts en général, notamment, par deux initiatives originales. La première,

34. Sociétaire des Artistes français, il obtient le prix Jean Geoffroy en 1941, une seconde médaille en 1942, le prix James Bertrand la même année et, en 1943, une bourse de voyage. En 1946, il obtient le Grand Prix de Rome et il est lauréat de l'Institut et du Gouvernement.

35. Il expose en 1953 au musée de Genève et au Lausanne Palace.

36. Stanley William Hayter (1901-1988), connu pour son action dans le domaine de la recherche abstraite, voyageur infatigable qui se fixe à Paris en 1926 et ouvre un atelier graphique qui sera appelé « L'Atelier 17 » en 1933. Il adresse en 1926 au Salon d'Automne, *Paysage, Bonifacio* ; en 1927, à la Nationale, *Route à Piana*, et *Paysage à Piana*, et cette même année, au Salon d'Automne, *Route à Bonifacio (pointe sèche)*.

37. Cette forme d'art qui s'est accomplie pendant une dizaine d'années tire son nom de *Gal* qui signifie cailloux en vieux français et consiste selon ses promoteurs en l'assemblage de matériaux bruts tels que pierres et galets pour figurer essentiellement des personnages. Un autre principe essentiel de l'art galtique est d'utiliser les formes des pierres et galets telles qu'elles sont, et de n'en faire naître que les personnages que ces formes suggèrent. Avec une grande variété de roches aux couleurs, grains et aspects variés, la Corse offre un choix apprécié des artistes qui composent leurs œuvres en puisant dans la nature les éléments complémentaires pour leurs compositions : racines et bois flottés, lièges, coquilles.

dans le cadre de l'enseignement, avec l'action de **José Lorenzi**³⁸ (né en 1929), qui crée en 1957, une section artistique au lycée de Bastia, qui en quelques années verra un certain nombre d'étudiants s'orienter puis faire carrière dans les arts plastiques. La deuxième initiative est la création en 1959 par **José Fabri-Canti** de *Cyrne Arte*, structure qui ne se limite pas aux arts plastiques : peinture, sculpture, mosaïque, mais s'étend également au théâtre et à la musique et qui tente la synthèse des arts plastiques et de l'artisanat au sein de l'architecture.

Ainsi, au cours des vingt années étudiées, on a vu que la création artistique corse avait été moins féconde que lors des années 1890-1939 qui ont été des années fastes dans les domaines de la peinture et de la sculpture. Elle va encore, tout au long des années soixante, malgré les difficultés ajoutées par l'insularité et une certaine forme d'isolement, chercher sa voie et de nombreux artistes prendront le relais, dans les années soixante-dix, avec une grande diversité dans la force créatrice, se libérant définitivement des schémas créés par les artistes de la première moitié du xx^e siècle.

38. Qui s'exerçait, au milieu des années cinquante, aux jeux de la composition, influencé par Cézanne, Villon, Soulages, sur des thèmes populaires (cité dans *Corsica Viva*, n° 9, mai-juin-juillet 1965).

TÉMOIGNAGES



Les cars de l'Extrême Sud

Mathée GIACOMO-
MARCELLESI

LA LIAISON ENTRE PORTO-VECCHIO et Ajaccio était, dans mon enfance et mon adolescence, assurée par trois lignes de cars, dont les deux premières sont encore en activité :

- les cars Balesi faisaient et font encore la route de la montagne, par l'Ospedale, Zonza, Quenza, Sorbollano, Serra di Scopamène, Aullène, Petreto-Bicchisano, etc., conduits par leurs propriétaires, les frères Marc et Don-Jacques, qui devaient affronter les routes très étroites au-dessus des précipices vertigineux, contraints de négocier des virages particulièrement dangereux, notamment entre Serra di Scopamène et Aullène ;

- les cars Quilici passaient par Sotta, Figari, Pianottoli, Sartène, Propriano, etc., conduits notamment par leur propriétaire, Jean-André Quilici, que secondait son fils aîné José ;

- les cars Panighi alternaient avec Balesi : ils passaient par Sotta, empruntaient la route de montagne dite «La Stratégique », construite dans les années 20, pour remonter par le col de Bacinu, puis par Carbini, Levie, Zonza, et ils suivaient ensuite la même route que Balesi : Quenza, Sorbollano, etc., jusqu'à Ajaccio. L'itinéraire des cars Panighi est celui évoqué dans la chanson *A Berlina*, par Ghjuvanni Marcellesi, de Carbini, dit *Ghjuvanni U Beddu*. La ligne Panighi a eu de grosses difficultés : les frères Balesi l'ont rachetée puis ont dû l'abandonner à leur tour, à cause du mauvais état de la Stratégique et de la réduction du nombre de voyageurs empruntant les transports en commun.

À partir de Petreto-Bicchisano, les trois lignes suivaient le même itinéraire jusqu'à Ajaccio et vice-versa. Les cars, partis très tôt de Porto-Vecchio, arrivaient en fin de matinée à Petreto-Bicchisano où il y avait un arrêt plus ou moins long : les marchandes d'*imbrucciati* accouraient, les corbeilles pleines sur la tête, chacune essayant d'arriver la première. Il arrivait qu'un voyageur distrait se trompe de ligne et

monte dans un car autre que celui qu'il devait emprunter ; averti de la méprise, il ne lui restait plus qu'à descendre à Petreto-Bichisano pour attendre le car de l'autre ligne qui venait en sens inverse.

Dès le premier jour de chaque vacance, mes frères et moi, comme d'autres enfants et adolescents, nous retournions « au village », qui n'était pas le même selon la saison. À Noël et à Pâques, nous « prenions » Quilici, afin de rejoindre les hameaux de la plaine de Sotta, Cuò et Purgu, puis l'été, c'était Balesi, pour le long séjour alpestre dans le hameau de Contra Salvatica, dans la forêt de l'Ospedale, puis dans le village même. Quand nous approchions de l'Ospedale, souvent il n'y avait plus que notre famille dans le car, on respirait les effluves purificateurs de la pinède avec un sentiment de bonheur infini. Fin septembre ou début octobre, nous revenions à Ajaccio pour la rentrée des classes : l'oncle Georges Mela venait dès l'aube nous chercher à Contra Salvatica et avec sa camionnette il nous emmenait à l'embranchement de la route de la montagne. Nous attendions frileusement le passage de Balesi, au milieu de la grande forêt de pins encore hantée par les *ligramanti*.

Quand nous étions à Cuò, hameau de la famille de mon père, nous allions rejoindre la route « de la plaine » empruntée par Quilici, à l'embranchement de *Bucca di Prunu*, le col qui sépare la plaine de San Martinu et la plaine de Figari, au pied du promontoire rocheux correspondant aux vestiges du château fort de *Ursalamanu* ou du Conti Pazzu (nous les confondions un peu). On parlait aussi du *muscon d'Afretu* qui se tenait là autrefois, et empesait la région. Mon père, issu de l'élite républicaine des Écoles normales d'instituteurs, comme ma mère d'ailleurs, nous disait que c'était la légende du paludisme. Il disait aussi que *U Conti pazzu* n'était pas si fou que ça, c'était une sorte de pionnier des temps modernes où les gens vont en hiver à la montagne pour faire du ski, et en été à la plage pour se baigner !

Dans l'attente du car, nous essayions de nous distraire. Nous mettions l'oreille contre le bitume de la route, guettant les vibrations qui annonçaient son approche. Jusqu'au début des années 1950, le carburant était le gazogène. Une odeur révoltante régnait autour et à l'intérieur du véhicule. Mon frère Alexandre et moi, moi surtout, étions malades tout au long du voyage et nous disputions pour pouvoir mettre la tête hors de la vitre. La monotonie du voyage était un peu rompue par la litanie des noms

des villages à traverser, qu'égrenait la voix de ma mère : Zonza, Quenza, etc. Celle-ci avait pris soin, quelques jours avant le voyage, d'écrire à ses amies de l'École normale d'Ajaccio qui étaient institutrices dans ces villages que nous traversions : elles venaient au car, nous embrassaient, s'extasiaient, puis le car repartait et tout le monde agitait la main pour dire « au revoir ».

Ma mère avait aussi au fil des jours qui précédaient le départ, préparé patiemment une vingtaine de bagages : elle s'efforçait d'en réduire le poids et le volume dans l'intérêt des convoyeurs, disait-elle, pour qu'ils puissent les monter plus facilement sur l'impériale. Mais les convoyeurs maugréaient en escaladant l'échelle qui conduisait à la plate-forme. Leur mécontentement apparaissait dès qu'ils dénombrèrent les paquets avant le départ. Mon père se sentait ridicule, je souffrais pour la honte de mon père, et encore plus pour ma mère ainsi exposée à la critique en public après s'être donné tant de mal pour les préparatifs du départ.

Parfois, à tel ou tel arrêt, nous apprenions des événements d'importance, comme la fin de la guerre d'Indochine, avec les pourparlers qui ont suivi Diên Biên Phu. Nous avons eu la bonne nouvelle à Sorbollano, lors de l'arrêt du car aux *Casi Suprani* : Jules Angelelli, dit Morati, est monté l'annoncer, avec une bouteille de champagne et deux ou trois verres à la main pour qui voudrait trinquer. Malgré la joie, je crois qu'il y avait aussi un certain malaise.

Les voyageurs de l'impériale

Généralement, le car était bondé. Certains voyageurs montaient s'asseoir sur l'impériale, soit par obligation parce qu'il n'y avait pas assez de places assises à l'intérieur du car, soit par choix, afin d'échapper à l'odeur de gazogène et à l'atmosphère confinée qui régnait à l'intérieur du car ou pour admirer le paysage. On racontait l'anecdote suivante : une fois, un cercueil vide qui devait sans doute être livré dans un village avait été placé sur l'impériale, entre les bagages et les voyageurs assis. La pluie s'étant brusquement mise à tomber, un des voyageurs s'était installé dans le cercueil. En cours de route, aux arrêts successifs, certains voyageurs étaient descendus et d'autres étaient montés. Au bout d'un certain temps, celui qui était dans le cercueil a soulevé le couvercle, pensant que la pluie s'était arrêtée, et il a demandé : *Piovi sempri ?*

« Il pleut toujours ? ». Les voyageurs ont cru voir un mort-vivant et ils se sont précipités du haut de l'impériale, non sans quelques dommages corporels.

À l'intérieur du car

Pour se distraire, les voyageurs chantaient des chansons, par exemple quand nous passions sur la route surmontant le promontoire de Roccapina, au dessous des monts de Cagna :

*U liò di Roccapina
Ha ditt'à l'ommu di Cagna :
– Tu mi vardi la marina,
Ghjé ti vardu la muntagna !*

Ce couplet se mêlait parfois aux strophes des chansons électorales :

*Quandi lu batellu biancu
passarà par Mezzavia,
Tandu s'i chi l'avereti
i chjavi di la mirria !*

Je me souviens aussi d'une chanson remontant au Cartel des Gauches :

[...]
*Au contraire Susini Marc
Avec orgueil et fierté,
Portera haut l'étendard
D'un parti sans à-côté !*

*Plus de réaction,
Ni de révolution !
Votons tous pour le Cartel,
Liberté égalité !
Pour l'union fraternelle,
Pour Herriot et Painlevé !*

L'arrivée à Ajaccio

Une fois arrivés en ville, il n'était pas anodin de descendre du car pour aller à la maison, en portant les paquets quand le car ne pouvait pas nous emmener à domicile ! Le même problème se posait quand il fallait aller chercher les paquets de fruits et de légumes que mon grand-père maternel, Zi Matteu Martinelli, nous envoyait chaque semaine par le car de Quilici : le car s'arrêtait devant un bar près de la poste sur le Cours Napoléon, puis sur le port, et nous, nous habitions près de l'hospice ! Nous craignions les moqueries, la honte d'être traités de *paisanu*, *paisà* ! « paysan ! », et pire : « paysan bombé ! » : en

Italie, les méridionaux sont traités de *terrioni*, *cafoni*, etc, « ceux qui creusent la terre ».

« Pauvre Martin, Pauvre misère
Creuse la terre, creuse le champ ! »

J'ai toujours associé la chanson de Georges Brassens au nom de la famille paternelle de ma mère, *I Martinelli* « Les enfants de Martin ». Mais c'est aussi celui de la plaine de Sotta *San Martinu*, avec la fécondité des moissons – *San Martinu, cu a pala e u bacinu* ! – et la fécondité des vendanges – *San Martinu, ugni butti tira vinu* !

Pour en revenir aux moqueries des Ajacciens, on nous racontait une anecdote concernant l'Oncle Léonard, un frère de mon père, *Lunardu*, né à la fin du XIX^e siècle. Arrivé par bateau comme c'était le cas au début du siècle, il s'était fait des amis ajacciens qui lui ont dit, un an après : « Descends avec nous demain au bateau, on va voir les paysans qui débarquent, on va bien rire. L'an dernier il y en avait un, avec une de ces grosses cravates ! ». Il se reconnut dans cette caricature, mais se garda bien de s'en vanter auprès de ses nouveaux amis citadins.

A cuncurrenza

Au cours d'une enquête à Petreto Bicchisano, au hameau de Calò, en avril 1974, mon informateur Petru Vellutini, ancien berger, alors âgé de 95 ans, parlait de la vie dans son jeune temps. Il disait que pour aller à Ajaccio, il fallait attendre *a cuncurrenza*. J'ai d'abord cru que ce terme devait être entendu avec le sens de « confluence », le croisement entre la ligne des cars qui venaient de l'intérieur et la ligne des cars qui venaient de l'Extrême Sud, c'est-à-dire de Porto-Vecchio ou de Bonifacio. Mais l'ancien berger refusait cette interprétation, sans pouvoir vraiment clarifier ce terme, malgré l'aide de sa fille, Antoinette Giacomini. Nous avons fini par penser qu'il fallait entendre *cuncurrenza* au sens de rivalité économique entre deux lignes de car, sans bien comprendre toutefois la légitimité sémantique de cette interprétation. Quand j'ai évoqué cette question, au cours de la séance de l'ADECCEM, le 5 août 2008, Pierre-Claude Giansily a donné l'information suivante : il y avait bien « concurrence », au sens économique du terme, entre les lignes de cars pour avoir le monopole du courrier postal : les caristes qui l'obtenaient pouvaient continuer à rouler, même si le nombre de passagers décroissait, au fil des décennies.

Le car de la Balagne dans les années 1950-1960

Michèle CHAILLEY-POMPEI

LES CARS (MARIANI ?) desservait la Balagne à partir de l'Île-Rousse, en faisant une boucle autour de la vallée du Reginu, par la côte et la moyenne corniche.

L'autre Balagne, du côté de Calvi et de Calenzana, que nous appelions « *sarra' in là* » (au-delà de la montagne) était presque une terre étrangère, bien que mon père reconnût avoir des parents éloignés dans certains villages.

Le premier car de la journée arrivait d'Île-Rousse par Corbara à Muro vers 6h30. Il continuait vers Belgodere et déposait les voyageurs en transit pour la micheline à un arrêt en bord de route, poétiquement dénommé PK (point kilométrique) avec un nombre que j'ai oublié. Il repartait ensuite par la même route, en sens inverse : Ville, Occhiatana, Costa, Feliceto, et passait à Muro à 8h30, pour continuer sur Avapessa, Cateri, Aregno, Pigna et Corbara, arrivant à Île-Rousse vers 9h30-10h.

Il en repartait vers midi, par Corbara, passait à Muro vers 13h et poursuivait jusqu'à Belgodère (par Feliceto, Costa, etc.) pour retourner à Île-Rousse par Lozari, en fermant la boucle.

Le soir, nouveau départ d'Île-Rousse vers Lozari, Belgodère (PK) où il embarquait les passagers du train et les sacs de courrier des divers villages, qu'il déposait au passage à Ville, Occhiatana, Costa, Feliceto, Muro (vers 19h30) puis Avapessa, etc, rejoignant Île-Rousse par Corbara.

Je n'ai jamais su le nom du chauffeur, qui avait commencé sa carrière comme convoyeur, et était, quand je l'ai connu, à la fois chauffeur et convoyeur, encaissant et rendant la monnaie, conduisant, chargeant et déchargeant colis et passagers, sans jamais s'arrêter de parler, de plaisanter et de gronder. On l'appelait Benoît.

C'était souvent pour aller à la plage que nous empruntions le car du matin pour Île-Rousse : il fallait se lever tôt. Outre nos sacs, maillots et

serviettes, nous étions en général chargées des courses de la famille et des voisins, qui se procuraient ainsi ce que l'épicerie de « Genia » ne proposait pas. Nous allions en groupe à la pharmacie de Mademoiselle Mariani, qui connaissait bien ses patients et leurs petites misères, et nous chargeait, avec nombre de petits paquets de papier bien pliés, de recommandations et de conseils qu'il fallait retenir.

La mercerie voisine avait aussi notre visite, pour la laine à réassortir, les aiguilles, le fil de coton ou de soie d'Alger car le nylon avait mauvaise presse, et les socquettes blanches indispensables à la messe du dimanche où nous étions condamnées à porter des ballerines, les sandales étant réservées aux jours sans cérémonie et sans visite.

Nous reprenions le car, assommées de soleil, somnolentes et affamées, à l'heure chaude. Il était chargé de familles descendues chez le médecin, le dentiste ou le coiffeur, de villageois chargés sortant de la droguerie-bazar Ambrogi, ou de la boutique immense et ténébreuse du marchand de couleurs et de matériaux Lanata.

Une échelle à l'arrière permettait de charger les colis encombrants sur le toit, mais il en restait à l'intérieur en quantité suffisante pour rendre les déplacements difficiles et les tournants périlleux.

Quelques femmes âgées, en fichu malgré la chaleur étouffante du car dont les fenêtres minuscules s'ouvraient à peine, gardaient précieusement sur leurs genoux une cocotte pleine enveloppée dans un grand tablier, un panier de fruits couvert de feuilles de figuier, de frappe ou de cugiole cachées sous un torchon bien propre, et ces parfums mélangés nous amenaient au bord du malaise. D'autant que les hommes fumaient dans le car, des pipes malodorantes ou des cigarettes roulées à la main dans un papier jaunâtre (les femmes ne fumaient pas, c'était mauvais genre) et le chauffeur grillait une gauloise de temps en temps, sans quitter son volant.

Il n'était pas question d'être malade dans le car, il fallait tenir bon. Nous y arrivions à peu près, grâce aux très nombreux arrêts, prévus et imprévus. Dans la grande montée vers Corbara, le car surchargé chauffait souvent, et il nous fallait descendre pour l'alléger. Cela n'allait pas sans récriminations plus ou moins plaisantes, plaintes et soupirs des passagers âgés, les plus jeunes étant trop heureux de sortir de cette boîte étouffante, et de se dégourdir les jambes au grand air. Le chauffeur

n'avait pas la langue dans sa poche et interpellait familièrement les passagers. Pour une raison inconnue, il en voulait aux habitants de Corbara, qu'il appelait « Curbaghjacci » : à chaque passage, il faisait mine de s'arrêter, pour redémarrer brusquement quand les passagers, souvent des passagères chargées de colis, s'apprêtaient à monter. Insultes et malédictions s'ensuivaient auxquelles il répondait avec verve.

Certains mots me sont restés ; à une vieille femme indécise, il lançait :

« Ô Madama ! *U caffè si piglia quand'ellu è passatu, ma u carru si piglia quand'ellu passa !* ».

Dans mon enfance, l'ambiance était familiale, mais assez stricte, malgré les plaisanteries de Benoît. Les vieilles femmes se signaient à chaque fois que le car passait devant une chapelle, une tombe ou un crucifix, à l'entrée et la sortie de chaque village. Sur la route de corniche, où les villages sont rarement distants de plus de trois ou quatre kilomètres, et les tombeaux alignés le long de la route, elles devaient multiplier les signes de croix : ma sœur et moi en tenions le compte, qui ne tombait jamais juste. Entre deux prières, les aïeules se donnaient des nouvelles de la parenté qu'elles revenaient de visiter et, se balançant dans les tournants en tenant ferme leurs sacs débordants, commentaient les vêtements et la tenue des voyageurs qui comme nous, avaient l'air « parisien ».

Les visites à la parenté des villages voisins se faisaient en car. Il fallait s'habiller comme des demoiselles, et transpirer dans nos combinaisons de nylon dès le matin, pour aller se montrer à des parentes âgées, qui nous examinaient avec ébahissement et un soupçon de méfiance :

Comment nous élevait-on donc à Paris pour que nous soyons incapables de tenir en place ?

Que pouvait-on bien nous donner à manger pour que nos jambes allongent aussi vite ?

Pourquoi nous coupait-on les cheveux comme à des petits chinoises, ou pire, à des garçons ?

Nous reprenions le car du soir, écœurées de pâtes de fruits maison, un peu saoules pour avoir goûté au Marsala (maison) débouché depuis des années, qui titrait toujours quelques degrés d'alcool. Épuisées par nos efforts, toujours inadéquats, d'immobilité et de politesse, nous étions chapitrées d'importance par la tante qui nous chaperonnait.

Mais le voyage du retour, à l'heure fraîche, était une distraction. Le car étant de moins en moins

chargé, nous pouvions courir dans l'allée, en nous raccrochant in extremis aux barres, aux sièges, ou l'une à l'autre. Benoît, qui accomplissait son dernier trajet de la journée, grondait contre les enfants agités, mais il ne nous impressionnait guère. Et nous

aimions annoncer les arrêts à sa place et assister au déchargement des sacs de courrier.

Le car de la Balagne a cessé ses rotations vers 1980.

Le car de Cozzano

Anne-Marie *QUILICHINI*

Jacqueline

HELIE-QUILICHINI

LA LIGNE PALNECA-AJACCIO s'arrêtait dans les villages de Cozzano, Zicavo, Les Bains de Guitera, Corrano, Frasseto, Campo, Santa Maria Sicché, Cauro, Barraconu où se trouvait l'ancien relais de la diligence et des chars à bancs. Le propriétaire de la ligne de car Palneca-Ajaccio s'appelait Joseph Faggianelli, dit *Scempiu*, peut-être parce qu'il avait souvent des accidents. Il faut dire que la route était étroite, en mauvais état et surmontait parfois des a-pics épouvantables ! *Scempiu* était secondé par sa femme *Lauisa*. Plus tard, son fils, prénommé *Damoclès*, a repris la ligne.

Les voyageurs, pour être sûrs d'avoir une place à bord, devaient s'inscrire quelques jours auparavant, et répondre « présent » le matin du départ, à l'appel que faisait *Lauisa*, avec autorité. Les paquets étaient placés sur l'impériale dans l'ordre des villages traversés, pour être récupérés par les passagers au fur et à mesure qu'ils descendaient : valises usagées et paquets attachés avec des ficelles, parfois même, pendant la guerre, la literie qu'il fallait transporter d'Ajaccio au village, et vice versa. Au départ d'Ajaccio, les bagages étaient amenés de la maison au car avec l'aide des voisins. À l'arrivée à Cozzano, ils étaient transportés à dos d'âne pour grimper la côte qui conduisait à la maison.

Le terminus, à Ajaccio, se trouvait d'abord sur le cours Napoléon, au numéro 50, devant *La Brasserie nouvelle* qui appartenait aux Faggianelli. C'est dans cette brasserie qu'a eu lieu la fusillade du 17 juin 1943 : au cours de l'après-midi, les agents du contre-espionnage italien ont fait irruption dans la Brasserie au moment où des dirigeants du Front National de Libération, à l'issue d'une réunion, s'apprêtaient à se disperser (François Nicolaï est mort pendant l'échauffourée, André Giusti quelques heures plus tard et Jules Mondoloni deux jours après à l'hospice Eugénie). *Damoclès* a été arrêté et condamné par le Tribunal militaire,

le 28 août 1943, à 24 ans de réclusion « pour crime d'espionnage et favoritisation de l'ennemi » et il a été déporté en Italie (par le même jugement ont été condamnés à une réclusion de 30 ans Jérôme Santarelli, Jacques Bonafedi, Pierre-Jean Milanini et ont été condamnés à mort et exécutés le 30 août Michel Biaggi, Joseph Luiggi et Jean Nicoli).

Plus tard, le terminus des cars Faggianelli a été transféré sur le port, entre la gare et le marché, boulevard Sampiero, à l'angle de la ruelle baptisée à la Libération *Louis Frediani* (en souvenir du résistant qui y avait été abattu dans cette ruelle). Les cars s'arrêtaient devant l'épicerie Baraglioli, qui a été remplacée plus tard par le café *La Daurade*.

Le car, parti de Palneca, passait par Cozzano à 6 heures du matin et arrivait à Ajaccio à une heure variable en fonction des accidents qui pouvaient advenir sur la route. Il repartait d'Ajaccio vers 16 heures et passait par Cozzano le soir vers 22 heures. Les passagers qui devaient prendre le car le jour suivant confondaient parfois le klaxon tonitruant du car qui arrivait le soir à Cozzano avec celui du car qui partait le lendemain vers Ajaccio : une fois, Marcelle, l'aînée des quatre sœurs Quilichini, s'est réveillée en sursaut en entendant le klaxon du soir et elle s'est précipitée pour réveiller et habiller les petites sœurs jumelles, Jacqueline et Madeleine, pour les emmener au car : heureusement, une tante est venue la détromper !

Le car était un lieu d'observation sociale. Une fois, une femme enceinte voyageait debout : Don Ventura Quilichini, issu de la promotion laïque et républicaine de l'École Normale d'Instituteurs d'Ajaccio, lui avait laissé sa place. Quand cette femme est descendue, un homme qui était assis derrière s'est levé pour la suivre et il a dit au passager : « Merci d'avoir laissé votre place à ma femme ! ». Il y avait parfois des bagarres dans le car : une fois, Serafina, la tante de Madame Quilichini, s'était assise à une place qui n'était occupée par personne, sinon par une veste et le propriétaire de la veste n'en finissait pas de vociférer :

Ohimmé, u me veston, novu novu ! Ohimmé, u me veston, novu novu !

Le fils de Séraphine s'est mis à crier à son tour :
Bastarà, pò avali, l'affari di u veston !

L'autre de répondre :
Calmati, o ghjuvanottu ! Calmati !

Il y avait à Cozzano une femme d'origine italienne, *Anna Fattori*, qui prenait le car chaque mois, avec une certaine solennité, pour descendre à Ajaccio acheter *u furmaghju*, « le parmesan » qu'elle différenciait du *casgiu* corse : elle disait : *mi cumprerò puri un chilu di furmaghju !* On l'appelait *A Lucchesa* et elle était venue de Parme avec sa cousine prénommée *Siconda* parce qu'elle était née la deuxième après sa sœur jumelle.

Ricordi muratinchi

Sixte UGOLINI

MURATU, U MIO PAESE NATIVU, mon village. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'entends des bruits. C'est l'automne 1943. Le canon tonne à Santu Stefanu. Peu après, des avions, ces objets terrifiants qu'on ne connaissait pas ici, lâchent des bombes sur Bastia du haut de leurs dix mille mètres. Certains s'éloignent de leur cible et tombent à proximité du village, semant la terreur. Dans le bruit et la frayeur, nous sommes tous, parents et voisins, enfermés dans la cave, apeurés dans le noir. À côté de moi, on sanglote. Quand la lumière revient, il y a par terre, dans un coin, une tache humide.

Puis, je vois des images. D'autres avions qui passent en rase-mottes au-dessus du village. Je m'en-fuis, affolé ; mais on me rassure. Cette fois-ci, on célèbre seulement la victoire, la libération de la Corse, le 4 octobre 1943. J'ai trois ans et demi, de privations. Mais la vie va maintenant reprendre, le contact avec l'extérieur va être rétabli. Avant de penser aux bateaux et aux avions pour des destinations lointaines, partout en Corse, on ressort les vieux cars, autobus délabrés, pour aller se ravitailler au plus près ; pour rejoindre la grande ville : Bastia.

Chaque village a son car. Celui de Muratu est un vieux tacot Citroën poussif, avec un hayon arrière rabaissé et une grande échelle pour grimper sur l'im-périale. S'il part du village à vide de marchandises, il revient toujours chargé comme une bête de somme. Les sacs de farine, les caisses de sucre, les boîtes de conserve s'amoncellent sur le hayon et sur le toit. Les sacs postaux sont préservés à l'intérieur. Quand il y a trop de passagers, on s'assoit dessus.

Les fauteuils sont peu confortables, les strapontins déglingués, et l'intérieur sent fort l'essence. Mais pour nous, les enfants nés de la guerre, qui n'avons rien connu d'autre, prendre le car c'est emprunter la route du paradis.

Avant l'entrée en sixième, interne au vieux lycée à onze ans, je ne l'ai pas pris souvent ce vieux

car qui nous faisait tous rêver, car le voyage coûtait cher. Mais moi, le car m'intriguait. J'avais remarqué, partout gravée, une inscription qui m'était mystérieuse : Annonay. Ce mot était même incrusté dans les vitres que l'on abaissait grâce à une manivelle, souvent bloquée. Ainsi, on gelait en hiver et on cuisait en été.

J'ai plus tard appris qu'Annonay était une ville d'Ardèche où l'on fabriquait certaines pièces pour Citroën. Aussi, chaque fois que prenant l'autoroute du soleil pour aller plaider dans les brumes du nord, je croisais, à 160 kilomètres à l'heure, la bretelle pour Annonay, les souvenirs de l'enfance et du car de Muratu remontaient à la surface, et mon cœur s'éteignait d'émotion. Annonay que je ne connaissais pas, et où je n'ai jamais mis les pieds, me rappelait mon pays. Le car transportait un morceau de mon village.

Mais il y a bien d'autres souvenirs qui me reviennent à la mémoire. Les images se bousculent mais à travers ce flot je revois encore le chauffeur, qui était en même temps le propriétaire de la ligne concédée. C'était un homme pittoresque à tous égards. Il aimait le pastis et l'eau de vie ; ou plutôt le café arrosé. Ce qui nous valait une vingtaine d'arrêts entre l'« *incruciata* », le centre de Muratu, et le terminus à Bastia, devant le bar Jean, en face du vieux lycée, aujourd'hui collège Simon Vinciguerra. Cela nous valait aussi deux heures et demi de voyage pour parcourir les 25 kilomètres de la route. Certes, entre le col de Santu Stefanu et Muratu la route n'était pas goudronnée ; elle était à peine carrossable ; certes, le défilé du Lancone constituait un péril mortel à chaque tournant, que l'on conjurait avec force coups de trompe ; mais même quand la route était droite et belle, sur la plaine, la vitesse ne dépassait jamais 30 kilomètres à l'heure. Les responsables en étaient le véhicule, son chargement, la pente du chemin, mais surtout les arrêts pour le café arrosé à la descente, le pastis à l'eau fraîche au retour.

Mais les arrêts ne s'expliquaient pas uniquement par les nécessités naturelles du gosier. Le car s'arrêtait aussi parce que le chauffeur faisait les commissions pour tout le village. Au départ, on lui confiait les commissions à faire. Il s'arrêtait donc tout au long du chemin pour enregistrer les commandes. Beaucoup de gens étant illettrés, les commandes étaient verbales. Cependant, certains, de peur que la mémoire ne défaille, donnaient des petits papiers où était écrite, en lettres improbables, parfois même

illisibles, la liste des objets à acheter. On glissait alors, en même temps, le billet correspondant au coût probable des marchandises. Le reste c'était le pour-boire.

Le chauffeur regardait ces inquiets avec hauteur et bienveillance. Il n'a jamais lu aucun papier ; il les jetait dès que l'intéressé avait le dos tourné car il était sûr de sa mémoire. Il n'a jamais oublié une seule commission. Il avait une mémoire d'éléphant et c'était d'autant plus étonnant que son cerveau était constamment embrumé par d'autres vapeurs que celles de l'essence. Mais n'est-ce pas, ne sommes-nous pas dans le *Nebbiu*, le pays du brouillard ? Au retour, il distribuait à chacun sa commande, en donnant le prix, sans jamais se tromper. C'est ce qu'on disait. En tout cas, personne n'a jamais pu vérifier.

L'arrivée du car au village, vers 19 heures, constituait l'événement de la journée. Il s'annonçait, avant l'entrée du village, à grands coups de klaxon et dans un grand nuage de poussière. Une nuée d'enfants couraient derrière, pour le seul plaisir d'être là et de toucher le car en marche. Plus tard, j'ai vu les mêmes scènes à la télévision ; chaque traversée d'un village africain par un 4x4 crotté, escorté par une horde d'enfants à demi nus, criaillant et sautant, me faisait penser aux jours heureux et insoucians de ma jeunesse.

Mais les enfants n'étaient pas les seuls à s'agiter. Les adultes aussi se pressaient vers le point d'arrivée : l'« *incruciata* ». On y venait par nécessité ou par curiosité. On y venait pour retirer les commandes mais aussi pour voir qui était allé à la ville. Alors, on commentait, on supputait, on suspectait, on enviait.

Nous, les jeunes, nous étions, depuis longtemps déjà, postés sur la route, près de la chapelle Saint-Michel, guettant le passage du car dans la pente la plus raide. Là, il était obligé de ralentir, et on en profitait pour agripper l'échelle et sauter sur le hayon. C'était la bousculade, car seuls les plus audacieux parvenaient à grimper sur le car, finissant ainsi la balade, triomphants, sur l'impériale. Les autres finissaient à pied et ne pouvaient assister au cérémonial de l'arrivée. Aussi, la bousculade prenait parfois des allures de pugilat. Et quand le car oscillait trop fort sous les assauts, le chauffeur mettait au point mort, au risque de caler, et sortait, menaçant ; c'était alors la débandade, une fuite éperdue, comme une volée de moineaux.

Certains soirs l'assaut était impossible. Un importun avait déjà pris place à l'arrière. C'était un parent du chauffeur qui habitait une maison isolée à proximité de la chapelle Saint-Michel, et qui ne voulait pas rejoindre le village à pied. Il attendait le car au bord de la route, là où la pente se raidit un peu, car le chauffeur ne s'arrêtait pas. Il y avait un synchronisme parfait entre le chauffeur et le piéton. Pour ne pas caler, le chauffeur ralentissait la vitesse au maximum, à la limite de l'arrêt, pendant que le piéton courait le long du car. Il calculait sa vitesse pour se trouver au niveau de l'échelle au plus bas de la vitesse du car ; alors, il l'attrapait à deux mains et sautait sur le hayon pour s'asseoir sur les sacs de farine ; et dans une grande pétarade le car repartait.

Nous assistions, dépités et impuissants, au manège car, ensuite, bien installé, il chassait à grands coups de pied tous ceux qui avaient des velléités d'abordage. Ce n'était pas toujours efficace car certains, plus audacieux, attaquant de toutes parts, arrivaient quand même à s'accrocher et sauter en marche pour grimper sur l'impériale. L'arrivée triomphante au village était le prix de la victoire.

Le car, ce n'était pas seulement les transports en commun ; c'était aussi le courrier, le transport des lettres. On chargeait les sacs de lettres et de colis le matin. On ramenait l'équivalent le soir. C'est pourquoi le car, on l'appelait aussi la poste. C'était le seul moyen de communication avec l'extérieur, aussi attendait-on les lettres comme on attend le Messie. Le courrier était distribué le lendemain matin mais si on était dans les bonnes grâces du receveur, on pouvait avoir sa lettre, la veille à domicile.

Parfois, en cours de voyage, se nouaient des idylles. Si les amoureux étaient peu fortunés, s'ils ne pouvaient faire les dépenses d'un mariage en blanc où tout le village était invité, l'idylle se terminait dans le car, pour aller en ville consommer le mariage avant l'heure. On appelait cette pratique « *i fughjicci* ». Quand ils revenaient, le mariage avait lieu dans l'intimité. Cette pratique était utilisée aussi lorsque les familles étaient hostiles au mariage ; le car favorisait tous les transports !

Mais, très vite après la guerre, l'automobile s'est développée. Les gens prenaient de moins en moins le car. Jusqu'aux années 60 il ne servait plus qu'aux internes pour rejoindre le village au moment des vacances et pour envoyer le linge sale à la famille ; dans les lavabos des dortoirs on ne pouvait laver que le petit linge de corps.

Les transporteurs durent alors investir. On améliorait le confort comme on pouvait, pour les passagers, les commerçants commençaient à avoir des camionnettes, on sentait qu'une époque prenait fin. Certains ont bien essayé de résister en achetant des cars neufs, tout modernes, « avec tout le confort ». Je crois bien que le premier à faire la dépense fut le transporteur de San Lurenzu, dans le Vallerustie ; c'est en tout cas le souvenir que j'en ai. En effet, les transporteurs faisaient peindre leur carrosserie de couleurs différentes au gré des cabosses ; cela formait un patchwork du plus surprenant effet. Seules les lettres indiquant le nom du village restaient plus ou moins visibles.

Un jour, nous avons vu arriver en haut de la traverse, klaxonnant et brillant de mille feux, un car flambant neuf avec, écrit sur l'avant, au-dessus du pare-brise, cette inscription lumineuse : « Voilà pour saint Laurent ». Quelle fierté dans cette inscription ! En fait, je ne sais plus si saint Laurent fut le premier mais en tout cas, à partir de là, tous les autres durent suivre.

Pourtant rien n'y fit. Le déclin des transports en commun était programmé. Le règne de l'automobile, la berline, commençait. Aujourd'hui, le car ne sert plus qu'au transport scolaire et pour balader les touristes.

Reste la nostalgie. Pour les gens de ma génération, les jeunes années courent toujours dans les montagnes et les forêts. Elles dévalent dans les rivières pour pêcher les truites à la main et se baignent dans les trous d'eau. Pour moi, elles courent aussi après le car.

De Bastia à la Porta, en car à travers la Castagniccia

François CHAILLEY-POMPEI

EN CES TEMPS D'APRÈS-GUERRE, les familles qui avaient fait souche sur le continent revenaient bien, l'été, au village mais elles possédaient rarement une voiture : jusque vers 1955, c'était en train de Paris à Marseille que l'on rejoignait le « Cynos » ou le « Commandant Quéré », quelquefois, à Nice, le « Ville d'Ajaccio » – une année même, à Livourne, l'« Olbia » – pour gagner Bastia en quatrième classe, c'est-à-dire sur le pont au clair de lune, où les guitares conféraient déjà un air de vacances à l'aventure qui commençait. Quelques années plus tard, on emprunterait en 2 CV la nationale 7 et l'on gagnerait, aussitôt débarqués, le village tant attendu.

Au débarquement, le grand jeu était d'observer la descente à terre, interminable, des voitures pendues une par une au mât de charge : on espérait voir se rompre quelque filin ou casser un palan et cela se produisait presque une fois chaque année : alors il fallait voir le propriétaire du véhicule s'arracher les cheveux pendant que sa chère voiture, oscillant comme un pendule, venait heurter à plusieurs reprises la coque du navire puis toucher, pantelante, le quai où s'accumulaient caisses ballots et... cercueils.

Mais c'était l'aventure du car qui scandait vraiment le début des vacances. Bastia, pour nous, c'était le boulevard Paoli au sommet duquel attendait le vieil autobus d'Édouard, conduit par son frère Michel. Devant le « Bar Jean » préposé à la consigne officielle des valises comme à celle des « commissions » dont était chargé le chauffeur, à l'ombre des platanes et du vénérable chalet de nécessité (qu'on devait démolir autour de 1960 pour faire place à de nouveaux cars), on reconnaissait les voisins, les « petits parents », ceux des villages à côté, Quercitello, Ficaja, qu'on rencontrerait, les jours suivants, à la messe de la Porta, à la foire du col de Prato ou à la promenade vespérale sous les châtaigniers.

L'aventure du car, elle demandait du temps et d'abord l'attente du départ : je crois qu'on avait jusqu'à quatre heures pour vaquer aux achats,

d'ailleurs mineurs puisque au village il y avait deux épiceries fort bien pourvues : c'était de véritables bazars où l'on trouvait aussi bien du beurre (car là avait été installé le premier réfrigérateur) que des accessoires ménagers pendus au plafond, et jusqu'à du sable et du ciment entreposés, près de la porte, dans de grand fûts, où puisait Toussaint, préposé à cette tâche.

De quatre heures à huit heures, on roulait. Pas de routes à quatre voies mais un ruban de bitume se déroulant entre deux rangées de platanes. On roulait en s'arrêtant à chaque auberge pour prendre un colis ou... un verre, pour permettre à une enfant malade de reprendre ses esprits, pour saluer un ami. Et cette « bonne franquette » nous réjouissait, nous qui étions habitués aux trains du continent dont il n'était évidemment pas question de demander au conducteur un service : et cela me rappelait l'histoire racontée par ma mère : entre Bastia et Ponte-Leccia, vers 1930, son père à elle avait laissé tomber par la fenêtre du « trinichellu » son parapluie en voulant le poser dans le filet à bagages. Le conducteur, sans qu'on le lui demandât, avait stoppé et ramassé le pépin sur le ballast... Autres temps, autres mœurs.

De village en village, on déposait les lourds paquets entreposés sur l'impériale : il y avait des matériaux de construction, des pneus, de grands sacs de jute au contenu mystérieux et même des bicyclettes et des bidons d'essence, car la pompe la plus proche trônait à Morosaglia, hors du circuit imposé : on passait par Lucciana, par Barchetta, par Campile, par Ortiporio et le col Saint-Antoine, les parents pestant contre l'incapacité du conseiller général à faire goudronner la route de Silhareccio qui, lorsqu'elle le fut, vingt ans plus tard, ne fut pas plus empruntée pour autant : c'est une route dans le désert bien que donnant sur le plus beau panorama qui soit, en surplomb de la vallée du Fium'Alto.

Comme mon père appartenait à l'éducation nationale, toute la famille bénéficiait de longues vacances quand nos camarades ne voyaient leurs géniteurs les rejoindre qu'en fin de séjour. Mon père entreprenait alors de fixer le programme des petits travaux de l'été auxquels chacun se livrerait pour remettre en état telle ou telle pièce de la vieille maison de famille, repeindre telle paire de persiennes ou raccommoder tel branchement de la rigole d'arrosage du jardin. On ne parlait pas de branchements sanitaires car l'eau courante ne devait arriver qu'après les élections homériques de 1959.

Le soir, à la fraîche, on remontait sur la place pour compter les nouveaux arrivants, courant après

ce fameux car qui s'annonçait par de longs coups d'avertisseur un ou deux kilomètres avant d'aborder les derniers virages du tombeau Vittini. On les aidait à descendre leurs valises jusqu'à l'église Saint-Sébastien, en dérangeant le moins possible les joueurs de boules qui, devant le bar d'Antoine, occupaient tout le chemin sous le figuier à l'ombre protectrice, celui qu'a remplacé, depuis, une maison de maître qui fait la nique, en face, à l'ancienne gendarmerie, devenue « gîte rural ».

Le car, finalement, arrivait chaque jour presque à l'heure (il en fallait quatre, des heures) pour cadencer le temps des repas. Chez nous, on les prenait sur la terrasse, plus proche de la cuisine que la salle à manger et surtout plus proche de nos aspirations de toute l'année aux veillées embaumées de l'été : durant dix mois, on en avait rêvé de ces crépuscules que rythmaient dans les lointains, au flanc du San Petrone, les chants des bergers et les sonnaillies des troupes.

L'arrivée du car c'était une chose. Mais le départ du car c'était encore, à l'aube, le signal d'un jour renouvelé car le chauffeur, les commissions empochées qu'il allait devoir scrupuleusement respecter au cours de la journée, reprenait sa route, en klaxonnant de virage en virage – largeur de la route : quatre mètres il me semble – emmenant les patients d'un docteur qui, entre les visites de deux électeurs, flairant les prochaines cantonales, les recevait à Casamozza ; ou bien conduisant au port ceux dont le temps des vacances était épuisé, opérant même parfois un détour vers l'aéroport, à l'intention des très rares passagers d'un « Bréguet deux ponts », candidats au respect que l'on doit aux précurseurs.

Le car... c'était sans doute, en ce milieu du xx^e siècle, le dénominateur commun de la vie villageoise. En ces temps de pauvreté résiduelle dont la Corse ne devait tenter de sortir qu'avec l'arrivée des pieds-noirs, chacun persistait à imaginer « le village » comme un petit bout du paradis terrestre. Je côtoyais des camarades qui, à 25 kilomètres de la mer, n'avaient jamais vu la mer. Il y avait deux bouchers, cinq cafés, un curé à demeure, des élections mouvementées, des femmes rassemblées autour de la fontaine, – « des » fontaines, car, chez nous, et chez nous seulement, on avait la fierté d'en compter six – une proximité des familles et des voisins, moins d'égoïsme et plus d'entraide...

Allons, la nostalgie reste ce qu'elle était : on vieillit !

Souvenirs de football entre Bonifacio, Sartène et Bastia (1970-1981)

Didier REY

J'AI EU LA CHANCE DE PASSER mon enfance et mon adolescence à Bonifacio. La petite cité de l'extrême-sud de la Corse présentait alors, pour quelques années encore, une société structurée selon les normes communautaires largement héritées du XIX^e siècle : solidarité, jalousie, entraide, mesquinerie, amitié, haine, etc., s'y mêlaient « naturellement », alors qu'un réel contrôle social, supporté parfois, à l'époque, avec impatience par les jeunes de mon âge, garantissait, me semblait-il, une certaine stabilité et évitait quelques écarts et « erreurs de jeunesse » ; sans pouvoir faire plus.

Les jeunes Bonifaciens de « la Marine » qui avaient une dizaine d'années vers 1970, passaient le plus clair de leur temps sur les quais et, l'été, à se baigner à *Sott'a Rocca*, du moins pour ceux qui n'avaient pas rejoint le « village » ; sans oublier les promenades en voiture avec l'abbé Martin Giacobbi qui emmenait nombre d'enfants passer la journée à la plage ou à la montagne. Pour autant, sans tomber dans les lieux communs, il n'est pas exagéré de dire qu'une activité supplantait toutes les autres et se pratiquait en tout lieu et par tout temps, il s'agissait du football. Rester insensible aux charmes du ballon rond risquait de vous entraîner vers une sorte d'ostacisme dont personne n'aurait voulu être frappé. Pour ma part, me révélant immédiatement l'archétype du joueur parfaitement nul, « même pas capable de jouer en défense », ce qui n'était pas peu dire, je me contentais de participer à quelques parties informelles que nous jouions au stade François-Roitel, alors ouvert au quatre vents ; pour le reste, je faisais comme tout le monde, me livrant à une lutte acharnée afin de compléter mon album *Panini* des équipes participant au championnat de France de Première division ou à la Coupe du Monde 1974 en Allemagne.

Le dimanche, les matches de la Jeunesse Sportive Bonifacienne nous permettaient d'assister à du « vrai » football ; ils nous garantissaient aussi,

assez souvent, quelques moments délicats pour les arbitres qui n'étaient pas pour nous déplaire et où s'illustraient, le long de la ligne de touche ou sur le terrain, quelques « figures » locales bien connues de tous pour leur propension à « passer à l'action ». Les parties les plus âprement disputées étaient, évidemment, celles opposant la JSB à nos voisins Porto-Vecchiaïes particulièrement honnis, d'autant que, selon les propos tenus par les adultes, « ils nous avaient tout pris » à commencer par la ligne maritime avec le Continent ; « ils » menacèrent même, un temps, de « s'emparer » de la gendarmerie et des douanes ; sans compter que le CEG de Bonifacio dépendait pour sa direction du CES de Porto Vecchio ; c'est ce dernier qui nous décernait tableaux d'honneur ou blâmes, il était donc facile de l'accuser de notre « déchéance » scolaire lorsque celle-ci survenait à la fin d'un trimestre difficile. Alors, la JSB, face aux *Portivecchjacci*, ne comptait plus ni *Gofetti* ni *Marinaggi* mais seulement *I Bunifazzin* ; la vieille rivalité historique et ethnique entre les deux parties de la ville, bien présente encore en ce début des années 1970, s'effaçait face à « l'ennemi héréditaire », comme elle s'effaçait, du reste, lors de toutes les autres rencontres de football, notamment à l'occasion des tournois de sixte estivaux. Plus tard, lorsqu'il fallut rejoindre le lycée de Sartène, le football encore une fois nous imposa sa marque ; les rares matches télévisés – deux ou trois par an – étaient, en effet, les seuls loisirs auxquels nous avions droit en soirée au foyer ; autrement il fallait rejoindre le dortoir dès 20h30 et extinction des feux à 21 heures. Mais il y avait plus. Entre midi et quatorze heures, le championnat du lycée – organisé par les élèves et la plupart des « pions » – opposait, dans la cour de l'établissement, de nombreuses équipes par poules, puis par élimination directe, jusqu'à une finale toujours jouée « virilement », à l'image du reste du tournoi. Tout au long des quatre années que j'ai passé à Sartène, ce championnat présentait une particularité : tous les matches se disputèrent sans le moindre arbitre. Certes, lors de la toute première rencontre, au début ou au milieu du mois d'octobre de chaque année, l'un des joueurs lançait à la cantonade « Qui veut faire arbitre ? », le « public » répondait inmanquablement par un immense éclat de rire et quelques-uns ne pouvaient s'empêcher d'ajouter une phrase du genre « Pour me faire casser la tête ! ». Une année, un nouveau, originaire du Continent, ne voulant pas écouter les

conseils avisés qui lui furent pourtant abondamment prodigués, accepta le sifflet ; il se promit, mais un peu tard, de ne plus s'y laisser prendre... Autant que je m'en souviens, les équipes disputant ce drôle de championnat s'étaient constituées par communautés d'origine (les Bonifaciens, les Lievanais, les Porto-Vecchiaïes et les Quenzais, les Sartenais, etc.), ce qui n'excluait nullement des regroupements affinitaires et surtout, plus encore, sportifs ; autrement dit les meilleurs essayaient toujours de jouer ensemble ! Les matches donnaient lieu quelquefois, de la part du « public », composé autant de filles que de garçons – du moins dans mes souvenirs – à des *macagne* visant tel ou tel joueur incité à frapper au but en toute circonstance ; ce qui souvent se produisait et donnait lieu à des applaudissements nourris et surtout à des cris d'encouragement qui incitaient le joueur à recommencer presque aussitôt, dans l'hilarité générale !

Mais, il n'est pas exagéré de dire que, en dépit de notre soutien inconditionnel à la JSB, il existait pour nous tous une entité supérieure, mieux un véritable dieu tutélaire qui, même et surtout au lycée de Sartène, ne souffrait aucun blasphème, c'était le Sporting. Le « Squebeu », comme disait l'abbé Giacobbi, tout aussi passionné que nous, lui qui avait assisté aux matches sur la place Saint-Nicolas avant guerre et qui, de temps à autre, évoquait cette époque pour nous obscure et, pensions-nous alors, sans intérêt puisque le Sporting de l'époque n'était pas encore le « vrai », autrement dit le « nôtre », le Sporting Étoile Club de Bastia. Certes, l'adoration du dieu bleu et blanc n'était pas totalement unanime, quelques Bonifaciens, revenant l'été avec leurs parents installés à Marseille, soutenaient « l'Oème », nous n'aimions pas cela mais nous le supportions, après tout, ils ne faisaient que « passer » ; beaucoup plus grave étaient le cas d'authentiques « traîtres » qu'ils nous fallait côtoyer tous les jours et qui n'avaient d'yeux que pour Marseille ; il y a quelques jours encore, un ami d'enfance me confiait combien il avait toujours en horreur cette « engeance ».

Notre enfance et notre adolescence furent véritablement marquées du sceau du Sporting. Même si certains d'entre nous étaient déjà au fait des choses importantes en la matière, tout commença vraiment en cette année 1971-72, et plus exactement au printemps lorsque, dans le cadre de la Coupe de France, Bastia affronta l'AC Ajaccio. Une fièvre bleue et blanche s'empara de tous et

nous étions, sans trop savoir pourquoi, contre Ajaccio et pour Bastia ; le résultat nous combla d'aise. Puis arriva la double confrontation avec Lens, en mai 1972, et les incidents du match retour en terre artésienne. « Racisme anti-corse », j'entendais l'expression pour la première fois de ma vie ; le discours passionné et exalté de nombre de personnes que je considérais comme « grandes » ou « sérieuses », fit sur moi la plus forte impression ; serions-nous donc différents des Continentaux ? Pourquoi les *Pinzutti* nous en voulaient-ils à ce point ? Angoissantes questions vite oubliées mais qui resurgiraient un jour. Le plus important était quand même que « notre » Sporting était en finale contre... Marseille ! Nous passâmes le temps nous séparant de la finale prévue ce fameux 4 juin 1972 dans le tout nouveau Parc des Princes, à échafauder les scénarii de match les plus fous, à nous disputer avec les « traîtres », à inscrire sur nos cahiers d'écopier des « Allez Bastia » de toutes tailles – nous ne connaissions pas encore le *Forza Bastia*, mais cela n'allait plus tarder – à dessiner des drapeaux bleus et blancs frappés du sigle SECB, etc. Dire que nous fûmes déçus par la défaite n'aurait qu'un vague rapport avec la tristesse qui nous submergea alors que les « traîtres » triomphaient.

Puis vinrent les années de gloire (1976-81) et les triomphes du Sporting. Comment oublier ces années 1976 et 1977 ? Tant au lycée de Sartène qu'une fois rentrés à Bonifacio pour le week-end et les vacances, le Sporting était dans toutes les têtes, et le Continent – que certains d'entre nous n'appelaient pas encore la France – découvrait enfin tout la valeur de « nos » joueurs volant de victoires en victoires. Nous étions pourtant déçus que la presse sportive ne fasse pas la place que nous estimions méritée, à « nos » couleurs. Alors, avec deux amis, nous résolûmes de prendre la plume et d'écrire au journal *Onze* ; ce dernier venait de consacrer, me semble-t-il, une série d'articles aux meilleurs équipes de ce début de championnat ; le Sporting n'y figurait pas alors qu'il caracolait en tête de la DI. Non seulement notre article ne fut pas publié mais, de plus, nous n'eûmes jamais aucune réponse ; ce qui ne manqua pas d'ajouter à nos doutes et fit ressurgir des questions enfouies dans nos mémoires. Qui dira avec les mots justes cette vie au rythme du Sporting, ces soirées et lendemains amers de défaites qui nous contrariaient bien plus qu'une mauvaise note ou l'hypothèse d'un éventuel redoublement ? Mais

aussi ces sentiments délicieux lorsque « l'on » gagnait et que tout le reste importait peu ? Qui dira ces soirées à l'internat où il fallait, l'écouteur à l'oreille, prendre garde de ne pas se faire prendre par le « pions » afin de suivre le « but par but » d'une célèbre station de radio ; le « pion persécuteur » faisant pourtant la même chose que nous ? Comment ne pas se souvenir de ce numéro spécial de *Miroir du football* de septembre 1976 au prix exorbitant, pour nous, de 10 francs ? Il comportait, pour chaque équipe de Première division, une photo pleine page couleur ; celle du Sporting (je l'ai toujours) était magnifique ! Mais 10 francs ! Beaucoup renoncèrent. Avec deux amis nous résolûmes, pour notre part, de mettre notre argent en commun ; cela ne suffisait pourtant pas pour que nous en ayons tous un exemplaire. Alors, il fallut se résoudre à l'inévitable : en acheter deux et voler le troisième, ce qui fut fait après mûre réflexion mais sans état d'âme ; c'était « pour le Sporting » !

Il y eut aussi l'affaire Bastia-Nice, d'avril 1976, et un profond sentiment d'injustice ; sans oublier des discours tenus par des adultes écœurés qui ajoutaient à notre trouble. Je n'exagère pas en disant que ce match et celui de Lens en 1972, firent bien plus, pour moi en tout cas, que les événements d'Aleria dans ma progressive et chaotique prise de conscience de ma « corsitude », pour reprendre un terme en vogue à l'époque. L'année 1976 fut également celle de ma première venue dans le « temple » de Furiani. Les cadets de la JSB devaient disputer une sorte de mini-tournoi à Furiani un samedi après-midi ; je fus du voyage, non certes en tant que joueur, mais parce que mes amis m'avaient dit : « Viens, après on pourra rester pour voir le match de Bastia » ; les accompagnateurs ne firent aucune difficulté pour m'emmener. Ce fut un émerveillement que de voir le stade et les joueurs bastiais « en vrai » depuis la tribune ouest ; je restai toute la première mi-temps sans voix, tellement j'étais ému ; mais ce ne fut plus le cas en seconde mi-temps ! Et le Sporting battit Bordeaux par 2 buts à 1.

Et puis il y eut cette fameuse Coupe d'Europe en 1977-1978 et le vent de folie qui souffla sur nous tous ; les cours et les semaines séchés par nombre d'entre nous pour suivre le parcours des héros ; sans que l'administration du lycée, pour le coup bonne fille et nullement dupe, ne s'en émeuve le moins du monde. En ce mois de décembre 1977, pour mes 17 ans, ma mère me « confia » à des adultes qui

partaient pour Torino afin d'assister au match retour. Mes amis m'envièrent d'autant que j'étais le seul adolescent du groupe. Nous quittâmes Bonifacio confiants, nous y revinrent triomphants, tous persuadés d'être, d'une manière ou d'une autre, détenteur d'une infime parcelle de la gloire du Sporting ; au lycée de Sartène il me fallut conter et raconter jusqu'à n'en plus pouvoir la geste magnifique des Bastais ; dire que j'en éprouvais de la fierté serait grandement en dessous de la réalité. Mais des questions, de nouveau, me taraudaient ; nous lisions tous ce qui paraissait alors dans la presse sportive et nous ne pouvions que constater un traitement pour le moins partial. Pourquoi cette indifférence ou cette partialité dans les compte-rendus sportifs continentaux ? Pourquoi soudain cette insistance sur « les Français » de Bastia qui jusque-là n'avaient été « que » des Corses ? Les réponses viendraient plus tard.

Après quelques saisons en demi-teinte, ce fut la Coupe de France 1981 ; entre-temps j'étais devenu étudiant à Aix-en-Provence et, avec d'autres Bonifaciens, j'avais rejoint le militantisme nationaliste. Lorsque le Sporting se qualifia pour la finale, nous allions enfin pouvoir tenir notre serment fait en juin 1972 : « Si Bastia va en finale, on y va ! ». Nous mîmes alors notre argent en commun, les uns prêtant aux autres qui les remboursèrent le mois suivant, au

moment de la première paye estivale ; le 13 juin 1981, nous étions à Paris avec des dizaines d'autres Bonifaciens et des milliers de Corses ; un seul membre de notre équipe n'avait pu nous accompagner, il était depuis un an engagé dans l'armée. Ce fut l'apothéose, j'avais vingt ans, j'étais avec mes amis d'enfance, le Sporting avait gagné la Coupe de France et le nouveau président de la République avait promis de doter la Corse d'un statut particulier. Que demander de plus ? Rien de plus beau ne pouvait m'arriver ! Le retour à Bonifacio fut digne de celui de décembre 1977 ; on nous paya à boire et nous dûmes nous livrer au récit du triomphe. Ce triomphe que nous détaillâmes par le menu à notre infortuné militaire dans une longue lettre que nous lui adressâmes presque aussitôt.

Ce rêve d'enfance du Sporting, je dois le dire, se prolongea longtemps, sans même que je m'en aperçoive tellement il faisait partie de moi, comme il faisait partie du vécu de mes amis ; pour ma part, il se dissipa presque entièrement un funeste soir de mai 1992. Aujourd'hui, il reste au fond de moi cet attachement sentimental au Sporting, dont la geste accompagna longtemps chaque moment important de ma vie ; il n'est pas un souvenir personnel auquel ne fasse écho un exploit ou un drame du Sporting. J'ai initié mon fils aîné à son culte, mais j'ai aussi fait en sorte que ce culte soit polythéiste.

Vacances à Toga, avant-guerre

Vincent ALFONSI

JE SUIS NÉ LE 4 NOVEMBRE 1925 à Marseille, dans le quartier du Panier, rue Fontaine de Caylus. J'ai épousé en 1947 Raymonde Iols, dont la branche maternelle, famille Olivieri, est issue de Luri, dans la Cap Corse. Nous avons eu trois enfants, une fille et deux garçons. J'ai travaillé pendant quarante ans sur le port de Marseille en gérant ma société de commissionnaire en transports.

De mi-juin à mi-septembre, je partais chez ma grand-mère maternelle à Bastia, et, au milieu de ces vacances, chez mon oncle, Joseph Raffalli, le frère de ma mère, à Cervione.

Ma cousine germaine, Armande Bonamy (nous avions le même âge) venait nous rejoindre.

Mes grands-parents habitaient une maison à même la plage de Toga, à côté de l'usine de cidre Jorio. Ma grand-mère, de sa fenêtre, nous surveillait facilement. Mon grand-père, Jean Raffalli, de Feliceto, était employé dans une compagnie de cars ; il faisait la ligne Bastia-Erbalunga.

Sa journée terminée, il rentrait et, aidé de ma grand-mère qui faisait les rouleaux de pièces, il comptait sa recette. Vers 18h (en plein mois de juillet-août !) mon grand-père tapait dans un verre, et nous voici obligés de monter et laisser la plage. À 19h nous étions tous les quatre à table.

Dans la compagnie où mon grand-père travaillait, il y avait un car qui desservait Orezza. Mon grand-père se faisait apporter une dame-jeanne d'eau de source.

En Corse, le pain avait un goût aigrelet dû au levain ; saveur inconnue sur le continent. Mon grand-père, après le repas passait avec nos deux verres. J'ai toujours en mémoire le bruit sourd que faisait l'eau effervescente lorsque mon grand-père ôtait le bouchon ; mais surtout ce goût d'œuf pourri de la rouille de fer. Le pain au levain était une brioche à côté de ce breuvage. « Buvez, vous aurez une santé de fer » disait mon grand-père.

Arrivés à Cervione, mon oncle nous incitait à boire l'eau de la source car cette eau est diurétique.

Malgré les instants pénibles que je viens d'évoquer, je n'ai pas un seul regret. J'étais avec les miens.

Ma mère nous cassait le mauvais œil pour nos petits bobos.

Une chose étrange : à l'époque de Pâques, (au départ ou au retour de vacances ? je ne sais

plus), notre grand-mère nous faisait poser notre ventre sur une chaise. Peut-être un membre de l'ADECCEM pourrait nous éclairer sur ce point.

Vincent ALFONSI, membre de l'ADECCEM depuis de nombreuses années, nous a quittés en janvier 2009, quelques jours après nous avoir envoyé ce texte.

A cuglitina di 'Nghjulu-Santu (La guillotine d'Ange-Toussaint)

Jean MASSONI

ERA, 'NGHJULU-SANTU, AGALABATISSIMU. Avia e mani fatate. Avia amparatu à fà u bancalaru, ma, d'innasta cume ellu era, prestu si fece bottearu e impresariu, dendu di manu à tuttu e tuttu andenduli bè.

Accantu à i s'affari, u so primu mistieru diventò u so passa-tempu o a so passione, cume la pare à voi, servendusine per l'utile. I parastagi di a so tre magazini l'avìa fatti di per ellu. Fecia mobili, quadri sculpati; arrangiava portelli, porte, serrende; tinghjia persiane; fecia ringhere pè e so terrazze, panculelle pe i so figliulini e per d'altre criature... Pigliendusila incù a calma ùn ne riposava mai. Fà per l'utile ùn li bastava. Fecia dinò pè u so piecè. Da giovanu avia fattu una "Tour Eiffel" in legnu ch'era stata u so capu d'opera. Vechju – é mortu c'avìa più di novant'anni – ùn cessò mai di dassi di rumenu, senza mai forzà, incù l'asgiu ma, soprattutto, incù u ghjalabu e l'alegrìa.

Vennenu l'anni di a schersina. A dilla franca ne suffrì forse menu che d'altri, ma ciò chi li mancò, cume à tutti i gran fumadori, fubbe u tabaccu. L'erba tabacca ùn li gherbava, allora buscò e grane di a foglietta.

Tandu i fumadori, l'omi spatansciavanu. U tabaccu ch'elli li davanu incù i "tichetti" ùn li bastava. Provonu appena tuttu pe fumà, ancu e buchje di pomi... Ancu di grazia ch'ella ghjunse a foglietta !

Oghje ùn si ne sà mancu più u nome di a foglietta, ma, tandu, ci ne era lenze e lenze in l'orte di tutti i fumadori. I fusti di a foglietta eranu tamanti a erburelli; ognunu avia parechje foglie longhe più d'un palmu, d'un bellu verde, chi 'mo cuglia e chi 'mo seccava. E quand'elle seccavavanu, si sentia un odore di tabaccu c'avìa pocu à chi vede incù quellu di e sigarette accese. À mè, ben c'o unn abbia mai fumatu, quell'odore mi piecia assai.

Dopu avelle seccate e foglie di a foglietta, ognunu s'arrangiava cum'ellu pudia per fanne

tabaccu. A più perte e tazzavanu incù e trisori, cume li fecianu quelli chi fumavanu l'erba tabacca in la pippa.

À 'Nghjulu-Santu a foglietta tazzata in ssa manera ùn li cunvenia. Omu d'ingegnu, prestu ha cercu à fanne veramente un tavaccu fine, cume quellu chi usava per fà e sigarette di nenzu guerra. E, per quessa, inventò una cuglitina. Una vera cuglitinuccia, alta appena più d'un metru e imitata da quella di u boia. Una bellissima meccanica mossa inc'una manivella, chi, per 'Nghjulu-Santu, era ancu un amumentu.

Dopu meziornu, fattusi a so sonnata, ci passava e so stonde à fà girà a cuglitina. Tuttu funziunava in incanti; e foglie allibrate passavanu da per elle sott'à u cultellu chi falava seccu e tagliava secondu a misura ch'ellu sceglia, manuvrendu a manivella. Più a girava pianu e più u tabaccu surtia lergu; più a girava in furia e più surtia fine. Era una meraviglia quella cuglitina !..

Parechji di i s'amici, chi à spessu posavanu e chjachjeravanu davanti à a bottea, venianu à vedelu manuvrà, à 'Nghjulu-Santu. E à ss'omu c'avìa guasi ottant'anni, ghjoghendusi incù u so ghjoculu, li si leghjia in l'ochji e in le mani una cuntentezza muta e profonda, quella di l'omi agalabatissimi cume ellu.

Ange-Toussaint était très habile de ses mains, il savait tout faire. Il avait appris le métier de menuisier, mais, hardi et travailleur comme il l'était, très vite il ouvrit une boutique et devint entrepreneur, ne se laissant rebuter par aucune difficulté et réussissant partout.

Il délaissa son premier métier pour se consacrer à ses affaires. Cependant la menuiserie resta toujours sa passion, son passe-temps favori. C'est lui qui fabriqua les rayonnages, les étagères et les comptoirs de ses trois magasins. Il fit aussi des meubles, des cadres sculptés. Il réparait les fenêtres, les portes, les serrures, il peignait les persiennes, faisait des balustrades pour les terrasses de sa maison, des petits bancs pour ses enfants et ceux du voisinage... Il avait toujours quelque chose en train, travaillait calmement, sans jamais se hâter. Dans sa jeunesse, il avait construit son chef-d'œuvre, une « Tour Eiffel » en bois. Il mourut très âgé, à près de quatre-vingt-dix ans. Toute sa vie, il fut très actif, mais sans forcer, tranquillement, toujours habile, ingénieux, et, ce qui ne gâche rien, joyeux.

Vinrent les difficiles années de la guerre. Ange-Toussaint les supporta sans doute mieux que

beaucoup d'autres. Par contre, ce qui lui manqua, car il était grand fumeur, ce fut le tabac. Il n'aimait pas le gros tabac cultivé chez nous, alors il se débrouilla pour trouver des graines de « foglietta »
À cette époque-là, les fumeurs souffraient. La ration de tabac qu'ils pouvaient obtenir avec des tickets était tout à fait insuffisante. Ils essayèrent de fumer toutes sortes de plantes, jusqu'à des épluchures de pommes de terre. La « foglietta » d'Ange-Toussaint fut accueillie comme une bénédiction.

Aujourd'hui, on ne sait même plus le nom de la « foglietta », mais à ce moment-là, tous les fumeurs en plantèrent dans leur jardin, certains en plantèrent beaucoup. La « foglietta » se présentait comme un arbrisseau. Chaque tronc portait des feuilles d'un beau vert, nombreuses, plus longues que la paume de la main. On les cueillait et on les laissait sécher. Pendant qu'elles séchaient, elles dégageaient une odeur délicieuse qui ne rappelait pas du tout celle des cigarettes allumées. (Personnellement, bien que je n'aie jamais fumé, j'aimais cette odeur.)

Chacun, après avoir fait sécher ses feuilles de tabac, se débrouillait pour les transformer en tabac à fumer. En général, on les découpait aux ciseaux, dans la paume d'une main, ainsi que le faisaient les fumeurs qui bourraient leur pipe avec le tabac cultivé à l'ancienne.

Ange-Toussaint n'aimait pas du tout le tabac obtenu de cette manière, découpé aux ciseaux, trop grossier et qu'on avait du mal à répartir à l'intérieur des petits papiers à cigarettes. Il réfléchit à la fabrication d'un outil grâce auquel on obtiendrait du tabac fin, aussi fin que celui que l'on utilisait pour rouler les cigarettes avant-guerre. Cette fois encore, il fit preuve d'intelligence et d'ingéniosité : Il inventa une guillotine, une véritable petite guillotine, haute d'environ un mètre, imitée en tous points de celle du bourreau. Une magnifique mécanique mue par une manivelle, et qui, apparemment, amusait beaucoup Ange-Toussaint.

L'après-midi, après la sieste, il « faisait » du tabac. Tout fonctionnait à merveille. Il tournait la manivelle et les feuilles pliées étaient entraînées sous la lame qui tombait sur elles, sèchement, les découpant selon la qualité qu'Ange-Toussaint voulait obtenir. S'il tournait lentement, le tabac était assez gros, s'il tournait vite, le tabac était fin. C'était une réussite totale !

Plusieurs de ses amis avaient l'habitude de s'asseoir devant son magasin et d'y bavarder longuement. Ils assistaient, émerveillés, à la transformation des feuilles de la « foglietta » en tabac prêt à être consommé et admiraient sans le lui dire leur ami, proche de ses quatre-vingts ans, qui s'amusait avec ce jouet qu'il avait lui-même conçu et créé. Ils lisaient dans son regard, dans ses gestes, la profonde intelligence et la satisfaction de celui qui avait toujours osé, et réussi, les choses les plus étonnantes.

“Y a d'la joie...”

Eramu in tempu di i fuconi. In qualche casa c'eranu i fornelli à cherbone o una cucinara à legna. Ma eranu puchissimi. C'era, à mezza sala, u fucone, nant'à u fucone i trippedi e nant'à i trippedi u pignatu. In più, sopra à u fucone, appesa a a grate, c'era a catena e, appesa a a catena, una paghjola. E cusì si cucinava: tiani e suppa, carne purcina arrustita incù u spetu e u pane untu, pulenda e brilluli, nicci e migliaciale. E ochji affumicati. In d'altre case, c'eranu i cammini. Ma rivenia guasi à listessa cosa: c'era sempre trippedi e catene...

Eppoi ghjunse, appena nenzu Trentanove, un nostru paisanu, incù a moglia pinzuta, c'avia pigliatu a ritirata, dopu avè passatu a so vita in Parigi. Arrangiò a so casa, fece mette l'acqua e una cucina nova, senza fucone nè camminu, ma dinù senza fornelli à cherbone nè cucinara à legna. Una cucina “moderna”, cume in Parigi, incù u “gaz”! E, per buscà u gaz si senti incù i ripresententi venuti da Bastia.

Fubbe cusì c'una bella mane affaccò in paese una vitturone bianca incù nantu à l'imperiale un imbutone da duv'ella surtia una canzona: “Y a d'la joie, quand on a Primagaz chez soi”. Quella vittura cuminciò à cantà venendu pe I Mucali. Ghjunta in paese, collò e falò parechje volti da un capu à l'altu di a Traversa, sempre cantendu a listessa canzona. U paese era in sussuru. Si nimu ùn la capia ch'ell'era un benone d'avè à Primagaz in casa, ci vulia veramente à un volèla sente. I zitelli seguitavanu a vitturone bianca e prestu si messenu à cantà anch'elli. I ripresententi spiegavanu à e donne chi s'avvicinavanu: “Mettite u fornellu nant'à un tavulinu di cucina e a buttiglia di Primagaz sottu. Mettite stu tubu di “caoutchouc” da a buttiglia à u fornellu. Aprite u “rubinè” e inc'un allumettu incendite u

fornellu. Più semplice! Più pulitu! Menu fatiche! Chi vulite di più, O donne?” E ogni tantu a canzona ripigliava: “Y a d'la joie, quand on a Primagaz chez soi”. E tiravante d'elli. In quatr'e quattru spachjonu qualche fornellu e qualche fornò. A prima buttiglia a davanu gratisi...

U paisanu, ch'era ghjuntu à a ritirata e c'avia arrangiatu a so casa, pigliò u depositu di e buttiglie di gaz. E cusì, induve noi, cuminciò l'affare di u gaz. Dopu à Primagaz, ghjunse Butagaz. E dura sempre oghje, l'affare di u gaz, cume l'affare di l'elettricità.

Quelli chi, subito, ùn vulianu ssu “modernisimu”, pianu, pianu ci sò ghjunti anch'elli. Sò forse e donne chi hannu scunvintu à tutti, perchi, nenzu, eranu elle, e micca l'omi, chi s'ingronchjavanu sopra à u fucone e davanti à u camminu e s'affumicavanu l'ochji.

Senz'elle, “Y a de la joie...” ùn serebbi forse mai stata che una canzonetta chi surti una bella mane da un imbutone di a vittura bianca, da un capu à l'altu di a Traversa. E, noi altri paisani, senza phono, unn'averebbimu sapiutu che parechji anni dopu chi a riclama di Primagaz, arrangiata da i merchanti, era a bella canzona di Trénet.

On en était encore à l'époque des “fuconi”. Quelques maisons, rarissimes, possédaient des fourneaux à charbon ou une cuisinière à bois. Tenant le milieu de la salle, le “fucone” supportait le trépied sur lequel était posé le “pignatu”. De plus, au-dessus du “fucone”, accrochée aux poutres du séchoir, une chaîne, de son crochet, soutenait la “paghjola”. C'était là l'installation – rudimentaire – pour cuisiner ragoûts et soupes, viande de porc rôtie à la broche, égouttée, en cours de cuisson, sur du pain, ainsi que les “piluli” et la “pulenda”, les “nicci” et les “migliaciale”. On avait droit par-dessus le marché à de la fumée plein les yeux. Dans certaines maisons, la cuisine se faisait dans la cheminée, avec le trépied et la chaîne, et quelquefois, la fumée aussi.

Avant 1939, un couple vint s'installer au village. Lui était de chez nous. Il rentrait, retraité, accompagné de sa femme, continentale, après avoir passé presque toute sa vie à Paris. Il répara sa maison, y fit installer l'eau courante, et transforma la cuisine. Il n'y voulait ni “fucone”, ni cheminée, ni fourneaux à charbon, ni cuisinière à bois. Ce fut une cuisine moderne, comme on en avait à Paris, où l'on cuisait les aliments au “gaz”!

Pour avoir du "gaz", il suffisait de s'adresser aux représentants venus de Bastia. Rien de plus simple.

Un matin on vit arriver au village une grosse voiture. Sur l'impériale, on avait installé une sorte de grand entonnoir d'où sortait une chanson : "Y a d'la joie quand on a Primagaz chez soi". La chanson, nous l'avions entendue bien avant que la voiture n'arrive au village, elle en était encore loin, mais on avait mis la "sono" très fort pour attirer notre attention. Le chauffeur stoppa pour marquer son entrée, puis il fit deux ou trois fois le va-et-vient sur la Traverse, toujours accompagné de la même chanson. Le village était en émoi. Si on n'avait pas compris que ce serait un bienfait d'avoir Primagaz chez soi, c'est qu'on ne voulait pas le comprendre ! Les enfants suivaient la grosse voiture blanche et, rapidement, ils reprirent la chanson en chœur. Les représentants expliquèrent aux femmes qui étaient accourues, elles aussi : "Mettez le fourneau sur une table de cuisine et la bouteille de Primagaz en dessous. Ouvrez le robinet et, avec une allumette, allumez le gaz au brûleur. Plus facile ! Plus propre !

Que voulez-vous de mieux, femmes ?" De temps en temps, ils nous repassaient la chanson. En un touremain, ils avaient vendu quelques fourneaux et quelques fours. La première bouteille de Primagaz était gratuite.

L'homme qui était venu passer sa retraite dans son village et qui, en quelque sorte, y avait introduit le "gaz", accepta de tenir le dépôt des bouteilles. Plus tard, ce fut Butagaz qui vint tenter les villageois.

Ceux qui, au début, refusaient la modernité, y vinrent pourtant, peu à peu. Il faut dire que les femmes en avaient assez de s'accroupir, de s'échiner, devant le "fucone" ou la cheminée et d'avoir les yeux rouges en prime. Sans elles, "y a d'la joie" n'aurait jamais été qu'une chansonnette sortie un beau matin d'un énorme entonnoir fixé sur le toit d'une voiture blanche qui avait parcouru la Traverse d'un bout à l'autre.

Bien plus tard, nous apprîmes que ce refrain qui servait à la publicité des commerçants en gaz venait en réalité d'une belle chanson de Trenet.

Canzone di A Birba

Mathieu FERRARI

AZALANA, ET DANS L'ALISGIANI, mais aussi autrefois dans d'autres régions où la tradition s'est perdue, les enfants avaient coutume, pour la Chandeleur, ou la veille de la Saint-Sylvestre de faire, en groupe, le tour des maisons du village et de demander nourritures et friandises avec lesquelles ils feraient un petit banquet. Si la porte de la maison ne s'ouvrait pas, la chanson se faisait plus menaçante.

Mathieu Ferrari, fin connaisseur de la langue et des coutumes corses, nous a fait parvenir les deux textes suivants recueillis en Alisgiani, et dans le village de Zalana, où elle est encore vivace.

A Birba in Alisgiani

A la Birba techja techja
Ch'ella s'affachi la vecchjeta,
S'ell'un si vole affaccà
Calci e pugni liccara.

A la casa di lu Signoru
Aprite par carità,
Sgiò, fatevi onore,
Un si pò piu aspetta

À l'ouverture de la porte :

O casa di lu signoru
E di Santa Carità,
Per fà scarsu a Pierinu
Dateci per spuntinà
Una zucchetta di vinu
E frittelle a vuluntà

Si la porte reste close :

O Strintu,
Quantu ci hè petre in istu muru
Quantu peli a u vostru mulu
Tante zecche a u vostru culu

A Birba sta in punta
E chere vindetta
A chi dice Innò
Si a casa resta muta
Casgiu e carne purcina
Vi dianu lu maldurina

A Birba in Zalana

A la Birba techja techja
Ch'ella s'affachi la vecchjeta,
S'ell'un si vole affaccà
Calci e pugni liccarà.

A la casa di istu Signoru
Fateci la cherità
Per carezze e per amore
Un la ci mancate mai

*Remerciements si le maître de maison ouvre
et donne quelque chose :*

Chi voi abbiate tante sommedi viu
Quant'ellu c'i hè petre in San Gavinu
Chi voi abbiate tante somme di granu
Quant'ellu ci hè petre in Sant'Appianu

(bis)

*La malédiction si le maître de maison ne
donne rien :*

Chjudite porte e purtellini
Chi u tonu vi macini

(bis)

Chi voi abbiate tante zecche a u culu
Quant'ellu ci hè petre in istu muru

(bis)

Corte, années de guerre

Bella GIOVANNONI-ROINE

NOUS PORTONS TOUS EN NOUS une foule de souvenirs. Bouquets de souvenirs édifiants et tendres, insolites ou cocasses. Subtile fidélité de l'homme à sa jeunesse et à sa vie d'adulte.

Dans la gamme des moments heureux, j'évoque sans conteste les premiers de l'an à Corte durant les années d'extrême pénurie au cours de la guerre 39-45. Plusieurs amis venaient nous offrir leurs vœux et passaient de longs moments avec nous. Les rires étaient présents et accompagnaient la dégustation des douceurs. Parlons-en de ces douceurs ! Nous manquions de tout, c'est peu de le dire. Mais avec la faculté de l'être humain à s'adapter à ce qui survient dans sa vie, nous étions devenus inventifs et parvenions à confectionner des gâteaux à partir de la farine de châtaigne, laquelle a le mérite d'être un peu sucrée. Comme élément gras, nous utilisions la crème de lait de brebis récupérée chaque jour sur le lait bouilli et refroidi. Du miel et un parfum donnaient du caractère à ces petits macarons.

Un café élaboré à partir de glands grillés était proposé aux amis. Mais l'amertume de ce breuvage était telle qu'il y avait peu d'amateurs, d'autant que la saccharine (cet ersatz du sucre) n'améliorait pas ce café, loin s'en faut.

Durant ces restrictions, je me souviens que mon père, très friand de douceurs, exigeait que maman lui donne sa ration de sucre à laquelle il avait droit chaque mois. Il pensait que nous, les enfants, prenions des morceaux en cachette. Son quota était de 25 unités, c'était peu. Il les cachait dans le tiroir de son bureau, lequel était fermé à clef, à l'abri de nos envies. Lorsque maman nous faisait des œufs à la neige, fait rare, elle lui réclamait 3 morceaux à prélever sur sa ration. Il les donnait avec une telle mauvaise grâce que cela nous ravissait d'assister à la scène.

Côté créatif, je me remémore l'ingéniosité de maman. Sa dextérité à confectionner des pantoufles pour ma petite sœur née en 1940 à Antibia (hameau de Campile), village perché au-dessus de Barchetta. Papa avait pu acheter une couverture de cheval. Ces couvertures destinées aux chevaux militaires avaient la propriété d'être imperméables, protégeaient les équidés du froid et étaient réalisées dans un tissu très épais. C'est donc dans celle-ci que maman taillait des semelles. Une cotonnade très solide trouvée dans ses reliques, servait à faire le dessus de ces chaussons. Plusieurs paires ont ainsi été réalisées. C'était idéal pour rester à l'intérieur.

Il ne fallait pas espérer en acheter, pas plus que les chaussures d'ailleurs : les magasins étaient vides. Les plus touchés par ce manque d'articles étaient les enfants et adolescents dont les pieds changeaient de pointure avec les mois et les années. Les chaussettes étaient aussi rares et les hivers étaient durs à supporter.

Lié à cette période, un souvenir fort demeure en moi. Nous étions fin 1943 et venions d'être libérés par les maquis corses. Désormais Allemands et Italiens, faits prisonniers, étaient devenus inoffensifs, ce qui permit aux troupes Françaises de débarquer sur l'Île. Se trouvaient dans ces bataillons des hommes de nos colonies d'Afrique Noire.

Comme chaque dimanche, mon père avait assisté à la célébration de la messe. En chaire, le prêtre avait demandé aux paroissiens d'accueillir si

possible un Africain à leur table, car éloignés de leur famille et de leur pays, ces soldats apprécieraient un geste d'amitié. Approuvant cette démarche, papa en invita sept. À la vue de ce grand nombre, maman paniqua. Elle ne cessait de dire à mon père en aparté : « mais tu n'es pas bien, qu'est-ce que je vais leur donner à manger. Tu sais bien que nous n'avons rien ». Il fallut faire face à cet imprévu.

Après un repas très frugal réalisé à partir de quelques tubercules, maman apporta le *brocciu* qui tenait office de dessert. Papa en donna une part à chacun de nos invités. Ces hommes ouvrirent des yeux étonnés devant ce fromage blanc. Mais je pense que l'étonnement fut total lorsqu'ils le goûtèrent. Ils faisaient des efforts visibles pour l'avalier. Leurs yeux étaient éloquents. À plusieurs reprises, papa leur disait : « c'est bon n'est-ce pas ? » Et eux, ne voulant pas déplaire, je suppose, répondaient : « oui mon capitaine ». Je revois ces grands gaillards, très foncés de peau, le visage de chacun marqué par des scarifications tribales. À l'époque c'était encore en usage dans leur pays. Ces marques permettaient à mon frère de les reconnaître dans la rue et de les saluer. Les Noirs-Américains enrôlés dans les bataillons de l'oncle Sam ne portaient pas de marques sur le visage dans mes souvenirs, ce qui permettait de les différencier.

Ces événements vécus durant les années difficiles ont marqué notre jeunesse.

Mémoires cortenaïses

Jeannine GIUDICELLI

Nous habitons dans un immeuble construit juste après la guerre. Nous avons tout le confort, confort répondant aux normes de cette période des années cinquante. Beaucoup de mes souvenirs sont étroitement liés à cet appartement mais aussi à nos voisins. Il existait une réelle solidarité, une entraide microcosmique à la dimension de cet immeuble de quatre étages comportant deux entrées. Chaque entrée distribuait trois étages, chaque étage ayant deux logements. Bien sûr tout le monde connaissait tout le monde et les événements heureux et malheureux survenant parmi les locataires étaient vécus comme les nôtres.

Mes parents s'étant séparés, ma mère et moi vivions chez mes grands-parents qui étaient locataires de l'appartement. Ma jeune tante de neuf ans mon aînée y vivait aussi. Mon grand-père avait pu obtenir l'autorisation de créer un jardin sur l'un des deux lopins de terre situés de part et d'autre de l'immeuble.

Aujourd'hui, en référence aux codes des agences immobilières, nous dirions de cet appartement que c'était un F5 puisqu'il y avait quatre chambres et une salle de séjour. Il y avait, dans chaque pièce, une cheminée « de ville », ajoutait ma grand-mère ! Ce qui signifiait, selon ses références, « pas pratique pour pouvoir y faire cuire le manger » car le foyer en était trop petit et presque au ras du sol. Il n'y avait que dans la cuisine, dans laquelle il n'y avait pas de cheminée, et où trônait une énorme cuisinière à bois. Elle servait de source de chaleur beaucoup plus efficace et offrait aussi la possibilité, grâce à son dessus en fonte, de cuire les aliments. Il fallait les faire bouillir, griller, frire... quatre plaques alimentées par le feu, dessous, recevaient poêles à frire, faitouts et marmites. Un four, situé sur le côté droit de la cuisinière permettait la cuisson des aliments

à rôtir ou à lever tandis qu'une réserve équipée d'un petit robinet permettait d'avoir de l'eau bouillante.

L'une des chambres de l'appartement avait une particularité dans la topographie de l'appartement car elle était autonome. Cela provoquait en moi une interrogation, une attirance mais aussi une indéchiffrable appréhension. L'interrogation était liée au fait que je me demandais pourquoi cette chambre était accessible de deux façons : soit en sortant complètement de l'appartement par la salle de séjour et il fallait alors traverser la totalité de la terrasse dans laquelle se trouvait la porte, de dimension classique, de cette chambre. Soit on pouvait y pénétrer par l'intérieur de l'appartement en traversant l'unique couloir, mais en passant par une fausse porte située à environ un mètre du sol et praticable que grâce à l'utilisation d'un escalier amovible de cinq marches. Une porte et un escalier identiques se trouvaient à quelque soixante centimètres côté intérieur de la chambre. Sans les escaliers on aurait pu imaginer que c'était un placard une fois les portes fermées mais en réalité on l'appelait « a mezzanina ». Ce passage était très excitant pour moi ; j'avais en effet l'impression d'habiter un lieu mystérieux dont l'attraction était indéniable. L'appréhension évoquée plus haut était très probablement liée aux derniers instants de vie de mon grand-père. Atteint d'un cancer il avait souhaité s'isoler dans cette chambre pour y vivre sa fin de vie. Ayant parfois besoin de quelque chose, en-dehors des moments où ma grand-mère lui apportait ses repas où l'aidait à atteindre la salle de bains, un code s'était mis en place. Grâce à un énorme grelot (qui avait peut-être, jadis, été accroché au cou de l'âne que nous avions au village...), mon grand-père se manifestait pour que ma grand-mère, ma mère ou ma tante aille apprendre ce dont il avait besoin. Mais l'éloignement de cette chambre, environ vingt mètres de notre lieu de vie, nécessitait parfois qu'il fasse longuement tinter le grelot avant que les femmes de la maison n'en distinguent le son et il arrivait que les voisins l'entendissent bien avant elles ! Au décès de mon grand-père, cette chambre a gardé l'empreinte de l'image de son corps sur son lit de mort, entouré des siens. Elle a alors été utilisée comme lieu de séchage pour les fruits, pour les tomates et autres herbes ; elle était devenue pour moi un paradis vidé de son mystère et teinté de mélancolie.

Cet appartement, très agréable, avait un attrait particulier et chaque espace résonne différemment à mon souvenir. En face de la porte d'entrée se trouvait

la cuisine où ma mère et ma grand-mère, plus souvent, transformaient viandes, légumes et fruits. Nous n'avions que rarement du poisson qui se déclinait uniquement en trois variétés : de la morue salée achetée chez l'épicière, des truites ou des anguilles. L'épicerie à laquelle il est fait allusion était aux normes de la décennie des années cinquante et recélait des trésors pour moi qui était enfant et avais tout loisir de faire l'inventaire du contenu des sacs de jute, pendant que les adultes, mère, grand-mère, épicière, clientes, devisaient sur l'atmosphère de notre petite ville. Elles échangeaient ce qu'elles détenaient sur les habitants de notre petite ville : qui allait ou s'était marié(e) ou qui avait échappé au mariage ! qui était « bien fatigué(e) » ou qui, malheureusement, venait de disparaître, qui était revenu(e) ou allait partir sur le Continent ou des colonies... moi, pendant ce temps-là je regardais dans chaque sac en toile de jute d'une capacité d'environ cinquante kilos, posés à même le sol, s'il restait encore des haricots secs, des lentilles, du riz, des olives vertes et noires dans des tonneaux en bois, des anchois dans leur sel, joliment arrangés pour former une étoile ou des gaufrettes « à trois étages de couches de vanille » vendues à la pièce... Notre épicière, grande de taille, était maigre et tout de noir vêtue avec son « *mandilu* » sur la tête, bien serré, signe qu'elle avait perdu ses proches et que jusqu'à sa mort elle couvrirait ses cheveux de ce foulard noir épais. Elle avait une épicerie d'où se dégageait mille odeurs indéfinissables tant elles étaient mélangées, dont les effluves me saisissaient dès que nous passions le pas de la porte. J'ai encore l'impression que même les boîtes de sardines, elles-mêmes, laissaient échapper une odeur particulière ! Notre épicière, comme d'ailleurs tous les épiciers de cette époque bénie où les conservateurs n'avaient encore « agressé » personne, vendaient deux produits de bouche qui, à mon goût de jeune être, avaient une saveur non égalée dans les autres épiceries que nous fréquentions, je fais allusion au jambon cuit et au saucisson. Séché et généreusement poivré, il remportait tous les suffrages de mes papilles. Mon seul regret était que je trouvais qu'il n'y en avait pas assez souvent sur la table et, je me souviens qu'un jour, j'avais alors neuf ans, je me suis dit en mon for intérieur « lorsque je serai grande, tous les jours je mangerai du saucisson... ».

Concernant les poissons, la morue, une fois dessalée, était frite et accompagnée d'une sauce de

tomates sauf à la période de Pâques. Ma grand-mère la faisait simplement bouillir et nous la mangions ainsi pour respecter le jeûne ce qui ne présentait aucun attrait à mon goût. Les truites, tachées de points rouges vifs, avaient été attrapées à la main dans l'un des torrents de Corte, la Restonica ou le Tavignanu, et nous étaient offertes par des familles amies. Il en était de même pour les anguilles, de petite dimension, qui étaient grillées. Les unes et les autres avaient une chair dont la saveur délicate n'a jamais été retrouvée ni égalée. Depuis quelques années les truites élevées dans des parcs piscicoles recèlent un taux de graisse déplaisant et n'ont plus le goût de la fraîcheur d'alors.

Il arrive souvent que les souvenirs soient liés à un parfum, ainsi qu'il y est fait allusion plus haut. À la maison, certaines périodes, rares, ont laissé un souvenir olfactif précis en moi : c'était les jours où une de nos voisines, ayant des parents dans un des pays d'Afrique Noire qui lui avaient envoyé un colis contenant du café vert, venait généreusement en offrir à ma grand-mère. Elle avait la gentillesse de lui prêter aussi le petit grilloir. Cet ustensile de cuisine d'alors, en métal, était ainsi fait : un socle fait de quatre pieds soutenait une sorte de tonneau en position allongée sur lequel s'ouvrait une petite trappe et une manivelle servait à tourner ce tonneau sous lequel il y avait une source de chaleur. Le plus souvent nous utilisions la cheminée. Les grains de café verts étaient mis dans le tonneau et nous tournions la manivelle pour cuire de façon égale le café qui dégageait une délicieuse odeur au fur et à mesure qu'il grillait. Mais parfois si nous rendions le grilloir et qu'il restât du café à griller, alors nous avions le vieux récipient du village « *u testellu* » qui fonctionnait tout aussi bien pour griller les grains de café. Les commentaires étaient toujours unanimes : ce café était vraiment incomparable à celui que l'on pouvait acheter, torréfié certes, mais probablement en machines industrielles, déjà à cette époque, depuis plusieurs semaines. Il arrivait parfois que l'évocation de la guerre faisait revenir des souvenirs à ma grand-mère qui évoquait le jus « infâme » disait-elle, obtenu de la torréfaction des glands ou du blé, de l'orge ou de châtaignes lors de la guerre.

Les transformations faites dans la cuisine étaient le plus souvent liées à la saison dans laquelle nous nous trouvions. Très rarement il est vrai, en période de chasse il arrivait que l'on nous donnât du gibier tué par des cousins au village et selon le cas

ma grand-mère faisait, quelquefois, des pâtés que nous apprécions énormément. La plus grande effervescence de la cuisine débutait avec les premières récoltes et ma grand-mère ou ma mère faisaient des bocaux de toutes sortes de légumes ou de fruits que la saison estivale produisait. Mais me concernant, la confiture que je préférais, elle était confectionnée et arrivait un peu plus tard en début d'automne, car c'était la confiture de tomates vertes dans laquelle je savais y trouver des rondelles de citron qui donnaient un parfum et une saveur raffinés à ce dessert fait maison.

Alors que sa santé était encore bonne, mon grand-père s'adonnait à son passe-temps favori, le jardinage. À l'époque, le calendrier lunaire était la référence en matière de période de plantations ; aujourd'hui nous dirions qu'il jardinait selon le concept de la biodynamique ! Les semis et le repiquage pour certains d'entre eux, donnaient des légumes d'une grosseur assez imposante, et leur saveur, résultat de l'apport en eau et de la qualité de la terre à laquelle seulement du compost avait donné un peu de vigueur, n'est plus qu'un souvenir que l'on ne peut que regretter mais plus vraiment expliquer !

Mon grand-père apportait un grand soin aux rosiers, taillés sur tige, qui bordaient l'allée principale. La sélection des couleurs, le greffage et la taille révélaient la beauté qu'il avait voulu donner : un esthétisme multicolore qui, lors de la floraison, faisait l'admiration des autres habitants de notre immeuble. Il voulait qu'une cohérence préside aux choix du jardinage et qu'une harmonie se dégage, même pour l'organisation de la plantation des légumes. Le fil conducteur était une touche décorative en toute chose. En période chaude, il fallait respecter des horaires pour que chaque jardinier bénéficie pour ses plantations des bienfaits de l'eau qui était rare. Des horaires attribués par la municipalité à chaque quartier de la ville. Cela aussi était une occasion d'attiser mon excitation si j'accompagnais mon grand-père lorsque son tour d'arrosage arrivait très tard dans la soirée. Si notre tour arrivait à deux, trois parfois quatre heures du matin alors mon grand-père y allait seul. Le seul lampadaire municipal dont bénéficiait notre immeuble ne renvoyait qu'une lumière faible et il était situé assez loin du jardin ; il fallait donc aller arroser avec une lampe électrique que mon grand-père me demandait de tenir en le suivant le long des sillons. J'adorais le voir « ouvrir » un sillon ou le « refermer » avec la

binette : cela consistait à mettre un tas de terre au bout du sillon qui venait de recevoir son content d'eau ou à enlever la terre qui le bouchait, pour que l'eau s'y engouffre. Enfant, je trouvais cette activité empreinte de cérémonie. Dans notre jardin il y avait plusieurs variété d'arbres fruitiers : des pruniers, des abricotiers, aux fruits énormes et savoureux, qui étaient mes préférés. Des figuiers à propos desquels j'étais très perplexe. J'entendais parler autour de moi de figues « fleurs » ou de figues « blanches » ce qui était immédiatement traduit dans ma tête car, finalement, je ne les voyais pas blanches, et encore moins fleurs, mais je les voyais bien vertes ! Ce n'est que bien plus tard que je compris que la référence à la couleur était liée à la chair...

Ces figues étaient probablement les fruits que mon grand-père aimait davantage que d'autres. Ainsi, il avait fabriqué des claies sur lesquelles, telle la fourmi, il prévoyait les desserts que ces figues, déposées pendant quelques semaines pour y sécher, apporteraient en période hivernale. Plusieurs claies étaient alors les « anti-chambres » de grandes boîtes en fer qui accueillaient les figues enfin sèches. D'autres boîtes, identiques à celles évoquées pour les figues accueillaient un des autres desserts favoris de mon grand-père Andria : il s'agissait des pâtes de coing que ma grand-mère transformait en de telles quantités que mon souvenir garde cela en mémoire. Cette transformation du fruit, jaune pâle, en une couleur orangée foncée, était aussi le résultat d'une addition de sucre très exagérée. Tous les petits carrés de pâte de fruit étaient soigneusement alignés dans les boîtes en fer, chaque couche recouverte d'un morceau de papier sulfurisé accueillait une nouvelle couche généreusement sucrée. En ce temps-là, les études scientifiques liées au diabète n'avaient pas encore donné les résultats que nous connaissons à présent, et le goût du sucre n'avait pas une telle connotation désastreuse en terme de santé publique.

D'autres moments peut-être encore plus excitants pour moi, également liés au jardin, me reviennent en mémoire, c'était lorsque mon grand-père nous faisait une annonce quasi solennelle : « le renard est encore venu cette nuit... ! » Mon grand-père avait parfois des mots peu sympathiques à l'adresse de ses poules si, par inattention de sa part, elles s'étaient

échappées du poulailler, avaient gratté les semis détruisant ainsi son travail. Ou n'avaient pas suffisamment pondu à son goût. Toutefois lorsqu'il constatait qu'un renard s'était introduit, tuant ou emportant une ou plusieurs poules, lui et les voisins se mobilisaient et le soir suivant, une battue s'organisait ; les hommes affrontaient héroïquement les buissons de ronce du ravin de l'Ortu, ruisseau proche en contrebas, armés de bâtons pour déloger l'indélicat. Ces épisodes étaient généralement suivis d'une fabrication de pièges à renard. Il cherchait alors dans son atelier domestique la matière pour réaliser le piège avec un fil de fer résistant, auquel il donnerait forme, sorte de collier, qu'il dissimulerait soigneusement dans les herbes et dans lequel l'animal indésirable, y passant la tête, déclencherait le système de glissière sommaire mais qui se refermerait sur son cou et qui, l'espérait-il, se ferait prendre.

Le lieu de vie de l'appartement était surtout la salle de séjour. Nous allumions la cheminée dès les premiers froids puisque c'était l'unique source de chaleur. Je me souviens de certains après-midi au cours desquels nous écoutions grâce au pick-up récemment acheté, des disques 75 tours ; nous avions surtout des disques de grande musique et d'opéra sélectionnés en souvenir de mon grand-père dont le passe-temps était de jouer du violon et de chanter l'opéra. Mes grands-parents étaient des amateurs éclairés et l'un comme l'autre connaissaient parfaitement les livrets des opéras italiens. Je me souviens aussi de l'émotion que j'ai ressentie lorsque nous nous sommes séparées de notre vieux poste T.S.F., « à galène¹ » disait ma grand-mère, monumental « bibelot » d'environ 70 cm de hauteur, 45 cm de largeur et 30 cm de profondeur, en bois sombre joliment travaillé avec sa façade en marqueterie que nous avions remisé pour acheter un récepteur radio-phonique plus moderne. Il était en effet d'une dimension très petite ce nouvel appareil, d'une vingtaine de cm de longueur, 15 cm de hauteur sur 10 cm de profondeur, en bakélite blanc avec des boutons dorés qui, à peine tournés dans un sens ou dans l'autre nous connectaient sur des stations éloignées de France et faisaient rêver les adultes qui m'entouraient. En ce qui me concerne, je trouvais ce nouvel achat ridiculement petit et très éloigné des canons de l'esthétique

1. Le TLF indique : Sulfure naturel de plomb, d'un éclat métallique, cristallisant généralement en cubes ou en lames carrées, utilisé comme détecteur dans les premiers récepteurs de radiodiffusion.

que j'appréciais alors que j'entendais vanter sa modernité.

Cette pièce, l'été, avait une tout autre atmosphère. Bien que notre appartement soit au rez-de-chaussée, les grandes fenêtres équipées de moustiquaires restaient ouvertes nuit et jour. L'appréhension liée au vol et au cambriolage ne faisait pas partie de notre vocabulaire... Juste au-dessous de la fenêtre principale était installé le grand bureau de mon grand-père sous lequel j'adorais prendre mes quartiers lorsque la salle de séjour était pleine de monde ce qui arrivait assez souvent. Je trouvais que ce minuscule réduit était un lieu d'observation privilégié mais au bout de quelques minutes, alors que l'on m'y oubliait, je pouvais me laisser aller à la rêverie ! L'image qui me reste en mémoire, liée à ce bureau, est celle de ma mère, assise dessus, dos à la fenêtre et au jour, en train de remailler ses bas de soie (apport des Américains dans la décennie précédente, dans les années quarante). Armée de crochets infiniment petits qui servaient à la confection de dentelle, elle était arc-boutée sur ce travail méticuleux qui consistait à « rattraper les échelles »... c'est-à-dire à œuvrer pour que le démaillage soit stoppé et que la maille défaite soit remontée avec une grande habileté pour ne plus laisser apparaître les dommages de l'accroc. Le point d'appui pour l'exécution de ce travail elle le trouvait dans le buffet. Elle prenait soit un coquetier, soit une tasse, toute chose petite à tenir ayant un fond profond dans lequel elle engageait le crochet pour rattraper les mailles. Ce travail était vécu par elle comme un pensum et, à l'inverse, elle prenait un plaisir infini à faire des travaux d'aiguilles ou du crochet. Nous admirions surtout les magnifiques broderies au service desquelles elle mettait toute sa dextérité et sa délicatesse. Entourée des dizaines d'écheveaux de soie de la marque D.M.C., la meilleure en qualité disait-elle, c'était un arc-en-ciel de couleurs flamboyantes qui étaient harmonisées sous ses doigts pour donner des napperons, des coussins, des chemisiers qui éblouissaient car elle déclinait au gré de sa fantaisie des sujets aussi variés que compliqués à réaliser.

Pour moi, ce lieu revêtait une atmosphère cyclique, celle où commençait le « grand nettoyage de Pâques » pour la Semaine sainte et au cours de laquelle ma grand-mère nous confectionnait des habits neufs. La maison devenait une ruche. Le curé

venait bénir la maison, le Samedi saint et j'attendais sa venue avec grande impatience et difficilement contenue lorsqu'il arrivait trop tard à mon goût, voire parfois il ne venait pas ayant trop de bénédictions précédant notre quartier. Selon la date à laquelle tombait Pâques, on entreposait des chocolats sur le dessus de la cheminée éteinte. Mais ma jeune tante et moi-même avions pour consigne de ne pas y penser tant que monsieur le curé n'était pas passé bénir la maison. Je me souviens être passée plusieurs fois dans la salle de séjour pour constater la présence des poules, poissons et autres sujets en chocolat. Un sujet fait dans une matière que nous appelons aujourd'hui matière plastique, était celui qui me plaisait particulièrement car j'éprouvais un plaisir évident à donner une poussée sur les pattes de l'animal, ce qui déclenchait l'apparition d'un petit œuf en sucre. Cet objet a disparu de nos vies pendant deux ou trois décennies mais j'en ai vu récemment la trace dans les magasins, avec toujours le même fonctionnement. Pendant cette période pascale, les cuisinières de la maison déposaient sur de grands plats au rythme de chaque jour saint, des beignets différents pour respecter le jeûne : le mardi les beignets de courge, le mercredi les beignets de riz, le jeudi les beignets d'herbes. Il est probable que dans d'autres familles le contenu des beignets variait ou que tout simplement il n'y avait pas de beignets !

Liés à la religion, des moments de partage citoyen sont toujours intacts dans ma mémoire comme des souvenirs heureux de communion auxquels les Cortenais participaient nombreux... C'était le moment des processions. En mai par exemple nous participions à la neuvaine de la Vierge Marie et en juin à la « treizaine » de Saint-Antoine. Du 1^{er} au 13 juin j'attendais le moment où ma mère, après le dîner, allait me dire que nous devions nous préparer pour aller à Saint-Antoine. Je trouvais le trajet entre notre quartier au nord de Corte, passablement long pour rejoindre la minuscule chapelle située à l'opposé vers la route d'Ajaccio après le pont de la Restonica. Mais le plaisir de rejoindre la foule qui écoutait le prêtre faisant les prières diffusées par le haut-parleur, me ravissait. Il était impossible de pénétrer dans ce lieu de prières tellement exigu et les fidèles s'asseyaient où ils le pouvaient sur les hauteurs escarpées et les côtés de ce lieu d'où l'on repartait en procession vers le haut de la ville.

INTROUVABLES

De Vercingétorix à Sambucuccio : remarques sur une histoire lavissienne de la Corse à la Belle Époque

Eugène F.-X. GHERARDI

ON N'ENSEIGNE PAS L'HISTOIRE sans motif. C'est sous la Troisième République, que le manuel d'histoire connaît une expansion importante. Les enseignants, instituteurs et professeurs, ont besoin plus que jamais de ce support didactique pour les assister dans leur tâche. L'histoire a contribué, pour une large part, au *boom* de l'édition scolaire. À la fin du XIX^e siècle, le manuel apparaît donc comme un outil incontournable dans le cartable du maître et dans celui de l'écuyer. Comme objet d'étude, il présente un avantage immense. Dans un sens, en raison de son caractère formel, quasi définitif, il représente bien l'école dans ce qu'elle possède d'institutionnel. Produit de la société, réponse à une demande qui en émane, le livre scolaire exerce donc aussi sur elle un pouvoir certain et une grande influence¹.

Si l'histoire nationale comme discipline scolaire instituée et les pratiques didactiques qui en découlent a fait l'objet de maintes études, l'histoire locale qui a bénéficié de la bienveillance des autorités de la Troisième République n'a donné lieu qu'à de rares travaux sur le terrain corse. Cette contribution vise donc à réparer cet oubli. Il s'agit de problématiser et d'éclairer les mécanismes et les ressorts idéologiques et didactiques de la *Petite histoire de la Corse* écrite au tout début du XX^e siècle par Henri Hantz et Robert Dupuch.

Historia magistra vitæ et paradigme lavissien

Il convient donc de s'interroger sur la place, l'orientation et les formes que l'histoire prend sous la Troisième République triomphante. Incarnée par la

1. Choppin Alain, « L'histoire des manuels scolaires : une approche globale », *Histoire de l'éducation*, n° 9, 1980, p. 1-25.

« maîtresse de vie » de Cicéron, l'histoire semble retrouver une de ses fonctions les plus classiques : une morale en action. L'histoire ne se confond plus seulement avec l'histoire diplomatique, la relation détaillée des guerres et des batailles, le récit des actes mémorables des « grands », la narration érudite des faits.

De toute évidence, la responsabilité de la direction des consciences est attribuée à l'école et à ses nouveaux clercs, les enseignants, avec une hiérarchie qui de la communale au Collège de France, n'est pas sans rappeler celle de l'Église catholique elle-même.

Avec l'*Histoire de France* élaborée par Ernest Lavisse, la Troisième République fait de l'histoire *ad usum delphini* une sorte de propédeutique du civisme républicain. Pour ce faire les programmes voulus par Lavisse font de l'histoire enseignée dans les écoles un moyen d'exaltation patriotique et un élément essentiel du corps de doctrine de la République. Car tout au long du siècle, l'histoire reçoit une mission primordiale : celle de révéler la nation et de souder l'identité du pays. La nation est une idée qu'il faut faire pénétrer dans les campagnes avec notamment la langue française et les manuels d'histoire. Eugen Weber rappelle que, « jusqu'au Second Empire, certaines communes, trop pauvres pour s'acheter un drapeau, étaient dépourvues de ce symbole fondamental de l'État-nation². » Sur le plan pédagogique, le récit lavissien domine l'enseignement pendant plus d'un demi-siècle et constitue le paradigme du manuel d'histoire. Observant les programmes de 1882, Ernest Lavisse, historien de l'école positiviste, professeur à la Sorbonne, compose un manuel d'histoire qui connaît dès sa première parution en 1884 un succès qui ne se démentira jamais. À travers la France, des millions d'élèves assimilent le « Petit Lavisse », devenu une sorte d'« évangile de la République ». Pierre Nora souligne que le manuel lavissien est « l'histoire d'une France autant qu'un récit de cette histoire³. » Si Fustel de Coulanges

proclame que « le patriotisme est une vertu, l'histoire est une science » et que par conséquent « il ne faut pas les confondre », Sedan et la défaite de la France en 1870 hantent les esprits. C'est au nom du relèvement du pays, des principes républicains et des valeurs laïques que les historiens mêlent histoire et science. Dans la salle de classe, l'histoire se meut en « obsession de la patrie qui ne peut être aimée et défendue que si ses fils ont appris, dès le plus jeune âge, à la connaître⁴ ! » L'histoire lavissienne marque durablement des générations entières d'élèves qui intériorisent ce que le système propose, en somme son contenu idéologique. Sur ce point, les témoignages ne manquent pas. En 1899, Charles Péguy évoque les livres de son enfance :

« Parmi ces livres, un des plus intéressants était la petite histoire de France de M. Lavisse, où il y avait des images, des récits, et un texte. Je pris là de la France et de son histoire une idée commode que tout mon travail a consisté depuis à essayer de remplacer par l'incommode image exacte⁵. »

Il n'est sans doute pas vain de procéder à une relecture des manuels en usage en Corse avant 1914 et d'en sonder par exemple les répercussions psychologiques chez un futur poilu de la Grande Guerre.

Histoire locale et histoire nationale

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de l'obsession française de centralisation étatique qui, comme Tocqueville l'a éclairé parmi les premiers, enjambe la Révolution de 1789, fait un pont résistant entre l'Ancien régime et la période contemporaine. Comme les autres États-nations, la France achève à la fin du XIX^e siècle l'écriture de son roman national. S'interrogeant sur l'idée de nation dans les manuels, Patrick Cabanel écrit :

2. Weber Eugen, *La France de nos aïeux. La fin des terroirs. Les imaginaires et la politique au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2005 (1976), p. 142.
3. Nora Pierre, « Lavisse, instituteur national. Le "Petit Lavisse", évangile de la République », *Les lieux de mémoire*, sous la dir. de P. Nora, I. La République, Paris, Gallimard, 1984, p. 265.
4. Amalvi Christian, « Les manuels d'histoire et leur illustration », *Histoire de l'édition française*, sous la dir. de Henri-Jean Martin et Roger Chartier, Paris, Promodis, 1985, tome III, p. 437.
5. Péguy Charles, *Œuvres en prose complètes. Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, vol. I, p. 273.

« Une nation est d'abord une "fabrique", une *fiction*, un récit que certains racontent inlassablement et que d'autres s'émerveillent à entendre, à lire, à chanter, à apprendre par cœur, à répéter sous toutes les formes. Fiction au sens de la fable ou de mythe fondateur (toute nation est une *Genèse*, une *Illiade*, une *Odyssée*) et au sens de texte et de livre : les deux aspects, du reste, se confondant, comme toujours aux origines des cultures, la juive, la grecque, la française... Si bien qu'il ne paraît pas faux d'avancer qu'une nation n'est autre chose, au moins au départ, qu'un puissant *texte*, plus ou moins cohérent, plus ou moins composite, dont les auteurs ne sont pas nécessairement anonymes, collectifs et immémoriaux⁶. »

À son tour, Marc Ferro note qu'« à travers le temps et les cultures, domine le foyer de l'*histoire institutionnelle*, parce qu'elle incarne et légitime un régime par l'histoire que ce foyer produit⁷. » Toutefois, sur le plan pédagogique, cet effort combine astucieusement histoire locale et histoire nationale. Anne-Marie Thiesse explique que :

« L'accent mis sur la connaissance du local comme préalable à la véritable connaissance du national, au sein de l'institution scolaire, est en effet en relation avec la nouvelle définition de l'identité française élaborée dès les débuts de la Troisième République et abondamment vulgarisée dans les décennies suivantes⁸. »

Cette tension entre l'un et le multiple, entre unité et diversité, reste encore très active comme le rapporte Fernand Braudel dans *L'identité de la France* :

« Lucien Febvre répétait, et il faut répéter après lui, "que la France se nomme diversité". J'aimerais presque mieux dire, bien que ce soit plus plat, "*est* diversité", car ce n'est pas seulement une apparence, une appellation, mais la réalité concrète, le triomphe éclatant du pluriel, de l'hétérogène, du jamais tout à fait semblable,

du jamais tout à fait vu ailleurs. [...] Mais si géographes, historiens, économistes, sociologues, essayistes, anthropologues, politologues s'accordent à constater la diversité française, s'ils le font même avec une sorte de plaisir et d'appétit, c'est, une fois cette révérence faite, pour tourner aussitôt les talons et ne plus s'intéresser qu'à la France une⁹. »

L'histoire se constitue en récit régional qui, le moment venu, rejoint la grande fresque nationale comme le ruisseau se jette dans la rivière. Thiesse souligne que l'histoire et la géographie du terroir n'ont d'autre mode d'existence que celui de l'intégration dans le national :

« L'histoire de la petite patrie est donnée comme quintessence de l'histoire de France. Le principe de construction de la nation en poupées-gigognes fait de chaque petite patrie l'idéale miniature de la France, des origines à nos jours¹⁰. »

La République maintient intacte la centralisation de l'État, mais autorise parallèlement un régionalisme officiel¹¹. À maintes reprises, l'enseignement de la géographie et de l'histoire locales bénéficie des encouragements officiels. En 1872, Michel Bréal, professeur au Collège de France, se fait l'avocat de l'histoire régionale à l'école :

« Il faut que l'histoire, à ses premières pages, nous prenne par nos sentiments intimes. Parlez à l'enfant de ses ancêtres et de la contrée qu'il habite ; faites-lui voir de vieux édifices, d'anciennes églises, les restes des châteaux d'autrefois. [...] Élevons donc des Français qui sachent l'histoire de leurs foyers, et qui soient fiers de leurs héros domestiques¹². »

S'adressant aux élèves des classes de son village natal de Novion-en-Thiérache, Ernest Lavisse montre comment l'étude de l'histoire locale sert l'histoire nationale qui l'englobe et la dépasse.

6. Cabanel Patrick, « La nation est un livre. Les tours de la nation par le manuel dans l'Europe du XIX^e siècle », *Les manuels scolaires, miroirs de la nation ?*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 14.

7. Ferro Marc, *L'histoire sous surveillance. Science et conscience de l'histoire*, Paris, folio histoire, 1987 (1985), p. 19.

8. Thiesse Anne-Marie, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences et de l'homme, 1997, p. 3.

9. Braudel Fernand, *L'identité de la France. Espace et histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986, p. 29-30.

10. Thiesse Anne-Marie, *op. cit.*, p. 60.

11. Gasnier Thierry, « Le local. Une et divisible », *Les lieux de mémoire*, sous la dir. de Pierre Nora, III. Les France, 2. Traditions, Paris, Gallimard, 1992, p. 463-525.

12. Cité par Thiesse Anne-Marie, *op. cit.*, p. 64.

« La connaissance de l'histoire éclaire l'amour de la patrie. La patrie, le lieu de l'humanité où nous sommes nés, est distinguée des autres patries par la nature et plus encore par l'histoire, c'est-à-dire par un ensemble d'actions et d'idées successives qui ont composé notre destinée. Vous n'avez pas le droit d'ignorer comment la France est devenue une des plus grandes parmi les nations. Pour être Français, il ne suffit pas de se donner la peine de naître en France, ainsi que font nos peupliers et nos saules¹³. »

En 1911, Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, adresse une circulaire aux recteurs pour les inciter à promouvoir l'enseignement de l'histoire et de la géographie du terroir :

« C'est un fait malheureusement trop certain que la plupart des élèves et un trop grand nombre de Français ignorent presque entièrement tout ce qui a trait à la géographie et à l'histoire de la commune, du département où ils sont nés et de l'ancienne province dont ce département faisait partie avant la Révolution. Il y aurait cependant le plus sérieux avantage à ce que tous connussent bien la physionomie particulière de la terre natale, ses ressources, les coutumes et les mœurs de ses habitants, leurs traditions, contes, proverbes, légendes, le rôle qu'elle a joué dans le passé, les citoyens éminents qu'elle a enfantés¹⁴. »

Toutefois, la prise en compte de la dimension « locale » dans les *curricula* scolaires connaît une restriction importante. Les programmes écartent les langues régionales.

« On connaît l'histoire des petits Bretons, des petits Alsaciens, des petits Occitans, qu'une punition spécifique venait réprimer chaque fois qu'ils utilisaient dans la cour de récréation leur dialecte familial, au lieu du langage d'oïl, enseigné dans l'école primaire, laïque et obligatoire qu'avait implantée Jules Ferry. L'instituteur fouetteur était, du reste, lui aussi,

le plus souvent, un Breton, un Occitan ou un Alsacien¹⁵. »

Or, ce qui frappe c'est cette contradiction majeure entre le traitement des langues de France d'une part, de l'histoire et de la géographie locales d'autre part.

La Petite histoire de la Corse

Que l'on ne s'y trompe pas, la *Petite histoire de la Corse* de Hantz et Dupuch n'est pas le plus ancien des manuels scolaires destinés à relater le passé insulaire aux écoliers de l'île. En 1837, Joseph-Marie Giacobbi, avocat à la Cour royale de Bastia, publie un *Manuel patriotique du jeune corse ou choix de traits magnanimes, héroïques, tirés de l'histoire de la Corse*¹⁶. En 1852, Camille Friess, archiviste du département de la Corse, fait paraître à Bastia une *Histoire de la Corse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. L'ouvrage bénéficie de l'autorisation du Conseil de l'Instruction publique et a donc droit de citer dans les écoles.

On ne sait rien ou si peu de Henri Hantz et de Robert Dupuch. Au moment de la publication de l'ouvrage, le premier est proviseur au lycée de Bastia. Quant au second, il exerce les fonctions de professeur d'histoire dans le même établissement.

Avant d'être transformé à proprement parler en manuel d'histoire¹⁷, Hantz et Dupuch publient en 1907 un texte intitulé sobrement *La Corse*. L'ouvrage prend place dans la collection « Notre belle France » aux éditions Juven. L'éditeur n'est pas un inconnu. Dès la fin du XIX^e siècle, Félix Juven publie des manuels scolaires, des albums humoristiques, des romans à succès, des textes libertins du passé. Par exemple, c'est Juven qui popularise et fait connaître Sherlock Holmes au public français¹⁸.

Sous le vernis de *La Corse*, le lecteur attentif repère sans difficulté bien des pièces et des moellons extraits d'ouvrages plus anciens. Le grand mérite des

13. Lavis Ernest, *Discours aux enfants*, Paris, A. Colin, 1907, p. 27-28.

14. Thiesse Anne-Marie, *op. cit.*, p. 9.

15. Le Roy Ladurie Emmanuel, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1978, vol. II, p. 426.

16. Voir Gherardi Eugène F.-X., « Joseph-Marie Giacobbi, magistrat républicain et historien de la Corse. Portrait d'un inclassable », *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, fasc. 706-707, 2004, p. 147-175.

17. La *Petite histoire de la Corse* est publiée sans date d'édition.

18. Parinet Élisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, coll. « Inédit Histoire », 2004, p. 262.

auteurs consiste à reformuler et à transposer les connaissances de l'« histoire savante » sur le plan pédagogique. L'exercice est moins aisé qu'il ne paraît. S'il n'est pas aisé de repérer, au fil de la lecture, les passages empruntés, Hantz et Dupuch poussent l'honnêteté jusqu'à rendre hommage à Raoul Colonna de Cesari Rocca, auteur de nombreux ouvrages et études consacrés à l'histoire insulaire. Colonna de Cesari Rocca bénéficie de la sollicitude du ministère de l'Instruction publique qui au début de la Troisième République lui octroie des missions de recherches dans les archives italiennes et espagnoles. Il est également l'auteur d'une *Histoire de la Corse*, publiée à Paris en 1890. Dans une langue claire et avec une grande finesse d'esprit, Colonna de Cesari Rocca y retrace le passé insulaire des origines à 1796. Cette histoire apparaît pour beaucoup d'instituteurs comme une chronique qui bénéficie de la reconnaissance des pouvoirs publics. Hantz et Dupuch empruntent aussi aux travaux de leur collègue, le chanoine Lucien-Auguste Letteron, agrégé ès lettres, professeur au lycée de Bastia, fondateur de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse. Si Colonna et Letteron ne sont pas des inconnus sur le terrain des études corses, le nom de P. Poletti est tombé dans l'oubli. Hantz et Dupuch puisent de nombreux détails historiques dans les chroniques bien documentées, sans prétention mais non dénuées d'intérêt que Poletti publie dans les journaux bastiais.

Soucieux d'égayer le texte et de le rendre plus vivant et plus attrayant, Hantz et Dupuch insèrent près d'une cinquantaine de vignettes. Cartes, reproductions de monuments, de tableaux, sculptures, estampes anciennes, tableaux, portraits, médailles commémoratives viennent illustrer le récit historique. Il faut souligner que les manuels du primaire font la part belle à l'iconographie et à l'enseignement « par l'aspect ». Utilisé selon toute vraisemblance comme livre de lecture, *La Corse* remporte un franc succès et apparaît comme le pendant régional du *Tour de France par deux enfants*.

C'est pour répondre à la demande insistante des instituteurs que *La Corse* subit de profondes transformations et se métamorphose en manuel d'histoire locale. Le texte a été intentionnellement restructuré pour s'inscrire dans un processus d'apprentissage. L'ouvrage est réorganisé pour faire

apparaître une progression pédagogique conforme aux instructions officielles.

La *Petite histoire de la Corse* est née. Le manuel s'adresse aux élèves des cours supérieur et cours moyen des écoles primaires élémentaires. La préface annonce clairement les intentions : « faire revivre toute la vie du peuple corse » et « le caractère original de sa civilisation ». La morphologie de la *Petite histoire* de Hantz et Dupuch correspond à l'idée que l'on se fait habituellement du manuel scolaire. Comme dans l'*Histoire de France* que Lavissee assigne au cours élémentaire et qui constitue, nous l'avons déjà souligné, un modèle du genre, la *Petite histoire de la Corse* recourt à des facilitateurs pédagogiques. Le récit se dit dans une langue dont l'appropriation par les écoliers constitue un facteur essentiel d'intégration scolaire.

Le manuel, dont la portée réside dans la clarté et l'harmonie, est inéluctablement simplificateur : il assume certains choix et établit une hiérarchie dans le champ des connaissances ; il présente, d'une réalité souvent complexe et subtile, une conception schématique et structurée. Le discours du manuel, nécessairement synthétique, en grossit les traits et les ruptures.

Les chapitres s'ouvrent par un texte en italique qui l'introduit et le condense. À l'instar du « Petit Lavissee », chaque chapitre est suivi d'un court résumé dont les alinéas numérotés correspondent aux paragraphes du chapitre. Le manuel respecte les périodisations scolaires et se décline comme suit : une première partie consacrée à la situation géographique, puis quatre chapitres traitent respectivement des « origines de la Corse et l'Antiquité », du « Moyen Âge : la féodalité », de « la période moderne, la domination génoise », de « la période contemporaine, la Corse française ». À la fin de chaque chapitre, un questionnaire sert à contrôler, vérifier, valider, approfondir et prolonger l'exposé des connaissances. Il s'agit de stimuler une « mise en activités » ainsi qu'une réelle appropriation des savoirs.

Dans un premier temps, la *Petite histoire de la Corse* est publiée séparément. Par la suite, elle est réunie à l'une des nombreuses éditions diffusées dans l'île de l'*Histoire de France* de Louis-Eugène Rogie et Paul Despiques. Pendant l'épisode de la « guerre des manuels¹⁹ » qui fait rage de 1906

19. Soutenus par les évêques de France, des associations catholiques de pères de famille livrent bataille contre certains manuels qu'elles jugent attentatoires à leur religion dans les écoles publiques.

à 1910, ce manuel de Rogie et Despiques a été voué aux gémonies par les évêques de France. Il n'est pas anodin de s'en souvenir.

De viris illustribus

Une lecture attentive du récit s'avère riche d'enseignements et appelle plusieurs observations. De manière générale, le récit développe une intrigue, une temporalité, des événements à foison. La *Petite histoire de la Corse* s'articule autour d'événements fondateurs et de personnages allégoriques ou de héros. Elle s'apparente à une mythologie, un roman national qui donne sens à la vie collective. Tout comme l'*Histoire de France* de Lavis, la *Petite histoire de la Corse* n'omet pas de diffuser l'idéologie dominante, dévoilant les représentations qu'une nation se fait de son passé et de ses provinces.

La *Petite histoire de la Corse* tend à arborer une île qui manifeste depuis la geste de Sampiero un désir de France, une fidélité sans failles à l'égard de la mère-patrie française. Ceci étant, le texte fait volontairement l'impasse sur de nombreux points. Hantz et Dupuch cherchent l'équilibre autant que la synthèse. Comment intégrer le passé insulaire à l'histoire nationale française ? Au prix de quels détournements, voire de quelles occultations ? La tâche ne s'avère pas commode. En raison de la géographie, de l'histoire et des mentalités, l'entreprise n'est pas évidente. « La Corse occupe une position paradoxale dans l'espace géographique français. Il ne s'agit ni d'un territoire situé véritablement outre-mer, ni d'un espace inclus dans la continuité territoriale²⁰. »

Dans la réinterprétation positiviste de l'histoire insulaire, Hantz et Dupuch ne soufflent mot de la « désitalianisation » culturelle de l'île et font de l'hyper-identification des Corses aux valeurs françaises l'unique planche de salut. Ainsi, l'histoire scolaire parvient-elle à gommer en apparence toutes les brûlures et toutes les souffrances. Le récit s'arrête au seuil du xx^e siècle. Les auteurs esquissent l'image naïve d'une Corse heureuse et florissante guidée par la Troisième République. Désormais, la sécurité, la concorde, l'instruction, l'esprit d'entreprise, le progrès, en un mot la civilisation, accomplissent de grands pas dans l'île.

Pour exister dans l'histoire, le grand homme doit réaliser des hauts faits, au même titre que les héros de roman. Bref, c'est tout un peuple de personnages mémorisés, de *virii illustres* et de grands hommes qui constitue la *Petite histoire de la Corse* et entretient l'imaginaire et la rêverie. Des icônes alimentent l'imaginaire collectif et marquent ainsi les esprits des jeunes écoliers. D'une certaine manière, le récit ne parvient guère à se défaire du panégyrique et de l'hagiographie qui est, « à proprement parler, un *discours de vertus*²¹. »

Dans les écoles de la Troisième République, l'histoire n'est rien moins qu'une école de vertu : trahison, cruauté et égoïsme sont rudement blâmés ; courage, sacrifice et générosité sont magnifiés. Des figures topiques sont associées à des sentiments (courage, lâcheté, vulnérabilité, innocence...). La démonstration pédagogique vise à « moraliser » et à « poétiser » le passé afin de le proposer aux contemporains comme un exemple de vertus à imiter ou, à l'inverse, comme un présage des châtements promis à ceux qui suivent les héros négatifs, sujets ou citoyens funestes. Ainsi, l'histoire de France place sur les devants de la scène : Vercingétorix qui jette ses armes devant César, Blandine livrée au martyr dans l'arène, Clovis sur son pavois, Charlemagne grondant les mauvais élèves, saint Louis sous le chêne de Vincennes, Jeanne d'Arc qui rentre à Orléans, le panache blanc d'Henri IV, la prise de la Bastille, le roi arrêté à Varennes, Napoléon au pont d'Arcole... La scène corse fait revivre une foule de personnages : les saintes Dévote et Julie (p. 21) ; Pépin le Bref et Charlemagne qui offrent l'île au pape (p. 16) ; les seigneurs Giudice di Cinarca et Vincentello d'Istria dont les « traits communs sont le caractère altier et violent, la férocité, le caprice, unis à un christianisme très superficiel » (p. 20) ; Sambucuccio, fondateur « d'une véritable république fédérative » (p. 24) mais qui livre le « pays aux Génois » (p. 25) ; Sampiero, « soldat de fortune, violent, brutal et emporté » qui fait entrer la Corse « dans la grande famille française » (p. 32) ; les gouverneurs génois dépeints comme « de véritables vampires » (p. 35) qui cherchent « à dénationaliser le pays en introduisant des Liguriens et des étrangers » (p. 39) ; Luigi Giafferi, « soldat énergique, animé

20. Fabiani Jean-Louis, « La Corse ou les servitudes de l'authenticité », *Études*, 2001, tome 395, p. 27.

21. Certeau Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1993 (1975), p. 282.

du même esprit républicain et patriotique que nos volontaires de 1792 » (p. 41) ; le roi Théodore décrit comme « un aventurier allemand » (p. 42) ; Giovan Pietro Gaffori, « esprit cultivé, libéral, d'une grande noblesse de caractère et d'une vaillance à toute épreuve » (p. 43) ; Pascal Paoli qui est « moins un soldat qu'un homme d'État et qu'un diplomate » (p. 44) ; Marbeuf dont « l'administration rappelle celle des intendants réformateurs comme Turgot et Trudaine, soucieux avant tout du bien de leurs provinces » (p. 48-49) ; Napoléon qui n'accomplit rien « pour développer la prospérité économique de l'île ni pour relever son niveau moral » (p. 54) ; Napoléon III qui « fait bien peu pour la prospérité du pays » (p. 56)...

Une dernière observation de taille : si l'histoire scolaire affectionne les « grands hommes », elle ne dit mot des héroïnes féminines autres que saintes et reines.

Avec le « triomphe de la liberté et de l'idée républicaine » (p. 56), les auteurs de la *Petite histoire de la Corse* renonce à la linéarité chronologique et engage une approche plus thématique.

Quelques réserves que l'on puisse faire sur l'orientation didactique de la *Petite Histoire de la Corse*, Hantz et Dupuch offrent au lecteur une peinture vivante des usages et des caractères du pays. Ainsi, l'écolier est invité à se pencher sur l'état de l'agriculture, la pêche et la chasse, l'industrie, le commerce, la question démographique, l'enseignement, la vie politique, la société, les us et coutumes d'une île qui « conserve une originalité puissante qui la fait aimer de tous ceux qui la connaissent et lui savent gré de n'être pas banale » (p. 67). De nombreux stéréotypes peuvent être décelés dans cette approche thématique. Le reproche de paresse est latent. De façon implicite, l'île conserve les traits d'une terre restée rurale, méconnaissant le français, à l'écart de la modernité, engoncée dans ses traditions et ses superstitions. Henri Hantz et Robert Dupuch soulignent que « l'incurie des habitants, le mépris des travaux agricoles dont le soin est généralement laissé à des journaliers italiens venus de Toscane et que l'on traite dédaigneusement de *Lucchesi* (Lucquois) » (p. 58) constitue un frein au développement.

La *Petite histoire de la Corse* a-t-elle les moyens des ambitions qu'elle arbore ? A-t-elle donné lieu à une utilisation linéaire et passive ou bien a-t-elle été le support d'une leçon plus enthousiaste ? La question reste posée. Nous ne savons rien de la

diffusion, de l'audience, de l'usage effectif du manuel. Si les programmes sont nationaux et obligatoires, le choix des manuels est confié aux enseignants comme un symbole de leur liberté pédagogique. Hélas, les archives restent muettes. À notre connaissance, et sauf erreur, il n'existe que peu de *Mémoires* ou de *Souvenirs* laissés par des instituteurs et institutrices en activité dans l'île de 1907 à 1914. Cette déficience des sources est fort préjudiciable.

Néanmoins, la lecture de la *Petite histoire de la Corse* permet de tirer quelques leçons. Il est vrai que l'apprentissage du français s'est fait au détriment des langues régionales. Il est vrai que l'État a appliqué des méthodes et des procédés qui ont été à l'encontre des réalités linguistiques des populations, de leurs traditions et de leurs cultures. Encore faut-il regarder sans anachronisme la naissance et l'essor de l'école républicaine. Contrairement à une idée reçue, on ne trouve aucune trace de volonté d'anéantir les langues régionales dans les discours de Jules Ferry à la Chambre des Députés. Écrivant cela, il ne s'agit pas de passer sous silence les méthodes d'interdit brutal de pratique de la langue corse. De toute évidence, il reste une mémoire de cette période et de ces méthodes dans le conscient et l'inconscient collectif des corses.

Toutefois, la prise en compte de l'histoire locale par l'école traduit une réalité plus complexe et subtile. Aussi centralisée qu'elle ait pu être, la France de la Troisième République ne se détourne pas des cultures régionales.

(Université de Corse - Pasquale Paoli
UMR-CNRS 6240 L.I.S.A.)

Bibliographie :

- ALBERTI Vanessa, « Panorama des manuels scolaires corses (XIX^e siècle et première moitié du XIX^e siècle) », *Argumenti, rivista di l'A.D.E.C.E.C.*, n° 1, 2006, p. 81-107.
- AMALVI Christian, « Les manuels d'histoire et leur illustration », *Histoire de l'édition française*, sous la dir. de Henri-Jean Martin et Roger Chartier, Paris, Promodis, 1985, tome III, p. 432-433.
- BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France. Espace et histoire*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986, 367 pages.
- CABANEL Patrick, « La nation est un livre. Les tours de la nation par le manuel dans l'Europe du

- XIX^e siècle », *Les manuels scolaires, miroirs de la nation ?*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 13-24.
- CERTEAU Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1993 (1975), 358 pages.
- CHOPPIN Alain, « L'histoire des manuels scolaires : une approche globale », *Histoire de l'éducation*, n° 9, 1980, p. 1-25.
- COLONNA DE CESARI Rocca, *Histoire de la Corse*, Paris, Charles Bayle éditeur, coll. « Petite bibliothèque d'histoire et de géographie », 1890, 208 pages.
- FABIANI Jean-Louis, « La Corse ou les servitudes de l'authenticité », *Études*, 2001, tome 395, p. 27-40.
- FERRO Marc, *L'histoire sous surveillance. Science et conscience de l'histoire*, Paris, folio histoire, 1987 (1985), 251 pages.
- GARCIA Patrick, LEDUC Jean, *L'enseignement de l'histoire en France de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris, A. Colin, 2003, 319 pages.
- GASNIER Thierry, « Le local. Une et divisible », *Les lieux de mémoire*, sous la dir. de Pierre Nora, III. Les France, 2. Traditions, Paris, Gallimard, 1992, p. 463-525.
- GHERARDI Eugène F.-X., « L'essor de la *Storia patria*. Panorama de l'historiographie dans la Corse romantique », *Études corses*, n° 55, 2003, p. 47-95.
- GHERARDI Eugène F.-X., « Joseph-Marie Giacobbi, magistrat républicain et historien de la Corse. Portrait d'un inclassable », *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, fasc. 706-707, 2004, p. 147-175.
- HANTZ Henri, Dupuch Robert, *La Corse*, Paris, Librairie Félix Juven, s.d. (1907), 141 pages.
- LAVISSE Ernest, *Discours aux enfants*, Paris, A. Colin, 1907, 58 pages.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, *Le territoire de l'historien*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1978, vol. II, 449 pages.
- NORA Pierre, « Lavissee, instituteur national. Le "Petit Lavissee", évangile de la République », *Les lieux de mémoire*, sous la dir. de P. Nora, I. La République, Paris, Gallimard, 1984, p. 247-289.
- PARINET Élisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, coll. « Inédit Histoire », 2004, 489 pages.
- PÉGUY Charles, *Œuvres en prose complètes. Édition présentée, établie et annotée par Robert Burac*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, vol. 1, 1934 pages.
- THIESSE Anne-Marie, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des sciences et de l'homme, 1997, 130 pages.
- WEBER Eugen, *La France de nos aïeux. La fin des terroirs. Les imaginaires et la politique au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2005 (1976), 857 pages.

Petite histoire de la Corse

*Henry HANTZ
et Robert DUPUCH*

NOUVEAU COURS D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

PETITE HISTOIRE DE LA CORSE

PAR

Henri HANTZ

Proviseur
du Lycée de Bastia

Robert DUPUCH

Professeur d'histoire au Lycée
de Bastia

Avec de nombreuses reproductions de Monuments,
Tableaux et sculptures célèbres, Estampes anciennes, etc.

*Enseignement primaire supérieur. — Cours supérieur
et Cours moyen des Écoles primaires élémentaires.*

PRIX :



0 fr.



PARIS

Société d'Édition et de Publications

Librairie FÉLIX JUVEN

122, RUE RÉAUMUR, 122

*Cette brochure est également réunie au Cours Moyen d'Histoire de
France, par MM. ROGIE et DESPIQUES, au prix de 1 fr. 50 cartonné.*

PRÉFACE

En écrivant ce livre, nous avons été guidés, avant tout, par le souci de faire revivre toute la vie du peuple corse. Il nous a paru en effet très regrettable que les histoires publiées jusqu'à ce jour se soient bornées à faire connaître les principaux épisodes de la lutte des insulaires contre les différentes dominations étrangères, sans chercher à retracer leur vie intérieure, politique administrative, intellectuelle, économique et sociale, et c'est contre cette négligence que nous nous sommes tout d'abord efforcés de réagir.

Bien que notre livre soit destiné à des écoliers, nous n'avons pas cru devoir faire seulement œuvre narrative. Nous avons cherché à expliquer le plus possible les faits, à indiquer les liens étroits qui rattachent l'histoire de la Corse à sa situation géographique, à la configuration de son sol. Sans oublier le caractère original de sa civilisation, nous avons montré les apports nombreux des peuples qui s'y sont succédé, nous avons replacé l'île dans l'histoire générale du bassin occidental de la Méditerranée.

Cet effort d'explication nous a amenés à juger les faits et les personnages. Nous l'avons fait en

toute liberté. Trop souvent les historiens insulaires se sont contentés de faire l'éloge continu de leurs compatriotes, confondant dans une même admiration des hommes très différents d'esprit et de tendances. Nous n'avons pas hésité à rompre avec cette tradition, et le désir de dire la vérité nous a seul inspiré nos jugements.

Enfin, dans le chaos des faits que nous avons à exposer, nous avons choisi les plus importants, nous attachant moins à tout dire, ce qui est impossible dans un aussi petit volume, qu'à dire l'essentiel avec le plus d'ordre et le plus de clarté possible.

Nous désirons, en terminant, exprimer toute notre gratitude à M. Letteron et à M. Guitton pour les renseignements et les illustrations dont nous leur sommes redevables; à M. Colonna de Cesari Rocca, dont les indications nous ont permis de mettre au point la partie si délicate du moyen âge; à M. Poletti enfin, qui a bien voulu nous rendre le même service pour la période contemporaine.

LES AUTEURS.

PETITE HISTOIRE DE LA CORSE

CHAPITRE I

LES ORIGINES DE LA CORSE ET L'ANTIQUITÉ

(Ce chapitre doit être étudié à la suite de la *Gaule romaine*, après la page 11 du Cours moyen.)

La Corse appartient à la fois à l'histoire locale et à l'histoire générale. Ce double fait est dû à sa situation géographique.

L'histoire locale s'explique par le caractère insulaire et montagneux du pays. Séparés par la mer des autres peuples méditerranéens, les Corses ont pu s'isoler facilement dans leurs montagnes. Le relief présente en effet une arête centrale et des arêtes latérales qui découpent l'île en compartiments distincts, formant chacun un petit monde à part.

La participation à l'histoire générale s'explique par les richesses du pays, qui ont excité la convoitise des peuples voisins, et par la valeur de sa situation stratégique au cœur du bassin occidental de la Méditerranée, à peu de distance de l'Italie, de la France, de l'Espagne et de l'Afrique, qui ont tour à tour désiré s'emparer de lui.

L'histoire de la Corse dans l'antiquité peut se diviser en quatre périodes :

1° *La période préhistorique, très peu connue par des vestiges de monuments, des débris d'armes ou d'instruments.*

2° *La période des plus anciens habitants connus : les Ibères et les Celto-Ligures.*

3° *La période des premiers comptoirs commerciaux, fondés par les Phéniciens, les Phocéens, les Etrusques, les Carthaginois.*

4° *La période de la conquête romaine, où la Corse perd sa liberté et devient partie intégrante de l'empire romain.*

I. — LES TEMPS PRÉHISTORIQUES

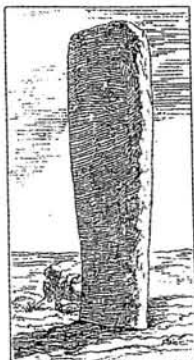
Les premiers âges. — L'obscurité la plus complète enveloppe les origines de l'histoire de la Corse. Quelques vestiges de monuments, quelques objets découverts dans les profondeurs du sol nous révèlent l'existence d'une période préhistorique analogue à celle dont on retrouve les traces dans beaucoup de contrées. Ces vestiges appartiennent



Dolmen de Caouria.
(Arrondissement de Sartène.)

aux âges successifs de la pierre, du bronze et du fer. Le musée de Bastia en contient quelques spécimens. Le plus grand nombre est entre les mains de particuliers.

1^{er} Age de la pierre. — Les plus importants monuments remontant à l'âge de la pierre sont de gros blocs de pierre brute — mo-



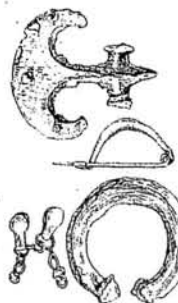
Menhir de Capo di Luogo.
(Arrondissement de Sartène.)

numents mégalithiques — semblables à où l'on a longtemps cru qu'ils existaient exclusivement. Ces blocs consistent en dolmens, que les Corses nomment stiazzone (forges); en menhirs ou pierres levées, dénommées stantare ou monachi; en alignements. La plupart se trouvent dans la région méridionale de l'île, dans l'arrondissement de Sartène, les autres dans l'arrondissement de Bastia. Les plus connus sont ceux de Fontanaccia, de Rinaïou, de Vaccil-Vecchio, de Capo di Luogo, de Taravo, de Caouria (arrondissement de Sartène); du mont Rivinco, de Lama (arrondissement de Bastia). Les autres vestiges de l'âge de la pierre sont des éclats de silex taillé, des pointes de flèches, des haches polies, des débris de poteries, des percuteurs, des broyeur, des polissoirs, des ciseaux polis.

2^e Age des métaux. — L'âge du bronze ne paraît guère être représenté que par des haches.

L'âge du fer, où l'industrie des métaux a pris une assez vaste extension, n'est pas exclusivement préhistorique. A cette époque semble remonter une trouvaille assez récente (mai 1901) faite dans la région du cap Corse, à Cagnano, près de

Luri, dans une carrière de pierre à bâtir. Elle consiste en une assez grande quantité d'objets provenant très probablement d'une ancienne nécropole : fibules, bracelets, bagues, boutons, pendeloques, agrafes, fragments de vases en bronze et en terre, perles en pâte de verre, boutons et appliques en or, ossements humains.



Objets préhistoriques trouvés à Cagnano.



Nécropole de Cagnano.

L'existence de tous ces vestiges, est la preuve que, bien avant les temps dont on peut raconter l'histoire, la Corse était arrivée à un degré de civilisation assez avancée.

II. — PÉRIODE DES PLUS ANCIENS HABITANTS CONNUS

Les Ibères. — Les premiers habitants de la Corse historiquement connus sont d'origine ibérique. On trouve en effet des Ibères partout à l'arrière plan de la civilisation dans la Méditerranée occidentale, où ils paraissent avoir joué le même rôle que les Pélasges dans la Méditerranée orientale.

Les Celto-Ligures. — Après eux vinrent des peu-

plades d'origine celto-ligure. L'élément ligure semble avoir dominé au début. Le fait n'a rien qui puisse nous surprendre, si l'on songe que les Ligures étaient établis au début de la période historique en Espagne, dans la Gaule méridionale et en Italie. De là il leur était facile de gagner la Corse, que trois journées de traversée seulement séparaient de l'Espagne, une de la France, moins d'une de l'Italie.

Ces Ligures étaient, au dire des historiens anciens, une race petite et brune, ne connaissant ni l'agriculture, ni les métaux, et se servant d'instruments fabriqués avec des pierres et du bois. Ils vivaient très simplement de lait, de miel et de viande. Leur principale occupation était la chasse et la pêche. Ils vivaient par clans et habitaient des bourgades perchées au flanc des montagnes, à l'intérieur du pays ou au bord de la mer. La vie municipale était complètement ignorée d'eux ; leur état de civilisation était très rudimentaire.

Les textes relatifs aux mœurs des plus anciens habitants de la Corse nous montrent que trois sentiments dominaient en eux : l'amour du pillage, celui de la vengeance et celui de la liberté.

III. — LES PREMIERS COMPTOIRS COMMERCIAUX

Les Phéniciens. — En quête de nouveaux comptoirs à fonder, les Phéniciens, les premiers, nouèrent des relations commerciales avec la Corse. Comme partout, ils ne s'installèrent que sur les rivages, ne s'aventurant jamais jusqu'au bourg fortifié établi sur la montagne par crainte d'être pillés.

La Corse leur fournissait l'eau, les vivres, le bois et les essences résineuses. En retour ils apportaient des parures, des bijoux, des vêtements de laine, de chanvre et de lin, des métaux, des armes.

Les Phéniciens débarquèrent probablement à Bonifacio sur le détroit si important qui sépare la Corse de la Sardaigne et sur l'emplacement de la future Aléria, à l'embouchure du Tavignano, le fleuve le plus important de la côte orientale.

Les Grecs (Les Phocéens). — La navigation phénicienne fut supplantée en Corse, comme dans toute la

Méditerranée, par la navigation grecque. Les premiers Grecs qui vinrent en Corse furent les Phocéens.

Chassés de l'Asie mineure par les Perses, les Phocéens se rendirent en Corse où quelques-uns d'entre eux s'étaient déjà installés et avaient fondé Alalia (la future Aléria). Ils y restèrent longtemps, y élevèrent des temples. Mais, comme ils se livraient au vol et au brigandage, les Etrusques placés en face de la Corse et les Carthaginois, maîtres de la Sardaigne, s'unirent pour les



La Corse ancienne. — La Corse dans le monde ancien.

combattre et rester seuls en possession de la Méditerranée occidentale.

Une rencontre eut lieu dans les eaux de la Sardaigne où les Phocéens furent vainqueurs. Mais leurs vaisseaux ayant été mis hors d'usage, ils abandonnèrent l'île et se dirigèrent vers la Sicile, qu'ils devaient bientôt quitter pour aller fonder Marseille.

Les Italiens (Les Etrusques). — Les Etrusques, établis sur la côte occidentale de l'Italie, où ils formaient un grand empire maritime, s'installèrent à leur place.

Ils fondèrent Nicée sur la côte orientale, au nord d'Alalia.

La Corse leur fournit du miel, de la cire, du bois de construction et des esclaves.

Les Africains (Les Carthaginois). — Mais les Etrusques tombèrent bientôt sous les coups des Romains ; leurs villes furent prises, l'Etrurie fut complètement ruinée.

Les Carthaginois, maîtres déjà de la Sardaigne, en profitèrent pour s'installer en Corse.

Carthage avait été fondée sur la côte d'Afrique par les Phéniciens, tout près de l'emplacement actuel de Tunis. Admirablement située pour dominer la mer, enrichie par les ressources nombreuses de l'arrière-pays, elle fut pendant plusieurs siècles l'une des plus grandes villes du monde antique. Ses marins, dignes successeurs des navigateurs phéniciens, lui assurèrent la suprématie dans toute la Méditerranée occidentale.

Elle n'eut en Corse que des comptoirs et des forts qu'elle garda jusqu'à la fin de la première guerre punique.

Ainsi les grands peuples commerçants de la Méditerranée, *Phéniciens, Grecs, Italiens, Africains* se sont tour à tour établis en Corse. Mais tous n'y ont eu que des comptoirs et des ports. Les Romains, les premiers, en firent la conquête.

IV. — LA CONQUÊTE ROMAINE

Les causes de la conquête. — La Corse fut conquise par les Romains pour des raisons à la fois politiques et économiques.

Rome voulait arracher la Corse et la Sardaigne à Carthage et substituer sa domination à celle de sa rivale dans la Méditerranée occidentale. La Corse la tentait en outre par la fertilité de sa plaine orientale, qui était un véritable grenier à blé, par l'abondance de ses bois et de ses minéraux, par l'endurance de ses hommes, dont elle pensait faire à son gré des esclaves ou des soldats.

La conquête. — La conquête ne fut pas facile. Les Corses avaient bien voulu commercer avec l'étranger ; ils ne voulurent pas se soumettre à lui.

La lutte qu'ils entreprirent fut une véritable guerre de Cent ans (260 à 162 avant J.-C.). La nature du pays en fit surtout une série de petites guerres et d'escarmouches. Pour maîtriser la Corse, il fallut deux armées du côté des Romains et quelques-uns de leurs meilleurs généraux : Cornelius Scipion, Marcus Claudius, Caius Papirius.

Organisation de la conquête. — La conquête terminée, les Romains procédèrent à l'organisation de l'île.

La Corse fut rattachée à la Sardaigne et forma avec elle une

province unique sous l'autorité d'un gouverneur résidant à Caralis (Sardaigne). En Corse, l'autorité de ce gouverneur était déléguée à un lieutenant ou légat. Ce régime persista jusqu'à Vespasien et peut-être même jusqu'à Dioclétien, époque à laquelle les deux îles furent séparées au point de vue administratif. La Corse eut dès lors un gouverneur investi d'un pouvoir absolu.

De par le droit de conquête, Rome était maîtresse des biens et des personnes des vaincus. Elle se contenta de prendre un tiers des terres, qui furent choisies dans la plaine orientale, dont elle convoitait les abondantes récoltes de blé. Elle laissa la liberté aux habitants. Mais pour marquer son double droit de propriété, elle exigea un tribut, que Tite Live nous dit avoir été payé le plus souvent en cire et en froment.

Comme dans toutes les autres provinces, elle établit des colonies de soldats romains, chargés de surveiller et de cultiver le territoire sur lequel ils étaient fixés. Ces colonies furent établies dans la plaine orientale, dont la possession seule semble avoir importé aux Romains. Marius y fonda la colonie de Mariana, et son rival Sylla celle d'Aleria, sur les ruines de la ville du même nom. Sous l'Empire, les villes se multiplièrent ; Plin en compte jusqu'à trente-trois.

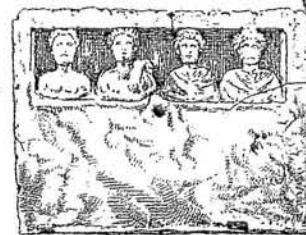
Pour unir ces colonies et ces villes, et permettre ainsi aux soldats et aux commerçants de se rendre promptement d'une extrémité de l'île à l'autre, les Romains construisirent une route le long de la côte. Elle passait par Mariana, Aleria, Præsidium, Portus Favonii et Palæ, près de Bonifacio, sur le détroit du même nom. Là, on s'embarquait pour la Sardaigne, et la route se continuait jusqu'à Caralis (la Cagliari moderne).

Ainsi Rome tenait étroitement la Corse sous sa domination.

Fin de la domination romaine. — Cette domination prit fin avec la chute de l'empire, que provoquèrent les invasions barbares du iv^e et du v^e siècle. En 395, l'Empire fut définitivement démembré en deux parties : l'Empire romain d'Occident et l'Empire romain d'Orient.

La Corse fit partie de l'Empire d'Occident.

À la fin du v^e siècle, cet empire disparut, morcelé en plusieurs Etats que se partagèrent les barbares.



Plaque de tombeau romain.

(Actuellement au-dessus de la porte du presbytère de Luri (Cap Corse).)

La Corse, protégée longtemps par son isolement, fut à son tour envahie. La domination romaine prit fin : de nombreux chefs locaux prirent la place de l'ancien gouverneur. C'était, comme dans tout le reste de l'Europe, le morcellement féodal qui commençait.

Résumé. — 1. L'histoire de la Corse dans l'antiquité se divise en quatre périodes : 1^o la période préhistorique, 2^o la période des plus anciens habitants connus, 3^o la période économique, 4^o la période de conquête romaine.

2. L'obscurité la plus complète règne sur l'histoire de la Corse dans les temps préhistoriques. Quelques vestiges de monuments, quelques objets trouvés dans les profondeurs du sol révèlent seuls l'existence de cette période antérieure à l'écriture.

3. La Corse a été d'abord habitée par les Ibères et par les Celto-Ligures. On n'a sur eux que très peu de renseignements.

4. Les premiers comptoirs établis en Corse sont dus aux Phéniciens, aux Phocéens, aux Etrusques et aux Carthaginois. Ces différents peuples, soucieux seulement de faire du commerce, respectèrent l'indépendance des habitants.

5. Attirés par les richesses de la Corse et par sa situation avantageuse dans la Méditerranée, les Romains firent ensuite la conquête de l'île et l'organisèrent sur le modèle des autres provinces de l'empire.

L'invasion des barbares amena la fin de leur domination.

Questionnaire — 1. Quelles sont les divisions de l'histoire de la Corse dans l'antiquité? — 2. Que savez-vous de la Corse pendant la période préhistorique? — 3. Quels ont été les plus anciens habitants? Qu'en savez-vous? — 4. Par qui furent établis les premiers comptoirs commerciaux? — 5. Qu'étaient les Phéniciens? Où s'établirent-ils? — 6. Qui succéda aux Phéniciens? — 7. Aux Phocéens? — 8. Aux Etrusques? — 9. Quel est le caractère commun aux établissements de ces différents peuples? — 10. Quels motifs attirèrent les Romains en Corse? — 11. Comment organisèrent-ils l'île? — 12. Quel fait historique marque la fin de la domination romaine?

CHAPITRE II

LE MOYEN AGE : LA FÉODALITÉ

(Chapitre à étudier après celui du Cours moyen intitulé *La Société* (édul, page 22.)

L'histoire du moyen âge est caractérisée par l'existence du régime féodal.

Ce régime est essentiellement différent de celui auquel la Corse fut soumise dans la période précédente. La concentration de tous les pouvoirs dans les mains d'un chef unique, le gouverneur romain, disparaît. La souveraineté est partagée entre plusieurs chefs locaux, appelés seigneurs, et prétendant exercer chacun sur leurs terres les droits d'un roi absolu.

Le régime féodal s'implanta en Corse comme partout ailleurs. La Corse, pays de montagnes, de vallées isolées, sans communications faciles les unes avec les autres, se prêtait en effet plus que tout autre pays à l'émiettement de l'autorité et à l'établissement de la tyrannie de nombreux chefs locaux.

I. — LES ORIGINES DE LA FÉODALITÉ

Comme partout en Europe, il faut rechercher les origines de la féodalité en Corse dans les invasions, dans l'impuissance de l'Empire d'Orient et de l'Empire d'Occident à les refouler et à les réprimer, dans l'apparition des chefs locaux se substituant pour la défense du pays à l'autorité de l'Empire impuissant.

Les barbares (456-569). — La Corse n'échappa pas en effet aux dévastations commises partout en Europe. Les Vandales, guidés par leur roi Genséric, pénétrèrent d'abord sur son sol. Leur domination fut marquée par

toutes sortes d'excès et de crimes et l'on ne saurait décrire tous les maux que les Corses eurent à souffrir sous ces maîtres, dont le nom est devenu synonyme de férocité et de dévastation.

Les Vandales furent chassés de Corse par le général de Justinien, **Bélisaire**, qui avait entrepris de remettre sous la domination de son maître tout l'Empire d'Occident et de reconstituer ainsi au profit de l'empereur de Constantinople l'unité de l'Empire romain.

Son successeur **Narsès** chassa les **Goths** qui avaient succédé aux Vandales en Corse et y avaient établi leur domination avec **Théodoric** et **Totila** pendant quelques années seulement (550-555).

L'Empire d'Orient. Les Byzantins (569-754).

— La domination byzantine dura deux siècles, domination très dure et très brutale. Les empereurs gouvernèrent la Corse à la méthode turque, accablant les indigènes d'impôts, les obligeant parfois pour se procurer l'argent nécessaire à leurs besoins à vendre leurs propres enfants. Cette période fut marquée par des luttes incessantes.

Aux maux résultant des exigences des Byzantins, vinrent s'ajouter les souffrances dues aux premières incursions des **Lombards**, établis en Italie (fin du VI^e siècle). Les **Sarrasins**, qui après avoir rapidement conquis toute l'Afrique septentrionale et l'Espagne, avaient décidé de s'emparer des îles du bassin occidental de la Méditerranée, les en chassèrent. Les Grecs trop éloignés ne purent rien faire pour protéger la Corse.

L'empire d'Occident. Pépin le Bref et Charlemagne (755-825). — C'est dans ces circonstances lamentables que le pouvoir sans cesse grandissant des Francs permit la reconstitution de l'ancien Empire d'Occident à leur profit.

Pépin le Bref et Charlemagne, devenus les protecteurs de la papauté contre les Lombards, lui donnèrent plusieurs territoires en toute souveraineté. Parmi eux était la Corse (**donation de Saint-Pierre**).

Charlemagne, empereur d'Occident, la prit naturellement sous sa protection. Il entra en lutte avec les Sarrasins, auxquels son fils Charles infligea plusieurs défaites. Dans cette campagne, il fut soutenu par la papauté.

Une légende populaire raconte les exploits accomplis par **Ugo Colonna**, noble romain envoyé par le pape en Corse. Il conquiert Aleria à la suite d'un combat que trois paladins soutinrent contre trois Maures, d'après les règles indiquées par les romans de chevalerie. L'imagination populaire, la poésie ont embelli ces souvenirs. L'historien n'en doit retenir que la lutte soutenue en Corse contre les Sarrasins.

Après la victoire, Charlemagne chercha à christianiser les vaincus. Il n'y avait pas seulement en lui en effet un soldat franc, toujours prêt à défendre l'empire de son épée; il y avait encore un chrétien ardent, propageant sa foi dans les pays vaincus. Le roi maure **Hugolon** et tous les infidèles durent ainsi, selon la légende, recevoir le baptême.

Les marquis de Toscane (833-1077). — Les efforts faits par Charlemagne pour ramener un peu d'ordre en Corse n'aboutirent pas. L'Empire de Charlemagne ne survécut pas à son fondateur. Le démembrement commença dès le règne de Louis le Pieux; l'anarchie réapparut partout.

Incapable de défendre la Corse contre les Sarrasins, Louis le Pieux la donna en fief au marquis de Toscane, **Boniface** (833), qui avait écrasé près d'Utique la puissance



Bonifacio. (État actuel.)

des Sarrasins et avait bâti en Corse, à son retour d'Afrique, la forteresse qui prit son nom : **Bonifacio**. Ce fut là l'origine de la domination des **marquis de Toscane**, qui devait se prolonger jusqu'à l'époque de la domination pisane (fin du XI^e siècle). Pour la deuxième fois, l'Etrurie mettait la main sur la Corse. Boniface et ses successeurs gouver-

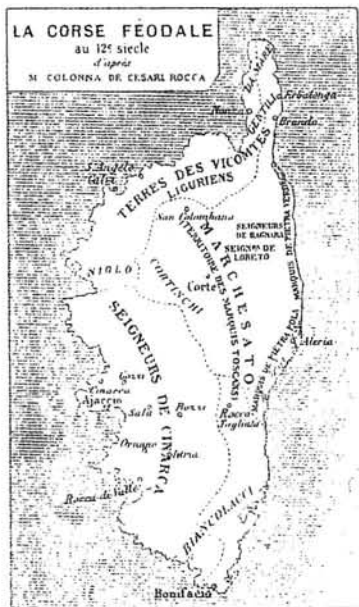
nèrent la Corse avec l'appui de chefs locaux possédant le titre de comtes et de marquis.

L'histoire des différents marquis de Toscane qui se succédèrent en Corse est très obscure. Leur domination n'arrêta pas les incursions des Sarrasins et beaucoup de Corses allèrent chercher un refuge hors de leur pays : ce sont les seuls faits avérés dans cette longue période.

Les premiers seigneurs féodaux. — L'insuccès des empereurs grecs à défendre la Corse contre les invasions, la brièveté de l'empire de Charlemagne, l'impuissance complète des marquis de Toscane expliquent la naissance de la féodalité en Corse. N'étant plus protégés contre leurs ennemis par les pouvoirs issus de l'ancien empire romain, les Corses songèrent à se défendre eux-mêmes. Partout s'élevèrent des châteaux où, en cas de

danger, pouvaient se réfugier les habitants. Leur situation les rendait imprenables. Les indigènes se groupaient autour de quelques seigneurs.

Ainsi se développèrent les relations d'homme à homme, de protégé à protecteur, de vassal à suzerain, qui ont persisté en Corse plus longtemps que partout ailleurs, à cause de l'isolement du pays, mais aussi, il faut le dire, sous une forme plus atténuée que sur le continent, à raison du caractère indépendant et égalitaire de la race.



Les tyranneaux qui apparaissent alors ne sont pas tous des indigènes ; il y a parmi eux des étrangers, des sei-

gneurs italiens fuyant devant les barbares, des soldats goths, grecs et francs qui avaient défendu le pays contre les Sarrasins et qui avaient acquis des terres soit par don, soit par achat, soit par conquête. Ce sont encore les comtes, élus par les populations, qui ont profité de l'anarchie générale pour échapper au pouvoir de leurs souverains immédiats, les marquis de Toscane. Dans la foule confuse des seigneurs apparaissent dès le début quelques familles puissantes : les Gentili et les seigneurs du Mare au cap Corse, les seigneurs de Leca, d'Istria, de la Rocca, d'Ornano et de Bozzi de l'autre côté des monts, tous désignés sous le nom de Cinarchesi et habitant un territoire dit « cinarchese » (cinarquais), les vicomtes Liguriens au nord-ouest.

Un seigneur fondateur de fief. — La légende a conservé comme type de seigneur fondateur de fief, le romain Ugo Colonna dont nous avons parlé plus haut. Il aurait imposé son pouvoir à la Corse tout entière. De ses deux fils, Bianco et Cinarco seraient descendus les Biancolacci, comtes souverains de la Corse et les Cinarchesi, leurs successeurs. Les compagnons de Ugo Colonna auraient été la souche de toutes les familles seigneuriales. La légende d'Ugo Colonna, placée par le chroniqueur Jean della Grossa au IX^e siècle, recouvre un grand nombre d'événements véritables dont on trouve le récit dans les annales des XI^e et XII^e siècles.

Résumé. — 1. L'histoire du moyen âge en Corse est caractérisée par l'existence du régime féodal. — L'apparition de la féodalité s'explique par la destruction de l'empire romain sous les coups des barbares. La Corse envahie elle-même par les Vandales échappa complètement au pouvoir des Romains.

2. Lors de la tentative faite par Justinien pour reconstituer tout l'empire romain, la Corse tomba au pouvoir des Byzantins. Sous leur domination brutale, elle eut à souffrir des premières incursions des Lombards et des Sarrasins.

3. Charlemagne, devenu empereur d'Occident, fit de la Corse un fief de la papauté et la défendit contre les Sarrasins. Sous ses successeurs, la Corse fut donnée aux marquis de la Toscane, qui furent impuissants à arrêter les incursions sarrasines.

4. Des chefs locaux apparurent alors partout pour défendre le pays. Tout pouvoir central disparut. Les seigneurs se disputèrent la suprématie de l'île.

Questionnaire. — 1. Qu'appelle-t-on régime féodal ? — 2. Quelles sont les causes de l'apparition de la féodalité en Corse ? — 3. Que savez-vous de l'invasion des Vandales ? — 4. De la domination des Byzantins ? — 5. De l'établissement du pouvoir de Charlemagne en Corse ? — 6. Qu'est-ce que la donation de Saint-Pierre ? — 7. A quel titre les marquis de Toscane gouvernèrent-ils la Corse ? — 8. Quels furent les premiers seigneurs féodaux ? — 9. Que savez-vous d'Ugo Colonna ?

II. — LA SOCIÉTÉ FÉODALE

LA FÉODALITÉ LAÏQUE

Le château féodal. — Les seigneurs habitaient une sorte de château fortifié, placé d'ordinaire sur un roc escarpé, d'où l'on pouvait surveiller le pays environnant. Les murs étaient épais et établis sur le roc même. Il reste à peine quelques vestiges de ces châteaux peu habitables dont les plus connus sont ceux de Cinarca, d'Istria, de la Rocca, de Leca, de Bozzi. Ils sont actuellement enfouis sous une végétation luxuriante qui n'en laisse guère deviner que les contours et la forme générale.

Les seigneurs étaient de véritables rois sur leurs terres. Ils obligeaient les paysans à cultiver le sol, à garder leurs troupeaux, à combattre à leurs côtés. Ils rendaient la justice, prélevaient des impôts, faisaient la guerre, bref disposaient de tous les droits de la souveraineté.

La vie d'un seigneur. — Ces seigneurs étaient avant tout des hommes d'action. Leur croyance à un Dieu très juste et très bon ne les empêchait ni de piller ni de tuer. Leurs principales occupations étaient la guerre et la chasse. La guerre était le passe-temps favori de ces gens violents, naturellement portés par leurs passions à se battre. Leur vie était une lutte perpétuelle contre les ennemis du dehors, Sarrasins, Pisans, Génois, et contre leurs voisins dont ils redoutaient la puissance ou l'ambition, contre leurs vassaux enfin, toujours prêts à la révolte.

Ce n'étaient que sièges de châteaux, embuscades, pillages, maisons incendiées, récoltes détruites.

La chasse n'était pas seulement un plaisir, mais encore une nécessité. Ils chassaient pour se nourrir et pour nourrir leurs hommes. Le sanglier, le cerf, le mouton, qu'on servait par énormes quartiers, leur tenaient lieu de viande de boucherie.

Giudice de Cinarca au XIII^e siècle, **Vincentello d'Istria** au XV^e siècle nous offrent, à deux époques sensiblement différentes, deux types accomplis de ces seigneurs féodaux. Leurs traits communs sont le caractère altier et violent, la férocité, le caprice, unis à un christianisme très superficiel. On lira plus loin leur histoire.

LE CLERGÉ

Importance du rôle joué par l'Eglise en Corse. — On ne sait pas au juste à quelle époque le christianisme pénétra en Corse.

Certains historiens s'appuyant sur les légendes locales, comme les martyres de Sainte Dévote et de Sainte Julie, prétendent qu'il y fut introduit dès l'époque romaine. Le fait est très probable (1).

Ce qu'on peut, en tout cas, affirmer certainement, c'est que le christianisme se développa de façon remarquable à l'époque carolingienne. La fameuse « donation de Saint-Pierre » fit de la Corse un patrimoine de l'Eglise. A ce titre elle releva désormais de Rome. Sans doute les papes n'y exercèrent pas directement leur autorité; mais ils

prirent l'habitude d'intervenir dans toutes les affaires et exercèrent ainsi une action considérable.

Les évêques. — Les mœurs des évêques au moyen âge ne furent guère canoniques. Le milieu brutal et violent dans lequel ils vivaient exerça sur eux une influence très grande. Ils se mêlèrent à toutes les luttes, à tous les combats. Il ne pouvait guère en être autrement. Car leurs terres étaient l'objet des convoitises ardentes des barons pillards, notamment de la redoutable famille de Cinarca qui, à plusieurs reprises, faillit établir sa domination sur l'île.



Martyre de Sainte-Julie.

(Archives de la bibliothèque de Bastia. Collection du Dr Mattei.)

(1). A Nonza, on montre la fontaine de Sainte Julie. Suivant la légende, Sainte Julie serait une jeune chrétienne corse, martyrisée par les Romains. Les bourreaux lui auraient arraché les deux seins et les auraient jetés sur un rocher, d'où auraient immédiatement jailli deux fontaines.

des soulèvements populaires abattirent le pouvoir de quelques féodaux. Il est certain que dans l'En-deçà-des-Monts et même sur quelques points du territoire Cinarchese se trouvaient au ^{xiii}^e siècle des villages organisés en *communes*, et régis par leurs magistrats auxquels on donnait le nom de *consuls* ou de *gonfaloniers*.

Ce qu'on appelle la *Terra del comune* s'étendait, d'après l'historien Limperani, en longueur de la chaîne transversale des montagnes jusqu'à Brando, et en largeur d'Aleria à Calvi. Elle avait pour limite au nord le territoire des *Gentili* dans le Cap Corse, au sud celui des *Cinarchesi* dans l'Au-delà-des-Monts. C'est là que tous les mouvements insurrectionnels de l'époque féodale prirent naissance.

Un des plus importants est celui que dirigea Sambucuccio d'Alando. Il est faux de le placer au ^{xi}^e siècle. Il se produisit au milieu du ^{xiv}^e siècle et fut très différent de ce que rapportent certains historiens plus patriotes que véridiques (1).

À les en croire, Sambucuccio créa une véritable république fédérative, ayant pour base la configuration du pays, partagé en vallées, séparées entre elles par les montagnes. Tous les villages (*paesi*) compris dans la vallée formèrent un canton, qui reçut le nom de *piève* (du latin *plebs*, plèbe). La *piève* choisissait, dans une assemblée populaire tenue sur la place de l'église, plusieurs conseillers, appelés *pères de la commune*. Ils rendaient la justice sous la direction d'un *Podestà*, également élu. Au vote, prenaient part tous les habitants. Les pères de la commune éalisaient à leur tour un *caporale*, sorte de « tribun du peuple », chargé de défendre leurs intérêts auprès des autres magistrats. Enfin les *podestà* des différentes *pièves* s'assemblaient pour élire les *Dodici* (les douze), qui formaient le conseil suprême de la confédération. Ainsi, à côté des pouvoirs locaux, il y avait un pouvoir central chargé de veiller aux intérêts généraux de la *Terra del comune*.

Ce n'est là, hélas ! qu'une légende, créée de toutes pièces au ^{xviii}^e siècle et portant l'empreinte du siècle de Paoli, de Montesquieu, de J.-J. Rousseau. Sambucuccio prit bien parti contre la noblesse, mais ce fut en faveur de Gênes. Il fut simplement l'un des chefs démocratiques qui, par haine de la tyrannie

(1) « Les auteurs, dit M. Lettaroni, ne s'entendent en aucune façon sur l'époque à laquelle vécut Sambucuccio d'Alando. G. C. Gregori le fait vivre en 1002, Pietro Cirneo quelque temps avant Giudice della Rocca, et Giovanni della Grossa un demi-siècle après la mort de Giudice. » Nous avons suivi pour cette période la thèse de M. Colonna de Cesari Rocca, lequel a établi par des documents contemporains de Sambucuccio, les dates qui doivent lui être attribuées (1340-1359).

féodale, livrèrent leur pays aux Génois. Les documents authentiques ne lui attribuent aucune constitution, et il faut renoncer à voir en lui le père d'une organisation modèle. Il ne fit que faciliter l'annexion de la Corse à Gênes. Le mouvement communal lui est antérieur.

Autres manifestations de la vie populaire. — Au ^{xiv}^e siècle, en 1365, au milieu de la complète dissolution de l'ordre social, qui suivit la défaite de Pise par Gênes, les barons exercèrent partout leur pouvoir tyrannique. Il surgit alors une secte de communistes fanatiques, sortes d'illuminés appelés les *Giovannali*, qui admettaient indistinctement dans leur société les femmes et les enfants. Leur loi exigeait que toutes choses fussent communes : femmes, enfants, propriétés. Ils faisaient des expiations particulières et se réunissaient la nuit dans les églises pour offrir leurs sacrifices. On les accusa de superstitions absurdes, de débauches et des excès les plus monstrueux. Le pape Urbain V les excommunia et envoya des troupes contre eux. Une guerre sans pitié leur fut faite : on tuait sans jugement tout *Giovannale* qui était pris.

Au ^{xv}^e siècle, autre mouvement populaire. Les Corses, réunis à Morosaglia, mettent à leur tête le magnanime Mariano da Gaggio avec le titre de lieutenant général. Mariano fait la guerre aux caporaux et aux seigneurs, les précipite de leurs tours escarpées, détruit un grand nombre de celles-ci. Ses adversaires font appel aux Génois qui débarquent en Corse. Mariano les met en déroute (1445). Plus tard (1466), les habitants de la *Terra del comune* choisissent pour chef un descendant de Sambucuccio et lui donnent pour mission de rétablir la tranquillité dans le pays.

Tous ces soulèvements témoignent de la misère profonde du peuple et de ses efforts pour briser la féodalité.

Résumé. — 1. La société féodale comprend trois classes : les seigneurs, le clergé, les paysans.

2. Les seigneurs étaient de véritables rois sur leurs terres. Ils habitaient des châteaux et passaient leur temps à défendre le pays ou à se battre entre eux. Leurs mœurs étaient brutales et violentes.

3. La Corse étant un fief de Rome, le clergé joua un grand rôle. Les mœurs des prélats furent les mêmes que celles des barons féodaux. Les prêtres étaient très ignorants. Jean d'Omessa est le type le plus curieux des clercs du moyen âge.

4. Les paysans vécurent dans une détresse lamentable. Des mouvements populaires se produisirent à différentes époques contre les seigneurs. Le plus important eut lieu au ^{xiv}^e siècle, sous la direction de Sambucuccio d'Alando, auquel on attribue faussement l'organisation de la *Terra del Comune*.

Questionnaire — 1. Combien de classes comprend la société féodale? — 2. Quel était le pouvoir des seigneurs? — 3. Quelle était leur demeure? — 4. Quelles étaient leurs occupations? — 5. Connaissiez-vous quelques seigneurs illustres? — 6. Pourquoi le clergé joua-t-il un grand rôle en Corse? — 7. Quelles étaient les mœurs des évêques? — 8. Que savez-vous de Jean d'Omessa? — 9. Que savez-vous des prêtres? — 10. Quelle était la vie des paysans? — 11. Qu'est-ce que la Terra del Comune? — 12. Quel fut le rôle de Sambucuccio d'Alando? — 13. Quels furent les principaux mouvements populaires après Sambucuccio?

III. — CHUTE DE LA FÉODALITÉ

(Ce paragraphe doit être étudié après le chap. III du Cours moyen, consacré au *Relèvement du pouvoir royal en France*, page 39.)

La féodalité corse succomba, non pas sous les coups du peuple ou d'un seigneur local devenu roi, comme en France, mais sous les attaques des étrangers qui se disputèrent l'île, les **Pisans** et les **Génois**.

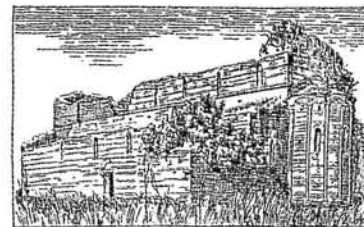
Les Pisans. — Les marquis de Toscane, descendants de Boniface, avaient réussi à établir leur protectorat sur le pays (1012-1077); leur autorité, déléguée à un simple vicaire ou lieutenant, fut pourtant impuissante à le préserver du désordre et de l'anarchie suscités par les agissements des seigneurs.

C'est dans ces circonstances que le pape **Grégoire VII**, aspirant à la direction du monde chrétien, songea à faire passer l'île sous sa domination. La donation de Saint-Pierre semblait l'y autoriser.

Grégoire VII envoya donc dans l'île l'évêque de Pise, **Landolphe** (1077) pour décider les habitants à se soumettre à son autorité. Celui-ci fut assez heureux pour asseoir solidement son influence dans le pays. **Urbain II** (1098) acheva l'œuvre de son prédécesseur : il plaça la Corse à titre de fief perpétuel sous la dépendance de l'évêché de Pise, qui devint archevêché. Ce fut ainsi la papauté qui fit passer la Corse sous la domination des Pisans.

L'administration des Pisans, qui dura environ cent ans, fut bienfaisante et douce. Après avoir rétabli la paix, mis fin autant que possible à son autorité. Celui-ci fut assez heureux pour asseoir solidement son influence dans le pays. **Urbain II** (1098) acheva l'œuvre de son prédécesseur : il plaça la Corse à titre de fief perpétuel sous la dépendance de Pise, qui devint archevêché. Ce fut ainsi la

permettre d'apercevoir de loin les ennemis. De belles églises furent édifiées dans le style pisan : la Canonica ou cathédrale de Mariana, la cathédrale de Nebbio, l'église de Saint-Michel de Murato datent de cette époque.



La Canonica.

(Église pisane du XI^e siècle, non loin de l'emplacement de l'ancienne ville romaine de Mariana.)

Cependant Pise entra en lutte avec la république de Gènes. Cette dernière supportait avec peine l'attribution de la Corse à Pise. Aussi avait-elle protesté dès le premier jour contre la cession faite par Urbain II. Pour mettre fin à ses protestations, **Innocent II** se décida à partager l'île entre les deux rivales (1133).



Il fit dépendre de Gènes les évêchés de Mariana, d'Accia et de Nebbio, et de Pise ceux d'Aleria, d'Ajaccio et de Sagone (1). Cette mesure ne contenta pas les Génois qui prétendaient posséder la totalité de l'île. En 1187 ils mirent par surprise la main sur Bonifacio où ils se fortifièrent, et la papauté dut accepter le fait accompli.

Pendant tout le cours de la lutte, qui dura plus d'un siècle, entre Pise et Gènes, les seigneurs et le peuple corse se partageaient, au mieux de leurs intérêts personnels, en deux factions également inconstantes. Les uns tenaient pour Pise, les autres pour Gènes. Le personnage corse le plus célèbre de cette époque est **Sinucello de Cinarca** ou **della Rocca** (1256-1312), plus connu sous le nom de **Giudice**. Tour à tour vassal des Génois et des Pisans, il découragea les prétentions des uns et des autres et sut établir sa souveraineté sur toutes les populations de la Corse. Pendant ce temps, Gènes et Pise se disputaient la mer. La bataille de la

(1) Tous ces évêchés, sauf celui d'Accia, disparu pendant la lutte contre les Génois, ont subsisté jusqu'à la Révolution.

Meloria (1284), amena la chute de la république pisane. Giudice continua à lutter contre les Génois avec ses seules forces, jusqu'au moment où la trahison d'un de ses fils, Salnèse, le livra à ses ennemis.

Par un traité conclu en 1300, Pise, à bout de forces, abandonna à sa rivale ses droits sur la Corse, et trente-cinq ans après la mort de Giudice, à la suite du mouvement populaire organisé par Sambucuccio d'Alando, dont nous avons parlé plus haut, la Commune de Corse était officiellement réunie à la Commune de Gênes (1347).

Les Génois. — En 1348, Gênes envoya en Corse son premier gouverneur. Pise vaincue, la féodalité restait debout. C'est à elle désormais que Gênes allait s'attaquer. Il lui fallut plus d'un siècle et demi pour l'abattre (1348-1511). La lutte dans cette longue période est très confuse et se complique d'une multitude d'intrigues par suite de l'appel fait par les seigneurs à l'étranger, de l'intervention de l'Espagne et de la France, qui cherchent toutes les deux à établir leur domination dans le bassin occidental de la Méditerranée. Du côté des féodaux, la résistance fut acharnée. Arrigo della Rocca, Vincentello d'Istria, Jean-Paul de Leca, Rinuccio della Rocca, tous descendants de la famille de Cinarca, en furent successivement les principaux champions. Presque tous périrent assassinés. Nous ne pouvons entrer dans le détail de l'histoire de chacun d'eux. Nous ne retiendrons que celle de Vincentello d'Istria, l'un des figures les plus typiques de la féodalité corse au ^{xv}^e siècle.



Tête de Maure.

(Emblème de la Corse, datant, dit-on, de Vincentello d'Istria, qui reçut d'Alphonse V, roi d'Aragon, l'autorisation de mettre une des têtes de Maure, faisant partie des armes d'Aragon, sur ses étendards. Selon d'autres, le blason daterait du ^{xv}^e siècle et serait d'invention (allomande).)

L'isolement se fit autour de lui. Parti une dernière fois pour

chercher des secours en Espagne, il fut surpris en route par une galère génoise lancée à sa poursuite; fait prisonnier et amené à Gênes, il fut condamné comme rebelle à avoir la tête tranchée (1434).

Les Fregoso. — La Banque de Saint-Georges.

— Du côté des Génois, une famille d'origine populaire, mais que sa fortune avait élevée aux plus hautes charges de la république, celle des *Fregoso*, essaya au cours de cette période de prendre une place prépondérante en Corse. Elle fut quelque temps maîtresse d'une bonne partie de l'île. Son avidité la poussa alors à mettre la Corse en vente. En 1453 elle fit un premier marché avec la **Banque de Saint-Georges**, société génoise créée en 1407 par des capitalistes pour prêter de l'argent à la république. Elle en fit un dernier en 1485. Gênes, au milieu des embarras financiers que lui causait la guerre contre les Turcs, non seulement ratifia ces marchés, mais poussa les Corses, réunis en consulte, à solliciter la protection de la Banque. Cette protection, à part quelques interruptions, s'exerça, au moins officieusement, jusqu'en 1564. Jamais administration ne fut plus tyrannique que celle de la « Superbe Banque ». Elle combattit avec une énergie extrême la féodalité et la ruina complètement.

La féodalité vaincue. — Rinuccio della Rocca, le dernier adversaire de Gênes, mourut en 1511, assassiné dans une embuscade. Avec lui disparut la noblesse de l'île; les châteaux tombèrent en ruines, beaucoup de seigneurs s'exilèrent. Le règne de la féodalité est désormais terminé. Les Génois ont achevé l'œuvre commencée par les Pisans.

Résumé. — 1. La féodalité en Corse tomba sous les coups venus du dehors.

2. Les Pisans, établis en Corse par la papauté, s'efforcèrent d'administrer l'île le mieux possible. Ils entrèrent ainsi en lutte avec les seigneurs. La fin de leur domination est marquée par le désastre de la Meloria, qui donna à Gênes la suprématie en Corse.

3. Gênes, devenue maîtresse de la Corse, lutta à son tour contre les seigneurs. La résistance des féodaux s'incarne dans quatre personnages : Arrigo della Rocca, Vincentello d'Istria, Jean Paul de Leca, Rinuccio della Rocca. Ces seigneurs, tous de la famille

de Cinarca, firent en vain appel à l'Espagne contre Gênes. Ils furent battus et la féodalité fut détruite.

Questionnaire. — 1. Sous quels coups tomba la féodalité corse? — 2. En vertu de quels droits les Pisans s'établirent-ils dans l'île? — 3. En quoi consista leur gouvernement? — 4. Que savez-vous de Giudice? — 5. Comment disparut la domination pisane? — 6. Qui succéda aux Pisans? — 7. Dans quelles conditions et en quelle année les Génois prirent-ils possession de la Corse? — 8. En quels personnages s'incarne la résistance des seigneurs féodaux? — 9. Qu'était-ce que les Fregoso? — 10. Parlez de la banque de Saint-Georges. — 11. A quelle date prend fin le pouvoir féodal?

Inscription sur le cartouche au dessus de l'allégorie :

CYRNIORYM
FORTIA
BELLO
PECTORA



La Corse.

(Figure allégorique peinte à fresque en 1585 dans l'une des grandes salles de Raphaël au Vatican, par ordre du pape Sixte-Quint.)

CHAPITRE III

LA PÉRIODE MODERNE. — LA DOMINATION GÉNOISE

(À étudier à la suite des chapitres V-VIII du Cours moyen, consacrés aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.)

L'époque féodale a pris fin. Gênes est devenue maîtresse de la Corse. L'histoire de sa domination peut se diviser en trois périodes :

- 1^o la révolte de Sampiero (1553-1570);
- 2^o la soumission à Gênes durant une période de 160 ans (1570-1730);
- 3^o la lutte suprême pour l'indépendance (1730-1770).

I. — LA RÉVOLTE DE SAMPIERO (1553-1570).

Sampiero. — Sampiero marque la transition entre le moyen âge et les temps modernes. Avec lui le peuple corse se soulève et se substitue à la féodalité vaincue. Né à Bastelica, près d'Ajaccio, de parents pauvres, il prit de bonne heure du service dans les armées étrangères. Il servit d'abord à la cour des Médicis, en qualité de condottiere, c'est-à-dire de capitaine de bande, puis il passa en France où François I^{er} le nomma colonel du régiment corse, nouvellement créé. En 1547, à la mort de François I^{er}, il revint en Corse. Quoiqu'il ne fût pas de noble famille, sa renommée lui permit d'épouser la fille unique de Francesco d'Ornano, qui lui donna avec sa fille tout le patrimoine des d'Ornano. Le gouverneur de Bastia



Sampiero (1501-1567)
(Né à Bastelica, mort à la Rocca.)

inquiet le fit alors arrêter et jeter dans la Tour de la ville. Relâché à la demande de l'ambassadeur de France à Gênes, Sampiero ne songea plus qu'à se venger et à délivrer la Corse de la domination génoise.



Sampiero et Vannina.

(Gravure extraite de l'Histoire de Galletti.)

C'était un soldat de fortune. D'une bravoure incontestable, il était avant tout violent, brutal, emporté. La colère, l'orgueil, l'esprit de vengeance lui firent verser le sang de l'un de ses parents, celui même de sa femme, la malheureuse Vannina. Le sentiment patriotique n'était pas encore très pur chez lui. S'il lutta de toutes ses forces contre Gênes, ce fut moins pour rendre la liberté à son pays, que pour se venger de l'injure que la République lui avait faite. Il songea l'un des premiers à établir la domination française dans l'île, et c'est à ce titre autant qu'à celui d'ennemi de Gênes que la Corse, heureuse d'être entrée dans la grande famille française, lui a élevé une statue.

Lutte de Sampiero contre Gênes (1553-1570). — Aussitôt délivré, Sampiero se rendit en effet à la cour de Henri II et lui demanda l'envoi d'une armée en Corse.



Sampiero excite les Corses à l'insurrection.
(Gravure extraite de l'Histoire de Galletti.)

Henri II était alors profondément mêlé à toutes les questions italiennes. Il était au plus fort de sa lutte contre

l'empereur **Charles-Quint**, allié de Gênes. Il venait de solliciter des Turcs l'envoi d'une flotte dans la Méditerranée occidentale. Aussi accueillit-il volontiers un projet qui lui permettait d'atteindre un double but : combattre l'Empereur et la République de Gênes, obtenir dans la Méditerranée un point d'appui pour les flottes réunies de la France et de la Turquie.

Les opérations commencèrent en 1553. À l'aide des Français, Sampiero reconquit la Corse sur les Génois.

Gênes réunit alors des forces considérables qu'elle plaça sous le commandement de son amiral le plus illustre, **André Doria**, âgé de quatre-vingt-six ans. Sampiero lui disputa pas à pas le terrain. Malheureusement, les nécessités de la politique générale obligèrent Henri II, lors du traité de Cateau-Cambrésis (1559), à abandonner Sampiero et à rendre la Corse aux Génois. La guerre soutenue pendant six ans n'avait donné aucun résultat.

Fin de Sampiero. — C'est alors qu'apparut toute la ténacité de Sampiero. Sans perdre courage, il se mit partout en quête de secours. Il alla à la cour de Catherine de Médicis, passa en Navarre, sollicita les ducs de Florence, les seigneurs italiens, courut à Alger auprès de Barberousse, à Constantinople auprès de Soliman. Partout on le berça de paroles illusoires.

Il se décida alors hardiment à reprendre la lutte avec quelques amis. Gênes, désespérant d'en venir à bout par la force, eut recours à sa politique traditionnelle, la trahison. Elle promit aux trois frères d'Ornano, cousins de Vannina, de leur rendre leur patrimoine s'ils tuaient Sampiero. Tombé dans une embuscade, le colonel des Corses fut lâchement assassiné après une lutte désespérée. A la suite d'un dernier effort tenté par son fils **Alphonse d'Ornano**, la Corse fut replacée sous le joug génois.



Alphonse d'Ornano
(Né à Ajaccio, mort à Paris (1548-1610).)

Résumé. — 1. Au lendemain de la chute du pouvoir féodal, Sampiero chercha avec l'appui du peuple à délivrer son pays des Génois.

2. Il eut d'abord recours à l'alliance française; quand elle lui fit défaut, il chercha inutilement de nouveaux alliés. Il se décida alors à lutter seul. Gênes, ne pouvant en venir à bout, se débarrassa de lui par la trahison.

Questionnaire. — 1. Quel est le caractère de Sampiero? — 2. Quelles sont les principales phases de sa lutte contre Gênes? — 3. Que songea-t-il à faire de la France? — 5. Comment mourut-il?

II. — LA SOUMISSION A GÈNES (1570-1730)

Après la révolte de Sampiero, la Corse resta pendant cent soixante ans soumise à la domination génoise, sans tenter de nouveau le sort des armes et sans qu'aucun fait mérite d'être signalé. Ce qu'il convient donc ici de mettre en lumière, c'est la façon dont la Corse fut régie et administrée durant cette période, ainsi que son état social, économique et intellectuel. Cet état, caractérisé par le despotisme, la misère et l'ignorance, explique la guerre suprême pour l'indépendance que les Corses engagèrent au XVIII^e siècle.

ÉTAT ADMINISTRATIF

Parmi les institutions qui régirent alors la Corse, on peut distinguer 1^o les institutions génoises proprement dites; 2^o les institutions corses.

L'ADMINISTRATION GÉNOISE

Les gouverneurs. — Les institutions génoises assuraient à la République l'autorité suprême. Chaque année elle nommait un *Gouverneur*, qui résidait à Bastia, la capitale de l'île, et réunissait dans ses mains tous les pouvoirs civils et militaires. Au XVIII^e siècle, on partagea la Corse en deux gouvernements, celui d'Ajaccio et celui de Bastia, correspondant aux divisions anciennes du pays (pays d'en deçà, pays d'au delà des monts). Outre son traitement, qui était énorme, et les sommes considérables qu'il touchait à titre d'indemnité pour ses tournées, le gouverneur prélevait sur la population de nombreuses redevances en nature; il exigeait 25 pour 100 sur le produit

des amendes et des confiscations, avait auprès de lui de nombreux fonctionnaires, tous d'origine génoise, et qui coûtaient fort cher à entretenir. C'étaient de véritables « vampires. »

Le gouverneur avait des lieutenants dans les principales villes : Calvi, Saint-Florent, Bonifacio, Sartène, Cervione, Algajola, Rogliano et Corte. Le pays était ainsi divisé en huit circonscriptions administratives. Dans chacune d'elles, le lieutenant avait pleins pouvoirs. C'était le principal personnage après le gouverneur et, comme lui, il exploitait le pays le plus possible.



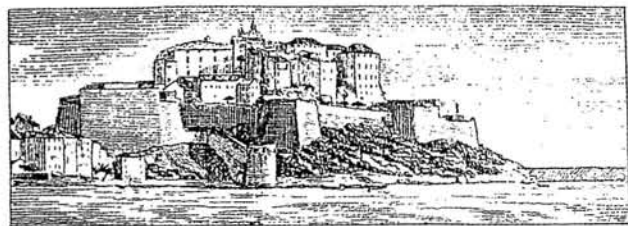
Tour génoise de Mionio
(aux environs de Bastia.)

Justice et Finances. — Cette exploitation apparaît nettement dans l'organisation de la justice et des finances. Les gouverneurs pouvaient frapper les Corses dans leurs propriétés et dans leurs personnes. Ils avaient le droit d'amende, de confiscation, de vie ou de mort. Ils prélevaient sur tous les plaideurs la *sportule*, droit analogue aux « épices » en France.

Ils s'efforçaient en outre d'enlever aux Corses les faibles ressources dont ils disposaient, en les accablant d'impôts. Les droits de douane étaient très lourds. La Corse ne pouvait exporter ses produits qu'à Gênes : elle était considérée comme une colonie d'exploitation. Gênes se réservait en revanche le monopole de l'importation des produits les plus recherchés par les Corses, notamment celui des armes à feu. Elle s'attribuait aussi le privilège de la fabrication du sel.

Armée. — Les gouverneurs étaient encore maîtres de

l'armée et de la flotte. Des garnisons étaient installées à Bastia et dans les principales villes. Bastia, Corte, Aleria,



Forteresse de Calvi.

Saint-Florent, Calvi, Bonifacio étaient de véritables forteresses dont il était difficile de s'emparer.

Les Corses servirent dans les armées françaises ou italiennes. A Gênes même, il y eut deux régiments au service de la sérénissime République : les régiments Bastia et Ajaccio.

L'ADMINISTRATION CORSE

Au lendemain de la conquête, les Génois accordèrent aux Corses certaines garanties.

Le Syndicat. Les Douze et les Six. L'Orateur.

— Un *Syndicat* établi bien avant la conquête reçut les plaintes du peuple contre les magistrats génois.

Tous les ans, le peuple avait le droit de nommer *douze* représentants pour le *Decà des monts*, *six* pour le *Delà*, afin de défendre les privilèges du peuple auprès du gouverneur. Ces représentants devaient envoyer à leur tour à Gênes l'un des leurs avec le titre d'*Orateur*, pour défendre les droits du peuple devant le Sénat.

En fait, ces garanties ne furent presque jamais respectées. Gênes gouverna despotiquement.

Les consultes générales. — Si elle arriva rapidement à supprimer les magistrats qu'elle avait d'abord reconnus pour défendre les droits des Corses, elle ne put

jamais, en revanche, arriver à faire disparaître les *Consultes générales*.

Ces *consultes*, longtemps irrégulières et impuissantes, étaient de véritables assemblées législatives nommées par le peuple. C'est elles qui appelèrent les Corses à la révolte et proclamèrent l'indépendance de leur pays. En face du pouvoir absolu du gouverneur, elles représentèrent le pouvoir parlementaire : elles soutinrent les Corses contre Gênes, défendirent l'autonomie contre la domination étrangère.

ÉTAT SOCIAL, ÉCONOMIQUE ET INTELLECTUEL

Sous la domination génoise, l'état social de la Corse trahit une grande misère.

La noblesse corse. — Les grandes familles ne trouvant presque aucune ressource dans leur île et se refusant d'autre part à subir le despotisme génois émigrèrent en grand nombre. Elles cherchèrent des emplois dans les cours étrangères. Un des d'*Ornano* fut maréchal de France sous Henri IV ; l'autre sous Louis XIII. *Vaschi* fut ministre de Philippe II. Les *Peri*, les *Ornano*, les *Pozzo di Borgo* occupèrent d'importants emplois dans les armées vénitiennes ou françaises.

Beaucoup de nobles Corses restèrent cependant dans leur pays. Tout sentiment national paraît aboli chez eux au *xviii^e* siècle. Chacun pense à ses affaires individuelles, personne aux affaires publiques.

Les magistrats chargés de défendre les Corses auprès du gouverneur et auprès des Génois s'entendent avec les ennemis du peuple corse. La société semble en dissolution. L'impunité est



Portail de maison génoise à Bastia.

assurée aux plus grands crimes. Le sentiment de vengeance est porté ainsi au plus haut degré. Les Corses sentent le besoin de se faire justice eux-mêmes : « de là l'esprit de parenté, cultivé avec soin et presque divinisé » (1), de là l'extension donnée à la *vendetta*. En l'absence des hommes, les femmes gardent le souvenir des insultes reçues. Elles élèvent leurs enfants dans l'esprit de vengeance, leur montrent de temps en temps les armes et les vêtements ensanglantés de la victime. Au milieu de ces luttes continuelles on ménageait cependant quelques trêves plus ou moins longues, pour permettre à chacun de vaquer aux affaires pressantes. Pour les conclure, il suffisait d'engager sa parole d'honneur à un homme, qui prenait le nom de Parolante ou de Paciére. A ces moments, les pires ennemis pouvaient se couder sans songer à se frapper.

Le clergé. — Le clergé ne fit rien pour remédier à une situation si lamentable. Au lieu de lutter contre la vendetta, de solliciter l'activité économique des Corses, il ne songea souvent qu'à s'enrichir. Le besoin d'argent qu'avaient les Corses pour satisfaire aux exigences du fisc fit surgir une foule d'usuriers. Ce trafic fut surtout pratiqué par les prêtres qui « oubliant les principes de l'auteur de l'Evangile, marchèrent sur les traces des Phariséens. » Au XVIII^e siècle, ils surent cependant se ressaisir et quelques-uns d'entre eux jouèrent un grand rôle dans la lutte contre Gênes, notamment le chanoine Ortoni et l'abbé Salvini.

Les paysans. — Les paysans vivaient péniblement des produits naturels du sol, de l'élevage et de la chasse. La persistance des guerres civiles rendait l'agriculture impossible. La côte orientale, autrefois l'un des greniers à blé de Rome, avait été désertée à cause des incursions des Barbaresques qui furent aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles un fléau pour la Méditerranée.

La crainte d'être réduits en esclavage leur fit habiter la montagne. L'esprit de vendetta régnait parmi les bergers comme parmi leurs maîtres. Au début du XVIII^e siècle, en trente ans, on compte vingt-huit meurtres, dont dix-huit par les bergers eux-mêmes. L'agriculture était impossible. La côte orientale, autrefois l'un des greniers à blé de Rome, avait été désertée à cause des incursions des Barbaresques qui furent aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles un fléau pour la Méditerranée.

La crainte d'être réduits en esclavage leur fit habiter la montagne. L'esprit de vendetta régnait parmi les bergers comme parmi

n'était pas rare ; elle était la cause de morts nombreuses. La peste s'y ajoutait parfois. En 1576, elle fit d'affreux ravages.

Les paysans, les bergers, en guise d'outils, connaissaient mieux le fusil que la charrue. Leur vie se passait dans le maquis, dont les refuges impénétrables leur étaient un précieux abri.

Vie économique et intellectuelle. — Il n'y avait alors en Corse aucune industrie. Gênes qui traitait le pays en colonie, y importait toutes les armes, tous les outils. Le commerce était entièrement entre ses mains.

Dans de telles conditions, il semble inutile de dire que la vie intellectuelle fut à peu près nulle. Le pays était trop pauvre pour se prêter au développement de l'art.

« Pour produire des monuments, comme le dit MÉRIMÉE, il eût fallu et le zèle religieux des peuples, et les richesses du clergé et le faste des seigneurs. » Il eût fallu aussi, disons-le, l'effort continu du labeur qui seul fait les grands artistes.

Efforts pour dénationaliser les Corses. —

Pour fortifier leur domination, les Génois cherchèrent à dénationaliser le pays en introduisant des Liguriens et des étrangers. Dès la fin du XVI^e siècle, en 1549, ils envoyèrent une première colonie de cent familles génoises à Porto-Vecchio. Pour bien montrer leur désir de donner à cet essai un plus grand développement et de verser en Corse le trop-plein de la population ligurienne, ils nommèrent gouverneur de l'île le chef de cette colonie.

En 1676, des Maînotes (Grecs du Péloponèse), fatigués du joug des Turcs, leur ayant demandé la concession d'un territoire, le Sénat accéda avec joie à leur désir et les établit en Corse sur les territoires de Paomia, Ruvida et Salogna, entre le golfe de Porto et celui de Sagone. Aucune indemnité ne fut accordée aux insulaires à titre de la population ligurienne, ils nommèrent gouverneur de l'île le chef de cette colonie.

En 1676, des Maînotes (Grecs du Péloponèse), fatigués des Turcs, leur ayant demandé la concession d'un territoire, le Sénat accéda avec joie à leur désir et les établit en Corse sur les territoires de Paomia, Ruvida et Salogna, entre le golfe de Porto et celui de Sagone. Aucune indemnité ne fut accordée aux insulaires à titre de la population ligurienne, ils nommèrent gouverneur de l'île le chef de cette colonie.

En 1676, des Maînotes (Grecs

le trop-plein de la population

gouverneur de l'île le chef de

En 1676, de

du joug des

d'un territoire

les établit en

et Salogna, e

Aucune indem

le trop-plein de la population

gouverneur de l'île le chef de ce

En 1676, des Maînotes (Grecs

Résumé. — 1. Pendant une période de cent soixante ans, après la mort de Sampiero, la Corse subit sans révolte la domination génoise.

2. Au point de vue administratif, on distingue alors deux catégories bien distinctes d'institutions : les unes génoises, représentent le pouvoir absolu, les autres corses, représentent le pouvoir populaire.

3. La noblesse corse ne voulant pas subir le joug génois émigra en grande partie. Les grandes familles qui restèrent s'efforcèrent de s'entendre avec Gênes et de tirer de leur entente les plus grands avantages possibles. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elles se décidèrent à la révolte.

4. Le clergé ne fit rien pour remédier à la situation pénible du peuple et se montra avant tout soucieux de s'enrichir.

5. La vie des paysans, accablés par les impôts, décimés par la famine, la peste et la vendetta, était absolument lamentable.

6. Dans toute cette période, la vie économique et intellectuelle fut à peu près nulle.

Questionnaire. — 1. Qu'arriva-t-il après la mort de Sampiero? — 2. Quelle est la double origine des institutions corses sous la domination génoise? — 3. Quels étaient les pouvoirs des gouverneurs et des lieutenants? — 4. Comment étaient organisés la justice? les finances? l'armée? — 5. Quels étaient les pouvoirs du Syndicat? des Douze? des Six? de l'Orateur? — 6. Qu'était-ce que les Consultes générales? — 7. Quelle fut la conduite de la noblesse corse? — 8. Pourquoi émigra-t-elle en partie? — 9. Quelle fut la conduite des grandes familles qui restèrent? — 10. Quelle était la vie du clergé? — 11. Quels maux accablaient les paysans? — 12. Pourquoi n'y eut-il ni vie économique ni vie intellectuelle?

III. — LA LUTTE SUPRÊME POUR L'INDÉPENDANCE (1730-1770)

la conduite de la noblesse corse? — 8. Pourquoi émigra-t-elle en partie? — 9. Quelle fut la conduite des grandes familles qui restèrent? — 10. Quelle était la vie du clergé? — 11. Quels maux accablaient les paysans? — 12. Pourquoi n'y eut-il ni vie économique ni vie intellectuelle?

I. LUTTE SUPRÊME POUR L'INDÉPENDANCE (1730-1770)

la noblesse corse? — 8. Pourquoi émigra-t-elle en partie? — 9. Quelle fut la conduite des grandes familles qui restèrent? — 10. Quelle était la vie du clergé? — 11. Quels maux accablaient les paysans? — 12. Pourquoi n'y eut-il ni vie économique ni vie intellectuelle?

ME POUR L'INDÉPENDANCE (0-1770)

7. Quelle fut la conduite de l'émigra-t-elle en partie? — 9. Quelles grandes familles qui restèrent? — 10. Quelle était la vie du clergé? — 11. Quels maux accablaient les paysans? — 12. Pourquoi n'y eut-il ni vie économique ni vie intellectuelle?

III. — LA LUTTE SUPRÊME (1730-1770)

Les conques marines et le tocsin retentirent de village en



Citadelle de Bastia au XVIII^e siècle.

village. Des insurgés s'armèrent de haches, de serpes.



Citadelle de Bastia au XVIII^e siècle.

Des insurgés s'armèrent de haches, de serpes. village. l



de Bastia au XVIII^e siècle.

s'armèrent de haches, de serpes.



XVIII^e siècle.

village. Des insurgés



Citadelle de Bastia au XVIII^e siècle.

général, réunit à Corte une consulte générale (1735), qui organisa l'île sur des principes entièrement démocratiques. Le pouvoir législatif fut confié à un parlement élu, le pouvoir exécutif à une junte de six membres renouvelable tous les trois mois et nommée par le Parlement. L'indépendance de la Corse fut ensuite solennellement proclamée. L'île fut mise sous la protection de la Sainte Vierge, dont l'image fut placée sur le drapeau national. Jésus-Christ fut nommé gonfalonier des Corses, c'est-à-dire porté-étendard.

La guerre recommença aussitôt; c'est alors qu'arriva le roi Théodore, qui éclipa bien vite Giafferi.

Le roi Théodore. — Le 19 mars 1735, un vaisseau anglais parut en vue d'Aleria. Les Corses qui avaient reçu précédemment des munitions de deux bateaux anglais montèrent à bord, espérant recevoir les mêmes secours. Ils trouvèrent un étranger aux façons princières, tenant le sceptre en main et entouré de nombreux seigneurs dans une attitude respectueuse. Il fit débarquer sous leurs yeux des canons, des fusils, des munitions, des sacs de blé et d'argent; et les Corses crurent voir un grand prince étranger.



Le roi Théodore
(1690-1756)
(Né à Metz, mort à
Londres.)

Le personnage qui arrivait en si pompeux appareil était un aventurier allemand, le baron Théodore de Neuhoff. Il avait servi tour à tour en France et en Espagne. Il avait été en relations avec Law et Albéroni et il rêvait de les imiter. Ayant appris au

cours de ses pérégrinations la révolte des Corses contre la République, il s'était procuré les ressources nécessaires pour venir au secours du pays.

Organisation d'une royauté parlementaire.

— A peine débarqué, il demanda le titre de roi, pour pouvoir traiter sur le pied d'égalité avec les autres souverains. On le lui accorda et il choisit pour résidence le palais épiscopal de Cervione. Une assemblée générale décida que la couronne serait héréditaire dans sa famille; le pouvoir législatif fut conservé au Parlement: le pouvoir exécutif fut donné au roi, assisté d'un conseil de vingt-quatre membres élus par le peuple. Sans l'approbation de ce conseil et sans celle du Parlement, le roi ne pouvait rien faire. La monarchie nouvelle était, on le voit, une véritable monarchie parlementaire.

Théodore se soucia avant tout d'organiser sa cour. Il portait lui-même les titres les plus pompeux: Grand d'Espagne, pair de France, lord d'Angleterre, comte du Saint-Empire et prince romain. Il distribua autour de lui les dignités. Ses premiers ministres reçurent le titre de comtes; ses autres serviteurs furent faits barons, marquis, lieutenants-généraux, capitaines des gardes royales. C'est ainsi que le ci-devant avocat Costa devint grand chancelier du royaume.

Théodore travailla ensuite au relèvement économique du pays. Il encouragea l'agriculture, l'industrie, le commerce, établit des salines, des fabriques d'armes et d'étoffes, et battit monnaie.

Lutte contre Gènes. — Dans son désir d'enrichir le pays, il ne perdit toutefois pas de vue son but principal: la guerre contre Gènes. Il reconquit le sud de l'île, et créa un *grand ordre de la Délivrance*. Mais les secours qu'il avait apportés furent bien vite épuisés. Sentant son crédit ébranlé, Théodore institua un *conseil de régence*, et s'embarqua pour Livourne, afin d'aller chercher lui-même de nouvelles ressources. Il devait revenir à deux reprises, mais il ne put jamais plus ressaisir la couronne.

Gaffori. — Après son départ, les Corses confièrent le commandement de leurs troupes à Gaffori, esprit cultivé, libéral, d'une grande noblesse de caractère et d'une vaillance à toute épreuve. Peut-être sa sagesse et ses talents militaires lui auraient-ils permis de délivrer la Corse des Génois, si Gènes, aux abois, n'eût fait appel à Versailles. Louis XV, qui convoitait la Corse à cause de sa situation dans la Méditerranée et redoutait de la voir tomber aux mains des Anglais, envoya le marquis de Cursay qui débloqua Bastia et gagna à la France la sympathie des insulaires.

Pour se débarrasser de son adversaire le plus redoutable, Gènes mit sa tête à prix: Gaffori, trahi par son propre frère, fut assassiné (1753).

Pascal Paoli. — Pascal Paoli fut alors chargé de la direction de la guerre.



Jean-Pierre Gaffori
(1710-1753)

Avec lui la Corse entre dans la période héroïque de son histoire. Après avoir été piétinée par l'étranger pendant des siècles, elle cherche à se rendre indépendante, à échapper à la domination française aussi bien qu'à la domination génoise. Ce sera l'éternel titre de gloire de Paoli aux yeux des insulaires, que d'avoir incarné pendant la première période de sa vie ce beau rêve d'indépendance.

Fils d'Hyacinthe Paoli, qui s'était illustré durant la guerre contre Gênes, il suivit à quatorze ans son père en exil. Elevé par les meilleurs maîtres de l'école napolitaine, dont les idées économiques et humanitaires excitèrent son enthousiasme, il accomplit en Italie, plusieurs brillants faits d'armes qui permirent à son frère Clément Paoli de faire acclamer sa candidature comme général de la nation (1755).

Pascal Paoli était moins un soldat qu'un homme d'Etat et qu'un diplomate. Désireux de rendre l'indépendance à son pays, il crut nécessaire pour réussir de transformer complètement les mœurs de la Corse. Aussi se proposa-t-il avant tout de mettre fin à la vendetta, d'assurer une meilleure administration de la justice, une répartition plus équitable de l'impôt, de réveiller le goût de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, et de développer l'instruction. Pour atteindre ce but, il fit appel au peuple, proclama sa souveraineté, lui demanda de travailler lui-même à sa propre rénovation, fut le créateur d'une véritable république. C'est là aux yeux de la postérité un sérieux titre de gloire. Il semble cependant que dès le début de sa carrière le désir de tenir le premier rang en Corse ait coexisté chez lui avec le zèle démocratique. Ce désir ne fit que s'accroître avec le temps. Le brillant défenseur de la souveraineté du peuple devint, dans la deuxième moitié de son existence, quand il eut perdu le pouvoir, l'ennemi des idées démocratiques, le chef du parti contre-révolutionnaire; par haine des Conventionnels, il livra son pays aux Anglais; puis déçu dans son espoir d'être nommé vice-roi, il chercha à se réconcilier avec la France, n'y put réussir et mourut en exil.



Pascal Paoli
(1725-1807)

(Né à la Stretta-de-Morosaglia, mort près de Londres.)

Gouvernement de Pascal Paoli. — La constitution qu'il donna à son pays était remarquable. Selon lui, le peuple était l'unique source du pouvoir, et les lois ne devaient

chercher que son bien. Conformément aux principes posés par Montesquieu, il sépara nettement les trois pouvoirs : pouvoir législatif, pouvoir exécutif, pouvoir judiciaire.

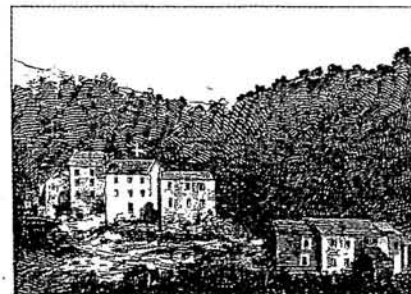
Le pouvoir législatif fut confié à une assemblée générale (*consulta*) élue par tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans.

Cette assemblée comprenait un député par mille habitants et se composait des représentants des communes, du clergé et des premières autorités provinciales. Elle était l'unique dépositaire de la souveraineté du peuple; c'était à elle qu'il appartenait de fixer les impôts, de décider de la paix et de la guerre, de faire les lois. Pour toutes les décisions, une majorité des deux tiers des voix était requise.

Le pouvoir exécutif était donné au général de la nation et au conseil d'Etat. Le conseil d'Etat (*consiglio supremo*) était composé de neuf membres représentant les neuf provinces libres. Il pouvait opposer son veto aux décisions de la consulta et exiger une délibération nouvelle. Ses membres étaient élus par cette assemblée pour un an, et étaient responsables devant elle. Il était présidé par le général de la nation, qui ne pouvait rien sans le consulter. C'est à lui qu'appartenait la nomination de tous les fonctionnaires de l'ordre administratif.

Le pouvoir judiciaire avait à sa tête des *syndics ou conseillers*, élus par l'assemblée générale et chargés de recueillir les plaintes du peuple contre l'administration de la justice. Leurs décisions étaient sans appel et le général lui-même ne pouvait les infirmer. La justice comprenait trois degrés : les *tribunaux des podestats*, les *tribunaux de province* et la *rota civile ou cour suprême*; tous les magistrats étaient élus pour un temps limité, à l'exception des membres de la cour suprême qui étaient nommés à vie.

L'élection, la souveraineté du peuple, la séparation des pouvoirs, tels étaient donc les principes qui inspirèrent cette belle constitution, antérieure à celle de Washington et à celle de 1791.



MOROSAGLIA. — Hameau où naquit le général Paoli.

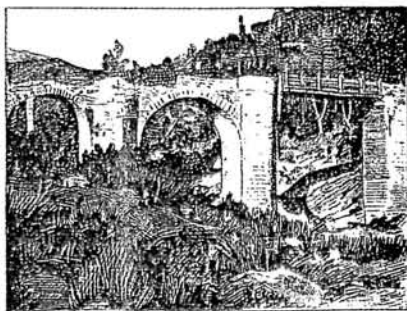
(La maison natale est indiquée par une +.)

Politique extérieure de Paoli. — Les soucis de

l'administration ne firent pas perdre de vue à Paoli les obligations de la guerre.

Désespérant de triompher seule de la résistance des insulaires, Gênes continua à faire appel à la France. Mais elle commit la faute d'accueillir en Corse les jésuites chassés par les rois de France et d'Espagne. Louis XV donna aussitôt l'ordre à ses troupes d'évacuer l'île. Le Sénat, comprenant qu'il ne pourrait pas avec ses propres forces la garder, vendit ses droits à la France. (*Traité de Versailles*, signé par Choiseul, 1768.)

A cette nouvelle, Paoli convoqua à Corte l'assemblée générale qui décida la levée en masse et la résistance jusqu'à la dernière extrémité. La lutte suprême pour l'indépendance s'engagea. Elle dura à peine un an (mai 1768-



Ponte-Nuovo. (Ruines du pont.)

mai 1769) et eut pour théâtre le Nord de l'île. Les armées françaises furent tour à tour dirigées par deux généraux d'inégale valeur. Le premier, de Chauvelin, subit plusieurs échecs. La France le remplaça par le comte de Vaux, qu'elle envoya avec dix bataillons. Le nouveau général pénétra hardiment dans le Nebbio, délogea Paoli de son camp de Murato et, après une bataille de trois jours, le rejeta sur le Golo. Paoli décida de défendre cette ligne d'eau. C'est alors que se livra la bataille suprême de Ponte-Nuovo (9 mai 1769). Le pont jeté sur le Golo. Les Français descendant des montagnes poussèrent devant eux les milices qui, prises de terreur, se précipitèrent vers le pont. Une compagnie de Prussiens, qui du service de Gênes était passée au service des insulaires, avait ordre d'arrêter les fuyards. Dans la confusion du combat, elle fit feu sur les miliciens poursuivis par les Français. Les

milices crurent à une trahison. Ce fut la débandade, un sauve-qui-peut général. En ce jour s'évanouit le rêve d'indépendance de la Corse.

Paoli, renonçant à la lutte, s'embarqua le 11 juin pour l'Angleterre. Pour sauver la Corse, il aurait fallu, dit-il, l'épée de Sampiero. « Nous nous serions partagé cette noble tâche ; pendant que j'aurais travaillé à un code, qui répondit aux mœurs et aux besoins du pays, sa vaillante épée aurait défendu l'œuvre commune. »

Le 12 juin 1769, le peuple corse reconnut la souveraineté de la France.

Résumé. — De 1730 à 1770, la Corse tenta un suprême effort pour conquérir son indépendance. Elle rencontra devant elle non seulement les Génois, mais même les Français, qui, après avoir défendu la République de Gênes, prirent sa place dans l'île et y établirent leur domination. Quatre hommes s'illustrèrent dans la lutte : Giafferi, le roi Théodore, Gaffori et Pascal Paoli.

Questionnaire. — 1. Quelles furent les causes qui amenèrent la lutte pour l'indépendance ? — 2. Que savez-vous de Giafferi ? — 3. Du roi Théodore ? — 4. De Gaffori ? — 5. De Pascal Paoli ? — 6. Quel fut le caractère de Pascal Paoli ? — 7. Quelle constitution donna-t-il à la Corse ? — 8. Quelle fut la bataille où succomba l'indépendance de l'île ?

CHAPITRE IV

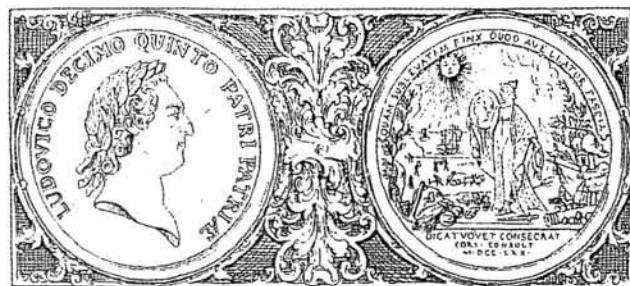
LA PÉRIODE CONTEMPORAINE LA CORSE FRANÇAISE

(A étudier à la suite des chapitres IX à XVIII du Cours moyen consacrés au XIX^e siècle).

I. — LA VIE POLITIQUE

Devenue française après 1769, la Corse a subi les mêmes vicissitudes politiques que la France.

L'ancienne monarchie. Louis XV, Louis XVI (1769-1789). — Louis XV nomma Marbeuf gouverneur



réformateurs comme Turgot et Trudaine, soucieux avant tout du bien de leurs provinces. Son premier soin fut de prévenir toute tentative de révolte. Il interdit le port des armes et punit avec la dernière sévérité ceux qui désobéirent à son ordonnance. Il introduisit ensuite en Corse les institutions françaises. Soixante-dix-sept familles furent reconnues nobles; la justice, les impôts furent réorganisés.

Une consulte générale réunie à Bastia, en 1770, approuva la plupart des réformes faites et chargea une députation d'aller présenter au roi une médaille destinée à rappeler l'heureuse annexion de la Corse à la France. Bien que le gouverneur Marbeuf fût obligé d'appliquer en Corse les principes du gouvernement despotique, dont souffrait alors la France, et que les consultes n'eussent plus que voix consultative, son administration sage et éclairée attira à la France l'amitié des insulaires. Il mourut en 1786.

La Révolution (1789-1799). — Ce fut la Révolution française et après elle les Bonaparte qui gagnèrent à la France le cœur de la Corse. Provoquée par des causes semblables à celles qui, un demi siècle plus tôt, avaient armé les Corses contre le despotisme génois, la Révolution fut accueillie avec enthousiasme par le Tiers-Etat dont les députés **Saliceti** et **Colonna Cesari** allaient compter bien vite parmi les constituants les plus fougueux. Le 30 novembre 1789, sur la proposition de Saliceti, la Corse fut déclarée département français et divisée en neuf districts. Une députation alla chercher Paoli en Angleterre. Le champion de l'indépendance affirma sa joie de devenir le fils adoptif du pays généreux où la liberté venait d'éclorre. De retour en Corse, il fit décréter par une consulte tenue à **Orezza** (septembre 1790), que l'anniversaire du décret d'incorporation de la Corse à la France serait célébré tous les ans avec pompe.

Peu de temps après, Paoli changea pourtant complètement d'attitude; il se mit à la tête du parti contre-révolutionnaire et livra la Corse aux Anglais. Pourquoi ce revirement si attristant? Deux hypothèses sont possibles. Paoli aurait espéré occuper en Corse une situation prépondérante et rester, comme par le passé, le véritable chef du pays. Il se serait vite aperçu de son erreur; la Convention et la plupart des députés corses n'entendaient pas

abdiquer devant lui. Le refus de lui donner le commandement en chef de l'expédition de Sardaigne le lui aurait nettement montré. Ce serait donc l'esprit individualiste, le désir de domination qui auraient détourné Paoli de la France. La deuxième hypothèse repose sur l'horreur que lui auraient inspirée les actes de la Convention, alors en lutte avec l'Europe presque tout entière et avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

détourne Paoli de la France sur l'horreur que la Convention, alors en lutte avec soixante départements révoltés contre elle, que des Montagnards

désir de domination qui auraient détourné Paoli de la France. La deuxième hypothèse repose sur l'horreur que lui auraient inspirée les actes de la Convention, alors en lutte avec l'Europe presque tout entière et avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

l'horreur que la Convention, alors en lutte avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

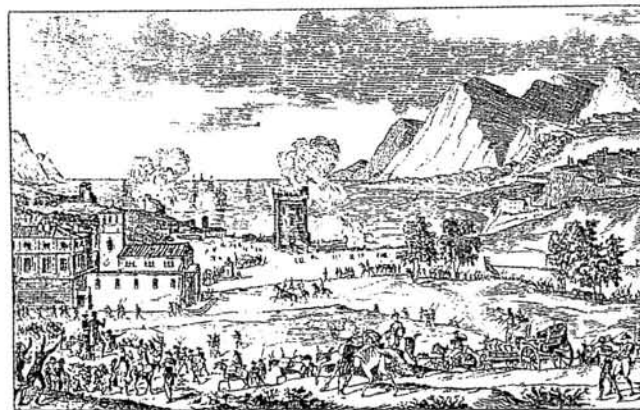
désir de domination qui auraient détourné Paoli de la France. La deuxième hypothèse repose sur l'horreur que lui auraient inspirée les actes de la Convention, alors en lutte avec l'Europe presque tout entière et avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

désir de domination qui auraient détourné Paoli de la France. La deuxième hypothèse repose sur l'horreur que lui auraient inspirée les actes de la Convention, alors en lutte avec l'Europe presque tout entière et avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

détourne Paoli de la France sur l'horreur que la Convention, alors en lutte avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

désir de domination qui auraient détourné Paoli de la France. La deuxième hypothèse repose sur l'horreur que lui auraient inspirée les actes de la Convention, alors en lutte avec l'Europe presque tout entière et avec soixante départements révoltés contre elle. Paoli aurait partagé les sentiments des Girondins sur la politique des Montagnards

L'amiral anglais Hood répondit à ses sollicitations et apparut dans les eaux corses. Saint-Florent et Bastia, assiégés par les Anglais et les Paolistes, capitulèrent. Calvi seule résista jusqu'au bout, et sa garnison refusa de reconnaître la domination anglaise. Au siège de cette ville s'illustra le général **Abbatucci**, jeune homme de vingt-cinq ans, qui l'année suivante périt glorieusement au siège d'Huningue. Une diète tenue à Corte sur la convocation de Paoli brisa tous les liens qui rattachaient la Corse à la France et la donna à l'Angleterre.



Délivrance de la Corse (1796.)

D'après la gravure d'un tableau de CARLE VERNET (Cabinet des Estampes.)

La Constitution nouvelle était monarchique. Sous des apparences parlementaires, le roi d'Angleterre investi d'un droit de veto absolu, était le véritable maître. Paoli espérait être nommé vice-roi. Il n'en fut rien. Le roi d'Angleterre, craignant sa toute-puissance en Corse, choisit sir Elliot à sa place. Le nouveau gouverneur réserva toute

i.) *Délivrance de la Corse (1796)*
r (Cabinet des Estampes.)

D'après la gravure d'un tableau de CARLE VERNET

monarchique. Sous des apparences parlementaires, le roi d'Angleterre investi d'un droit de veto absolu, était le véritable maître. Paoli espérait être nommé vice-roi. Il n'en fut rien. Le roi d'Angleterre, craignant sa toute-puissance en Corse, choisit sir

La Constitution nouvelle était monarchique. Sous des apparences parlementaires, le roi d'Angleterre investi d'un droit de veto absolu, était le véritable maître. Paoli espérait être nommé vice-roi. Il n'en fut rien. Le roi d'Angleterre, craignant sa toute-puissance en

Londres (1795). La Révolution l'avait rendu à la Corse; l'Angleterre l'en chassait.

Son départ ne tira pas Elliot d'embarras. A la nouvelle des victoires remportées par le jeune général Bonaparte dans la campagne d'Italie, le parti français s'agita à nouveau. Des insurrections se produisirent sur plusieurs points. Les défaites subies sur le continent par la première coalition obligèrent bientôt l'Angleterre à rappeler Elliot de la Corse (octobre 1796). Les troupes envoyées par le Directoire occupèrent alors le pays; et la Corse redevenant cette fois définitivement française.

Le Consulat et l'Empire. — En 1799, le général Bonaparte s'empara du pouvoir en France par le *coup d'Etat du 18 brumaire*.

Il appartenait à une famille toscane fixée en Corse au commencement du XVI^e siècle. Son père Charles Bonaparte avait été



AIACCIO. — La statue de Napoléon I^{er} et ses quatre frères. (Place du Diamant.)

reconnu noble par Louis XVI. Elevé à l'école de Brienne comme boursier du roi, il entra à l'école militaire de Paris et en sortit au bout d'un an avec le brevet de lieutenant d'artillerie : il n'avait que seize ans (1785). Il était alors plein de haine pour la France. « Les Français, disait-il, joignaient aux vices des Germains ceux des Gaulois, et furent le peuple le plus féroce et le plus lâche qui puisse exister. » Il n'avait d'admiration que pour la Corse qu'il

son histoire. Il revint sur le continent, et par ambition s'attacha aux Jacobins. « S'il faut être d'un parti, disait-il, autant être de celui qui triomphe; mieux vaut être mangeur que mangé. » Entraîné dans la disgrâce de Robespierre, il se tint quelque temps à l'écart de la politique, puis se rapprocha des royalistes. « Ah! disait-il, s'ils me mettaient à leur tête, je répondrais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux Tuileries et d'en chasser tous ces misérables. » Les « misérables », c'est-à-dire les Jacobins, firent appel à son concours et, le 13 Vendémiaire, il canonna ses amis de la veille, les royalistes, sur les marches de Saint-Roch. Appelé au commandement de l'armée d'Italie, il se couvrit de gloire, puis partit pour l'Orient, « où se faisaient les grands noms ». A son retour son ambition ne connut plus de limites. Il fit le coup d'Etat du 18 brumaire et s'empara du pouvoir avec le titre de Premier Consul et plus tard celui d'Empereur.

Tout autre se fut contenté d'avoir réalisé ainsi le plus beau rêve que pût faire un soldat ambitieux. Napoléon alla plus loin. Son orgueil croissant avec sa fortune lui fit abandonner la politique traditionnelle de la France, la conquête des frontières naturelles. Il poursuivit le rêve d'une domination universelle, non pour la France, mais pour lui et sa famille. Dès 1804, il l'affirma nettement : « Il n'y aura, dit-il, de repos en Europe que sous un seul chef, qui aurait pour officiers des rois, qui distribuerait des royaumes à ses lieutenants, qui ferait l'un roi d'Italie, l'autre roi de Bavière, celui-ci landamman de Suisse, celui-là stathouder de Hollande; tous ayant des charges dans la maison impériale, avec les titres de grand échanson, grand panetier, grand écuyer, grand veneur, etc.... » Malgré tout le génie militaire de Napoléon et l'éclatant feu d'artifice de son épopée, cette conception valut à la France la haine de toute l'Europe, la honte de deux invasions, la perte de 1.700.000 hommes, l'amointrissement final.

Sa politique intérieure ne fut guère mieux inspirée, et, s'il faut reconnaître en lui un administrateur de premier ordre, d'une intelligence, d'une vigueur d'esprit, d'une puissance de travail réellement étonnantes, on ne saurait en revanche trop insister sur le despotisme qu'il établit en France.

Pour le comprendre, il suffit de savoir quelle fut son attitude à l'égard de son pays natal. Ses admirateurs les plus fervents n'ont pu s'empêcher de la juger comme elle le méritait. « Jamais on ne vit pareils abus de despotisme, même au temps de la domination de la superbe Gènes. » (Abbé Girolami-Cortona. *Histoire de la Corse*). L'application de la Constitution française fut suspendue. Les tribunaux criminels des deux départements furent

remplacés par une commission mixte de onze membres, qui jugeait de façon expéditive et sans appel. L'administration du général Morand (1802-1811) a laissé les souvenirs les plus pénibles. Les Corses, accusés d'intrigue avec l'Angleterre et de complots contre l'empereur, furent maintes fois traqués. Les excès de Morand furent tels qu'à la fin Napoléon dut le rapeler. Le général Berthier, qui le remplaça (1811-1814), se brouilla avec Bastia en fondant les deux départements insulaires en un seul et en choisissant pour chef-lieu Ajaccio, la ville natale de l'empereur. Rien ne fut fait durant cette longue période napoléonienne pour développer la prospérité économique de l'île ni pour relever son niveau moral. Napoléon se contenta de faire don à Ajaccio d'une misérable « fonticina. »



AJACCIO. — La maison natale de Bonaparte.
(État actuel.)

laires en un seul et en choisissant pour chef-lieu Ajaccio, la ville natale de l'empereur. Rien ne fut fait durant cette longue période napoléonienne pour développer la prospérité économique de l'île ni pour relever son niveau moral. Napoléon se contenta de faire don à Ajaccio d'une misérable « fonticina. »

La première Restauration. Les Cent jours.

A la nouvelle de l'abdication de Fontainebleau, personne ne songea à se soulever en sa faveur. Bastia ouvrit même ses portes aux Anglais. Le traité de Paris rendit la Corse à la France. Louis XVIII y envoya un préfet et un maréchal de camp gagnés à sa cause. Le drapeau blanc prit partout la place du drapeau tricolore. Mais les fautes de la première Restauration permirent à Napoléon d'abandonner l'île d'Elbe et de revenir en France. Avant son départ, il destitua les agents de Louis XVIII en Corse et nomma un comité destiné à replacer le drapeau tricolore au faite de tous les édifices. La substitution se fit sans peine, sauf à Bastia où elle dut être imposée par la force.

La deuxième Restauration. — A la nouvelle de la seconde abdication, la Corse, toujours sous le souvenir de la tyrannie de Napoléon, accueillit sans difficulté le gouvernement de Louis XVIII. On n'eut à noter de résistance que sur un seul point. Le commandant Poli, jadis chargé par l'empereur de lui préparer une retraite sûre en Corse, résista quelque temps dans le Fiumorbo. Il fut finalement vaincu et l'on proclama l'amnistie générale. Sous le nouveau régime, le fait le plus marquant fut la rivalité de deux grandes familles riches : les Pozzo di Borgo et les Sebastiani; les Pozzo di Borgo, dont le membre le plus illustre était le diplomate Charles Pozzo di Borgo, avaient toujours été brouillés avec les Bonaparte et étaient fermement attachés à la cause des ultra-royalistes. Les Sebastiani étaient au contraire gagnés aux idées libérales.



Charles-André Pozzo di Borgo (1764-1842)
(Né à Aleta, près d'Ajaccio, mort à Paris.)



Horace-François-Bastien Sebastiani (1772-1851)
(Né à La Porta d'Ampugnano (Corse), mort à Paris.)

de Paris. La Corse devint leur fief politique. Ils y distribuèrent les faveurs et les emplois à leur gré. (Girolami-Cortona.)

L'attentat de Fieschi, qui épargna Louis-Philippe (1835), mais frappa autour de lui tant de personnes illustres, souleva l'indignation des Corses. Le roi ne les rendit au

La Révolution de 1830.

Louis-Philippe. — La Révolution de 1830, qui amena le triomphe du parti libéral et donna le pouvoir au duc d'Orléans Louis-Philippe, fit des Sebastiani les maîtres de l'île. « Maréchal, ministre, ambassadeur, pair de France, le comte Horace eut tous les honneurs. Son frère, le vicomte Tiburce fut nommé général de division et commandant de la place



Fieschi (1790-1836)
(Né à Murato (Corse), exécuté à Paris.)

reste nullement responsables de cet acte isolé; il multiplia les routes, fit agrandir les ports d'Ajaccio et de Bastia, éleva à Ajaccio l'Hôtel de ville, la Préfecture et le Théâtre, bref, travailla de toutes ses forces à améliorer la situation du pays.

La Révolution de 1848 et le Second Empire.

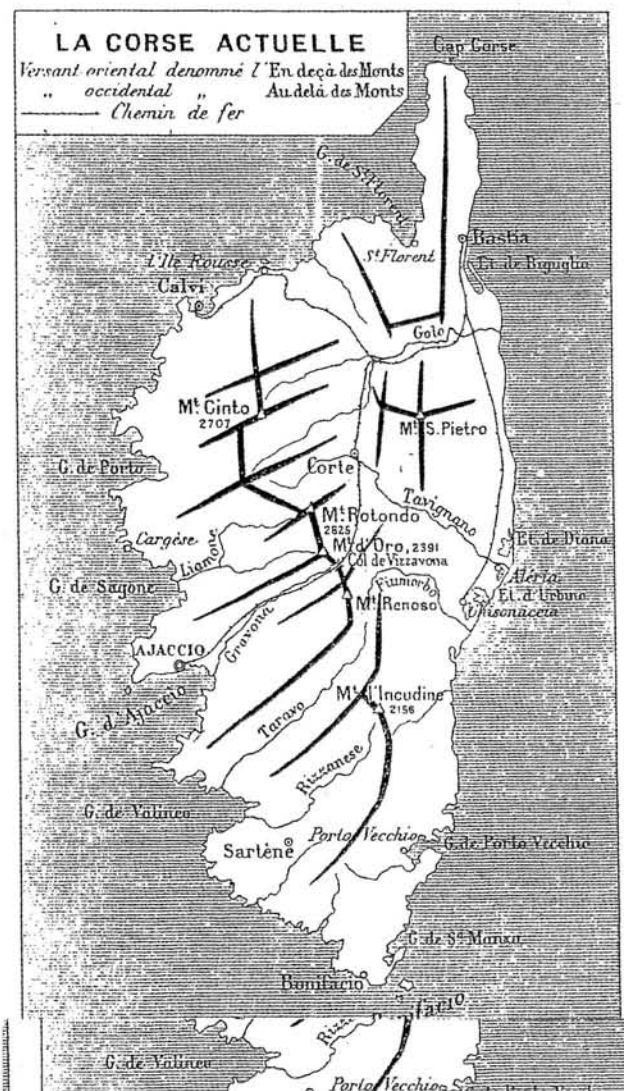
— La Révolution de 1848 aboutit à la proclamation de la République et à l'établissement du suffrage universel. Les Corses accueillirent la République d'autant plus volontiers, qu'elle leur permit de voter pour le prince Louis Napoléon, et de contribuer ainsi à son élévation à la présidence de la République. Le coup d'Etat de 1851 fut par eux presque unanimement approuvé; les grandes familles du pays se disputèrent les faveurs impériales. Dans ce conflit d'ambitions rivales, la Corse fut très oubliée. On assainit bien les marais de Calvi, de Saint-Florent et de Bastia; on prolongea bien les quais et les jetées d'Ajaccio et de Bastia; mais c'était faire bien peu pour la prospérité du pays.

La troisième République. — La déchéance de l'Empire fut cependant mal accueillie. Deux députés corses prirent la défense de Napoléon III à l'assemblée nationale de Bordeaux. Pendant plusieurs années le parti bonapartiste continua à rester tout puissant. Les Corses sont cependant enfin venus à la République, les uns à cause de leur amour ardent de la démocratie, les autres par la force même des choses et parce qu'ils n'avaient plus intérêt à lutter contre un régime accepté par tous. Grâce à l'influence de ce régime, les intérêts généraux, il faut l'espérer, passeront désormais au premier plan et les questions de personnes deviendront de plus en plus secondaires.

Telle a été dans ses grandes lignes l'évolution politique de la Corse au XIX^e siècle. Elle a abouti au triomphe de la liberté et de l'idée républicaine.

Résumé. — 1. Devenue française depuis 1769, la Corse a subi les mêmes vicissitudes politiques que la France. Sous l'ancienne monarchie, l'administration bienveillante du gouverneur Marbeuf commença à atténuer les regrets provoqués par l'échec de Paoli.

2. La Révolution française de 1789 gagna à la France le cœur des Corses. Ils accueillirent la République d'autant plus volontiers, qu'elle leur permit de voter pour le prince Louis Napoléon, et de contribuer ainsi à son élévation à la présidence de la République. Le coup d'Etat de 1851 fut par eux presque unanimement approuvé; les grandes familles du pays se disputèrent les faveurs impériales. Dans ce conflit d'ambitions rivales, la Corse fut très oubliée. On assainit bien les marais de Calvi, de Saint-Florent et de Bastia; on prolongea bien les quais et les jetées d'Ajaccio et de Bastia; mais c'était faire bien peu pour la prospérité du pays.



3. Sous le Consulat et l'Empire, la Corse eut cependant à se plaindre du dur despotisme que firent peser sur elle Napoléon et ses lieutenants.

4. Aussi accepta-t-elle sans difficulté le régime imposé à la France par la Restauration. Sous Louis-Philippe, elle devint un véritable fief politique de la famille Sebastiani.

5. Sous le second Empire, les grandes familles se montrèrent plus soucieuses de leurs intérêts personnels que de ceux de leur pays.

6. La République est aujourd'hui acceptée de tous.

Questionnaire. — 1. Que savez-vous de l'administration du gouverneur Marbeuf? — 2. Comment la Corse accueillit-elle la Révolution de 1789? — 3. Pourquoi Paoli abandonna-t-il la France pour l'Angleterre? — 4. Pourquoi la Corse se donna-t-elle de nouveau à la France? — 5. Quelle fut la situation de la Corse sous le Consulat et l'Empire? — 6. Que savez-vous en particulier sur l'administration du général Morand? — 7. Comment furent accueillies la première et la deuxième Restauration? — 8. Quel fut le rôle de Sebastiani sous Louis-Philippe? — 9. Que savez-vous de la Corse sous le Second Empire? — 10. Comment la Corse a-t-elle été gagnée à la troisième République?

II. — LA VIE SOCIALE, ÉCONOMIQUE ET INTELLECTUELLE

Depuis l'annexion à la France, la vie sociale, économique et intellectuelle de la Corse a été heureusement changée. Au lieu d'être traitée en colonie d'exploitation, la Corse, considérée comme un département français, a participé dans la mesure où sa situation le lui permettait à tous les progrès matériels, intellectuels, sociaux, accomplis en France au XIX^e siècle. Ce sont des bienfaits, que la Corse a reconnus, en versant abondamment son sang sur tous les champs de bataille.

PROGRÈS MATÉRIELS

Agriculture. — Le rétablissement de la paix dans l'île a permis à nouveau la culture des terres; tous les progrès désirables n'ont pas été cependant accomplis; l'incurie des habitants, le mépris des travaux agricoles dont le soin est généralement laissé à des journaliers italiens venus de Toscane et que l'on traite dédaigneusement de *Lucchesi* (Lucquois), l'insalubrité de la plaine

orientale (1), la difficulté des cultures en terrasses, le déboisement irréfléchi, le manque de respect de la propriété ont retardé les progrès attendus.

Les principales ressources sont celles que le sol produit spontanément, sans exiger de grands efforts de culture : olives, châtaignes, figues, amandes, lièges. Il convient d'y ajouter les cédrats, les oranges, les citrons, les vins, les primeurs qui demandent plus de soins. L'élevage du petit bétail (moutons, chèvres) est presque l'unique fortune des bergers. Avec le lait des troupeaux on fabrique des fromages (*broccio* et fromages secs), écoulés dans le pays ou exportés dans la région des Causses, d'où on les revend sous le nom de fromages de Roquefort. Toutefois la vulgarisation des connaissances agricoles commence à s'opérer et à donner des résultats grâce à l'influence de l'école et des professeurs d'agriculture, auxquels on doit la création de syndicats. Bastia en a un qui est très prospère.



Berger corse vêtu du pelone.



Pêcheurs raccommant leurs filets.

Pêche et chasse. — Les torrents fournissent aux habitants de l'intérieur d'excellentes truites, et les habitants des côtes pêchent le thon, l'anchois, la sardine, la raie, le rouget, etc.; les étangs de la plaine orientale offrent des anguilles d'une finesse extrême, les côtes du cap Corse d'excellentes langoustes. La pêche maritime tend à s'in-

(1) On en aura raison, il faut l'espérer, dans un avenir plus ou moins prochain, et d'heureuses initiatives se produisent en ce moment même en vue de l'œuvre d'assainissement. Un nom s'impose dès maintenant à la reconnaissance publique, celui du Dr *Ballesti*, ravi trop tôt à son œuvre par une mort imprévue. La tâche reste à achever par les pouvoirs publics, que sont actuellement en train de stimuler de jeunes et généreuses ardeurs.

dustrialiser. A côté des petites barques que montent tous les soirs quelques pauvres pêcheurs, on voit maintenant des chalutiers à vapeur, draguant le fond des eaux, et faisant de véritables pêches miraculeuses.

La chasse aux oiseaux de passage (bécasses, cailles, perdreaux, merles), au sanglier, au lièvre, au mouflon, ne sert guère qu'à la consommation intérieure. Le *merle corse* s'exporte cependant et a une réputation européenne; il doit son parfum aux baies de myrte dont il se nourrit.

Industrie. — L'industrie, complètement inconnue en Corse sous la domination génoise, a commencé, comme partout, à enrichir le pays. L'industrie extractive arrache au sol les richesses qu'il renferme. Les eaux ferrugineuses d'Orezza, le cuivre de Castifao, de Ponte-Leccia, de Venzolasca; les marbres de Bevinco; l'antimoine du Cap Corse donnent lieu à une exportation assez active. Quant aux ardoises et aux pierres granitiques, elles sont simplement utilisées sur place pour les constructions.

Plus d'industrie métallurgique ni d'industrie textile. Les gisements de fer reconnus en assez grande abondance sont trop coûteux à exploiter; les tentatives faites pour cultiver le coton dans la plaine orientale n'ont pas réussi.

Les industries chimiques ont eu un sort plus heureux. L'*acide gallique*, extrait du bois de châtaignier, est une source de bénéfices considérables. Malheureusement la destruction du châtaignier menace de priver les habitants de l'intérieur d'un aliment précieux, la *polenta*, qui se fait avec la farine de châtaigne. A ces diverses industries, il y a lieu d'ajouter des fabriques de cigares, de cédrats confits, de liqueurs, de bouchons, de pâtes dites d'Italie, etc.

Le commerce. — Le commerce a été favorisé par la création de routes carrossables, de chemins de fer, et par l'établissement de services postaux et télégraphiques réguliers.

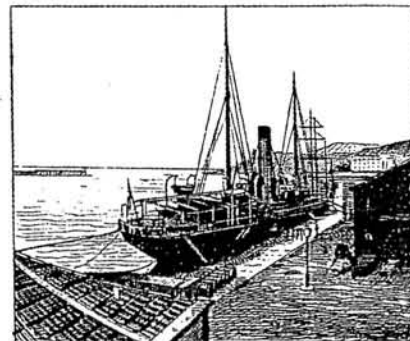
La première route, celle de Bastia à Ajaccio, commencée sous Napoléon I^{er}, a été achevée sous Louis-Philippe; la construction du réseau s'est poursuivie activement sous les différents régimes, notamment sous la troisième République. Aujourd'hui les routes départementales, cantonales, communales sillonnent la Corse dans presque tous les sens.

La troisième République a commencé la construction des voies ferrées. Trois lignes ont été établies; elles partent toutes les trois de Bastia, capitale économique de l'île; l'une va vers Ajaccio

et traverse l'arête centrale en tunnel; l'autre va de Bastia à l'île-Rousse à Calvi; la troisième longe la côte orientale jusqu'à Ghisonaccia et sera prolongée un jour jusqu'à Sartène et Bonifacio. Le prix élevé de la construction, dû aux sommes considérables demandées par les propriétaires des terrains traversés et aux nombreux travaux d'art que nécessite le caractère montagneux du pays, a retardé l'achèvement de ce réseau. Des services d'automobiles sont actuellement en train de s'organiser et combleront heureusement l'insuffisance des moyens de transports dans certaines régions.



Ponte Vecchio (Ligne de Bastia à Ajaccio.)



Un bateau de la Compagnie Fraissinet dans le port de Bastia.

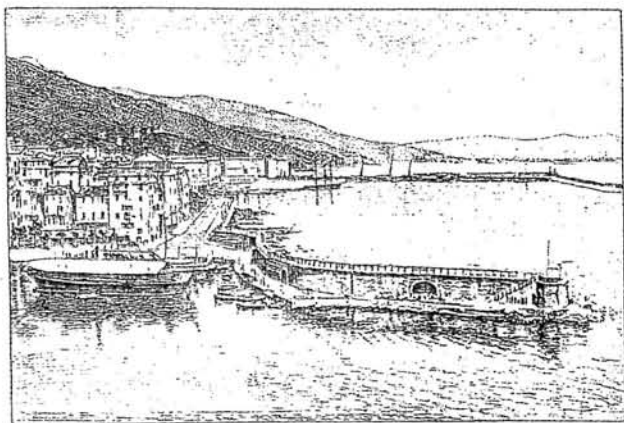
L'approfondissement des ports naturels et par la construction de ports artificiels protégés par des jetées contre la vio-

Les services télégraphiques et postaux ont été établis dans toute l'île; dans les moindres villages, les facteurs apportent chaque jour les lettres et les dépêches. Cet essor des voies de communication a beaucoup favorisé les relations commerciales à l'intérieur de l'île et les progrès du tourisme.

Les relations avec les pays voisins ont été facilitées par

lence des flots (Ile Rousse, Bastia). Les bateaux de la Compagnie Fraissinet, transportant à la fois les marchandises et les passagers, établissent des relations régulières entre Marseille et Nice sur le continent, Bastia, Ajaccio, Calvi et l'Ile Rousse en Corse. La même compagnie et la Compagnie italienne Florio Rubattino relient Bastia à Livourne. Des bateaux allemands, anglais, italiens viennent chercher dans les ports insulaires les primeurs (petits pois, artichauts), les cédrats, l'acide gallique, les bois de chêne et de pin, le liège, etc. Le port de Bastia à lui seul est deux fois plus important que les autres ports de la Corse réunis (Ajaccio, Ile Rousse, Calvi, Propriano, Bonifacio, Porto-Vecchio, etc.).

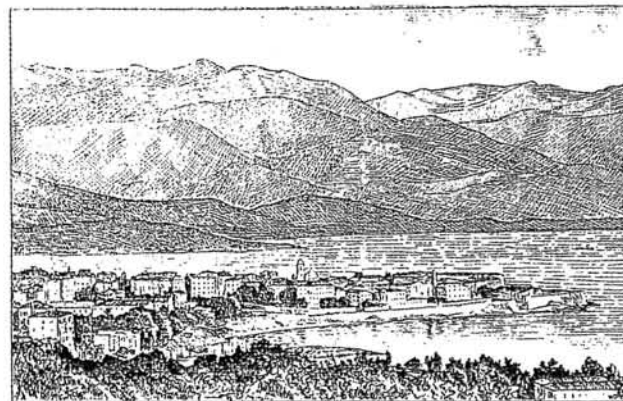
Population. Grands centres. — Grâce à tous ces progrès, les villes se sont développées. En 1830, Bastia était une agglomération de maisons placées au pied de la citadelle et autour du vieux port. Aujourd'hui à la ville ancienne s'ajoute une ville nouvelle où de longues rues



BASTIA. — Les deux ports (ancien et nouveau.)

(boulevard Paoli, rue de l'Opéra) contrastent avec les rues étroites, mal pavées de la vieille ville. Avec sa statue colossale de Napoléon I^{er}, inaugurée en 1853, et ses belles plantations de platanes et de palmiers, la *place Saint-Nicolas*, conquise en partie sur la mer par des travaux

de comblement, est à juste titre considérée comme une des plus belles terrasses de la Méditerranée. Les rochers qui, en 1830, encombraient l'entrée du vieux port, ont été détruits, et deux digues protègent aujourd'hui les barques et les torpilleurs contre les tempêtes. Un nouveau port,



AJACCIO.

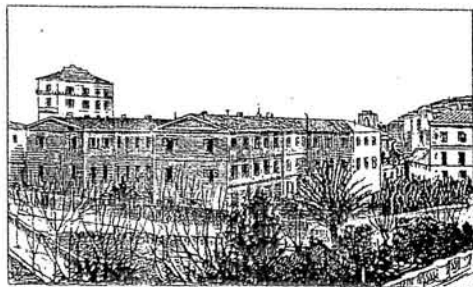
quatre fois plus grand que l'ancien, a été construit. La population en cinquante ans a plus que doublé.

Des progrès analogues ont été faits par Ajaccio, par Propriano, par Calvi, par l'Ile Rousse, par Bonifacio, par Porto-Vecchio, c'est-à-dire par les principaux ports de la Corse.

PROGRÈS INTELLECTUELS

L'enseignement. — A cet essor économique de l'île se sont ajoutés de grands progrès intellectuels. Il n'est pas de département où la population scolaire soit plus forte qu'en Corse. Dans tous les villages importants s'élèvent des écoles, où les enfants reçoivent l'enseignement primaire. A Ajaccio, à Corte, à Calvi des collèges, à Bastia un lycée, donnent l'enseignement secondaire à un nombre

d'élèves beaucoup plus considérable que celui des lycées et collèges continentaux établis dans des villes de population égale. L'enseignement des jeunes filles, resté longtemps très en retard, fait maintenant de grands progrès.



BASTIA. — Le lycée de garçons.

Des cours secondaires ont commencé à s'établir (Ajaccio, Corte, Bastia) et permettent aux jeunes filles corse de recevoir la culture générale qu'elles ont trop longtemps manquée.

Les progrès de la richesse matérielle ont facilité le développement des arts, si longtemps ignorés en Corse. Des bourses d'une durée de cinq ans permettent aux jeunes gens d'aller compléter à Rome leur culture artistique.

Les principaux centres, Ajaccio et Bastia, possèdent une bibliothèque publique et un musée.

PROGRÈS POLITIQUES ET SOCIAUX

La vie politique. — La Révolution de 1789 a assuré aux Corses ainsi qu'à tous les Français le bienfait inestimable de la liberté. Depuis 1848, les habitants en possession du suffrage universel peuvent choisir pour mandataires qui bon leur semble. Il est à regretter qu'ils ne sachent pas toujours user du droit qui leur est conféré. Le jour du vote, on se préoccupe souvent beaucoup plus de la question de personne que de la question de principe ; les élections municipales sont trop souvent accompagnées de violences, de crimes.

Mais ces fautes individuelles se font de plus en plus rares. Le développement de la richesse et de l'instruction donnera à chacun plus d'indépendance et un sentiment plus juste

de la dignité personnelle ; les mœurs politiques des Corses cesseront ainsi d'être quelque peu exceptionnelles.

La société corse. — L'état social, caractérisé sous la domination génoise par l'inégalité la plus absolue, a fait les mêmes progrès que l'état politique. Aujourd'hui tous les Corses sont égaux devant la loi, devant l'impôt, devant le service militaire. La pauvreté de certains habitants, qui les met sous la dépendance des familles plus riches, fait que l'esprit de clientèle n'a pas pourtant complètement disparu. L'idée de l'Etat, le même pour tous, ne s'est pas encore pleinement substituée à lui.

L'administration de la justice, tous les jours meilleure, rend moins fréquentes les vengeances personnelles ; les attentats contre les personnes sont pourtant, il faut le dire, sensiblement plus nombreux que sur le continent français, toute proportion gardée ; et leur quantité excessive, si elle a son explication et son excuse dans l'histoire et la géographie du pays, n'est pas compensée par la qualité prétendue supérieure des mobiles. Espérons que l'influence civilisatrice de l'école et le progrès des mœurs feront disparaître peu à peu ces derniers vestiges de l'anarchie féodale et du despotisme génois.



Type de bandit corse.



Scène de deuil. (Les Voceri.)

matériels, intellectuels, politiques et sociaux accomplis,

la Corse tende à se rapprocher de plus en plus de sa patrie d'adoption, elle est loin cependant d'avoir perdu l'originalité dont ses habitants sont si fiers. Si l'esprit de clientèle s'y affaiblit et si la vendetta y fait moins de ravages, aucun des traits essentiels du caractère insulaire ne s'est à vrai dire sensiblement modifié. La solidarité de la famille, le respect de l'autorité paternelle, remplacée par celle de l'aîné quand le père a disparu, l'attachement au foyer et au sol natal, la fidélité conjugale, le culte des morts, l'hospitalité, le courage, la gravité, la sobriété y sont restés en honneur.

Paysanne revenant du marché.

Beaucoup de croyances et de pratiques superstitieuses subsistent encore. Dans les villages surtout les traditions ont peu changé; on entend encore parfois des *voceri* et des *lamenti*; quelques paysans, surtout des bergers, restent fidèles au vieux costume national. La fierté, qui faisait considérer le travail manuel comme indigne d'un homme libre, éloigne encore aujourd'hui trop de Corses de la culture du sol et des travaux industriels, et les pousse de préférence vers la vie militaire, les emplois administratifs ou l'émigration.

Par tous ces traits, joints à la beauté de ses montagnes et de ses côtes, à l'azur de son ciel, au parfum de ses maquis, au pittoresque et à la majesté de ses sites, qui la font volontiers comparer



Forêt d'Aitone (près Evisa.)

à la Suisse et dénommer l'« Ile de Beauté », la Corse conserve une originalité puissante qui la fait aimer de tous ceux qui la connaissent et lui savent gré de n'être pas banale.

Résumé. — 1. Depuis qu'elle est devenue française, la Corse a fait de grands progrès matériels, intellectuels, politiques et sociaux.

2. Le rétablissement de la paix intérieure profite à l'agriculture. L'industrie a été introduite dans l'île. Le développement des voies de communication intérieures et extérieures a facilité l'essor du commerce. Ces progrès s'accusent dans les transformations matérielles des villes.

3. Les progrès intellectuels sont dus à la création de nombreuses écoles primaires et d'établissements secondaires où l'enseignement est donné à de nombreux élèves.

4. Les progrès politiques et sociaux sont dus au triomphe des principes de 1789.

5. En dépit des transformations très heureuses en train de s'accomplir, la Corse conserve une puissante originalité.

Questionnaire. — 1. Quelles sont les principales ressources agricoles de la Corse? — 2. Quels sont les produits de la pêche et de la chasse? Les principales industries? — 3. Parlez des voies de communication, routes, chemins de fer, bateaux à vapeur. — 4. Montrez, en prenant un exemple, la transformation matérielle des villes. — 5. Parlez des progrès intellectuels de la Corse. De ses progrès politiques. De ses progrès sociaux. — 6. Par quels côtés la Corse reste-t-elle originale?



Iles sanguinaires (rade d'Ajaccio.)

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
-------------------	---

CHAPITRE I

Les origines de la Corse et l'antiquité.

I. Les temps préhistoriques	8
II. Les plus anciens habitants connus	9
III. Les premiers comptoirs commerciaux	10
IV. La conquête romaine	12

CHAPITRE II

Le moyen âge : la féodalité.

I. Les origines de la féodalité	15
II. La société féodale	20
III. Chute de la féodalité	26

CHAPITRE III

La période moderne. — La domination génoise.

I. La révolte de Sampiero	31
II. L'état de la Corse sous la domination génoise	34
III. La lutte suprême pour l'indépendance	40

CHAPITRE IV

La période contemporaine. — La Corse française.

I. La vie politique	48
II. La vie sociale, économique et intellectuelle	58

PUBLICATIONS DE L'ADECCEM

On peut se procurer le *Bulletin de l'ADECCEM*
et les 11 premiers numéros de *Strade* auprès de l'ADECCEM (voir bon de commande).
À partir du numéro 12, la revue *Strade* est disponible en librairie, ou auprès
des Éditions ALBIANA, 4, rue du Major Lambroschini, 20000 AJACCIO

Bulletin de l'ADECCEM

- N° 1 et 2 : épuisés

- N° 3 et 4 (1985-1986) (vendus comme un seul numéro) :

- « Introuvables » : R. et G. Hubert : « *Le peuple corse : les genres de vie et les institutions familiales. Notes de sociologie culturelle* », 1935.
- G. Ravis-Giordani : « Quand les préfets se faisaient ethnographes : le Questionnaire de l'An X en Corse ».
- P.-M. Agostini : « Un rite d'envoûtement de la pluie : a spurtelaccia ».
- J. Padovania : « Le changement social dans une commune corse : le cas de Penta di Casinca ».

- N° 5 (1988) :

- « Introuvables » : Adrien de Mortillet : « *Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse* », 1892.

- N° 6 (1990) :

- « Introuvables » : F. Ratzel : « *La Corse : étude anthropogéographique* », 1899.
- Documents d'archives : « *Rapport sur la fabrication du goudron et autres produits résineux dans les forêts de Corse* ».
- G. Giovanangeli : « Les castelli du sud de la Corse à la fin du Moyen Âge ».
- J. Padovania : « Le système de transmission des biens à Penta di Casinca ».

- N° 7 (avril 1991) :

- « Introuvables » : Maximilien Bigot : « *Paysans-bergers en communauté : porchers bergers des montagnes de Bastelica* », *Les Ouvriers des deux mondes*, 1887.
- Documents d'archives : « *Mémoire de François Prieur adressé au duc de Choiseul, Premier Ministre, au sujet de l'installation de fabriques de fer en Corse* » et « *Observations sur ce mémoire par l'Intendant de la Corse* » (1769).
- M.-F. Attard-Maraninchi : « Une migration de solidarité dans l'entre deux guerres : les Corses à Marseille ».
- G. Ravis-Giordani : « Attention, une nation peut en cacher une autre ».
- G. Richez : « La fréquentation touristique d'un grand site en Corse : la vallée de la Restonica en 1990 ».

- N° 8 (décembre 1991) :

- « *Introuvables* » : Dr Mattéi : « Études sur les premiers habitants de la Corse », 1877.
- *Documents d'archives* : « *Un instituteur en Corse, 1852-1942* » (présenté par Ch.-M. Géronimi).
- F. Ricciardi-Bartoli : « Per un pate ne bramà : garder, engranger, conserver. Réserves et conservation dans la Corse rurale : une approche ethnologique ».
- S. Poggi : « Les étudiants corses d'Aix-en-Provence : sociabilité, loisirs, culture insulaire et identité ». Casta : « Promenade toponymique dans le *circulu* de Calenzana ».
- G. Ravis-Giordani : « Panorama des recherches en ethnologie sur la Corse ».

STRADE

N° 1 : L'INTÉGRATION DES CORSES DANS LA SOCIÉTÉ PROVENÇALE 1993, 81 p.

- « *Introuvables* » : P. Arrighi (sous la direction de) « *Enquête sur l'esprit corse* » (1929).
- G. Ravis-Giordani : « Les Corses à Marseille ».
- M.-F. Attard-Maraninchi : « Loin des yeux, près du cœur... » Témoignage d'un attachement.
- F. Mensah-Leccia : « Comment peut-on être Corse à Marseille ? »
- F. Ricciardi-Bartoli : « La communauté corse d'Aix-en-Provence ».

N° 2 : « LA CORSE DES AUTRES » (RECUEIL DE TEXTES ÉTRANGERS TRADUITS) 1994, 105 p.

- G. Ravis-Giordani : « Des mots et des choses : l'ethnologie peut-elle s'en contenter ? » (à propos du texte de W. Giese sur la culture populaire du Niolo, écrit en 1933).
- Wilhelm Giese : « La Culture populaire du Niolo » (trad. B. Kiehn).
- Gunnar Alsmark : « Girolata, un village de pêche sans pêcheurs » (trad. J.-L. Alberti).
- Anne Knudsen : « Corps silencieux et âmes chantantes. Chants mortuaires corses : symbolique et au-delà » (trad. A. Soldati et J.-L. Alberti).
- Stephen Wilson : « Infanticide, abandon d'enfant et honneur féminin dans la Corse du XIX^e siècle » (trad. J.L. Alberti).
- O. D. Fais : « Population de la Sardaigne et de la Corse et modernisation culturelle » (trad. J.-L. Alberti).
- Alexandra Jaffé : « Perspectives corses pour 1992 » (trad. J.-L. Alberti).

N° 3 : SARTENE : ETHNOLOGIE D'UNE MICRO SOCIÉTÉ URBAINE 1995, 93 p.

STRUCTURES SOCIALES ET SOCIABILITÉ

- E. Salesse : « Les *sgio* ».
- Catherine Petr : « La perception des gens de la montagne ».
- Christine Biancarelli : « Le chant choral ».

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE

- Laurent Jouve : « Chasse à la plume, battue au sanglier : deux logiques de chasse ».
- Jean-Noël Deprez : « La pêche en rivière : pratique ludique et braconnage ».
- Yves Jusserand et Béatrice Monticelli : « L'espace des morts ».

RITES DE PASSAGE ET CROYANCES

- Cécile Colin : « L'accouchement : l'honneur des femmes ».
- Annie Maltinti : « Le compérage de Saint Jean ».
- Laetitia Merli : « Le mauvais œil ».

N° 4 : MÉLANGES 1996, 78 p.

- Philippe Léandri : « Un grand domaine antique dans la montagne corse : Cellae Cupiae ».
- Felix Ciccolini : « Population et cheptel dans les communautés de Sollacaro-Calvese et de Zicavo, d'après les dénombrements des années 1770 ».
- Marc Joyeux : « Le retour des "Américains" dans les communes du Cap Corse ».
- Georges Ravis-Giordani : « Communautés rurales et sociétés complexes : une amorce de réflexion ».
- Document : « *Mémoire sur la Corse* » par le Comte de Marbeuf (1774).
- *Introuvables* : « *Île de Corse* », extrait de Tableaux des principaux peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique... par Jacques Grasset-Saint-Sauveur, Paris et Bordeaux, An VI de la République.

N° 5 : MATÉRIAUX POUR UN ATLAS ETHNOHISTORIQUE DE LA CORSE 1997, 107 p.

- Antoine Casanova : « Les unités de mesure de l'île à la fin du XVIII^e siècle ».
- Francis Pomponi et alii : « L'occupation de l'espace, du Moyen Age à nos jours ».
- Félix Ciccolini : « Le réseau routier en Corse au XIX^e siècle ».
- Jean-Paul Pellegrinetti et Pascal Torre : « Cartographie de la vie politique en Corse sous la III^e République ».
- Marie-Claude Acquaviva, Antoine Marchini, Georges Ravis-Giordani : « Les aires de mariages, indicateurs ou marqueurs de territoires ? »

N° 6 : DE TERRA NOVA AU GRAND BASTIA. ESSAIS D'ETHNOLOGIE 1998, 134 p.

DE TERRA NOVA AU GRAND BASTIA

- Stéphanie Rolland : « Santa Croce, *cunfraterna di Bastia*. Une confrérie urbaine de la Corse contemporaine ».
- Isabelle Roc : « Rameaux et *pullezzule*, chefs d'oeuvre de tradition populaire ».
- Anna-Lisa Chiarello : « La "granitula", procession spiralee du vendredi-saint dans un village du Cap-Corse ».
- Karine Michel : « Les influences du système culinaire italien sur la cuisine corse de Bastia ».
- Isabelle Wallach : « Le mauvais oeil. Croyances et pratiques conjuratoires en milieu urbain : l'exemple de Bastia ».
- Nicole Beuzit-Juin : « Restructurer un lieu pour en modifier l'image : l'exemple corse de l'étang de Biguglia ».

MÉLANGES

- A. Gagnon et M. Verdon : « Le contrat social niolin : un malthusianisme collectif ».
- F. Ciccolini : « Le réseau routier de Corse pendant la première moitié du XX^e siècle ».

N° 7 : BONIFACIO, ENTRE TRADITIONS ET MODERNITÉ 1999, 164 p.

ESPACES ET SOCIALIBILITÉ

- Estelle Ponsard : « Marine et Haute-Ville : étude spatio-sociale de Bonifacio ».
- Jessica de Bene : « Espaces masculin et féminin dans les cafés de Bonifacio ».
- Cécile Quesada : « Les aires de mariage de Bonifacio : endogamie ou exogamie ? »

PRATIQUES ET IDENTITÉ

- David Jamar : « Pêcheurs bonifaciens ; le fonds et la ressource ».
- Rachel Reckinger : « La cuisine bonifacienne : un marqueur emblématique ».

LES CONFRÉRIES, HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN

- Marie-Laure Mione : « Sociologie des confréries de Bonifacio ».
- Magali Grana : « Des *casci* et des hommes : dimension symbolique et dimension emblématique ».
- Caroline Moreno : « Une confrérie aux portes de Bonifacio ».

N° 8 : BALAGNE : ESSAIS ET DOCUMENTS. MÉLANGES 2000, 100 pages

DOSSIER BALAGNE

- Pierre Bianco : « Origine et évolution de la population de Calvi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ».
- Nicolas Mattei : « Essai sur le devenir des confréries corses (XVII^e-XX^e siècles) ».
- Jean-Luc Alberti : « Aires de mariages et professions à Manso et à Galeria, 1876-1950. Sédentarisation des Niolins dans le Falasorma ».

INTROUVABLES

- Jacques Vidal : « Intermédiaires et affairistes dans une seigneurie foncière corse aux derniers siècles du Moyen Âge ».
- Commandant Leca : « La Balagne économique, politique et sociale. Maux et remèdes (1945) ».
- Marcel Migozzi : « Poésies ».

MÉLANGES

- Corinne Cassé : « Identités et territoires dans les quartiers sud de Bastia : l'exemple de la Cité "Aurore" ».
- Jean-Paul Pellegrinetti : « Les maires corses sous la III^e République (1871-1914) ».

N°9 : LE REGARD DES GÉOGRAPHES FRANÇAIS SUR LA CORSE, XVIII^e-XIX^e siècles

Choix de textes et cartes, introduits et commentés par Joseph Martinetti 2001, 170 pages

Textes de l'Encyclopédie, de J.-N. Bellin, P. Barral, l'Abbé Gaudin, Volney, Vérard, Pietry, le Baron de Beaumont, Malte-Brun-Lavallée, l'Abbé de Lempis, Elisée Reclus, J. Renaud, Charpentier, J. Le Bondidier, E. Levasseur, J. Mathieu.

N° 10 : DOSSIER CALVI-CALENZANA. MÉLANGES 2002, 107 pages

DOSSIER CALVI-CALENZANA

- Emmanuel Besson : « La Citadelle de Calvi : symbole identitaire et image touristique ».
- Céline Pech : « Chasse et randonnée à la croisée des chemins. Représentations de la nature ».
- Florence Chatot : « Les pêcheurs de Calvi : la transmission des savoirs ».
- Bénédicte Radal : « Calenzana, une confrérie corse au XXI^e siècle ».
- Christophe Richtarch : « *Ochju* et *signadore* : un aspect des pratiques médico-magiques en Balagne ».

MÉLANGES

- Didier Rey : « Football et nationalisme en Corse ».
- Corinne Cassé et Marie-Claude Acquaviva : « Étude ethnographique de quelques quartiers ajaciens : Saint Jean, les Cannes, les Salines ».
- Philippe-Dominique Graziani : « La *nivera* de Murato ».
- Marcel Maget : « Caractéristiques techniques de l'architecture rurale corse ».

N° 11 MÉLANGES 2003, 101 pages

- Pierre Bertoncini : « Les pochoirs corses. Le cas de la Balagne ».
- Hervé Duvermy : « Lumio, une commune de Balagne au XIX^e siècle ».
- Nicolas Mattei : « L'église saint Jean-Baptiste de Calvi ».

- Catherine Herrgott : « Pratiques culinaires et rites alimentaires de la Semaine sainte dans la confrérie de Vescovato ».
- Emmanuel Bernabeu-Casanova : « Les conséquences démographiques de la modernisation des sociétés corse et sarde ».

CHANTIER EN COURS

- Georges Ravis-Giordani : « Des lieux de mémoire : les monuments aux morts ».
- Jean-Paul Pellegrinetti, Georges Ravis-Giordani : « Chantier de recherches : monuments aux morts. Appel à contributions. »
- Antoine Casanova, Françoise Hurstel : « Chantier de recherches en cours : *Sogni et finzione*. » Contribution des études corses et méditerranéennes à la compréhension et à la sauvegarde du patrimoine onirique de l'humanité.

INTROUVABLES

« La main d'œuvre kabyle en Corse » (extrait du *Petit Bastiais*, 26 avril 1913).

N°12 : MÉLANGES 2004, 80 pages

- Jacques Bartoli : « Trois soldats corses dans la Grande Guerre ».
- Sylvain Gregori : « *A Culuniale, a sciarpa e u suggellu*. Migrations coloniales et élites municipales : l'itinéraire "exemplaire" d'Albert Timothée Giudicelli ».
- Christophe Roux : « La Corse et la science politique : une introduction à la littérature ».
- Sylvie Gauchet : « Les représentations du paysage, du XVIII^e siècle à nos jours, au travers des récits de voyage et des guides touristiques ».
- Nicolas Mattei : « L'église Saint Nicolas d'Olmi-Cappella ».

INTROUVABLES

- Camille Lacoste-Dujardin : « Ogresse berbère et ogresse corse : images de la femme méditerranéenne ».
- Serge Demailly : « La Corse en dépendance. Eléments pour une réflexion rétro-projective ».

N° 13 : « HISTOIRES, RITES ET MYTHES DE LA MÉDITERRANÉE » 2005, 108 pages

- Didier Pralon : « Le mythe en Grèce ».
- Max Caisson : « L'énigme de la Sibylle ».
- Antoni Arca : « Paure e superstizioni nelle fiabe dei Sardi ».
- François Mattei : « Les veillées ».
- Ghjuvan-Luigi Moracchini : « De l'ethnologie à la littérature : le mazzeru et la création littéraire ».
- Georges Ravis-Giordani : « Les mazzeri aussi sont dans l'histoire ».
- Théa Picquet : « Les rites festifs à Florence à la Renaissance ».
- Dominique Verdoni : « A settimana santa in Corsica : rituels populaires et sacré de communion ».

MÉLANGES

Sandra Carcione : Un projet de développement local : les Rencontres Théâtrales Internationales du Giussani.

INTROUVABLES

- Serge Demailly : « La Corse en dépendance » (texte intégral).
- Antoine-Lucien Ortoli : « Croyances populaires de la Corse » (*La Tradition*, 1887).

CHANTIERS OUVERTS

Imtraud Hubatschek : « ORFEO ISULANU ».

N° 14 : « LA CORSE ET LES CORSES : IMPRESSIONS DE VOYAGE » 2006, 83 pages

« LA CORSE ET LES CORSES : IMPRESSIONS DE VOYAGE » (Colloque de Lama, août 2005).

- Olivier Jehasse : « Les voyageurs romains de l'île de Corse ».
- Antoine Franzini : « Des Corses sauvages et vertueux : une manière de penser le politique au XV^e siècle ».
- Jean Vivies : « Boswell en Corse ».
- Georges Ravis-Giordani : « Entre romantisme et utilitarisme bourgeois : la Corse des voyageurs au milieu du XIX^e ».
- Francis Beretti : « Edward Lear, impressions de Corse, 1868 ».
- Jean-Pierre Mattei : « Quelques images de la Corse à travers le cinéma ».

MÉLANGES

- Dominique Buresi : « La noblesse militaire au XVIII^e siècle : le cas de la Corse ».
- Pierre-Claude Giansily : « La statuaire commémorative en Corse ».
- Vincent Azamberti : « Un aperçu sur nos deux compositeurs classiques : Henri Tomasi, Henri Martelli ».

INTROUVABLES

« Recueil des usages locaux du canton d'Ajaccio ».

N°15 : « MÉMOIRE DES HOMMES », MÉLANGES, DOSSIER « PASCAL PAOLI » 2007, 116 pages

- Sixte Ugolini : « Les chemins de la mémoire à travers les dictons de villages ».
- Marie-Angèle Antonetti-Orsoni : « Mémoire des noms. Cugnomi moltifinchi ».
- Simon Baccelli : « Lama : un village pendant la Grande Guerre ».
- Sylvain Gregori et Jean-Paul Pellegrinetti : « Scritti da u fronte : écrire pour survivre. Mise en perspective d'un projet de collecte et d'analyse des écrits des poilus corses durant la Première Guerre mondiale ».

MÉLANGES

- Nicolas Mattei : « Une pratique des exercices spirituels en Corse ».
- Pierre-Claude Giansily : « Architectes communaux et départementaux en Corse au XIX^e siècle ».
- Marie-Michèle Venturini : « La Corse et la société de l'information : de la valorisation du patrimoine insulaire au développement du territoire ».

« INTROUVABLES » : DOSSIER PASCAL PAOLI

- Fernand Ettori : « Pascal Paoli, modèle du jeune Bonaparte ».
- Fernand Ettori : « Du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : la révolte des Corses et la théorie de la souveraineté ».
- Carlo Bordini : « Note sur le rayonnement de Pascal Paoli dans l'Italie du XVIII^e siècle ».
- René Emmanuelli : « Le vrai testament de Pascal Paoli ».

CHANTIERS OUVERTS

- Philippe Lassalle : « Le littoral, espace de la culture, espace de la langue ».

N° 16 : « CORSE-BASILICATA », MÉLANGES 2008, 120 pages

- Francesco Marano : « L'image de la Basilicata au cinéma ».
- Karim Ghiyati : « A propos de quelques courts métrages tournés en Corse ».
- Nando Acquaviva et Toni Casalonga : « Musica corsa ».
- Fabia Apolito : « La Surdulina dans la zone du Pollino ».

MÉLANGES

- Eugène F.-X. Gherardi : « Sous le signe de Montaigne : l'école centrale du Golo (1798-1802) ».
- Vanessa Alberti : « Visage et évolution de l'édition insulaire (1750-1914) ».
- Frédérique Valery : « Les saints protecteurs des gens de mer et leurs représentations dans la peinture baroque (XVII^e-XVIII^e siècles) ».
- Nicolas Mattei : « Une sculpture de François Rude : "Napoléon s'éveille à l'immortalité" ».
- Yves Stella : « Voies et chemins de Morsiglia, du XVIII^e siècle à nos jours ».

INTROUVABLES ET INÉDITS

- Xavier de Planhol : « L'ancien commerce de la neige en Corse : neige d'Ajaccio, neige de Bastia » (1968).
- Edmond Ricci : « Coutumes corses à Erbalunga » (1939).
- Marbeuf : « Mémoire sur l'amélioration de la Corse » (1769).

BON DE COMMANDE OU D'ADHESION
(à adresser à : ADECEM, Hameau de Pruno, 20238 MORSIGLIA)

Mme, Mlle, Mr.....

Adresse :

.....

- ADHÈRE à l'ADECEM pour l'année 2009, (la cotisation, annuelle, 20 €, donne droit au service du numéro 17 à paraître en juillet 2009)

- SOUHAITE RECEVOIR (entourer les numéros commandés) :

(l'achat de numéros n'est pas soumis à l'adhésion)

- le(s) numéro(s) 1, 3, 5, 6, 8, 9, 11, de *Strade* (le numéro : 15 € ; 3 numéros et plus : 12 € le numéro.
- les numéros 2, 4, 7 et 10, en voie d'épuisement, ne sont disponibles que dans des collections complètes (numéros 1 à 17) au prix de 170 €.

Les prix s'entendent franco de port.

- joint un chèque bancaire / postal d'un montant de..... euros,
à l'ordre de : ADECEM : CCP 3194 33 Z MARSEILLE

* Les numéros 12 et suivants peuvent être achetés en librairie ou auprès des Éditions Albiana
(4, rue Emmanuel-Arène, 20000 AJACCIO. tél : 04 95 50 03 00)



Achevé d'imprimé en juillet 2009
chez Horizon Imprimeries – 13420 Gémenos
Imprimé en France

Maquette et mise en page : Atelier Graphit®

Tous droits de traduction et de reproduction pour tous pays. Albiana/Adecem 2009

Dépôt Légal : juillet 2009

Hommage à Yvan Massiani

Trois textes d'Yvan Massiani et contributions
de Simon Baccelli, Jean-Louis Devèze

Le feu

Simon Baccelli

« L'incendie du 27 août 1971 à Lama »

Laurent-Jacques Costa

« Le feu dans la préhistoire »

Georges Ravis-Giordani

« Travailler ou jouer avec le feu ? Le feu dans
l'agriculture et le pastoralisme en Corse »

Gilles Guerrini

« Pour une approche historique des incendies de forêts »

Jackie Peri-Emmanuelli

« La symbolique du feu en Corse »

Albert Simeoni

« Comprendre les feux de forêt pour mieux les gérer »

Vanina Pasqualini, Magali Cannac, Lila Ferrat

« Les conséquences des brûlages dirigés de sous-bois
sur les peuplements de Pin laricio en Corse »

Mélanges

Maddalena Rodriguez-Antoniotti

« 1921 : l'entracte du voyage en Corse
de Joseph Conrad »

Pierre-Claude Giansily

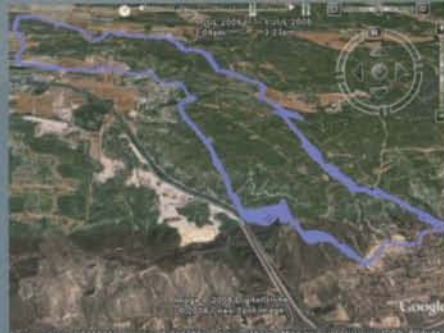
« La création artistique corse des années 1940 à 1960 :
entre valeurs traditionnelles et amorces d'un renouveau »

Témoignages

Vincent Alfonsi, Michèle Chailley-Pompéi, François Chailley-Pompéi,
Mathieu Ferrari, Mathée Giacomo-Marcellesi, Bella Giovannoni-
Roiné, Jeannine Giudicelli, Jean Massoni, Anne-Marie et
Jacqueline Quilichini, Didier Rey, Sixte Ugolini

« Introuvables » et inédits

Henry Hantz et Robert Dupuch (introduction : *Eugène Gherardi*).
Petite histoire de la Corse



15 €

ISSN : 1165-922X

